



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Vet. Fr. II A. 1653

S U I T E
DES JUGEMENTS
DES SAVANS
D E
M. BAILLET.
T O M E I.

JUGEMENTS DES SAVANS

S U R

LES AUTEURS
qui ont traité de la Rhétorique,

AVEC UN PRÉCIS DE LA DOCTRINE
DE CES AUTEURS.

T O M E P R E M I E R

C O N T E N A N T

LES AUTEURS GRECS, ET LES LATINS
JUSQU'A QUINTILIEN.

*Par M. GIBERT, ancien Recteur de l'Université
de Paris, l'un des Professeurs de Rhétorique
au Collège de Mazarin.*

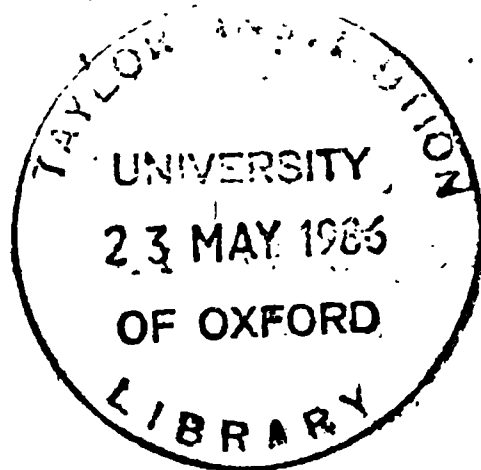


A P A R I S,

Chez JACQUES ESTIENNE, rue S. Jacques
à la Vertu.

M. DCC. XIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI,



P R É F A C E.

RIEN n'est plus nécessaire à l'homme que la raison ; rien aussi ne lui est plus avantageux après elle que la parole. La première, parvenue à un certain point d'excellence, est ce qu'on appelle Sageffe ; la seconde, arrivée à un degré éminent de perfection, est ce qu'on nomme Eloquence. La liaison est grande entre elles. Il est rare qu'un homme qui pense bien, ne puisse pas s'exprimer avec dignité ; & que celui qui s'exprime noblement, ne pense pas en même tems avec justesse. Il n'est pourtant pas impossible de rencontrer ces deux talens l'un sans

l'autre (1). En ce cas , la raison est préférable (2) à la parole. Mais il faut convenir , selon la remarque d'un grand Maître , que si l'Eloquence sans la sagesse est une source de maux , la Sagesse sans l'Eloquence ne produit pas de grands biens (3).

C'est aussi par cette considération que l'amour même de la Sagesse a fait cultiver l'Art de bien parler ; que ceux qui s'y sont rendus habiles , ont pris plaisir à communiquer & à répandre leurs lumières ; que les autres se sont empressés d'en profiter ; que cette ardeur a multiplié les Maîtres & les Disciples

(1) Fieri potest ut rectè quis sentiat , & id quod sentit , politè eloqui non possit. *Cic. 1. Tusc. Quæst. n. 6.*

(2) Malo indisertam prudentiam , quàm stultâ loquacitatem. *Cic. 3. de Orat. 140.*

(3) Sapientiam sine eloquentiâ parum prodesse Civitatibus ; Eloquentiam verò sine sapientiâ nimium obesse plerumque , prodesse numquam. *Cic. l. 1. de Invent. n. 1.*

P R E F A C E. v

de l'Eloquence ; que tous les livres sont pleins de préceptes de Rhétorique , & que jamais on n'a tant écrit d'aucun Art , que de celui de persuader.

Au milieu des ouvrages qui ont été faits sur cette matière , & de ceux qui se feront encore , celui-ci peut être considéré ou comme un Sommaire des premiers , ou comme des Memoires pour les seconds. C'est néanmoins le fondement d'un plus grand ouvrage que je médite ; c'est par cette partie que j'ai dû le commencer.

J'ai entrepris sur les Orateurs ce que Monsieur Baillet a exécuté sur les Poëtes : mon dessein est de rapporter les jugemens qu'on en a faits ; & comme il a commencé par les Auteurs qui ont traité de l'Art poétique , je commence de même par ceux qui ont traité des préceptes de l'Eloquence , parce

vj *P R E F A C E.*

qu'on ne peut juger ni des Ora-
teurs , ni des Poètes , que par
les regles de leur Art.

La beauté du sujet , jointe à
son utilité , m'a porté à ce tra-
vail. J'ai considéré d'ailleurs que
Monsieur Baillet ayant eu des-
sein de recueillir les jugemens
des Savans sur toutes sortes d'Au-
teurs , son projet ne devoit pas
demeurer imparfait. Je me suis
flatté que mon entreprise exci-
teroit les Théologiens , les Phi-
losophes , les Jurisconsultes , les
Historiens & autres , à se char-
ger , chacun dans son ressort ,
de la partie de cet important
travail qui lui conviendrait ; de
même que dans ma profession
je me charge des Rhétoriciens
& des Orateurs , sans m'exclu-
re néanmoins de traiter quel-
qu'une des autres parties que
j'ai nommées , si je viens heu-
reusement à bout de celle-ci ,
que j'ai choisie d'abord , parce

qu'elle ne me tire point de ma sphère , & ne me détourne point de ma principale occupation. Par cette raison , je ne me suis point arrêté à ce qui , dans le plan de Monsieur Baillet , reste à faire sur les Poètes. Il s'agissoit de parler des Romans , qui sont des Poèmes en prose ; & il n'y avoit pas moins d'honneur à acquérir dans cette partie que dans les autres , mais elle me convenoit moins que celle-ci.

On n'aime point d'ordinaire à travailler sur le plan d'un autre , dans la pensée qu'il y a plus d'honneur à choisir son sujet , & à faire son plan soi-même , que de bâtir en quelque sorte sur le fond d'autrui : mais l'utilité publique doit l'emporter sur cette délicatesse ; & d'ailleurs Monsieur Baillet ne fournit que le sujet des parties qu'il n'a point traitées , & rien n'empêche d'ajouter quelque chose

à iiij

à son plan, ainsi que je fais dans ce que je donne aujourd'hui sur les Maîtres de l'Eloquence.

Ce fameux Auteur s'étant proposé de ne rapporter que les jugemens d'autrui sur tous les Ecrivains dont il prétendoit parler, en a usé de la sorte dans la première partie à l'égard des Critiques, des Grammairiens, & des Traducteurs. Il en a usé de même dans la seconde à l'égard des Maîtres de l'Art poétique & des Poètes. De mon côté, je pourrai à son exemple n'en pas faire davantage sur les Orateurs; mais sur les Maîtres de l'Art oratoire, je me permettrai quelque chose de plus. J'ajouterai le précis de leur doctrine aux jugemens que je rapporterai; & au lieu que Monsieur Baillet a fait profession de ne rien avancer de lui-même, je hazarderai, en alléguant le sentiment d'autrui, de dire quelque-fois le mien.

Quel moyen , en effet , de donner une pleine connoissance des Auteurs qui ont écrit d'un Art , & de faciliter le choix qu'on en doit faire pour les études , qui est la fin de cet ouvrage , si l'on ne donne quelque abrégé de leurs préceptes ? Du moins doit-on avouer que si le succès de mon travail répond au dessein que je me suis proposé , & au soin que j'ai pris de lire avec application les Auteurs dont je parle , je puis me flatter de donner par cette méthode un corps de Rhétorique , dont on me saura quelque gré.

C'est ce qu'Aristote avoit fait sur les Rhéteurs qui l'avoient précédé (4) ; & c'est dommage :

<p>(4) Ac veteres quidem scriptores artis usque à principe illo & inventore Tisia repetiros , unum in locum conduxit Aristoteles , & nominatim cujusque præcepta</p>	<p>magnâ conquista curâ perspicuè conscripsit , ac enodata diligenter exposuit , ac tantum inventoribus ipsis suavitate & brevitate dicendi præstitit , ut nemo illorum :</p>
--	---

x P R E F A C E.

que le tems n'ait point épargné cet écrit , très - différent de la Rhétorique qui nous reste. Ce Philosophe y avoit recueilli les préceptes de tous les Maîtres avec tant d'art , de netteté & d'agrément , qu'on ne les cherchoit plus que dans son livre. C'étoit sans doute un effet de l'habileté & de l'esprit de l'Auteur. Je suis pourtant persuadé que la nature des ouvrages qu'il avoit abregéz , ne contribua pas peu à un si grand succès : j'ai peine à croire qu'aujourd'hui on pût dégouter le Public de la lecture des Traitez de Rhétorique que les premiers Maîtres nous ont laissez. C'est donc assez pour moi d'ébaucher dans ce

præcepta ex ipsorum libris cognoscat ; sed omnes , qui , quod illi præcipiant , velint intelligere , ad hunc quasi ad quendam multò commodiorem explicatorem conver-

tantur. Cic. de Inv. 2. 8. 6.

Aristotelis illum legi librum , in quo exposuit dicendi artes omnium superiorum. Cic. 2. de Orat. 8. 160.

Recueil les vrayes idées de cet Art, & de mettre mes lecteurs en état de lire les originaux avec plus de profit & de plaisir.

Que si, non content de rapporter & la doctrine des Auteurs, & les jugemens qu'on en a faits, je m'ingere aussi d'en juger moi-même, c'est qu'il s'agit d'un Art que je professe, dont j'ai déjà écrit, & sur lequel, par conséquent, il ne me convient pas de me montrer irrésolu. J'ai dû prendre mon parti il y a long-tems pour instruire, puisque ce n'est pas instruire que douter.

Si quelqu'un néanmoins n'approuve pas cette liberté, je le prie de considerer qu'il n'est gueres possible, quand on rencontre quelque chose de bon, de ne le pas approuver, aussi-bien que de ne pas condamner ce que l'on trouve mauvais. On a fait sur cela de grandes plaintes de Monsieur Baillet : mais c'est

qu'on a prétendu qu'il ne tenoit
» pas sa parole. Vous avez pro-
» mis, lui disoit-on, de ne point
» porter votre propre jugement,
» vous le faites néanmoins &
» très-souvent, & très-libre-
ment. On peut voir au commen-
cement de la seconde Partie,
ce qu'il a répondu à ceux qui
n'étoient pas contents de sa mé-
thode. Pour moi, quand je dis
mon sentiment, je le fais moins
en déclarant ce que je pense,
qu'en rapportant ce que les plus
grands Maîtres ont pensé avant
moi. Mais je m'en tiens au droit
commun; & sans prétendre qu'
on doive déferer à mes avis,
ou mettre mon suffrage au nom-
bre de ceux des Savans, je di-
rai dans l'occasion mon senti-
ment, sauf à chacun de prendre
le parti qu'il lui plaira.

Au reste, pour avoir ainsi tra-
vaillé sur les préceptes de Rhé-
torique, je ne prétends pas tout

attribuer à l'Art. Je n'ignore pas aussi quels sont les droits de la Nature. Je crois en connoître toute l'étendue : mais plus on voit que la Nature contribué au succès de l'Orateur, & plus on conçoit, quand on entend bien la matiere, que les regles y sont aussi nécessaires.

C'est la Nature qui donne l'Eloquence, & l'Art ne peut la donner à ceux à qui la Nature l'a refusée. D'heureux genies étoient entrez dans les voyes de la persuasion, avant que les Maîtres les eussent découvertes ; ils y avoient marché avec succès, & souvent ils étoient parvenus sans guide au but qu'on cherche par les regles.

On peut ajouter que ce furent des élèves de la Nature, & non des disciples de l'Art, qui les premiers rectifièrent les mœurs des hommes, & réprimèrent leurs passions ; qui adou-

cirent leur humeur , & les unirent d'interêt ; qui bâtirent des Villes & fondèrent des Empires ; qui les aggrandirent ; qui soutinrent la liberté ; qui donnèrent des loix , & quelque-fois même des Maîtres.

On peut dire encore que ce furent des hommes naturellement éloquens , qui d'abord poursuivirent la punition des crimes , ou défendirent l'innocence ; qui dominèrent dans les Conseils , & réglèrent les délibérations ; qui firent la guerre & la paix , & exercèrent une autorité quelque-fois absolue , soit dans les Républiques , soit dans les Monarchies.

Non-seulement je reconnois que l'Eloquence est capable de ces effets , quand c'est la Nature qui parle ; je soutiens même que c'est toujours la Nature qui doit parler , comme c'est elle qui écoute ; & qu'il est impossi-

ble qu'elle entende un autre langage, que celui qu'elle-même a formé. C'est pour cela qu'un Discours véritablement oratoire n'a jamais rien qui se sente de la subtilité de l'Art; c'est pour cela que les qualitez, tant d'esprit que de corps, qui font valoir les Orateurs, sont toutes si bien marquées au coin de la Nature, que rien ne peut lui disputer le droit de les donner.

Il y a plus. Rien n'étant si important que de distinguer la vraie & la fausse Eloquence, on peut assurer que la vraie est celle que la Nature inspire, & la fausse celle qu'elle ne dicte pas: ce qui est fondé sur ce principe, Que tout est vrai dans l'Eloquence, lorsqu'elle suit la Nature, & que tout y est faux si tôt qu'elle s'en écarte.

En suivant toujours ce guide, l'Eloquence peut varier, parce que la Nature est féconde; mais

elle ne peut se corrompre , comme il arrive dès qu'on l'assujettit à la bizarrerie des goûts & au caprice des hommes. La raison est , que la Nature n'a qu'un seul but , qui regle tout dans le discours , & qu'elle ne perd jamais de vûë ; c'est la Persuasion. Il n'y a que certains moyens pour y parvenir ; les preuves qui nous instruisent ; les passions qui nous remuent , & l'autorité de l'Orateur , qui nous prévient & nous entraîne. Fixez votre vûë sur cette fin , vous ne tomberez ni dans la sécheresse de certains Orateurs , ni dans la profusion des autres : vous vous tiendrez dans la justesse des Attiques , dont on a tant vanté le sel ; & qui sont les vrais modeles , tant par l'exactitude & la beauté de leur diction , que par la solidité de leurs pensées. Les autres ont donné dans le défaut ou dans l'excès , parce qu'ils ont

moins songé à cette fin naturelle de l'Eloquence , qu'à faire montre de leur fécondité ou de leur retenuë , deux qualitez dont les Athéniens éclairés faisoient un juste emploi. Leur bon goût dura jusqu'à Démétrius le Phalérien , qui le corrompit (5) par une maniere à la verité différente des deux premieres , mais qui n'étoit pas moins vicieuse. Au lieu de ne songer à plaire qu'autant qu'il faut , & en la maniere qu'il le faut pour persuader , il ne songeoit précisément qu'à plaire. Il est vrai que Diogène Laërce lui donne quelque véhémence & quelque force digne d'un Orateur (6) ; mais c'étoit une véhémence & une force qui ne le tiroit pas du sty-

(5) Primus hic inflexit orationem , & eam mollem teneramque reddidit : & suavis , sicut fuit , videri maluit ; sed suavitate eâ , quâ perfunderet animos , non quâ perfringeret. Cic. de clar. Orat. n. 38.

(6) Χαράκης ὁ φιλόσοφος, ἐν τῇ ῥήτει.

le Philosophique. Il n'alloit point au cœur par des raisons ou par des expressions naturelles. Tout son extérieur exprimoit assez le caractère de son esprit. Il étoit homme d'une belle représentation. Il faisoit beaucoup de dépense pour sa table & pour son logement. Il affectoit une extrême propreté en sa personne (7), & une grande magnifi-

πῇ ἔδυνάμει περὶ λόγους. Id est, Forma dicendi in eo Philosophi propria est, oratoriâ vi & facultate temperata. Diog. Laërt. p. m. 134.

(7) Ταῦς μὲν διαπαι-
γναις ταῖς ὡς τὰ δειπνια-
τὺς Μακεδόνας, τῇ δὲ
καθαρίῃ τι Κυπρίους ἔ-
φοίνικας ὑπερίβαλεν...
αἰθινά τε παλλαὶ τῆς
ἐδαφῶν ἐν τοῖς αἰδρωσι
κατεσκεύαζον δραππι-
κίλινθρα ὑπὸ τῆς δημιρ-
γῶν... ἐπιμαίοντο ὃ ἔ-
πῃς ὀψίας, πῇ τε τρι-
χα πῇ ἐπὶ τῆς κεφαλῆς
ἐκτιζόμενοι, ἔα λείμ-

μασιν ἰσχεῖαι ἑαυτὸν
ἰβνύλατο τῇ ὀψιν ἰλα-
ρῶς ἔν τοῖς ἀπαντῶσι
ἰδὺς φαίνομα... ἡ λεί-
μερος προσήγορευε...
ἡ πόμπευς, &c. Id est.
Sumptu in epulas Ma-
cedonibus, munditiis
superior & Cypriis &
Phœnicibus... Pavi-
mentum in virorum
exnaculis floribus e-
rat artificiosè varie-
gatum... formæ cu-
riosus, crinem capi-
tis flavo colore tin-
gebat, faciemque obli-
nebat unguentis, ut
aspectu hilaris & ve-
nustus obviis videre-

cence dans ses habits : il les portoit de diverses couleurs ; & s'il n'y faisoit pas représenter en broderie le Ciel , les douze signes du Zodiaque , & les plus brillantes étoiles en or (8), comme un autre Démétrius fils d'Antigone , les graces de ses harangues avoient du rapport à ces ornemens extérieurs ; tout y étoit curieux & recherché (9). Ciceron dit que ses discours étoient émaillez d'étoiles (10), & Quintilien en désigne le caractère par celui de ses vêtemens (11) : en

tur. . . . soli facie similis dicebatur . . . ingenium mite sortitus. *Athen. de Demet. Phalar. pag. m. 342.*

(8) αἱ δὲ χλαμύδες αὐτοῦ ἦσαν ὀφεινῶν ἰχθυοῦσαι, ὁ φέλος δὲ χρυσεὺς. ὁ δὲ πᾶν ὁ πῶλος οὐόφανος, χρυσεὺς αἰσέτας ἔχων, καὶ πᾶσι δώδεκα ζώδια. *Id est, Nitebant colore fusco chlamydes, depicto textu*

coelo, cum aureis fide ribus & duodecim signis. *Athen. de Demet. Antigonis filio.*

(9) Demetrius omnium politissimus. 2. *de Orat. n. 95.*

(10) Cujus orationem illustant quasi stellæ quadam. *In Oratore ad Brutum. n. 92.*

(11) Dum meminerimus . . . versicolorem illam quâ De-

xx P R É F A C E.

un mot, il ne prenoit pas garde que dans l'Orateur, toutes les beautés qui vont à l'esprit sans aller au cœur, ne sont pas de véritables beautés. Il introduisit donc une Eloquence effeminée, qui n'avoit rien ni d'assez mâle, ni d'assez vigoureux pour le Barreau & pour les assemblées publiques. Ainsi la véritable Eloquence ne se perdit à Athènes, que parce que les Athéniens perdirent la Nature de vûë.

Les Romains succédèrent aux Athéniens dans la gloire & dans la possession de l'Eloquence, parce qu'ils furent enfin, comme les Grecs, tourner les yeux où la Nature les conduisoit, & qu'ils y marchèrent avec succès, jusqu'à ce que se laissant éblouir par les faux brillans, ils s'égarèrent à leur tour. Ils ne son-

metrius Phalereus dicebatur uti, vestem non bene ad forensem	pulverem facere.
	Quintil. l. 10, fol. m.
	155. recto.

gèrent plus qu'à plaire par de vains ornemens ; au lieu que le vrai moyen de se faire admirer, est de ne songer qu'à la cause.

N'est-ce pas ainsi que l'Eloquence s'est introduite & maintenue parmi nous, depuis qu'à l'imitation des Romains & des Grecs, nous avons reconnu qu'elle ne consiste pas dans l'ostentation d'une érudition frivole, ni dans certains mouvemens forcez & convulsifs, ni dans des expressions affectées, qui n'ont rien d'extraordinaire que leur opposition au bon sens : mais dans des pensées & des expressions naturelles, seules capables de produire la véritable persuasion ; Que si elle est en danger de tomber, avant même qu'elle soit arrivée à son comble, quelle raison pourroit-on en donner, à regarder les choses de près, sinon qu'il y a des esprits d'un caractère contagieux, éclairez sur

d'autres matieres ; aveugles en l'Art de persuader , & qui font parade dans leurs discours de connoissances subtiles , curieuses dans la speculation , impertinentes dans la conduite de la vie , éloignées du moins de la maniere commune de concevoir naturellement les choses , contraires par consequent à la persuasion , & au genie de l'Eloquence.

Enfin , qu'on examine les principes dont les Ecoles retentissent , on trouvera qu'ils sont moins les préceptes de l'Art , que les regles de la Nature. En effet , n'est-ce pas elle qui nous apprend à commencer par se concilier l'Auditeur , à expliquer ensuite le fait , à l'établir , à y faire des réflexions , à conclure ? Tant il est vrai que non-seulement *dans l'Invention* , comme Antoine le remarque dans Cicéron , mais generalement dans

ce que fait l'Orateur , *tout appartient proprement à la Nature, & que l'Art en comparaison n'y entre que pour peu de chose* (12).

Il y entre néanmoins , & ce peu qu'il y contribué est tel après tout , que très-souvent ce n'est que par là qu'on devient véritablement naturel ; ce qui rend à l'Orateur l'Art aussi nécessaire que la Nature. C'est la pensée d'Horace (13) touchant les Poètes , quand il dit qu'il ne voit point ni ce que peut l'Art sans le genie , ni ce que peut le genie sans l'Art. Quintilien (14) va plus loin. Il croit que *le parfait Orateur doit plus à l'Art qu'à la Nature, quoique le genie sans*

(12) *Per paululum loci reliquum est arti. Cic. 2. de Orat. n. 150.*

(13) *Ego nec studium sine divite vena, nec rude quid profit video ingenium. Horat. de Arte. v. 409.*

(14) *Si parti utriuslibet omnino alteram detrahas, natura etiam sine doctrina multum valebit, doctrina nulla esse sine natura poterit. Institut. Orator. l. 2. c. 19.*

xxiv P R E F A C E.

regles puisse beaucoup , & que les regles sans genie ne puissent rien. Pour faire entendre sa pensée, il compare l'Orateur à un champ fertile & cultivé, qui doit plus au travail du Laboureur, qu'à sa propre fécondité, quoique sans cette fécondité naturelle le travail du Laboureur fût inutile (15).

En effet, ou la Nature se montre d'elle-même, ou elle ne se montre pas. Si elle se montre, ce n'est ordinairement ni quand il faut, ni où il faut, ni dans la mesure qu'il le faut. Elle se montre ou à moitié, ou avec excès, ou à contre-temps, ou hors de lieu; & rien ne peut ni la regler, ni la ranger, que les préceptes. C'est faute de les savoir, qu'on a vu échouer de
fort

(15) Terræ nullam
fertilitatem habenti
nihil optimus agrico-
la profuerit... In

solo fecundo plus
cultor, quàm ipsa
per se bonitas soli ef-
ficiet. *Ibid.*

fort grands esprits , parce que plaçant mal ce qu'ils pouvoient faire de mieux , ou déployant toutes leurs forces sans prudence , ou les resserrant avec trop de ménagement , ils cessoient d'être naturels à force de l'être. Que si la Nature ne se montre pas , elle est alors très-difficile à attrapper ; on ne fait ni où elle se cache , ni le secret de la trouver , à moins que l'on ne soit conduit par les préceptes. Que dis-je ? avec ce secours même , on y est fort embarrassé. Il n'en faut point d'autre preuve que les peines infinies que les hommes les plus éclairés se sont données pour perfectionner leurs ouvrages. On sait qu'Isocrate mit dix ans , & quinze même , selon quelques-uns , à polir son discours intitulé *le Panégyrique*. Démosthène en mit dix aussi à sa fameuse Apologie , s'il s'y

*L'Oraison
Pro corona.*

xxvj P R E F A C E.

ennemi l'eut attaqué , jusqu'au jour qu'il fut obligé de se défendre. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il s'étoit fait une loi de ne point parler , qu'il ne s'y fût préparé. Quel étoit son dessein ? Il vouloit être naturel dans ses discours ; il vouloit paroître ne parler que de genie , après avoir mis en œuvre ce que l'Art a de plus caché & de plus fin. C'est dans cette vûë que Cicéron exhorte l'Orateur à écrire ses discours, & l'avertit qu'il n'y a point de meilleur Maître de Rhétorique que la plume (16). C'est dans cette vûë encore , selon Horace, qu'un Poëte après avoir fait un Poëme , le garde neuf ans sous la clef. C'est ainsi que Monsieur Pascal , à ce qu'on assure , ne se contentoit presque jamais de ses premieres pensées , & que souvent il refaisoit le mê-

Plut. in Demosth. vita.

Cic. 1. de Orat. n. 150.

Horat. de Arte. v. 388.

Pensées de M. Pascal.

(16) Stylus optimus dicendi magister. | *Cic.*

me Ouvrage jusqu'à huit ou dix fois. D'autres enfin ont vieilli sur un discours de trois feuilles, & ont employé une semaine entiere à achever une période. Ces grands Hommes avoient appris que tout ce qui s'offre naturellement à l'esprit, n'est pas la Nature que l'on doit chercher. Ils concevoient qu'elle veut être étudiée avec méthode, qu'il en faut examiner les ressorts avec soin, & observer long-tems ses differens mouvemens pour la connoître.

*Apolog. de
Balz. par M.
Ogier. p. m.
129.*

Les ignorans y sont moins embarrassés; ou ils prennent pour Nature des défauts que l'Art a soin de corriger; ou ils prennent pour Art un mauvais sens qui gâte quelque-fois la Nature; & il ne faut pas être médiocrement habile pour éviter ces deux erreurs. Les Anciens du moins pour s'en garantir, ne s'en tenoient point à leurs premieres

études , où l'on n'apprend d'ordinaire que ce que la Rhétorique a de plus superficiel : ils cherchoient encore des Maîtres , même après avoir plaidé avec succès. C'est pour cela que tous les Traitez de Rhétorique que nous avons de l'antiquité , ne sont presque que pour des hommes éclairés qui ont déjà beaucoup d'usage. Loin donc de s'imaginer alors que l'Eloquence purement naturelle pût arriver jamais à rien d'achevé , on concevoit au contraire que l'Art développe les talens qu'il ne peut donner , qu'il les polit , qu'il les fortifie , & qu'il les amène à la plus haute perfection. Car il n'en fournit pas seulement des regles & des préceptes , mais ce qui vaut encore mieux , il nous conduit dans la lecture des bons Auteurs ; il nous éclaire dans l'imitation ; il nous dirige dans l'exercice ; enfin il nous

P R E F A C E. xxix

donne une idée nette, distincte & certaine de la vraie Eloquence, afin de ne s'y pas tromper.

Mais ce n'est pas le besoin seul que nous avons des préceptes, qui doit rendre utile cet Ouvrage, c'est encore la nécessité de choisir les meilleurs Maîtres; puisqu'au jugement d'un Auteur de réputation, *une des causes les plus certaines du peu d'Orateurs qui réussissent, & un grand obstacle à l'Eloquence, c'est qu'on y conduit les jeunes gens par de fausses routes. Ce n'est pas merveille, ajoute-t-il, si les succès en sont si peu heureux, y ayant même des Maîtres qui promettent l'Art avec faste, & qui néanmoins ne le savent pas.* Un autre Auteur nous avertit qu'il faut bien du discernement dans la lecture des préceptes, parce que parmi ceux qui les ont donnez, les uns ont inventé, & les autres ont perfectionné, beaucoup ont mis des choses inuti-

Le Pere Rapin. Réfl. sur l'Eloq. n. 27.

Melch. Fun. Method. Eloq. comp. c. 6.

xxx P R E F A C E.

les dans leurs livres, & quelques-uns n'ont pas touché les plus nécessaires. *Quelque-fois*, dit-il, *ils ont eu égard aux mœurs de leur siècle, & quelque-fois ils n'ont songé qu'à se contenter eux-mêmes. Ou la mort les a prévenus, ou il leur est survenu des affaires qui les ont empêchés de mettre la dernière main à leurs ouvrages.* En faut-il davantage pour prouver la nécessité du choix, non-seulement entre les Maîtres, mais aussi entre les choses qu'ils ont traitées?

La Mothe le
Vayer. *Consid.*
sur l'Eloq. pag.
196. in 12.

Inutilement diroit-on que le chemin est long par les préceptes (17) : car premièrement il est aisé de répondre avec un Auteur de bon sens, qu'on ne sauroit arriver à l'Eloquence par une voye plus courte ni plus sûre, que par celle des regles. En second lieu, Cicéron (18) nous assure qu'on

(17) Longum iter
per præcepta.

(18) Ista discuntur
facile, si & tantum

les apprend en peu de tems, ou qu'on ne les apprend jamais. D'ailleurs on ne peut guères concevoir que le chemin de l'ignorance soit plus court. Ce ne sont que perpétuels égaremens ; ou si le hazard vous conduit au but, vous y êtes sans le savoir ; au lieu qu'un homme instruit a des principes pour le connoître.

Cette connoissance est non-seulement utile aux Orateurs, ou à tous ceux qui composent, mais à tous ceux qui jugent des ouvrages d'autrui ; & où sont ceux qui n'entreprennent pas d'en juger ? Tout le monde croit

sumas quantum opus sit, & habeas qui docere fideliter possit, & scias etiam ipse discere. . . Res quidem se meâ sententiâ sic habet, ut nisi quod quisque citò potuerit, numquam omnino possit perdiscere. *Cicér. 3. de Orat. n.*

87. 88. 89. 146.

Saint Augustin cite cet endroit comme s'il n'y étoit parlé que de la Rhétorique : Hanc artem nisi qui citò potuerit, numquam omnino possit perdiscere. L. 4. de Doct. Christ.

xxxij *P R E F A C E.*

s'y connoître. Cependant que dit un fameux Critique de ces prétendus Connoisseurs? J'admire, dit-il, (19) leur impudence, ou leur aveuglement, ou même tous les deux; puisqu'ils s'ingèrent hardiment de décider de la bonté d'un discours, non-seulement sans expérience, mais, qui pis est, sans étude, si nous n'appellons étude la lecture précipitée de quelques pages de préceptes. Aussi sont-ce des gens, continue-t-il, à trouver bon qu'on dise tout du même style (20), & qu'on traite du même ton les grands & les petits sujets, les Lettres & les Harangues, la Physi-

<p>(19) Quo magis miror quorundam, impudentiam dixero, an temeritatem, an &c. . . . intrepidè ju- dicant inexercitati, & quidem ex brevi ali- qua & tumultuaria pagellæ unius aut al- terius lectione, &c.</p>	<p><i>Eud. Vivés de Caus. corruptarum artium. l. 4. p. m. 491.</i> (20) Ergo videas eos eadem dictione conscripsisse res ma- gnas, parvas, Epi- stolas, Orationes, Physica, Moralia, Forensia, &c. <i>Ibid.</i></p>
---	--

que & la Morale , les choses de pure curiosité , & celles de pratique. C'est ainsi qu'ils en useroient eux-mêmes , s'ils se mêloient de composer ; & en cela il n'y a rien qui doive nous étonner. On risque tout , quand on ne voit point ce qu'on risque ; au lieu qu'un habile homme , circonspect & retenu dans ses compositions , ne l'est pas moins dans ses jugemens, même après l'étude sérieuse des préceptes , & après le pénible exercice de la parole.

Deux remarques importantes que fait Monsieur Baillet , donnent du jour à la vérité que je traite. L'une est , *Que l'Eloquence du Barreau n'a point encore été rencontrée en France telle qu'on la souhaiteroit absolument.* L'autre est , *Que personne n'a pu jusqu'ici exprimer bien nettement ce que l'on demande.* Je n'examinerai point si la première est vraie , ni quelle en peut être la cause ; mais si

*Jug. des Sav.
t. 1. p. 333*

xxxiv P R E F A C E.

la seconde l'est, je ne fais nulle difficulté de dire qu'il n'y en a point d'autre raison que l'ignorance de l'Art. Quiconque le sauroit à fond, sauroit en même tems ce qui fait le bon, le médiocre, & le mauvais Orateur; & examinant sur cette idée nos Avocats, ou il reconnoîtroit nettement quel est ce degré de perfection qu'on cherche en eux, & que l'on n'y trouve point; ou il feroit en état de montrer que ce n'est que par un injuste dégoût qu'on les blâme.

C'est ainsi qu'avant Cicéron, l'Eloquence du Barreau avoit été très-imparfaite à Rome, sans qu'on pût dire ce qui manquoit aux plus fameux Orateurs. Cicéron parfaitement instruit, le vit d'abord. Il fit en sorte que ce défaut ne se trouvât pas dans ses harangues, & il exprima ensuite très-nettement dans ses préceptes ce que c'étoit.

Monsieur Baillet lui-même ne dit-il pas, que dans la préférence qu'on a voulu donner à M. Patru sur Monsieur Lemaître, le Public n'a point crû que l'Eloquence dût se terminer à la politesse du discours; qu'il a demandé de l'élevation & de la force; en un mot qu'il a voulu un Orateur, & non pas un Grammairien ? Assûrément c'est déjà dire quelque chose; mais nous trouvons des Maîtres parmi ceux dont nous parlerons, qui diront tout, & qui le diront nettement.

ubi sup. p. 334.

Ecoutons cependant un des grands Maîtres de notre Langue, rempli de belles connoissances, à qui de l'aveu de tout le monde, notre Langue a beaucoup d'obligation. Voyons comment il parle, & si c'est toujours selon la science. *Il y a, dit-il, deux sortes d'Eloquence, l'une pure, libre & naturelle; l'autre fi-*

Balzac. rom. 2. p. m. 315.

gurée , contrainte , & apprise. La premiere est l'Eloquence du monde ; la seconde est l'Eloquence de l'Ecole. La premiere est pour le commerce de la vie ; la seconde est pour les Chaires & pour les Barreaux. La premiere n'a rien que le sens commun & la bonne nourriture ne puisse diéter ; l'autre conserve l'odeur & la teinture tant des livres , que des sciences. Sans manquer à ce que l'on doit à ce celebre Ecrivain , on peut dire que dans l'endroit que je cite , il y a quelque chose qui n'est pas juste. En effet l'Eloquence de la Chaire & du Barreau , quoiqu'apprise , n'a pourtant rien de contraint. Elle est toute aussi pure , toute aussi libre & aussi naturelle , que celle qu'on n'a point apprise. Balzac n'y a pas assez pensé , quand il a dit que c'est l'Eloquence de l'Ecole ; car si par l'Eloquence de l'Ecole , il n'entend qu'une Eloquence acquise par l'étude , il n'a

pas dû la qualifier de *contrainte*, puisque l'Art ne tend qu'à l'imitation de la Nature : & s'il entend par ce terme une *Eloquence de Déclamateur ou de Sophiste*, il n'a pas dû dire que c'est l'*Eloquence des Chaires & des Barreaux*. Je vais plus loin. Ce terme d'*Eloquence de l'Ecole*, se prend d'ordinaire en mauvaise part, & signifie, non pas seulement une Eloquence acquise par le travail, mais une mauvaise Eloquence, ou du moins une *Eloquence d'ostentation*, opposée à l'*Eloquence qui est d'usage* dans les Délibérations & dans les Plaidoyers. Cette Eloquence d'usage conserve quelque-fois l'odeur des livres, comme dit Balzac, & la teinture des sciences ; mais c'est avec tant de moderation, qu'elle paroît toujours ne rien avoir, que le sens commun & la bonne nourriture ne puisse dicter : elle fuit ce que les arts & les

xxxviii *P R E F A C E.*

sciences ont de subtil; en un mot, elle a les mêmes caracteres que l'Eloquence du monde, & ne lui est pas opposée comme une espece differente. C'est un grand exemple que je cite : mais il ne falloit pas une moindre autorité pour montrer qu'avec beaucoup de genie & avec de grandes lumieres, on peut encore quelque-fois ne pas parler exactement de l'Art, soit faute d'y faire attention, soit faute de l'avoir assez approfondi.

Un homme instruit ne tombe point dans le défaut où tombe le commun des hommes, de louer ou de blâmer dans le discours le bon & le mauvais également, sans le connoître. On ne le voit point condamner ou le Sublime ou le Brillant en general, ou le Pathétique, ou même toute l'Eloquence, sans pouvoir dire ce qu'il condamne.

Les ignorans quand ils la blâ-

ment, la regardent comme l'art de tromper les hommes, & c'est l'art de mettre la verité dans son jour. Ils la croient fort coupable quand elle excuse un criminel, ou qu'elle le tire d'affaire, & elle ne l'est pas plus quelquefois qu'un bon ami qui obtient sa grace. Ils condamnent le Sublime & le Brillant, sous prétexte de vanter la simplicité & l'Eloquence naturelle; & ils ne voyent pas que le vrai Sublime & le vrai Brillant en leur place, sont aussi naturels, que la simplicité l'est en la sienne; & même que la simplicité est quelquefois inséparable du Sublime. Ils blâment les passions dans le discours; cependant, outre que ce sont quelquefois les mouvements du cœur les plus vertueux, ce sont, à parler généralement, des choses fort indifférentes. Ils s'imaginent qu'il ne faut que prouver la verité aux hommes;

xl *P R E F A C E.*

& ils confondent en cela l'Orateur & le Philosophe.

Ce qui les trompe, c'est qu'on a vû d'heureux Genies qui ont pû être l'un & l'autre ; ou que l'un & l'autre paroissent n'avoir qu'un seul & même but, qui est de rendre les hommes vertueux & raisonnables. Mais la distance entre l'Orateur & le Philosophe est infinie.

Le premier n'a à faire qu'à des esprits dociles, & à des disciples volontaires, à des gens libres de passions, & qui ne demandent qu'à s'instruire dans le loisir dont ils jouissent. Le second au contraire trouve des passions & des interêts à combattre ; il a à vaincre des cœurs rebelles, ce qui rend les fonctions & les manieres du Philosophe & de l'Orateur bien différentes, outre la différence de la matiere qui les occupe.

Car la verité qu'ils servent

P R E F A C E. xli

l'un & l'autre , toujours une en elle-même , n'est pas la même à leur égard. Pour le comprendre , il faut savoir que la vérité est une Reine , qui , comme les grands Princes , a des Ministres de plusieurs sortes ; les uns pour expliquer les matieres difficiles , generales & de spéculation ; les autres pour traiter les choses communes , particulieres , & qui sont de pratique , & celles-ci sont le partage de l'Eloquence. Ainsi la vérité qui occupe les Orateurs , n'est point cette fille du tems si recherchée des Philosophes ; ce n'est point cette vérité fugitive qui se tient cachée au fond du puits ; c'est au contraire celle qui se tient sur les chemins & dans les places publiques , qui se présente à tout le monde ; parce que le peché même ne l'a point effacée de l'esprit des hommes , quoiqu'il en ait presque anéanti l'amour qu'il

*Proverb. 8.
1. 9. 10. 21.*

est question de faire revivre. En un mot , il n'entre de Philosophie dans un discours oratoire , que celle qui consiste dans la fermeté d'ame , dans la justice , dans la constance , dans la fidélité & dans le bon sens ; ou si l'on veut , celle qui porte les hommes à être raisonnables & vertueux.

Voilà sur quoi , ainsi que sur beaucoup d'autres points de doctrine également importants , on trouvera , comme je l'espere , des éclaircissemens dans ce Recueil , parce que les Maîtres s'en sont expliquez , & que je rapporte le précis de ce qu'ils ont dit. Ce qui ne peut manquer d'être d'usage , puisque l'expérience nous fait connoître que toutes ces choses , quelque importantes qu'elles soient , s'effacent pourtant de l'esprit des hommes , si l'on n'a soin d'en rafraîchir la memoire.

P R E F A C E. xliij

Après cela , quand même on ne voudroit ni être Orateur , ni juger des ouvrages des autres , la connoissance des Maîtres de l'Art , ainsi que celle des Orateurs , ne laisse pas de donner à ceux qui savent s'en servir , un grand avantage pour le commerce du monde , soit pour connoître les hommes , soit pour savoir vivre avec eux. C'est ainsi du moins qu'en a jugé un Ecrivain désintéressé , lequel parlant de ceux qui ont traité de la Politique , ne fait nulle difficulté de dire qu'outre les Auteurs qui ont parlé expressément de cette matière , il y en a d'autres qui n'en parlent pas moins pertinemment , & qui en donnent d'aussi beaux préceptes , & aussi à propos , que ceux qui ne parlent d'autre chose. Ce sont sur-tout les Orateurs , à ce qu'il dit , ainsi que quelques Poètes. Il ajoute qu'il faut n'avoir pas la moindre

Bibliog. Polit. contract. p. 62. In Bibliog. Hist. Polit. de Boeclerus.

*teinture de leurs divins ouvrages ,
(ce sont les termes) pour ne pas
voir que leurs pensées , leurs ex-
pressions , les ressorts qu'ils font
jouer , & tout leur art , n'ont
pour principes que les maximes
les plus certaines de la Politi-
que. En quoi , dit-il , il n'y a
rien qui doive nous paroître
merveilleux , puisque c'étoit ,
comme l'on fait , les Orateurs
qui dans Athènes & dans Ro-
me manioient les plus importan-
tes affaires , & gouvernoient la
République. D'où il conclut
qu'avec leurs Harangues , il
faut lire encore les bons Trai-
tez de Rhétorique. Ce qu'il y a
de certain , c'est que ce sont
d'excellens Traitez de sens com-
mun , s'ils sont bien faits ; &
qu'au jugement d'un Critique
que j'ai déjà cité , s'il est question
de se rendre l'esprit net , droit , pé-
nétrant , c'est moins par l'étude de
la Logique qu'on y réussit , que par*

*Le Pere Ra-
pin. Rés. sur
l'Eloq. n. 11.*

l'étude , par exemple , de la Rhétorique d'Aristote , jointe au fréquent commerce des bons livres , dont la lecture imprime à l'esprit une justesse de sens , qui ne s'acquiert point sans cela.

Quoiqu'il en soit , il ne m'en falloit pas tant pour m'encourager à cet Ouvrage , & me le faire travailler avec tout le soin possible , en prenant avis de plusieurs personnes éclairées , dont je mettrois ici les noms si je ne les avois mis dans le corps du livre. De sorte que pour finir cette Préface , je n'ai plus qu'à marquer l'origine de la Rhétorique & le nom des Maîtres les plus célèbres qui ont écrit de cet Art en Grec ou en Latin , afin d'entrer ensuite en matière , en commençant par les Grecs , & de continuer par les Latins , sans m'arrêter aux divers noms ou de *Rhétteurs* , ou de *Sophistes* , qu'on leur a donnez. Monsieur Baillet

P. 128. 129.

xlvi P R E F A C E.

Fugem. des
Sav. t. 1. p.
183.

a assez parlé du dernier , & il me suffit d'observer que ces deux titres ont eu long-tems l'idée que nous attachons aux termes d'*Orateur*, de *Savant*, ou de *Maître d'Eloquence*. Ils ont dégénéré dans la suite , & n'ont plus signifié que les *moindres Orateurs* , qu'on a aussi appellez *Déclamateurs*. Ce n'est pas dans ce dernier sens qu'il faut prendre ici le nom de *Rhétteur* , sur-tout quand il s'agit de ces Maîtres respectables de l'antiquité. Il faut le prendre généralement pour un Maître d'Eloquence. Il n'y aura que les circonstances particulieres qui le détermineront quelque-fois à un mauvais sens.

Al'égard de l'origine de cet Art , si l'on ne veut point re-

Cic. in Brut.
l. 40. Quint.
l. 2. c. 17.

* *Ulysse, Nestor, &c.*

** *Phénix.*

monter jusques au tems héroïque & fabuleux , où les Poètes placent déjà des *Orateurs* * & des *Maîtres* ** de l'art de per-

suader , la Rhétorique doit sa naissance à Empedocle (21) de Sicile. Ce Philosophe en conçut les premières idées. Corax son disciple , & Tifias disciple de Corax , furent les premiers qui en donnèrent des Traitez. Gorgias plus jeune qu'eux , élève néanmoins d'Empedocle , & leur Emule dans la profession , eut une grande vogue (22) au milieu d'une longue suite de Maîtres célèbres qui furent ses contemporains , parce qu'il vécut très-long tems. De ce nombre étoient Thrasymaque , Prodicus , Protagore , Hippias , Alcidamas , Antiphon , Polycrate , Theodore de Byzance , sans parler de Socrate , qui fut le fleau de Gorgias.

Cic. 1. de Orat. n. 91. & in Brut. n. 46. Quintil. l. 3. c. 1. Satyrus apud Laërt. in Emped. p. m. 228. Quintil. l. 3. c. 1.

Apud Platon. in Gorgia.

Tant de Maîtres en produi-

<p>(21) ἀπαύροις ἐν γὰρ τῷ πρώτῳ. <i>Aristot. apud Laërt. in Emped. & in Zen.</i></p>		<p>(22) Cum multis simul floruit. <i>Quint. ibid.</i></p>
---	--	---

xlviii P R E F A C E.

furent beaucoup d'autres , parmi lesquels on trouve Isocrate , Aristote , Theodecte , Theophraste , Athénée , Molon , Areus , Cécilius , Denys d'Halicarnasse , Apollodore de Pergame , & Theodore de Gadare. Quelques-uns d'entr'eux firent Secte comme les Philosophes , par la difference ou de leur goût , ou de leur methode , ou de leurs sentimens.

Pour ce qui est des Romains , Caton le Censeur est le premier qui ait écrit de cet Art. L'Orateur Antoine donna ensuite un petit Traité sur cette matiere ; mais l'honneur de donner des chefs-d'œuvres étoit réservé à Cicéron , afin qu'il fût le modèle des Maîtres , comme il l'étoit des Orateurs. Sa gloire , après tout , n'empêcha point que plusieurs n'écrivissent encore sur le même sujet , parmi lesquels on peut dire que Quintilien

rien est sans contredit celui qui le suit de plus près. Il y a même des Critiques qui ne font pas difficulté de le lui préférer.

C'est de cet illustre Rhéteur que j'ai tiré ce dénombrement des Maîtres les plus célèbres, sans y comprendre pourtant tous ceux qu'il y a compris, & sans avoir dessein de parler de tous ceux que j'ai citez. Il y en a beaucoup dont les ouvrages se sont perdus, & dont il n'y auroit d'ailleurs rien de fort curieux à dire. Mais je parlerai de plusieurs qu'il n'a point nommez, soit parce qu'il ne l'a pas jugé à propos, soit parce qu'ils sont postérieurs. Pour une plus grande commodité, je donne dans chaque volume, une liste de ceux qu'il contient. Que si j'en mets quelques-uns qu'on ne peut proprement regarder comme des Maîtres de Rhétorique, j'expliquerai en parlant d'eux, ce qui

I P R E F A C E.

peut en quelque façon les faire regarder comme tels, c'est à dire, les secours & les préceptes qu'on y trouve pour l'Eloquence. Je commencerai par Platon : voici auparavant la premiere liste.

T A B L E

DES NOMS DES AUTEURS
 contenus dans ce Volume.

P LATON,	page 1
ARISTOTE,	43
ANAXIMENE DE LAMPSAQUE,	
ou LA RHETORIQUE adressée	
à Alexandre,	84
DENYS D'HALICARNASSE,	103
LUCIEN,	131
HERMOGE'NE,	140
ARISTIDE,	165
APSINE'S,	167
SOPATER,	169
ALEXANDRE LE RHE'TEUR,	171
ME'NANDRE,	177
MINUCIEN,	178
CYRUS,	179
APHTHONE,	ibid.
THEON,	203
ULPIEN,	209
TIBE'RE. UN ANONYME. SE-	

T A B L E.

VERE,	211
DENYS LONGIN,	212
DE'ME'TRIUS,	251
CICERON , & <i>premierement les</i> <i>trois livres de l'Orateur,</i>	279
<i>Le Brutus , ou le Dialogue touchant</i> <i>les Orateurs illustres ,</i>	310
<i>L'Orateur de Ciceron ,</i>	333
<i>Du genre d'Orateur le plus par-</i> <i>fait ,</i>	366
<i>Les Topiques de Ciceron ,</i>	369
<i>Les Partitions oratoires ,</i>	381
<i>Les deux livres de l'Invention ,</i>	395
<i>La Rhétorique à Herennius ,</i>	405
SENEQUE LE RHÉTEUR,	419
<i>Dialogue sur les Orateurs.</i>	444

Fin de la Table des Auteurs.

LES

L E S
MAÎTRES
D'ELOQUENCE.



P L A T O N

*Philosophe Athénien , mort la 1.
année de l'Olympiade CVIII.
la 348. avant la naissance de Je-
sus-Christ ; âgé d'environ 82. ans.*



I je mets Platon au nom- PLATON.
bre des Maîtres de Rhé-
torique , il y a des An-
ciens & des Modernes qui
l'y ont mis avant moi , entre autres
Cicéron , Paul Beni , & le Pere Ra-
pin. Ils se sont fondez dans leur ju-
gement sur ce que ce Philosophe a
écrit de cet Art en divers endroits de
Tome I. A

PLATON. ses ouvrages , sur-tout en deux de ses Dialogues , l'un intitulé Phédre , l'autre Gorgias , du nom d'un des Interlocuteurs que l'Auteur y fait parler avec Socrate. Son dessein dans Gorgias , selon la remarque de Quintilien , est de réfuter ce que les autres pensent de la Rhétorique , au lieu que dans Phédre il établit ce qu'il en pense lui-même.

Instit. Orator. l. 2. c. 15.

Compar. de Demosth. & Cic. p. 6. 7. 8.

Le Pere Rapin trouve Platon toujours grand dans ses desseins , toujours élevé dans sa maniere , toujours admirable dans son ordonnance & dans son execution : de sorte qu'il se fait des projets plus vastes de tous les arts & de toutes les sciences , que les autres qui en ont traité après lui.

Le jugement du Pere Rapin peut se justifier par le Dialogue de Phédre , où en effet il y a du grand , du sublime & du merveilleux , dans la maniere dont Platon s'y prend pour instruire l'Orateur. Car comme la beauté du discours est un des caracteres les plus sensibles de l'Eloquence , & que , quand un ouvrage nous plaît , la premiere chose qui se presente , c'est de dire , *cela est beau* , sans trop savoir quelque-fois ce que l'on dit , il

entreprend d'expliquer en quoi consiste cette véritable beauté. Pour nous PLATON.
 en donner une idée , il remonte jusques à la première source , posant pour principe que Dieu seul est beau par lui-même , & que la vraie beauté parmi les hommes, est celle des âmes qui s'attachent à Dieu d'esprit & de cœur par l'étude de la sagesse & par l'amour de la vertu.

La vraie beauté néanmoins se trouve aussi dans le discours , parce qu'il est l'image de la raison ; comme elle se trouve dans la raison , parce qu'elle est l'image de Dieu. Mais il n'y a , selon Platon , ni raison hors de la vérité & de la vertu , ni image de la raison dans un discours , si la vertu & la vérité ne l'animent , & si outre cela il n'y a du dessein , de l'ordre , de la conduite , de la convenance avec ce que l'on traite , sans quoi les ornemens & les brillans de l'expression ne sont que de fausses beautés.

Ce que Platon demande par cette haute idée qu'il nous donne de l'Eloquence , il l'explique lui-même. C'est un génie supérieur par son élévation & par son extrême justesse ; c'est une science presque générale de toutes

PLATON.

choses ; c'est un exercice continuel de la parole ; c'est enfin le discernement des esprits , parce que l'habileté de l'Orateur n'est autre chose que l'art de tourner les volontez comme il lui plaît.

Le genie & la science donnent les idées des choses pour les définir , & en font connoître les especes ou les parties , tant pour les diviser , que pour les ranger. Par la définition du sujet , on donne un centre à toutes les parties du discours , on y répand la lumiere , on en bannit les choses étrangères , on fixe l'esprit de l'auditeur , & l'on donne un fondement solide à toutes ses preuves. Par la division , on distingue dans son objet , comme dans un corps , la droite & la gauche , le fort & le foible , le bon & le mauvais , ou même diverses vertus , ou au contraire differens vices. Platon comprend toutes ces choses quelque-fois sous le nom de la Dialectique , faculté admirable dans son sens , & telle en un mot , que , si quelqu'un la possédoit de la maniere qu'il la conçoit , il le regarderoit , dit-il , non-seulement comme un grand homme , mais comme un Dieu,

*Dans Phé.
dre p. 262.*

Pour ce qui est du discernement des esprits , on se rend capable de le faire par une étude sérieuse du monde. C'est-là qu'on apprend à connoître les hommes , malgré les voiles dont ils se couvrent pour se déguiser , & à distinguer les temps , soit de se taire ou de parler , soit d'être concis ou diffus , soit d'exciter la pitié ou la colere , soit d'employer la force du discours ou la douceur. *Voilà , dit-il , ce que c'est proprement que l'Art, & ce que les Maîtres , les Orateurs , tous ceux qui écrivent doivent savoir , s'ils aspirent à la perfection. D'où il conclut (1) que ce n'est pas une petite affaire que l'Eloquence , mais une chose qui demande un très-grand travail , dont même le succès est fort douteux.*

S'il y a du grand dans toute cette doctrine de Platon , il n'y en a pas moins dans la vûë qu'il veut que l'Orateur se propose. *Ce n'est , dit-il , ni pour la gloire de bien dire , ni même pour celle de bien faire , qu'il faut risquer tant de peine ; c'est dans la vûë de plaire aux Dieux , qui sont nos maî-*

Ibid. p. 273

(1) ὁ σμικρότης φαίνεται
παιδείαν. p. m. 271.
ταῦτα δὲ ὁ μή ποτε

κτῆσινται αἱ τοὺ πολλῶν
πραγματείας.

PLATON.

tres , & à qui on plaît en faisant bien ; au lieu que tous les hommes sont leurs esclaves , & qu'on ne doit pas se mettre beaucoup en peine de leur plaire. Ne semble-t-il pas vouloir dire , qu'on ne leur plaît souvent qu'en faisant mal ? C'étoit la pensée d'un autre Philosophe , qui prouvoit qu'on ne devoit point se mêler des affaires de la République ; parce que , si on y agit bien , on offense les hommes ; & si on y agit mal , on offense les Dieux.

L'élevation de Platon paroît encore dans les deux modeles qu'il veut qu'on ait devant les yeux lorsqu'on aspire à l'Eloquence , c'est Periclés & Isocrate. Le premier étoit en effet un modele pour les discours d'usage , que font ceux qui ont à parler en public ; le second en est un aussi pour les discours d'apparat , sur-tout quand on ne les fait pas pour les prononcer. A la vérité les ouvrages de Periclés ne sont pas venus jusqu'à nous , & nous savons seulement qu'on trouvoit dans son éloquence des éclairs & des foudres , la vertu de porter le trouble dans l'ame , & de laisser des aiguillons dans le cœur , lesquels mettoient toute la Grece en mouvement : mais

nous avons les écrits du dernier , & PLATON.
 par l'éloge magnifique qu'en fait Pla-
 ton , on pourra juger de son goût lors-
 que je parlerai d'Isocrate.

*A la fin de
Phédre.*

Avant que de nous proposer ces grands modeles , il se donne un relief merveilleux dans le procès qu'il fait à des Orateurs , qui , selon lui , ne sont point à suivre , & à des maîtres qu'il ne faut point écouter : dans l'un & dans l'autre genre il s'en prend à ce qu'il y a de plus celebre , & s'élève fort au-dessus de tous , par la beauté de la critique qu'il en fait.

Pour ce qui est des Orateurs , il frappe particulièrement sur Lyfias ; & ce n'est point par quelque endroit foible qu'il attaque ce fameux Orateur ; mais c'est sur un discours qui passoit pour un chef-d'œuvre. Il le rapporte tout entier , & par un trait des plus hardis , il nous propose sur le même sujet un discours de sa façon , tel qu'il croit que Lyfias l'auroit dû faire. Il ne trouve dans le premier que de vains ornemens , qui flattent l'oreille & n'expliquent point son sujet. Il y trouve d'ennuyeuses redites , propres peut-être à montrer dans l'Auteur une assez grande fécondité d'expressions , mais

PLATON.

*Dans Phéd.
p. 264.*

aussi une égale stérilité de pensées. Il ne trouve point que Lyſias donne les vraies raisons de ce qu'il avance ; il prétend même qu'il n'avoit garde de les donner, n'ayant pas eu soin de poser d'abord l'idée de son sujet, qui pouvoit seule les lui fournir. Il trouve enfin que ce discours n'est qu'un amas de pensées jetées au hazard ; au lieu qu'à ranger naturellement un sujet, il y a un commencement, un milieu, une fin, qui ne sauroient changer de place. Au contraire, dans le discours de sa façon qu'il oppose à celui de Lyſias, il nous donne d'abord l'idée de sa matière, afin qu'on sache de quoi il s'agit ; & il pose pour maxime que c'est la méthode qu'il faut (2) garder en toutes choses. Il divise cette même matière en ses espèces, afin qu'il n'y ait point de méprise dans l'application de ce qu'il dira ; & il dispose tellement ses pensées, qu'elles ne font qu'un même tout, mais un tout qui a de l'ame & de la vie, dont on ne peut déranger les parties

(2) Omnis quæ susci- | intelligatur quid sit id
pitur aliqua de re dis- | de quo disputetur.
putatio, debet à defi- } Cic. 1. de Offic. ex
nitione proficisci, ut | Plat. in Phaed.

sans les gêner. Les mouvemens n'y paroissent qu'après la preuve ; & les pensées par un enchaînement naturel , se produisent les unes les autres jusqu'à la péroraison , qui en contient une juste récapitulation.

C'est une preuve que ce Philosophe n'étoit point ennemi de la Rhétorique : quelques-uns néanmoins l'ont crû , parce qu'il se moque encore de divers Rhéteurs celebres , de Gorgias , de Thrasymaque , de Theodore & de bien d'autres : mais il s'en moque , parce qu'ils ne sont pas assez habiles , selon lui , & que toutes leurs regles ne pouvoient conduire à rien de meilleur que ce qu'avoit fait Lysias. Aussi les raille-t-il tous finement , les uns avec leurs préceptes sur l'Exorde , la Narration , la Preuve , l'Amplification ; les autres sur les explications vives & sur les digressions qu'ils demandoient ; les autres sur la préférence du vraisemblable au vrai , sur leurs manieres de faire paroître grandes les petites choses , & petites les grandes ; d'exprimer les anciennes (3) par des tours nouveaux , & les nouvelles comme auroient fait les Anciens ; de se

Dans Phéd.

^{267.}

(3) Καὶ τὰ ἀρχαία , καὶ τὰ νεώτερα γράφει.

PLATON. faire un style trop concis ou trop diffus, sans savoir garder un juste milieu; les autres enfin sur leurs merveilleuses figures de Rhétorique, auxquelles ils donnoient les grands noms de *Diplasiologie*, *Gnomologie*, *Iconologie*, *Orthoépée*, *Evépée*, &c. à l'occasion desquels il jette sur leurs inventeurs un si grand ridicule, & mêle tant d'esprit & tant d'éloquence dans ce qu'il dit, qu'il est fort difficile de ne pas donner dans son sens.

Telle est la nature de la Rhétorique; on ne sauroit la blâmer avec quelque succès, qu'on ne mette en usage dans son discours les mêmes choses qu'on y veut détruire. C'est ainsi que, dans Cicéron, Antoine fait un discours très-éloquent pour donner une idée assez basse de l'Eloquence, & l'opposer à l'idée magnifique que Crassus en a d'abord donnée. Ce qui fait dire à Crassus (4) qu'Antoine a représenté l'Orateur comme un homme du plus bas étage. Au fond Antoine & Platon ne cherchent qu'à se divertir. Platon le marque lui-même (5),

1. de Orat. à
n. 213. ad n.
263.

(4) Remigem aliquem aut bajulum Oratorem descripseras.
2. de Orat. p. m. 141.

(5) ὅτι οὐκ ἔστιν ἀδὴν πεπαιδευμένως ἡμῶν τὰ περὶ λόγων. p. m. 278.

aussi-bien qu'Antoine (6). Et la matière y est fort propre, puisqu'il n'y a rien de si important dans l'Eloquence, qui, à le prendre dans les préceptes, ne soit, de l'aveu des connoisseurs, autant susceptible de ridicule, si l'on veut s'en moquer, qu'il est digne d'admiration, lorsqu'il est mis en œuvre & executé à propos.

Ainsi les railleries de Platon ne le rendent que plus digne des éloges que Cicéron lui a donnez. Cet Orateur si capable d'en juger, le regarde (7) comme un excellent Maître, soit pour connoître la vérité, soit pour la persuader. Il merite le premier éloge par la beauté de son esprit, par sa pénétration, par son étendue, jointes partout à une méthode admirable d'approfondir les questions. Il merite le second par l'élégance premièrement & par l'élevation de son style, ce qui le fait aussi regarder comme un grand

(6) *Heri enim hoc mihi proposueram ut hos à te discipulos abducerem. Nunc, Catulo audiente, videor debere non tam pugnare tecum, quàm quid ipse sentiam dicere.* 2. *de Orat. p. m. 141.*

(7) *Ille non intelligendi solum, sed etiam dicendi gravissimus auctor & magister Plato.* *Cic. in Orat. n. 10.*

PLATON. Orateur ; & en second lieu par l'importance & par l'utilité de ses préceptes.

Rien n'est plus instructif en ce genre , que de mettre , comme il a fait , le bon & le mauvais , ou l'excellent & le mediocre vis-à-vis l'un de l'autre , afin qu'on puisse en juger , la vraie idée du beau s'imprimant bien davantage , lorsqu'on a fait quelque attention sur ce qui n'en a tout au plus que l'apparence.

Rien n'est aussi plus utile , que de nous faire concevoir comme des badineries tous les préceptes de Rhétorique qu'on donnoit alors aux enfans ; à moins qu'on ne s'en fasse une autre idée , & qu'on n'en fasse un autre usage que ne faisoient les Rhéteurs qu'il attaque. Ces Rhéteurs regardoient leurs préceptes comme ce qu'il y a de plus parfait dans l'Art oratoire ; & Platon , non plus que Cicéron , ne les regarde que comme une préparation (8) à des préceptes plus importants. Ces Rhéteurs n'exigeoient ni le genie , ni les belles connoissances , ni l'exercice ; Platon au contraire soutient qu'il est impossible qu'un

Phed. p. m.
266.

(8) τὰ ἀπὸ τῶν τέχνης , *Artis apparatus.*

homme devienne Orateur , si l'une de ces trois choses lui manque. Enfin , selon Platon , il faut connoître le caractère de ceux à qui on parle , afin de leur proposer nos pensées d'une manière convenable , comme le Medecin (9) doit savoir le temperament de ses malades , pour varier ses remedes , & n'appliquer à chacun que ceux qu'il faut. C'est pour cela que ce Philosophe demande dans l'Orateur , comme nous l'avons vû , une grande experience du monde : c'est de quoi les Rhéteurs prétendoient dispenser leurs disciples par la vertu de leurs préceptes. C'est un fait difficile à croire ; mais Lucien nous en confirme la verité , en se mocquant , comme Platon , de ces Sophistes.

In Præceptoribus Rhetorum.

Platon , au jugement de Longin , nous a encore enseigné une autre route , qui peut nous conduire à l'Eloquence , si nous ne voulons point la negliger. Quelle est cette route ? C'est

Dans le Traité du Subl. 11.

(9) Sicut Medico diligenti , priusquàm conètur ægro adhibere medicinam , non solum morbus ejus cui mederi volet , sed

etiam consuetudo valentis , & natura corporis cognoscenda est. *Cic. 2. de Orat. n. 186.*

PLATON.

l'imitation & l'émulation des Poëtes & des Ecrivains illustres qui ont vécu avant nous. En effet. ce Philosophe , grand imitateur d'Homere , dit Longin , est venu comme un nouvel Athlete , disputer de toute sa force le prix à Homere même , c'est-à-dire , à celui qui étoit l'admiration de tous les siècles précédens. Et, si nous en croyons Athénée (10) , Platon a été le rival des Auteurs mêmes de son tems , entre autres de Xenophon, ou , pour mieux dire , ces deux grands Génies se sentant tous deux de la force , ont été rivaux l'un de l'autre.

Ces combats sont d'autant plus glorieux , qu'on peut même y être vaincu sans honte : mais Platon , à ce qu'on prétend , n'y va pas toujours de bonne foi , & s'attache non-seulement à faire mieux que ceux qu'il veut surpasser , mais à les décrier par des calomnies. C'est ainsi , dit-on , qu'il en use à l'égard des Orateurs & des Maîtres , sur-tout dans son Gorgias.

Ce qu'il y a de vrai , c'est que, dans

(10) Licebit intelli-		ritò fuisse , vel potiùs
gere splendidissimum		&c. <i>Athen. l. 11. p.</i>
Platonem æmulū Xe-		<i>m. 504.</i>
nophontis non imme-		

ce Dialogue, ce Philosophe distingue quatre arts utiles à la vie, deux pour le corps, & deux pour l'esprit, lesquels se répondent les uns aux autres. Pour le corps, il distingue la *Gymnastique*, qui par des exercices bien entendus entretient la santé; & la *Médecine*, qui guérit les maladies. Pour l'esprit, il distingue l'art de dicter de sages loix, ou la *Sagesse*, qui par ses leçons entretient la santé de l'ame; & la *Justice*, qui en arrête les passions ou les maladies. Les arts pernicioeux qui contrefont ces arts utiles, par rapport au corps, sont premierement la *Composition des fards*, qui prétend imiter la Gymnastique, & qui, avec du rouge ou du blanc, donne au teint une beauté que la nature lui a refusée, ce qui n'est qu'un faux embonpoint; en second lieu l'art *des Cuisiniers*, vrais singes des Medecins, & qui, avec une simple routine de ce qui flatte le goût, présentent des mets quelque-fois très-délicieux & très-nuisibles en même tems à la santé. Par rapport à l'ame, un art pernicioeux, c'est d'un côté la *Sophistique*, qui fait à l'esprit ce que la composition des fards fait au corps, c'est-à-dire, qu'elle impose par une

PLATON. vaine apparence de sagesse ; d'autre côté c'est la *Rhétorique* , qui , sous un masque de justice ou de vérité , imite en sa manière les Cuisiniers , & empoisonne , pour ainsi dire , les auditeurs , parce qu'elle ne s'étudie qu'à leur dire ce qui les flatte , & non ce qui leur est salutaire. Telle est la fameuse comparaison que Platon fait de l'Eloquence avec l'adresse des Cuisiniers , & l'idée par conséquent qu'il semble donner tant des Maîtres que des Orateurs. Il les accuse non-seulement d'ignorance , de vanité & de folie ; mais de méchanceté & d'injustice.

In Gorg.

Car , au lieu de renfermer leur art dans les bornes de son objet , qui sont les discours d'usage dans la vie , leur vanité , si on en croit ce Philosophe , ne lui donnoit aucunes bornes , prétendant qu'il rendoit capable de parler de toutes choses , & d'en parler mieux que ceux qui les enseignent. *Admirez ,* dit dans Platon l'un de ces Rhéteurs , *combien , par le moyen de l'Art que nous enseignons , les études sont abrégées ! Dispensé de rien apprendre , quand il sait notre Art , un homme est en état de parler de tout !* Cependant que fait le

fanfaron qui parle ainsi ? il ne fait pas même dire ce que c'est que cet Art , si-
 non qu'il est le plus beau de tous, & que son usage est de parler des plus grandes choses. Telle est son ignorance & la vanité. Son crime est d'être persuadé & d'enseigner qu'on n'est en ce monde que pour satisfaire les passions; & d'employer ses talens , non pas à trouver des tours pour faire goûter aux hommes des veritez utiles , mais à ne rien dire que ce qui peut leur plaire afin de faire fortune. Platon conclut que ce n'est donc qu'une lâche flatterie que l'Eloquence , & qu'elle n'est pas un Art. Il ne faut point d'art en effet à un Cuisinier qui ne cherche qu'à flatter le goût. Il lui faudroit un art , s'il vouloit ne présenter que des alimens & des assaisonnemens salutaires , parce que l'agréable & l'utile n'étant pas la même chose , il n'appartient qu'à l'Art de discerner les agrémens utiles de ceux qui sont pernicieux. Il lui faudroit aussi le courage du Medecin , qui ose présenter le remede , quelque désagréable qu'il soit , s'il ne peut faire autrement.

On voit le sens du Philosophe. Ce n'est pas l'Eloquence en general qu'il

*In Gorg. p.
m. 491.*

Ibid. p. 501.

PLATON. condamne ; c'est une Eloquence scelerate dans ses desseins , qui ne songeoit qu'à se satisfaire contre les regles ; oblique & insidieuse dans ses maximes , qui ne visoit qu'à tromper ; mal-instruite de ses propres regles , jusqu'à ignorer la définition de l'Art & sa veritable fin ; fausse dans ses manieres , qui ne pouvoit se dispenser d'user de mensonges , & qui , à la place des solides beautez , ne pouvoit guères qu'en substituer de frivoles. En un mot il en veut aux Maîtres & aux Orateurs de son siecle. *C'est , leur dit-il , votre conduite que je condamne , & la maniere dont vous vous y prenez pour réussir (11).*

Instit. Orator. l. 2. c. 15.

Aussi Quintilien se plaint-il qu'il y a des gens qui , pour juger de la Rhétorique , se contentent de lire quelques endroits de ce Dialogue assez mal-extraits (12), & qui , après les avoir lus , se mettent dans l'esprit que la Rhétorique , selon Platon , n'est ni un Art ni rien d'utile ; tandis que ce Philosophe s'attache par tout à l'Eloquence & qu'il en donne des regles ; tandis

(11) *τῶν τ' ἢ προῖον ὁ ὕμεις πολιτεύεσθαι.* | ritè à prioribus excerpta. *Ibid.*

(12) *Pauca impe-*

qu'on voit de lui l'Apologie de Socrate, l'Oraison funebre de ceux qui étoient morts au service de la Patrie, un autre Discours qu'il oppose à celui de Lyfias, & un Eloge si magnifique de l'Eloquence d'Isocrate. PLATON.

Le docte & celebre M. Dacier dit pareillement, que, *par la Rhétorique* que Socrate condamne dans ce Dialogue, *il est aisé de voir que ce Philosophe veut parler de cet Art qui n'a aucun égard à la verité, qui ne cherche que la vrai-semblance, & qui n'a d'autre but que d'orner & d'embellir un sujet.* M. Dacier croit pouvoir donner pour exemple de cet Art le *Panegyrique d'Helene dans Isocrate*, dans la pensée qu'il a que ce fameux Rhéteur n'employe dans ce discours que les figures de la Rhétorique, & ne cherche ni les preuves ni les raisonnemens de la Dialectique : sur quoi je crains que cet illustre Auteur ne soit allé & contre les sentimens que Platon avoit d'Isocrate, & contre ceux qu'il faut quelquefois avoir du Panegyrique.

Sans nous arrêter sur cela, ajoutons que Platon reconnoît formellement une veritable Eloquence, qui n'a pour but que d'être utile & d'é-

*Oeuvres de
Plat. tom. 1.
p. 205.*

*In Gorg. p.
503. 504.*

PLATON. tablir la verité & la justice (13). Ceux
 ————— que ce Philosophe attaque la recon-
 noissent aussi ; mais ils la soutiennent
 inutile , parce qu'elle ne sert point à
 s'avancer. Platon lui-même ne la croit
 pas d'un grand usage , mais c'est par
 d'autres raisons. La premiere est , que
 les flatteurs la décrivent aussi aisément
 dans l'esprit du peuple , qu'un Cuisi-
 nier décrirait auprès d'un enfant ma-
 lade , un Medecin qui ne le flatteroit
 point. La seconde est , que tous les
 hommes sont corrompus , & il faut
 être homme de bien pour soutenir le
 caractere d'Orateur.

L. 1. de Orat.
 n. 47.

Avec tout cela Cicéron paroît croi-
 re que ce Philosophe condamne abso-
 lument l'Eloquence , & la tourne en
 ridicule. N'est ce point en effet la pen-
 sée de cet Orateur , lorsqu'il dit sous
 le nom de Crassus : *Je lus pour lors son*
Gorgias , & ce que j'y admirai le plus ,
c'est qu'en se moquant des Orateurs , il
se montre lui-même un Orateur merveil-
leux ?

On peut répondre , que ces paro-
 les ne contiennent pas le propre sen-
 timent de Cicéron , & qu'elles expri-

(13) ἀνάγκη τοῖς ῥητορικοῖς | διχασμοῖν καὶ ἀρχαῖς βούλει-
 καὶ διχασμοῖν εἶναι, τὸν δὲ ! ὁμολ. Sacr. in Gorg.

ment plutôt le caractère du commun des hommes , qui ne s'instruisent que superficiellement des choses pour en juger. Néanmoins le Commentateur de Platon prend à la lettre ce que dit l'Orateur Romain , & il appelle de son jugement à Platon même , dont il rapporte des textes si clairs & si précis , qu'il faut ou ne les avoir pas lus , ou n'y pas penser , ou prendre plaisir à se tromper soi-même ou à tromper les autres , pour soutenir que Platon a regardé la Rhétorique comme une chose nuisible aux hommes. Et c'est sans doute sur ces fondemens que saint Augustin soutient à Cresconius , que Platon n'a blâmé que la Sophistique , & que c'est cet art pernicieux qu'il a voulu bannir des Républiques.

Cependant on ne peut nier que ce Philosophe n'ait condamné l'Eloquence qui donne le faux pour le vrai , & le vice pour la vertu. Or le faux & le vice peuvent être ou dans les tours & dans les manières , ce qui fait la Sophistique ; ou dans les choses que l'on avance , ce qui fait l'erreur ou le mensonge. Dans l'un & l'autre cas il condamne l'Eloquence , & la traite

PLATON. de *fausse*, comme le remarque fort bien M. Dacier dans ce qu'il nous a donné des œuvres de Platon. Mais à proprement parler, dans le second cas, Platon ne devoit condamner que l'abus qu'on fait de l'Eloquence, & non pas lui donner l'épithete qu'il lui donne. Il y a bien de la difference entre *la fausse Eloquence* & *l'Eloquence qui dit faux*, comme il y en a aussi beaucoup entre *la vraie Eloquence* & *l'Eloquence qui dit vrai*. VERUS & VERAX expriment cette difference.

Quand donc un homme, dans un discours oratoire, s'exprime d'une maniere naturelle, & qu'en s'exprimant ainsi, il donne l'erreur pour la verité, on n'a pas raison pour cela de dire que c'est un faux Orateur qui contrefait le veritable, puisque son éloquence est aussi solide que celle d'un Orateur qui dit vrai. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il ment, & que c'est un malhonnête homme qui contrefait un homme de bien; encore faut-il pour cela qu'il parle contre sa conscience; car s'il agit de bonne foi, & s'il ne porte à l'erreur que parce qu'il se trompe lui-même, on ne peut lui rien reprocher sur ses mœurs, non plus

que sur son éloquence.

PLATON.

Cela étant , il y a un fait à examiner , qui est de savoir si les Rhéteurs sont coupables de tous les reproches que leur fait Platon. On rapporte sur cela que Gorgias , ayant vu le Dialogue qui porte son nom , & où ce Philosophe en fait une peinture si affreuse , ce Rhéteur dit sans façon , que *Platon étoit un très-habile calomniateur*(14), sans qu'il paroisse s'en être autrement mis en peine , comme étant au-dessus de ces satires.

Il paroît certain que ce Rhéteur avoit du mérite ; il étoit riche , fort considéré , savant Maître de Rhétorique , grand Orateur , d'une haute réputation. Un Historien, dans Dio-

*Satyrus apud
Laërt. in Em-
ped. p. m. 218.*

gene Laërce , rend un témoignage glorieux à son habileté , & croit faire honneur à Empedocle de le lui donner pour disciple. Diodore de Sicile n'en parle pas moins avantageusement. Il donne (15) la qualité de *sage* à son Eloquence , & il le représente comme un homme si fort au-dessus de

*Diod. Sic. l.
12. p. m. 99.
Henric. Steph.
313.*

(14) ὁς καλῶς εἶδε		l. 11. p. m. 505.
Πλάτωνος ἰαμβίζαν.		(15) Sipientis Elo-
I. Ad maledicendum		quentiæ studio emi-
apertissimum esse. <i>Atb.</i>		nuit.

PLATON.

Pausan. l. 6.
c. 27. p. 495.
& l. 10 p.
842.

Cic. 3. de
Orat. n. 129.

tous les Orateurs & de tous les Maîtres de son siècle, que ses disciples lui donnoient chacun plus de quatre cens pistoles (16) de récompense. Il ajoute que Gorgias fut le chef de l'ambassade que la ville de Leonce envoya aux Athéniens, pour leur demander du secours contre les Syracusains. Les Athéniens, esprits fins & délicats, admirèrent son Eloquence; ils en furent charmez, & lui accorderent ce qu'il demandoit. On fit grand cas de son discours, appelé *Olympiaque*, ce qui est confirmé par Aristote, Quintilien & Pausanias. On n'estima pas moins la harangue de ce Rhéteur, appelée *Pythienne*. La haute idée qu'on eut de lui, selon Cicéron, lui fit dresser dans le Temple de Delphes, non une statuë dorée, mais toute d'or, honneur qu'on n'avoit encore rendu à personne, & qu'on ne rendit qu'à lui. Les jours qu'il prononça les deux harangues dont je viens de parler, furent appelez des jours de fêtes. Thucydide & Critias, selon Philostrate, lui furent redevables de l'élevation de leur style: ce qui fait voir que ce Rhéteur, en s'attachant au brillant de la

(16) Centum minas à singulis acciperet.

diction,

diction , ne négligeoit point les beautés solides. Isocrate fut son disciple , & il paroît en avoir pris toutes les manières. Il y en a même* qui ont voulu dire qu'il lui avoit pris son fameux discours intitulé *le Panégyrique*. Photius (17) convient qu'à peu de chose près les pensées & les preuves de ce discours sont de Gorgias en même tems & de Lyfias , quoique , selon lui , tout l'honneur de la composition appartient d'ailleurs à Isocrate. Enfin Platon lui-même , qui décrie si fort les manières de Gorgias , les affecte dans tous ses ouvrages ; il ne faut que le lire pour s'en convaincre , outre que Denys (18) d'Halicarnasse atteste comme une chose connue de tout le monde , que ce Philosophe , à l'âge de quatre-vingts ans , avoit encore la passion de polir ses discours , d'en ranger les mots , de tourner ses périodes avec autant de soin , qu'une femme en prend à s'ajuster.

PLATON.

Quint. Instit.
Orat. l. 3. c.
 1. & *Phot. p.*
 1454. *Cic. in*
Orator. n. 176.

* *Apud Plu-*
tarch. in Isocr.
vita.

(17) A Gorgia Leon-
 tini & Lyfia Enthymematis & Epieherematis parum mutata
 est oratio Panegyrica
 Isocratis. *Phot. p. m.*

1455.

(18) Κτενίζων ἔβαστυ-
 χίζων . . . ὁ δὲ λικάρης οἱ
 δὴ κοινὰ γὰ γοναὶς ἔτι.
Dionys. Halicar. περὶ
συγγραφῆς.

PLATON.

Que dire donc des portraits qu'il nous a fait des Rhéteurs ? Ce que l'on pourroit dire des portraits défavantageux que feroit un Poëte pour décrier quelqu'un contre sa conscience. Les Anciens (19) ont crû qu'il est permis dans les dialogues de faire dire aux interlocuteurs ce qu'ils n'ont jamais dit. Platon a poussé la licence jusqu'à les faire parler contre leurs propres sentimens. Il en usa de la sorte à l'égard même de Socrate, comme à l'égard de Gorgias ; aussi ce dernier le traita-t-il de *calomniateur*, comme nous avons vû, & le premier de *menteur*, en assurant l'un & l'autre * qu'ils n'avoient jamais eu de tels entretiens. Il y a plus : Platon avoit ses passions & ses défauts ; il en vouloit aux richesses & à la gloire des Orateurs ; c'est pour cela qu'il les a décriez, aussi bien que les Poëtes. Il a même fort maltraité des personnes considérables dans la République, & qui étoient des gens de bien, dont Athenée a donné une longue liste,

Diog. Laërt
in Plat. p. m.
78.

* Ibid. &
Athen. l. 11. p.
505.

Athen. ibid.

(19) Puto fore ut mirere nos id locutos esse inter nos, quod nunquam locuti sumus ;

sed nosti morem Dialogorum. Cic. Ep. ad M. Varro. l. 9. Ep. 8.

que l'on peut voir ; (10) ce qui fait PLATON.
dire que Platon étoit vain , envieux
& méchant ; qu'il ne vouloit du bien
à personne ; qu'il y a du superflu , du
faux & du mauvais dans ses dialo-
gues ; qu'il y outre les matieres , & qu'il
y fait parler ensemble des personnes
qui ne se sont jamais vûës , & n'ont
pû se voir.

C'est à peu près ce que le Pere Cre-
sol & le Pere Vavasseur Jesuites ont
remarqué à l'avantage de Gorgias ,
sur la foi des garants que je cite. Vos-
sius trouve aussi que Platon exagere ,
qu'il n'est pas de bonne foi , & qu'en
parlant contre les Sophistes , il em-
ploye lui-même les mauvais artifices
de la Sophistique. Paul Beni en a jugé
de même , & ce jugement est confor-
me à celui d'Aristide , lequel dans les
discours qu'il a fait pour la Rhétori-
que contre Platon , montre que la
preuve de ce Philosophe est un so-
phisme , lorsqu'il prétend faire voir
que l'Eloquence ne vise qu'à flatter
le peuple ; il ajoute que cela ne s'ac-

Theat. Rhetor. l. 1. c. 5. De ludicra diſtione.

Voss. de Nat. & const. Rhetoric. p. 462.

Dans ses Disſert. oratoires.

Aristid in Orat. Et ex eo Phot. p. 1247. 1255. &c.

(10) *Erga cunctos malevolus , invidus , moribus partim probis , cupidior gloriæ.* | *Athen. ibid. p. 506. 507. &c. Vide Dionys. Halicarn. ad Pomp.*

PLATON.

corde , ni avec cette genereuse liberté des Orateurs , qui leur fait contredire les opinions populaires, quand elles sont mauvaises ; ni avec cette force qui les fait triompher des esprits les plus rebelles ; ni avec l'idée même de la Rhétorique , qui est l'Art de persuader.

Ainsi , à l'égard de la victoire que Socrate paroît remporter sur Polus & Gorgias dans le dialogue qui porte le nom de ce dernier , le Pere Cresol n'y trouve aucun fondement. A dire vrai , Platon fait passer bien des choses à Socrate par ces deux Rhéteurs , qu'on ne doit pas lui passer ; & leur en fait aussi bien avancer , que des hommes un peu éclairés ne doivent pas avancer. Or ce n'est que par ce moyen que le champ de bataille demeure à Socrate. C'est ce qui a fait dire à Cicéron , que le triomphe de ce Philosophe n'est qu'un triomphe en idée , & que sa dispute avec les Orateurs n'est qu'une invention de Platon , ou du moins , si c'est un triomphe réel , qu'il n'est fondé que sur la foiblesse de l'adversaire.

3. de Orat.
n. 119.

Il est pourtant difficile de croire que Platon ait calomnié Gorgias sur tout ce qu'il dit de lui , par exemple sur

l'enslure de son style, ou sur sa *vanité*. Et c'est peut-être sur quoi le Pere Cresol ne prétend pas défendre ce Rhéteur, lorsqu'il dit qu'il *ne veut pas le justifier en tout*. Pour son style, Longin, Hermogène & Aristote ne le blâment pas moins que Platon. On blâme aussi son mauvais goût dans les métaphores, & c'est ce que Denys d'Halicarnasse blâme aussi dans Platon. D'autres ont blâmé ses affectations dans le nombre, l'harmonie, la cadence & autres ornemens de la diction, lesquels paroissent petits quand ils sont seuls & trop fréquens; & pour ce qui est de sa vanité, si nous en croyons Cicéron (21), elle alloit jusqu'à l'insolence, ce Rhéteur se faisant fort *d'avoir l'Art de rendre mauvais le bon droit, & de faire triompher l'injustice*. Il n'y a point d'apparence que cette vanité ait réüssi à Gorgias, puisqu'au rapport d'Aristote, elle avoit rendu Protagore odieux à tout son siècle; d'autant plus que ce grand secret n'étoit après tout qu'une puerilité, qui con-

PLATON.

Cresol. ibid.

Dion. Halic. tom. 2. p. 127.

Dion. Halic. tom. 2. p. 165. lin. 42. p. 127. lin. 19.

Arist. in Rhet. l. 2. c. 24.

(21) Gorgias, Thrasy-machus... aliqui profitebantur arrogantibus sanè verbis docere

quemadmodum causa inferior dicendo fieri superior posset *Cic. de clar. Orator. n. 30.*

PLATON.

*Cic. 3. de
Orat. n. 129.**Id.**Pausan. l. 6.
c. 17. p. 495.**Apud Athen.
l. 11. p. m. 505.*

sistoit, quand vous avanciez les choses les plus incroyables, à les soutenir plausibles, parce qu'il est vraisemblable qu'il arrive des choses contre la vrai-semblance. A cette vanité Gorgias en ajoutoit une seconde ; il faisoit profession de pouvoir traiter sur le champ quelque sujet qu'on lui proposât ; mais ce qui passe tout le reste, c'est la statue de Dèlphes. Ce qu'en dit Catulus dans Cicéron, est fort glorieux pour Gorgias, & de la maniere dont il le dit, il sembleroit qu'il n'y auroit point deux sentimens sur la verité de ce fait. Cependant tous les Historiens n'en conviennent pas ; & non seulement quelques-uns disent qu'elle n'étoit que dorée, ce qui feroit peu au sujet ; mais ce qui y fait beaucoup, il y en a qui disent que ce ne fut pas la Grèce qui la fit ériger pour honorer le merite de Gorgias, mais qu'il se l'a fit ériger lui-même ; & on rapporte à ce sujet un mot de Platon, qui le voyant de retour à Athenes, *Voici*, dit-il, *ce beau Gorgias tout d'or* ; à quoi Gorgias répondit, *Voici le bel Archiloque* (22) *d'Athenes*. Le mot de Pla-

(22) C'est à dire, | ou un calomniateur.
un grand médisant, |

ton suppose que la statue étoit toute d'or, & l'Historien qui le rapporte dans Athenée, dit nettement que Gorgias lui-même se l'étoit fait ériger. C'est aussi précisément ce qu'en dit Plin (23). Pausanias qui dit qu'elle n'étoit que dorée, dit en même tems qu'elle lui fut érigée par Eumolpus petit-fils de sa sœur; ce qui est fort éloigné encore de ce qu'en a dit Cicéron. Il se peut faire que la raillerie de Platon ait donné cours à l'opinion que Plin a adoptée, & cependant cette raillerie peut subsister dans la bouche d'un envieux, quand même cette opinion seroit fautive, & que la Grèce auroit effectivement honoré Gorgias d'une statue d'or. Il résulte de tout ce que j'ai dit, que ce Rhéteur se décria sans doute un peu lui-même par le caractère de son style: mais il paroît que la malignité de Platon a beaucoup contribué à le décrier plus qu'il ne meritoit.

PLATON.

Pausan. ibid.

On fait encore d'autres reproches à ce Philosophe, entre autres on ne conçoit point pourquoi Platon lui-

(23) *Hominum pri- | gias Leontinus Del-*
mus, & auream sta- | phis in templo sibi po-
nam & solidam Gor- | suit. Plin. l. 33.

PLATON. même, dans son Phédre, * ne donnant point de bornes à l'objet de l'Orateur, blâme si fort, dans son Gorgias, les Rhéteurs d'avoir fait la même chose ; & ce qui surprend encore plus, c'est que dans ce dernier ouvrage il range Periclès (24) au nombre des faux Orateurs, après l'avoir proposé dans son Phédre comme un Orateur parfait. Cela confirme ce que le Commentateur a remarqué, que Platon varie dans ses jugemens ; ou ce que Paul Beni fait avouer par ce Philosophe, que pour vaincre ses adversaires il ne se met pas toujours en peine de dire vrai.

* In Phaed.
p. 261.

In Dissert.
Orat.

Serranus.

Une chose plus considérable, c'est que beaucoup de gens trouvent son Phédre trop libre, aussi bien que trop figuré, ou trop allégorique. On peut voir sur cela son Commentateur, qui tâche de le justifier. Pour moi, à parler généralement, je crois qu'il en est à peu près de ces figures de Platon comme de celles des Poètes, & qu'elles sont louables à les prendre comme il faut. Mais il y en a de trop licentieuses. Ce Philosophe dit des choses touchant l'amour (25) qui sont con-

(24) ὁ τῷ ἀλκιμῷ | (25) Inhonestæ ac
ἡρωικῇ ἰχθυῖ. | indecoræ narrationes

traïres à l'honnêteté & à la bienfiance ; **PLATON.**
 & , si on les prend à la lettre , il donne par-tout une idée détestable tant de lui que de Socrate : il y fait paroître ce Philosophe , & il y paroît lui-même coupable d'un amour infame. Quand il n'y auroit que la question qu'il examine dans Phédre , elle sent fort le jeune homme , au jugement de Diogene Laërce , & c'est ce qui donne lieu de croire que ce dialogue fut le premier ouvrage de Platon. Dicearque est plus severe encore que Diogene Laërce , & on trouve qu'il a raison. Il blâme Platon d'avoir donné trop de pouvoir à l'amour , & condamne tout le caractère de Phédre , non-seulement comme *ennuyeux* à cause des *superfluités* qu'il trouvoit dans cette piece , selon un des Commentateurs de Cicéron , mais comme *insupportable & odieux* (26) à cause des saillies outrées & du débordement impetueux d'imagination qu'il y remarquoit. Comment peut-on souffrir en effet , qu'un Philosophe comme Socrate parlant con-

Diog. Laërt.
in Plat. p. m.
78.

Cic. 4. Tusc.
n. 71.

* Apud Diog.
Laërt. Ibid.
ὡς φεγγών.

Bosius in Ep.
3. l. 13. Ep.
fam.

de amore , contempto
lectorū judicio. *Athen.*
L. 11. p. 508.
(26, φεγγών signifie

odieux & ennuieux.
M. Bayle sur Dicear-
que l'explique de ces
saillies , &c.

PLATON.

In Phæd. p
248.

tre l'amour, dise des choses qui l'obligent à se couvrir toute la tête, parce qu'il ne peut les dire sans rougir ? En est-il moins coupable parce qu'il se couvre ? Mais, lorsque dans la crainte d'avoir offensé le Dieu de l'amour, il en vient à une palinodie ; lorsqu'il retracte ce qu'il a dit, & qu'en loüant l'amour honnête, il fait de l'amour qu'il condamne, des portraits fort vifs ; alors il se découvre, & ose dire sans rougir, qu'il y aura en l'autre monde des privileges avantageux pour ceux qui, dans celui-ci, concilient cet amour criminel avec l'amour de la Philosophie. Tertullien (27) n'a pas manqué de relever une doctrine si affreuse. N'est-ce point en effet un trait visible du *sens réprouvé*, auquel l'Écriture nous enseigne que les Philosophes furent livrez ? Quelle disproportion entre ce sentiment de Platon & ceux qu'il a d'abord marquez touchant la véritable beauté du discours, qui doit, se-

(27) Animas Philosophorum in cælo ponit, non tamen omnium, sed eorum qui Philosophiam exornaverint amore puerorū. Adcò inter Philosophos magnum habet privilegium impunitas. Tertull. l. 1. de anim. c. 54. Cresol. Thea. Rhet. p. 491.

lon lui, *ne respirer que la sagesse & la vertu!* Telles sont les inégalités de l'esprit humain, quand il n'est pas soutenu par les lumières de la grace.

Il faut cependant convenir que le *Phédre* de Platon n'offre pas à tous ceux qui le lisent, une idée si désavantageuse de ce Philosophe. Du moins est-il certain que M. Dacier trouve que *Phédre & Gorgias* sont des dialogues qu'on ne sauroit assez louer. Il se fonde sur les excellens préceptes de Rhétorique que l'Auteur y donne, & sur les grands principes de Morale qu'il y fournit. Mais pour donner à ces deux raisons toute la force qu'on peut y souhaiter, plusieurs choses paroissent nécessaires. Premièrement il faut que Platon ne se démente pas lui-même, & qu'il n'y ait point d'inégalité dans sa doctrine. Il faut en second lieu que Monsieur Dacier, selon sa promesse, examine si la censure que Dicearque a faite de *Phédre*, mérite ou ne mérite pas d'être reçue; & si c'est avec raison ou sans raison que Cicéron a embrassé le sentiment de ce Critique. En troisième lieu il faut voir, si pour louer ces deux Dialogues sans réserve, on ne doit pas se dispenser d'une règle fort

Ouvres de
Platon T. 1.
p. 204.

Ibid. p. 66.

PLATON.

sage que M. Dacier* nous propose lui-même & qu'il emprunte de S. Jérôme.

* *Ibid. pag. 3.*

Ce Pere applique à ce sujet la loi que Dieu donne à son peuple à l'égard d'une femme étrangere prise en guerre, lorsqu'un Israélite vouloit l'épouser : il falloit auparavant lui faire changer d'habits, la purifier, lui couper les ongles & les cheveux. *Nous faisons de*
Lettre 146. même, dit saint Jérôme, quand nous
lisons les Philosophes payens (qui sont
à nôtre égard cette femme étrangere).
Et quand les livres de la sagesse du siècle tombent entre nos mains, si nous y
trouvons quelque chose d'utile, nous nous
en servons en le rapportant à nos prin-
cipes; Et lorsque nous y trouvons de l'i-
nutile & du superflu, comme sur les
Idoles, sur l'amour, & sur le soin des
choses terrestres & perissables, nous le
retranchons. Ce sont les habits que nous
ôtons à cette étrangere, ce sont les on-
gles & les cheveux que nous lui cou-
pons. Encore un coup, c'est à M. Da-
cier à voir ici s'il l'épousera, cette
étrangere, sans garder ces formalitez.

Ibid. ubi su.
præ pag. 65.

Il dit déjà que la censure d'Athenée contre les propos que Platon tient de l'amour, tombe sur le dialogue qui a pour titre *Le Banquet* : il croit que

ce Critique *se décrie plus lui-même* par **PLATON.**
sa censure , qu'il ne décrie ce dialogue ,
& qu'il découvre également & la cor-
ruption de son cœur , & son peu de lu-
mière , selon Origène , dont le senti-
ment paroît à M. Dacier préférable
sans difficulté à celui d'Athenée. Mais
il lui reste à éclaircir si la censure d'A-
thenée ne convient pas au dialogue de
Phédre ; si ce dialogue peut se justi-
fier par le sentiment d'Origène ; si Ter-
tullien , qui censure cet ouvrage , mon-
tre aussi *la corruption de son cœur* ; si
l'autorité d'Origène doit l'emporter sur
celle de Tertullien ; si elle doit aussi
l'emporter sur S. Jérôme , qui regarde
les discours *sur l'amour* comme *les che-
veux , les ongles & les habits de la fem-
me étrangère* ; si c'est tout à fait par des
autoritez. qu'il faut juger cette ques-
tion , ou par le fond des ouvrages ;
si l'on a besoin de justifier le *Banquet*
de Platon pour justifier le *Cantique des*
Cantiques , qui est ce qu'Origène a
voulu faire ; enfin si l'Apologie que cet
Auteur a faite du Banquet , est aussi
forte qu'on pourroit dire , & si elle
ne fournit pas aussi-tôt de quoi con-
damner le Banquet , qu'elle fournit de
quoi le justifier , puisqu'elle ne déci-

Ubi supra.

PLATON.

de point si ceux qui en ont abusé, y ont véritablement trouvé des choses qui les ont incitez à pecher, ou si la corruption de leur cœur les a empêchez d'en prendre le sens.

Mes pensées sont peu de choses, il faut lire M. l'Abbé Fleury (28). Ce savant Academicien parle de Platon après l'avoir lû, & l'idée qu'il s'en est fait en le lisant, il la communique à une personne illustre dans une lettre qu'il lui écrit. Il y fait profession de louer le divin Philosophe; il lui donne en effet de grands éloges; La solidité, le jugement, le bon sens, la justesse, la profondeur, l'élevation, la grandeur de génie, l'imagination belle, l'invention, le tour délicat; une Eloquence dans les sciences, qui va de pair avec celle de Démosthène dans les affaires; un Traité de Rhétorique où l'on trouve les préceptes les plus essentiels, & où l'on apprend en quoi consiste la véritable Eloquence. M. l'Abbé Fleury ne croit pas, à ce qu'il dit, pouvoir donner de ce Traité une plus haute idée qu'on le mettait au-dessus de la Rhétorique d'Aristote. Il lui semble que Platon va plus au fond de l'Art, & qu'il n'y

Pag. 110.

Pag. 293,
301. 311. 314.
311.

(28) Discours sur | on le trouve à la fin
Platon à M. de La- | du Traité sur le choix
mignon de Bavière; | des études.

a point d'Auteur qui ne trouve de quoi s'humilier à la fin du Phédre. Car avec les grandes connoissances , on trouve encore dans tous les ouvrages une morale merveilleuse , & des réflexions capables de désabuser les plus emportez. Qu'on ne s'en étonne pas. Ses mœurs étoient nobles , honnêtes , douces , modestes ; & on peut dire qu'il approchoit de l'humilité : rien de plus pur , quant au désintéressement ; rien de plus noble , quant à la fermeté du courage , au mépris de la volupté , à l'amour du véritable plaisir. On voit la magnificence de ces éloges , & néanmoins au milieu de tout cela que nous dit-on ? M. l'Abbé Fleury nous dit que Marcile Ficin veut sauver par des allégories ce qu'il y a de plus condamnable dans cet Auteur. On voit le sens de ces paroles , il faut entendre les autres. J'avoue , dit-il , que ni Platon , ni Socrate ne connoissoient point l'humilité , quoiqu'ils semblent l'avoir entrevüe . . . Il faut encore avouer à la honte de la raison humaine , que ces Philosophes connoissoient moins la chasteté que l'humilité. Terrible sentence ! Mais afin qu'on voye que je ne suis pas le seul qui rapporte ce désordre des Philosophes

PLATON.

Pag. 293.

Pag. 302.

310.

Pag. 296.

Pag. 312.

PLATON. anciens à une juste punition de Dieu,

Ibid.

M. l'Abbé Fleury continué. *Ils ont parlé, dit-il, avec si peu de scrupule des amours les plus infâmes, & en ont fait des railleries si impudentes, que l'on voit sensiblement que Dieu, comme dit saint Paul, les avoit livrez au sens réprouvé, & abandonnez à l'impureté.*

Mag. 347.

La conclusion est naturelle. Je ne conseillerois pas, ajoute ce savant Abbé en finissant, la lecture de Platon à toutes sortes de personnes. Il faut avoir l'esprit droit & affermi dans les bons principes, pour n'être pas scandalisé de certains traits de libertinage qui s'y rencontrent. Cela étant, il en est de Platon comme du tableau dont parle Horace (29), il commence par une belle tête, & finit par un poisson monstrueux.

*De Eloquent.
sacr. & prof.*

Comme il est tems de finir cet article, je ne rapporterai point ici tout entier le jugement que le Pere Causin fait de Platon; en voici le commencement: *Eleva-toi, mon Eloquence, j'apperois Platon qui s'élève au-dessus de l'homme; c'est sur sa bouche que les abeilles ont fait leur miel, que*

(29) *Definit in pif- | supernè. Horat. de
cem. mulier formosa | Arte.*

les rossignols ont chanté &c. Par ce dé- PLATON.
but il est aisé de juger du reste. Mais
je ne puis m'empêcher d'observer en
finissant, qu'encore que Platon de-
mande à un Orateur l'usage d'une bon-
ne Dialectique, il ne s'ensuit pas pour
cela qu'un homme cesse d'être Ora-
teur, s'il cesse d'être bon Dialecticien.
Ce Philosophe ne s'en trouveroit pas
mieux, si l'on s'en tenoit à sa regle.
Mais je crois avec Aristote, qu'un
homme qui persuade par un sophis-
me, par une mauvaise raison, par
une définition, ou par une division vi-
cieuse, est aussi bon Orateur que ce-
lui qui en vient à bout en observant
les regles de la Dialectique, & mê-
me qu'il n'est point blâmable, si ce
qu'il persuade est bon. J'en donnerois
de grands exemples, si je n'apprehen-
dois d'être trop long. Je me contên-
te d'en donner la raison. Elle consiste
en ce qu'un discours oratoire, tel qu'
un Plaidoyé, ne doit point être re-
gardé comme une dispute de science.
Dans celle-ci il ne s'agit que d'un
point de doctrine, sur lequel il faut
éclairer l'esprit, & pour cela ne point
perdre son objet de vûë. Dans l'autre
il s'agit quelquefois de sauver un cou-

PLATON. pable, & pourvu que pour y réussir on se restreigne à des adresses comme celles dont je parle, on peut dire hautement : (30) *Omnia honesta ratio expedienda salutis.*

(30) Tout est bon- [de la vie. Cic. pro
nôte quand il s'agit] Mil.

ARISTOTE

*Philosophe de Stagire , mort la 3.
année de la CXIV. Olympiade ,
la même année que Démosthène ,
deux ans après Alexandre le
Grand , & 322. avant la nais-
sance de Jesus-Christ.*

CE que nous avons d'Aristote , sur
l'Art oratoire , est une Rhétori-
que divisée en trois livres. On ne
doute point que cet ouvrage ne soit
de lui. Tout concourt à nous en con-
vaincre ; le style , l'ordre , la metho-
de , la solidité des pensées , & le con-
sentement unanime des Auteurs Grecs
& Latins , qui en ont parlé. Il est vrai
que Diogene Laërce ne donne que
deux livres à ce Philosophe sur cette
matière ; mais on croit que c'est une
faute ; tous les Anciens lui en donnent
trois.

ARISTO-
TE.

Victor. Pro-
leg. in Rhet.
Arist.

Diog. Laërt.
l. 5. p. m.
119. in Arist.

Il nous apprend lui-même ce qui
le porta à traiter de l'Art oratoire :
ceux qui l'avoient précédé n'en avoient
pas parlé assez sagement ; il croyoit

L. 1. Rhet.

c. 1.

44 LES MAÎTRES

ARISTO-
TE.

* Cic. 3. de O-
rat n. 141. &
Quintil. Inst.
Orat. l. 3 c. 1.

même, à ce qu'on dit, * pouvoir mieux
faire qu'Isocrate, & repetoit souvent
~~à~~ propos un vers grec (1) qui re-
vient à peu près à celui-ci,
*Le silence est honteux, lorsqu'Isocrate
parle.*

L. 2. de In-
ven. inirio.

On blâmera peut-être une confian-
ce si déclarée ; mais, s'il en faut ju-
ger par le succès, il ne manque rien
à la justification d'Aristote. J'ai rap-
porté dans la Préface de cet ouvra-
ge, ce que Cicéron dit d'un Recueil
de préceptes, que ce Philosophe avoit
fait ; & on ne juge pas moins avan-
tageusement de la Rhétorique dont
je parle.

Paul Beni-
Pref. question.
Oratorum.

Paul Beni dit que c'est un très bel
ouvrage, un ouvrage admirable, où
ce grand Maître a fait entrer des trés-
ors d'esprit & de science ; qu'il nous
y montre des sources inépuisables d'E-
loquence ; qu'ailleurs il a surpassé les
autres, & qu'il se surpassé ici lui-mê-
me ; de sorte qu'il faut le regarder,
dit-il, comme le vrai génie de l'E-
loquence, ou comme le Dieu Mer-
cure qui la découvre aux hommes. Be-
ni nous assure encore, que Cicéron li-
soit cette Rhétorique nuit & jour, &

(1) Αἴρετόν ποτε, ὅτε, ἢ Ἰσοκράτην ἴαται λέγειν.

que, par le conseil de cet Orateur, **ARISTOTE.**
 tout le monde la lisoit à Rome; que, **TE.**
 depuis la renaissance des beaux Arts,
 Aristote est devenu aussi fameux par-
 mi les Rhétoriciens que parmi les Phi-
 losophes; que les uns & les autres
 l'ont reconnu pour leur chef; qu'en-
 core que Cicéron soit le Prince des
 Orateurs, sans en excepter les Grecs,
 il lui cede pourtant en fait de pré-
 ceptes: enfin le Critique dont je rap-
 porte le jugement, admire l'esprit &
 l'adresse d'Aristote; il en admire la me-
 thode, & la regarde comme la vraie
 maniere d'enseigner l'Eloquence.

C'est le sens de Louis Vivés (2),
 lorsqu'il dit que ce Philosophe tient
 constamment le premier rang parmi
 les Maîtres; que personne ne s'entend
 mieux à donner les préceptes des Arts;
 qu'il est aussi concis dans ses paroles,
 que profond dans ses pensées; qu'il
 dit beaucoup en peu de mots, & qu'il
 le dit d'une maniere fort methodique,
 pour soulager la memoire de ceux qui
 veulent l'étudier. Tellement que Louis
 Vivés le represente comme le mode-
 le que tous les Maîtres doivent se pro-

(2) Princeps in tra- | teles &c. Viv. l. 3. de
 dendis artibus Aristot- | ratione dicendi. p. 150.

ARISTO-
TE.

poser , avec la précaution néanmoins de n'être pas si concis. Aristote l'est si fort , selon lui , que , pour peu qu'on y soit distrait , on manque à prendre sa pensée. A cela près , on trouve , dit-il , dans cet Auteur , quand il donne des règles, plus de genie , plus d'exactitude , plus de jugement , plus de conduite & plus de science que dans les autres.

Morhof. Po-
lyhist. l. 6. c.
1. n. 2.

M. Morhof regarde aussi ce Philosophe comme le Prince des Rhéteurs , parce que personne , à son avis , n'a traité l'Art en même tems avec plus de profondeur , plus de brieveté , & plus d'étendue ; & qu'il a épuisé la matiere , excepté qu'il n'a pas parlé des figures , ni de la difference du sty-

Voss. Instr.
Orat. t. 2. f.
265.

le. Pour *les figures* , Vossius croit, qu'en-
core qu'Aristote n'en parle point , cela ne rend pas la Rhétorique imparfaite ; & on peut dire sur ce principe , que ce Philosophe en dit aussi assez sur *l'élocution*. M. Morhof remarque encore qu'on a voulu dire , que le style d'Aristote étoit sec & fort éloigné de l'E-

Ep. l. 4. p.
177.

loquence : mais que Leonard Aretin le justifie sur cet article. Certainement Diogene Laërce (3) reconnoît une ex-

(3) In omni sermo- | p. m. 119.
ne præstantiam. Laërt. |

cellence de style dans tous ses ouvrages, & Louis Vivés (4) le traite même de *grand Orateur*. Cicéron n'en parle point ainsi dans ses *Offices*, quoiqu'il marque ailleurs beaucoup d'estime pour son style, & qu'il l'appelle *un fleuve d'or*.

ARISTOTE.
TE.

Cic. 1. de Of.
n. 4.

Enfin Melchior Junius adopte le jugement de l'Orateur Romain, que j'ai rapporté dans la Préface; & soutient qu'Aristote explique à fond l'Art d'*instruire*, ou de prouver, aussi bien que celui de *plaire* & celui de *toucher*. Il ajoute que ce Philosophe ne laisse rien à désirer ni sur la manière d'arranger les parties d'un sujet, ni sur celle de l'exprimer; & qu'en un mot, si on ne fait Aristote, on ne peut ni lire soimême avec fruit, ni expliquer aux autres les préceptes de Cicéron.

Method. Eloq.
compar. c. 4.

Pour ce qui est de l'art d'*instruire*, c'est un point essentiel de Rhétorique, que les Anciens avoient négligé, pour ne s'attacher qu'aux moyens de gagner le Juge, ou de le corrompre, ou enfin de le surprendre. Aristote au contraire nous fait considérer la preuve comme le corps ou comme la base du

L. Rhet. 3.
c. 17.

(4) Aristotelem præstantissimum Oratorem. — rem. Viv. t. 1. p. m. 294.

ARISTO-
TE.

discours. Il montre la vérité de sa pensée, par la nature de l'Art oratoire, très-semblable à la Dialectique, raisonnant de même, & propre également à persuader le *pour* & le *contre*. Il distingue les preuves qui dépendent de l'adresse de l'Orateur, & celles qui n'en dépendent pas; division que Cicéron, dans sa jeunesse, avoit fort blâmée, mais qu'il approuva si bien dans la suite, que Quintilien avoüe qu'elle a eu l'approbation de tout le monde.

L. 2. de In-
vent. n. 47
vide Vict. in
Arist. p. 35.
de Instit. O-
rator. l. 5 c. 1.

Les preuves artificielles sont, ou des raisonnemens, ou des exemples; & comme, dans les raisonnemens, il faut des principes, Aristote remarque qu'il y en a de particuliers aux Plaidoyers, aux Délibérations, aux Panégyriques; & qu'il y en a de généraux qui entrent dans tous ces genres de causes: mais qu'il n'en entre aucun dans un Discours oratoire, qui ne soit à la portée de ceux même qui n'ont point étudié, & par conséquent, qui ne soit uniquement tiré du sens commun, sans le secours des sciences. De sorte que, pour trop faire l'habile, & pour y trop réussir, un Orateur fourniroit contre lui-même des preuves de son ignorance,

Rhet. l. 1. c.
2. circa fin.

ignorance, non pas dans la science ARISTO-
TE.
dont il tireroit les principes, mais
dans l'art de persuader.

C'est pour cela qu'Aristote préfère
toujours les enthymêmes & les pen- Rhet. l. 1.
c. 1. Vict. p.
20.
sées enthymematiques aux syllogismes
entiers; c'est pour cela qu'il préfère
quelque-fois les exemples aux enthy-
mêmes, & que, parmi les enthymê-
mes, il fait plus de cas de ceux qui
prennent l'adversaire en contradiction Rhet. l. 2.
c. 23.
par ses propres actions, ou par ses
paroles; comme aussi de ceux que l'es-
prit saisit d'abord, quelque nouveaux
qu'ils soient; parce que les uns & les
autres sont fort intelligibles.

Sur quoi il est à propos de voir l'é-
loge que l'Auteur de l'Art de penser
fait de cette doctrine en l'adoptant. 3. Partie c.
14. p. 280. de
la 3. édit.
L'enthymême, dit cet Auteur, est «
un syllogisme parfait dans l'esprit, «
mais imparfait dans l'expression; par- «
ce qu'on y supprime quelque'une des «
propositions, comme trop claire & «
trop connue, & très-facile à sup- «
pléer. Il est commun dans les dis- «
cours oratoires, parce qu'on n'y «
parle que de choses communes, non «
plus que dans la vie & dans l'usage «
ordinaire, où l'on raisonne aussi «

ARISTO-
B.

» de même ordinairement. La sup-
» pression d'une proposition flatte ceux
» à qui on parle , en se remettant de
» quelque chose à leur intelligence ,
» qui aime naturellement qu'on lui
» laisse quelque chose à suppléer. La
» même suppression abrége aussi le dis-
» cours , & le rend en même tems plus
» fort & plus vif , parce qu'elle y lais-
» se peu de mots & beaucoup de sens.
Ce qui est encore plus vrai dans la
pensée enthymématique, qui vous pré-
sente toutes les forces du raisonnement
ramassées sous un même point de vue
en une seule proposition.

Ainsi Aristote ne se contente pas d'é-
tablir la nécessité de la preuve ; il
donne encore & la nature des argu-
mens & leurs especes. Il donne aussi
l'art de les trouver , & c'est ce qu'on
appelle *les Lieux de Rhétorique* ou *la*
Methode. Cicéron & Quintilien en font
grand cas ; la plupart des Rhétoriciens
& des Philosophes en jugent comme
eux ; l'Auteur de l'Art de penser , M.
de la Mothe le Vayer , & le Pere La-
my * de l'Oratoire , en gardant les
mesures qu'il faut garder , s'éloignent
de leur sentiment ; ils croient cette
methode inutile. Il est difficile d'en

3. Part. c.
16. p. 291.

Rhetor. du
Prince. au 6.
vol. in 12. p.
164. & 167.

* Art de par-
ler l. 5. c. 3
pag. 372. 4.
edit. 3. edit. p.
308.

montrer l'utilité ; & l'on peut dire que, ARISTO-
pour trouver les argumens , il n'est TE.

rien tel que d'être instruit , non pas des sciences , mais du sujet qu'on doit traiter. Après tout , c'est ce qu'Aristote recommande particulièrement , & il n'a donné le reste de la methode , que pour indiquer ce qu'il faut apprendre ailleurs qu'en Rhétorique , ou tout au plus pour donner des vûes à l'esprit.

Victor. in Arist. p. 120.

A l'art de trouver les argumens , il joint celui de les choisir , qui est de les prendre convenables à la matiere , à l'auditeur , à l'Orateur même , vifs , nouveaux , intelligibles. Il donne l'art de les tourner , qui est de les serrer , ou d'y joindre ce qui prend l'adversaire par lui-même. A quoi il faut ajouter que , reconnoissant la Rhétorique également propre à persuader le *pour* & le *contre* , il veut pourtant qu'on ne défende que la justice , & décide qu'il y a un abus très-criminel à la combattre , dont néanmoins l'Art en lui-même n'est point coupable , mais celui qui fait un mauvais usage de l'Art. Et il fait une reflexion remarquable ; *Que la bonne cause est toujours sans comparaison bien plus facile à sou-*

L. 2. c. 22.

ARISTO-
TE.

tenir que la mauvaise.

Cassandre.

Antipatre.

*Plutarch. in
Alexan. sub
fin. Voss. de
nat. & const.
Rhet. p. 46.*

Tel étoit le sentiment de ce Philosophe sur la faculté de traiter le *pour* & le *contre*. De sorte que, si Alexandre le Grand croyant un jour voir quelque usage de cette Dialectique dans une chose de bon sens qu'un Seigneur de sa suite lui disoit pour justifier son pere ; si, dis je, en cette occasion il échappa à ce Prince de dire qu'il voyoit là les prestiges ou les sophismes d'Aristote, on ne peut regarder ce terme injurieux, que comme un mouvement de colere, qui lui faisoit blâmer une bonne chose, lors même qu'on s'en servoit à propos, selon les principes de son Maître.

Mais si, avant Aristote ; les Rhéteurs n'avoient pas cultivé cette partie de leur Art qui traite de la preuve, ceux qui étoient venus depuis, trompez peut-être par la doctrine mal-entendue, avoient pris le contre-pied des Anciens, & pour s'attacher trop à la preuve, avoient négligé les autres moyens de persuader, & les ornemens. Que fait sur cela Cicéron (5) ? Il nous

(5) Qui Aristotelico Rhetoricum usum ad-
more in utramq; par- jungat, is verus, is
tem dicere possit, & perfectus, is solus Ora-

apprend que le vrai Orateur, l'Orateur parfait, & le seul qui merite ce nom, est celui qui, selon les principes d'Aristote, peut joindre la beauté des ornemens à la solidité de la preuve. Et ailleurs : La secheresse de l'Orateur, « Idem 3. de Orat. n. 70 71.

dit-il, ne vous fait-elle pas de peine ? & êtes-vous content de lui, pourvû que, selon la doctrine des Maîtres ordinaires, il puisse ou nier le fait, ou le soutenir legitime, ou non contraire à la Loi, ou en rejeter la faute sur autrui, ou l'excuser, ou en éviter le jugement ? Vous lui épargnez bien de la peine : mais si vous demandez un Periclès, un Démosthene, en un mot, un parfait Orateur, il vous faut (6) suivre les regles de Carneade ou d'Aristote.

Ce Philosophe en effet a joint à la preuve deux autres moyens de persuader, qui sont les passions & les mœurs ; celles-là pour la force, celles-ci pour la douceur du discours. Sur quoi je puis premierement rapporter ce que remarque M. l'Abbé Fleury, que Platon & les autres Grecs de son

101. Cic. 3. de Orat. n. 80.

(6) Aut hæc Carne-

dia vis, aut illa Aristotelica comprehendenda est. Ibid. n. 71.

ARISTO
TE.*Compar. de
Cic. & de De-
mosth. p. 28.*

tems ont excellé dans la connoissance des mœurs, des passions & des inclinations des hommes ; parce que cette louange generale, comme l'on voit, convient sans doute à Aristote aussi-bien qu'à Platon. J'ajoutetai en second lieu, qu'au jugement du Pere Rapin, personne n'a jamais si bien connu ni si bien enseigné qu'Aristote, l'Art de se rendre maître des esprits par la persuasion. C'est le seul qui ait bien sçû pénétrer le cœur de l'homme, la chose du monde la plus impénétrable ; qui ait sondé la profondeur de cet abysme, & qui ait trouvé le moyen de reconnoître & de dé mêler les détours qu'il faut prendre pour y entrer, & y pratiquer des intelligences par les passions : & ses principes sont si infailibles, que, pourvû qu'on les suive, on ne peut manquer d'arriver à la fin qu'on se propose.

*De Eloquent.
sacra & prof.
l. 8. p. 460.**Viſt. Com-
ment. in Rhet.
Arist.*

A l'égard des passions, le Pere Caussin, rapportant la division que saint Thomas en a faite, celle de Gallien, celle des Stoïciens, celle de Platon, celle d'Aristote, les approuve toutes ; mais il préfere la dernière comme plus propre en fait de Rhétorique. Victorius, qui est un fameux Commen-

rateur d'Aristote , dit , qu'encore que les Maîtres , avant ce Philosophe , ne se fussent appliquez qu'à traiter cette matiere , néanmoins il y a mieux réussi qu'eux. A dire vrai , il n'y oublie rien : il fait voir qu'il y a trois choses à traiter sur chaque passion pour l'usage de l'Orateur , & il les traite avec beaucoup de soin. La premiere est de savoir quelle est la disposition de ceux qui sont susceptibles d'une telle ou telle passion , afin de faire naître en eux cette disposition par le discours ; la seconde est de savoir à l'égard de qui ils entrent dans cette disposition , afin de faire voir que ceux dont on parle sont de ce nombre ; enfin la troisième est de savoir quelles causes font naître chaque passion , afin de montrer que ces causes sont dans le sujet que l'on traite. Par exemple , dit-il , sur la colere , il faut savoir en quel état se trouvent ceux qui sont sujets à cette passion ; contre quelles sortes de personnes ils se fâchent ; à quelle occasion & pour quelle raison ils le font ; & tant sur ces trois articles , que sur ce qu'il y a d'ailleurs de curieux dans les passions , comme sur le plaisir , ou sur la douleur qui

ARISTO-
TE.

* L. 2. c. 2.
Cic. vide Vi-
stor. p. 415.

les accompagne , ce Philosophe * vous découvrir les vraies sources de ce que vous voulez savoir. De maniere que , comparant ce qu'il en dit avec ce que d'autres en ont voulu dire , vous sentez que ce n'est pas sans raison que Quintilien (7) a observé en une autre occasion , que *de n'être pas content quand on a trouvé ce qu'il y a de meilleur , s'est vouloir trouver ce qu'il peut y avoir de pire*. En tout cas , deux témoignages nous assurent de la bonté de cet ouvrage. L'un est de l'Auteur de l'Art de penser , l'autre de Ciceron.

Préface de
l'Art de pen-
ser p. 34.

Le premier dit dans sa Préface , qu'il est certain qu'Aristote est un esprit très-vaste & très-étendu , qui découvre dans les sujets qu'il traite un grand nombre de suites & de conséquences : & c'est pourquoi il a très-bien réussi en ce qu'il a dit *des passions* dans le second livre de sa Rhétorique.

Cic. Epist. 1.
1. Epist. 9. ad
Lent.

Pour ce qui est de Ciceron , il nous fait connoître en general l'idée qu'il a d'Aristote , lorsqu'écrivant à un de ses amis , & lui envoyant ses livres de l'Orateur , il lui dit qu'il s'y est pro-

(7) Invento quod | querit pejus vult.
est optimum, qui aliud |

posé ce Philosophe pour modele , & qu'il y parle de l'Eloquence selon les principes d'un si grand Maître ; ce qui lui fait croire , à ce qu'il dit , que son travail ne sauroit manquer d'être utile , parce qu'il contient ce qu'il y a de plus exquis dans les préceptes. Telle est l'idée generale que Cicéron avoit de la Rhétorique en question. Pour ce qui regarde la maniere dont les passions y sont traitées , c'est sur quoi l'Orateur Romain s'explique dans ses livres mêmes de l'Orateur. Il y traite cette matiere suivant les principes d'Aristote , & il l'avoüe par la bouche d'Antoine ; de sorte que , si on regarde Cicéron comme un homme qui n'est pas d'humeur à se rabaisser , il faut dire qu'il a crû , ou que cet aveu lui feroit honneur , ou qu'il ne pouvoit se dispenser de le faire.

Il y a des Auteurs qui vont plus loin. Ils disent qu'à reprendre ce qu'il y a d'Aristote dans les Dialogues de Cicéron , & ce que cet Orateur en a traduit quelque-fois mot pour mot , il ne lui resteroit presque plus rien. Aussi Paul Beni fait-il une Dissertation exprés pour examiner si , sur ce point ,

ARISTOTE.

Lib. de Orat.
l. 2. n. 160.Fab. Paul.
Uinens. Epist.
Nuncupat. ad
Cardin. Valer.
Veron. Episc.
in Majorag.

Dissertat. Orator.

ARISTO-
TE.

Cicéron n'est point plagiaire ; comme si cette accusation pouvoit avoir lieu contre un Auteur qui indique les sources où il puise , & qui traite les choses d'une manière si différente ! Quoiqu'il en soit , d'autres nous assurent que c'est encore d'Aristote qu'Hermogène a tiré la principale partie de sa Rhétorique.

Ce qu'il y a de particulier , c'est , qu'occupé d'autres choses, Aristote n'avoit jamais fait la profession d'Orateur , & même il la méprisoit (8). Cependant la seule force de son esprit lui a si bien tenu lieu d'expérience dans cet Art , qu'il en traite plus sagement que tous ceux qui en faisoient leur unique occupation. Je trouve , dit Antoine , cette différence entre Aristote , & les autres Maîtres qui ne s'occupent que de l'Art oratoire, que ceux-ci ne paroissent avoir d'usage qu'en cette matière ; au lieu que cet habile homme , s'étant fait une étude de tout savoir , parle encore mieux qu'eux de Rhétorique.

» Il en parle plus methodiquement
» que les autres , aux termes du Pe-

(8) Dicendi artem | l. 2. de Orat. n. 160.
quam ille despiciebat. |

Apud Cic.
2. de Orat. n.
160.

re Rapin * ; & son dessein , admirable en general , l'est encore plus dans le détail. C'est un chef-d'œuvre , où toutes les parties répondent dans une proportion parfaite au dessein universel. Enfin ce grand Homme (9) , dit le même Pere , a connu l'Eloquence comme il a connu la nature , & il a traité l'une & l'autre avec la même profondeur de genie.

La question , dira peut-être quelqu'un , est de savoir ce que le Pere Rapin entend en cet endroit par *la nature* ; car si c'est la Physique , il ne donne pas à bien des gens une haute idée de la Rhétorique d'Aristote , & il est à craindre qu'on ne partage son jugement en deux , comme on partage un avis dans une assemblée , ou comme Jupiter , dans les Poëtes , partage les vœux qu'on lui fait , pour en approuver une partie , & désapprouver l'autre. Mais , outre que le Pere Rapin prend assez souvent *la nature* pour les *caractères* des hommes , dont

ARISTOTE.
TE.

* Préf. de ses
Refl. sur l'E-
loq. p. 1. 2. 3.

(9) Aristoteles eadem acie mentis quarum ad dicendi artem, quam ille despiciebat, pertinebant. Cic. 2. de Orat. n. 160.

ARISTO-
TE.

on ne peut nier qu'Aristote n'ait eu une parfaite connoissance ; on peut dire que s'il la prend ici pour la Physique , il a Cicéron pour garant : c'est de lui qu'il a emprunté sa pensée, comme je l'ai marqué, dans la note qui répond aux paroles de ce Pere.

Quoi-qu'il en soit , tout le monde n'a pas jugé si favorablement de ce Philosophe , du moins pour ce qui regarde chaque partie de sa Rhétorique ; & nous trouvons des Auteurs d'un très-grand poids , tels que sont Quintilien & le Pere Malebranche , lesquels parlent avec assez de mépris de cet endroit du second livre , où il a expliqué , dans un fort grand détail , les mœurs des hommes , à cause qu'il croyoit cette connoissance très-necessaire à l'Orateur (10) , comme la source d'un des plus puissans moyens de persuader.

En effet on se sert des mœurs des hommes dans le discours ; premièrement comme d'un argument naturel pour prouver qu'ils sont capables d'une action , ou qu'ils n'en sont pas ca-

(10) Τῶν πρὸς τὸν ἥτορ ὁ ἀνθρώπου
 θάλαττα λέγοντες, ὅτι λέ-
 γουσιν. Menand. apud | Plut. tom. 3. p. 1434.
 edit. Steph.

pables ; & lorsqu'on en fait cet usage , le discours consiste en preuves ou en raisonnemens. Secondement , on s'en sert pour les décrire , c'est ce qu'on appelle faire des *peintures* ou des *portraits* ; & cette maniere , qui a son agrément , est fort connue dans l'Eloquence. Enfin , il y a une troisième maniere de s'en servir , & c'est lorsque , sans les alléguer pour preuves , sans les désigner par leurs propres noms , ainsi qu'on fait dans les portraits , certains mots , ou certaines pensées jetées à propos , ou comme échappées , représentent les mœurs de l'Orateur & de ceux dont il parle ; de telle sorte que , sans autrement raisonner , ni émouvoir les passions , ce qu'on dit a une force merveilleuse (11) de persuader , par la convenance des mœurs marquées dans le discours avec celles des auditeurs.

Quintilien (12) a crû qu'Aristote ,

(11) *Exprimere mores oratione genere quodam sententiarum & genere verborum , mirum quiddam valet... ut sæpe plurquam causa valeat.* | *Cic. de Orat. 2. n. 184.*
 (12) *Hoc exequi mitto... si quis tamē desideraverit , à quo peteret ostendi. l. 5. Instit. Orat. c. 10.*

ARISTO-
TE.

en traitant des mœurs n'avoit en vûë que le premier usage qu'on en peut faire ; ce qui , selon lui , ne meritoit pas que ce Philosophe se donnât toute la peine qu'il s'est donnée pour les expliquer si exactement. Aussi n'en a-t-il pas tant pris lui-même , persuadé qu'il en faisoit encore assez que d'avertir ceux qui en veulent savoir davantage , de recourir à Aristote , dont il regarde , sur ce point , la doctrine comme assez inutile.

*Recherche de
la verité l. 5.
c. 2. p. in 4.
295.*

Le Pere Malebranche paroît croire qu'Aristote , dans tout ce qu'il a dit des mœurs , n'a songé qu'aux portraits qu'on en peut faire en general ; & sur ce principe , il ne juge point de ce Philosophe autrement que Quintilien. Quoi qu'on puisse , dit-il , exprimer en general les differens caracteres d'esprit , & les differentes inclinations des hommes & des femmes , des vieillards & des jeunes gens , des riches & des pauvres , des savans & des ignorans ; enfin des differens sexes , des differens âges , & des differens emplois : cependant ces choses sont trop con-

fol. 74. recto ad calcem. Voyez Viét. in c.

32. l. 2. Rhet. p. m. 441.

nuës de tous ceux qui vivent par- « ARISTO-
mi le monde , & qui pensent à ce « ^{TE.}
qu'ils y voyent , pour en grossir ce «
livre. Il ne faut qu'ouvrir les yeux , «
pour s'instruire agreablement & so- «
lidement de toutes ces choses. Pour «
ceux qui aiment mieux les lire en «
grec , que de les apprendre par quel- «
ques reflexions sur ce qui se passe «
devant leurs yeux , ils peuvent lire «
le second livre de la Rhétorique «
d'Aristote. C'est , je crois , le meil- «
leur ouvrage de ce Philosophe , par- «
ce qu'il y dit peu de choses dans les- «
quelles on puisse se tromper ; & qu'il «
se hazarde rarement de prouver ce «
qu'il avance. «

Il paroît à Victorius que Quintilien
ne rend pas justice à Aristote, & qu'au-
contraire il prend à tâche de diminuer
le mérite d'un ouvrage , dont lui &
tous les autres Maîtres ensemble ne
seroient pas venus à bout. Il ajoute
que , sur cet article , ce Rhéteur se
trompe en bien des choses , & sur-tout,
en ce qu'il a crû qu'Aristote ne traite
des mœurs , que parce qu'on peut les
alléguer pour preuves. A quoi ce Phi-
losophe n'a point songé , non plus
qu'aux portraits. Il n'a parlé des mœurs

*In c. 12. l.
2. Rhet. p. 100.
442.*

ARISTO- que pour monter (ce qui est vrai)
TE. que, sans preuves, & sans émouvoir
les passions, les mœurs marquées dans
le discours font autant d'effet que les
passions & les preuves. Ainsi le Com-
mentateur croit que de ne point faire
cas du travail d'Aristote sur cette ma-
tiere, ce n'est pas moins manquer de
lumières que de justice.

Vossius (13) s'exprime encore plus
fortement. Il soutient que le sentiment
de *Quintilien est une erreur grossière* ;
formellement contraire à Cicéron ; &
qu'il faut être stupide pour donner
dans son sens. Ce n'est pas qu'il n'esti-
me fort Quintilien ; il lui donne de
grands éloges : mais c'est dommage,
selon lui, que ce grand Homme se
laisse tromper si souvent, si légère-
ment, pour abandonner un maître
comme Aristote, qui a des vûes, sans
comparaison, plus étendues que les
siennes ; qui a le mieux connu l'Art ;
qui l'a traité avec plus d'ordre, & mé-
rite d'être le mieux étudié. Vossius dé-

*De nat. &
constit. Rhet.
p. 88. 89.*

(13) *Spissus error* | *p. 309. Au reste Vos-*
Quintil. scribentis do- | *sus en cet endroit ci-*
ctrinā hanc sine dam- | *te l'interpretation de*
no omitti posse. Voss. | *Victorius pour le tex-*
Instit. Orator. t. I. | *te de Quintilien.*

clare qu'il en juge ainsi , sans s'étonner de ce qu'en disent Ausone & Laurent Valle ; parce que , quand le premier préfere Quintilien à tous les Maîtres , il n'entend parler que des Latins , & que le second , avec tout le mérite qu'il a , ne garde point de mesures dans les loüanges qu'il donne à Quintilien , comme il n'en garde pas non plus dans les invectives qu'il fait , sans aucun fondement , contre Aristote , Cicéron , Priscien , & plusieurs autres ; & cela , pour contrequarrer Georges de Trébizonde , qui rabaissoit trop Quintilien.

Ce qu'il y a de certain , c'est que le sens & le dessein d'Aristote ne sont point obscurs. Il y a , dit-il , trois moyens *« Rhet. l. 1. c. 2. »* de persuader : le premier est fondé *«* sur les mœurs de celui qui parle & *«* sur la bonne opinion qu'on a de *«* lui ; le second vient de la disposition *«* de l'auditeur , & de la manière dont *«* on le tourne ; le troisième enfin naît *«* du discours , soit que véritablement *«* on ait démontré son sujet , ou seu- *«* lement en apparence. Voilà les mœurs , *«* sans contredit , bien distinguées des *«* preuves. *«*

L'Orateur , continuë ce Philoso- *«*

ARISTO-
TE.

* *Ibid.*

» phe *, persuade à l'occasion de ses
 » mœurs, lorsqu'il parle de maniere
 » qu'il se rend digne de foi ; (c'est-à
 » dire, quand il parle en homme sa-
 » ge & vertueux :) car la vertu est
 » d'un tel credit, que nous ajoutons
 » plus de foi aux gens de bien qu'aux
 » autres, sur-tout dans les matieres
 » douteuses, & où l'esprit, de part &
 » d'autre, ne voit point de raison qu'il
 » puisse suivre avec sûreté. Il est cer-
 » tain, qu'en cette occasion nous nous
 » abandonnons à eux entierement, &
 » que nous croyons tout ce qu'ils di-
 » sent. Mais il faut remarquer que ce
 » credit doit venir de l'adresse de nô-
 » tre discours, & non simplement de
 » ce que l'auditeur avoit cette bonne
 » opinion de nous avant que de nous
 » écouter. Et il ne faut point s'arrêter
 » à ce que disent quelques-uns de ceux
 » qui ont traité de la Rhétorique,
 » qui, à propos de ces bonnes mœurs
 » & de cette probité qui doit éclat-
 » ter dans le discours, soutiennent qu'
 » absolument elle est inutile ; au lieu
 » que c'est même un des plus forts &
 » des plus puissans moyens qu'il y ait
 » pour persuader.

L. 2. *Rhet.*
 c. 1. p. in 12.
 170.

» Et ailleurs : Il sera necessaire, dit-

il, que l'Orateur, non-seulement, « ARISTO-
ait soin de rapporter de bonnes rai- « TE.
sons, & de prouver ce qu'il dit ; «
mais aussi de donner une bonne opi- «
nion de lui en parlant, c'est-à-dire, «
de paroître tout-ensemble & habile «
homme, & homme d'honneur, & «
porté pour le bien de ceux qui l'é- «
coutent ; ce qu'il assure n'avoir rien « L. 3. Rhet.
de commun avec l'argument, & ce « C. 17. p. 462.
qu'on peut assurer, selon lui, n'a- «
voir aussi rien de commun avec les «
portraits. «

Cicéron a connu la vérité de cette doctrine (14). C'est ce qui lui fait reconnoître que les mœurs & les passions sont deux choses dignes, sur-tout, d'admiration dans l'Eloquence, lorsqu'elles y sont bien touchées ; & que, si le pathétique est l'image d'un torrent qui emporte tout, les mœurs sont l'image d'une bonace, qui, pour être pleine de charmes, ne laisse pas d'avoir autant de force. Il est vrai que cet Orateur a cru que le talent de les répandre dans le discours, étoit plutôt un don de la nature, qu'un effet de l'Art. Il avoue néanmoins qu'on en

Cic. De clar.
Orat. n. 112.

Ibid.

(14) Duo sunt quæ | Orat. 2. n. 184. & in
bene tractata. &c. De | Orat. ad Brut. n. 128.

ARISTO- donnoit des préceptes , & il en a don-
 TH. né lui-même *. En voilà plus qu'il n'en

*De Orat. 2. faut pour faire voir & le vrai sens ,
 n. 184. &c, & l'importance de la doctrine d'Ari-
 stote.

Préf. de la
 Trad. de Cas-
 sandre.

Au jugement pourtant de Cicéron ,
 j'ajoute celui de M. Cassandre , qui a
 fait en françois une si belle Traduction
 de la Rhétorique d'Aristote , en faveur
 de ceux à qui le grec feroit peur. Cet
 Auteur , après avoir dit que sa Tradu-
 ction est comme une fidele copie du plus
 difficile original que nous ayions , & qui
 exerce avec émulation , & en plusieurs
 langues , les plus savantes plumes , dit
 encore , que cet original est ce riche chef-
 d'œuvre d'Aristote , qu'on doit appeller
 le livre du grand monde & de la Cour ,
 puisqu'il représente au naturel les cara-
 ctères differens de toutes sortes de con-
 ditions & de personnes. Le Traducteur
 auroit pû dire encore , qu'il contient
 l'Art de donner de foi ou des autres ,
 telle opinion qu'il convient ; ce qui
 est la fin d'Aristote , comme le dit
 fort bien la Traduction.

Ce que nous avons vû jusqu'ici ,
 ne regarde guères que les deux pre-
 miers livres de l'ouvrage. Ils roulent
 à peu près sur l'invention. Dans le troi-

sième, l'Auteur traite de l'élocution & de l'ordre ; ce qui fait voir qu'il ne borne point l'Art à l'invention seule, comme Quintilien l'en accuse. Que s'il ne parle ni de la mémoire, ni de l'action, c'est qu'il n'y a point d'art pour la première, & il dit que de son tems il n'y en avoit point encore pour la seconde. Cicéron (15) même rend témoignage que de son tems les Rhéteurs n'en parloient point.

ARISTO-
TE.

Instit. Orat.
l. 2 c. 15. vide
off. de nat. &
const. Rhet. p.
89.

Au reste, Aristote reconnoît l'importance de l'action, égale à celle, non-seulement, de l'élocution, mais encore des passions, jusques à comparer les Orateurs qui ont l'action belle, aux Athletes qui remportent toujours le prix, pourvu néanmoins qu'ils prononcent leurs ouvrages ; car à la lecture, c'est la diction qui l'emporte. Sur quoi, il fait une reflexion judicieuse, qu'il ne suffit pas de dire ce qu'il faut ; mais qu'il faut encore le bien dire, d'autant plus que la diction donne au discours un caractère qui peint les mœurs. Après quoi, il par-

L. Rhet. 3.
c. 1. in id ca-
pit. Vide Viet.
p. 618.

(15) Totum genus | res autem veritatis
hoc Oratores qui sunt | Histriones occupave-
veritatis ipsius actores | runt .l. 3. de Orat. n.
reliquerunt : imitato- | 214,

ARISTO-
TE.

P. 46. de cet
Ouvrag.

Compar. de
Demost. & de
Cic. in 4. p. 71.

Compar. de
Cic. & de De-
mosth. p. in 4.
p. 73.

Traité du
Choix des étu-
des. p. 315.

fi bien à fond de ce qui fait l'élocution belle, de ce qui la rend froide, des images en fait d'Eloquence, de la pureté de l'élocution, de l'enflure, de la diction propre au sujet, du nombre, & des poses nécessaires dans le discours; enfin de la maniere de dire les choses spirituellement, qu'on y trouve la verité, & de ce que j'ai avancé ci-devant, qu'*Aristote en dit assez sur l'élocution*, & de ce que dit le Pere Rapin, que ce Philosophe nous a laissé un grand & admirable plan de Rhétorique, qu'il faut plutôt méditer que lire, parceque c'est un trésor dont on ne peut exprimer le prix; & qu'on ne peut assez exhorter ceux qui parlent en public d'étudier ce bel ouvrage, & de bien pénétrer tout l'Art qu'il contient. Ce qui doit nous y porter encore plus, c'est qu'on s'accommode mieux d'Aristote, selon ce Pere, que de Platon; qu'il est plus instructif, de meilleure foi; qu'il ne biaise pas tant; qu'il est plus simple & plus convenable pour enseigner.

Tout cela semble dire contre Monsieur l'Abbé Fleury, que c'est Aristote, & non pas Platon qui va plus au

fond de l'Art. Rien n'est plus simple , en effet , ni en même tems d'un plus grand sens , que la doctrine sur l'expression. Les Poëtes , selon lui , sont les premiers qui l'ayent cultivée ; parce que , occupez du soin d'imiter , ils en ont trouvé les premiers moyens dans la voix & dans les paroles. Ce qu'ils avoient trouvé d'ornemens pour leurs ouvrages , les Orateurs crurent d'abord pouvoir aussi l'employer dans leurs harangues. Mais la raison fit bientôt voir la difference , & donna à connoître que ce qui fait la beauté dans le style poétique , parce qu'on y suppose ceux qui parlent enthousiasmez , rend en prose le style froid , si ce n'est quelque fois dans les passions , qui tiennent lieu d'enthousiasme. Hors cela , les Orateurs n'ont d'autres ornemens à chercher que les mots les plus nobles & les plus beaux , communément usitez dans leur langue , avec quoi ils doivent mieux parler que le commun , sans paroître néanmoins parler autrement que les autres ; & ils meritent d'autant plus d'éloges , que les ornemens de leurs discours sont plus difficiles à trouver , quoi-qu'ils paroissent plus naturels.

ARISTO-
TE.L. Rhet. 3.
c. 1.

ARISTO-
TE.

*Maniere de
bien penser
dans les ouvr.
d'esprit. in 4.
p. 15. ad calc.*

*Rhet. l. 3. c.
10. initio.*

Pour la maniere de dire les choses agréablement & avec esprit, nous verrons dans le second Tome, en parlant du Pere Bouhours, que ce Pere & le Comte Tesauro, qu'il cite, n'ont pas pris la doctrine d'Aristote dans toute son étendue; il suffit maintenant d'observer que ce Philosophe avoit qu'il y faut du génie, ou s'y être exercé de longue main: mais pourtant il soutient, que de le faire à propos, & d'en donner les moyens, cela n'appartient qu'à la Rhétorique, & que c'est d'elle qu'il faut l'apprendre. Or la Rhétorique, selon lui, réduit la chose aux métaphores, aux antitheses, aux peintures, à l'hyperbole, & à l'art de tromper l'attention des auditeurs par des expressions imprévues. Il estime particulièrement les métaphores, les antitheses, & les peintures, sur-tout quand elles sont réunies dans la même phrase, & exprimées en peu de mots; parce qu'alors elles présentent des idées plus vives, & que l'esprit les saisit plus facilement.

Car, non-seulement il nous marque, avec une solidité admirable, en quoi consistent les pensées pleines d'esprit; mais il a soin encore de nous découvrir

vrir en même tems la vraye source du plaisir qu'elles procurent. C'est ainsi que plaçant parmi ces pensées, les proverbes ingenieusement appliquez, il donne à leur agrément la même cause, qu'à l'agrément des métaphores. Et on peut dire, qu'il y a dans son principe de quoi expliquer le plaisir que donne ce qu'il y a d'ingenieux dans une devise, & dans les applications, ou de vers, ou d'autres passages d'Auteurs, & par conséquent, des textes mêmes de l'Ecriture.

ARISTO-
T^{le}.

Pour mieux juger de sa doctrine, comparons ce qu'il dit de la source du plaisir dans les métaphores, avec ce qu'en a dit aussi un très-habile homme; c'est l'Auteur du Recueil des Epigrammes. *M. Nicole.*

Il y a dans notre ame, dit cet Auteur, & de la force, & de la foiblesse. Quand nous faisons usage de la premiere, nous aimons le travail; quand nous suivons le penchant de la seconde, nous voulons du relâche. De là vient cette vicissitude que nous mettons volontiers entre l'application & le repos; de là vient ce mélange que nous voulons dans les discours, du grave & du doux,

Epigram. Delectat. Disserat. de vera pulchr. p. 11. 12.

ARISTO-
TE.

» du plaisant & du sérieux ; de là en-
 » fin , il arrive que , dégoutez quel-
 » que-fois de la verité trop exacte ,
 » & des expressions simples , nous vou-
 » lons des métaphores , qui s'en éloi-
 » gnent. De sorte qu'il n'y a point d'au-
 » tre cause du plaisir des métaphores ,
 » que notre propre foiblesse. Telle est
 la doctrine de cet Auteur ; voici celle
 d'Aristote.

*L. 3. Rhet.
c. 10. initio.*

» Pour la maniere , dit-il , de dire
 » les choses agreablement & avec es-
 » prit , il faut poser pour fondement ,
 » que d'apprendre avec facilité quel-
 » que chose de nouveau , c'est une
 » chose qui plaît naturellement à tout
 » le monde. D'où il s'ensuit que , par-
 » mi les mots , ceux-là sont très-agréa-
 » bles , qui portent une nouvelle con-
 » noissance à l'esprit , & lui appren-
 » nent , sans qu'il se gêne , ce qu'il ne
 savoit pas. C'est l'avantage , non des
 mots propres ou consaerez , mais des
 métaphores ; parce que , sans nous gê-
 ner , elles nous font connoître des rap-
 ports que nous ne connoissions pas.
 Aussi est-il besoin d'un heureux ge-
 nie , pour bien trouver les métapho-
 res ; & il est aisé de voir que , dans
 l'usage qu'on en fait , l'esprit passe ra-

pidement du sujet qu'on lui propose , à l'image qu'on lui en fournit , & revient de l'image au sujet , en découvrant la convenance qu'ils ont ensemble. Ce qui , certainement , ne peut être regardé comme un effet de notre foiblesse.

ARISTO-
TE.

Le Pere Bouhours parle diversement de la pensée d'Aristote , touchant la cause du plaisir que donne une métaphore. D'un côté , sans citer l'endroit , ce Pere dit que , selon la remarque de ce Philosophe , nous aimons à voir une chose dans une autre , & que ce qui ne frappe pas de soi-même , ni à face découverte , surprend dans un habit emprunté & avec un masque. D'un autre côté , le même Pere observe que , selon la doctrine d'Aristote , le plaisir qu'on a de voir une belle imitation , vient de la ressemblance , de la réflexion de l'esprit , & de je ne sai quoi de nouveau qu'il y apprend. On voit où est le véritable sens du Philosophe.

*Maniere de
bien penser. &c.*

Pag. 143.

Pag. 155.

*Rhet. l. 1.
c. 11.*

A l'égard de l'harmonie dans le discours , Cicéron n'est pas toujours du goût d'Aristote : l'un approuve plus certaines cadences , qui plaisent beaucoup moins à l'autre. Et quoi-qu'il ne

*3. de Orat.
n. 19. n. O-
rat ad Brnt.
n. 214.*

ARISTO-
TE.

Ibid. n. 172.

soit pas possible de juger entre ces deux grands hommes, en des choses, sur tout, qui regardent le génie de deux langues mortes; on peut néanmoins remarquer qu'ils veulent tous deux que le discours soit nombreux. En quoi, le sentiment du Philosophe a paru si considérable, que Cicéron se voyant blâmé d'avoir pris tant de peine à traiter cette matière, se fit un bouclier de l'autorité & de l'exemple d'Aristote; & après l'Orateur Romain, Denys d'Halicarnasse s'est défendu de la même manière sur cet article.

Au reste, tous les habiles Maîtres convenant qu'il faut du soin pour donner de l'harmonie au discours, conviennent aussi que ce soin ne doit point aller jusques au scrupule. Il est vrai que le nombre donne des bornes, tant aux pensées, qu'aux expressions; que ces bornes fixent agréablement l'esprit; qu'elles soulagent l'Orateur, aussi-bien que ceux qui l'écoutent, par les justes poses qu'il trouve de tems en tems dans ce qu'il dit; néanmoins Cicéron (16) est du sentiment d'A-

(16) Genus hoc, si rem, aufert humanum
semper utare, detra- sensum actoris, tollit
hit orationis dolo- funditus veritatem &

ristote (17), qu'aussi-tôt qu'il y a de l'excès, cet excès détruit ce qu'il y a de naturel dans les sentimens & dans les passions; le discours ne va plus jusqu'au cœur; l'esprit s'arrête malgré soi à ce qu'il y a de fleuri, & ces mignardises de diction l'empêchent de faire attention aux choses.

Le Philosophe va plus loin. Il dit, *Ibid. & Vilt. p. 654.* que c'est un moindre mal d'être negligé dans son style, que d'y être trop orné. Tout ce qu'on peut reprocher au style negligé, ne va qu'à dire, qu'il n'y a point d'ornement; au lieu qu'il y a de très-grands défauts dans les ornemens, dès qu'ils passent les bornes. Il ajoute, que les ornemens changent, augmentent, diminuent selon les personnes, & qu'il n'est point à propos qu'un enfant, un soldat, un esclave, une femme paroisse parler avec tant d'art. Ainsi, quelque grace qu'ait une hyperbole bien entendue, ce Philosophe la croit plus convenable aux jeunes gens, à cause de leur vivacité, ou aux gens passionnez, tel qu'est Achille dans Homere. *L. Rh. 3. c. 7. ad calc.*

fidem. Cic. in Orat. ad Brut. n. 209.

(17) Et à rebus gravibus ad elegantias fe-

stivitatesque considerandas animum auditoris traducit. *Arist. l. 3. c. 8.*

ARISTO-
TE.

Instit. Orat.
3. ubi de part.
causar. Judic.

Victor. in
Rhet. Arist.
p. 797.

In Partition.
Orator.

Enfin , il traite de l'arrangement , ou de l'ordre. Il fait voir que tout discours , à le bien prendre , n'a que deux parties nécessaires , qui sont la Proposition , & la Confirmation. Quintilien trouve en cela de la nouveauté ; & s'il excuse ce Philosophe d'avoir rangé la Narration sous la Proposition , il ne peut l'approuver , dit-il , en ce qu'il range la Réfutation sous la Preuve. Il ne croit pas que cela se puisse , parce que l'usage de l'une est d'établir , au lieu que l'emploi de l'autre est de détruire. Victorius prend la défense d'Aristote , & répond , qu'un Orateur établit sa cause en détruisant celle de l'adversaire. Et , si Quintilien n'avoit point appris cette vérité en apprenant la Dialectique , il auroit dû l'apprendre , selon lui , en lisant les instructions que Cicéron donne à son fils sur l'Art oratoire ; puisque cet Orateur range aussi la Réfutation sous la Preuve.

Il paroît par cette réponse , que les objections de Quintilien mettent Victorius de mauvaise humeur. Ce Rhéteur néanmoins n'est pas toujours opposé au Philosophe , & quelque inclination qu'il ait à le contredire , se-

lon une remarque de Vossius (18), il reconnoît (19) pourtant avec lui, qu'il y auroit dans l'Eloquence beaucoup de choses à retrancher, si les hommes étoient aussi sages & aussi justes qu'ils devroient l'être. Outre que Quintilien, pour avoir contredit Aristote sur quelques points particuliers, ne paroît pas néanmoins avoir jamais blâmé ni sa doctrine, ni son livre en general. Il dit au contraire (20), qu'on ne fait ce qui l'a rendu plus illustre, ou la science, ou la fécondité, ou la douceur de son style, ou ses curieuses découvertes, ou la variété de ses ouvrages. Il convient en cela avec Cicéron (21), qui ne connoît point d'homme plus docte, plus ingénieux dans l'invention, ni plus solide dans ses décisions, qu'Aristote.

ARISTOTE.

(18) Proclivis in damnandis Aristotelis opinionibus Quintilianus. *Voss. de Stat. & const. Rhet. p. 87.*

(19) Nam si mihi sapientes Judices &c. Aristoteles apud bonos Judices &c. *Instit. Orat. l. 2. c. 17. fol. 35. recto. l. 4. c. 1. fol. 58. verso.*

(20) Quid Aristote-

telem? quem dubito scientiâ rerum, an eloquendi suavitate, an inventionum acumine, an varietate operum clariorem putem. *Quintil. l. 10. c. 1.*

(21) Sed quis omnium doctior, quis in rebus vel inveniendis, vel judicandis acrior Aristotele fuit? *Cic. in Orat. n. 172.*

ARISTO-
TE.

Mais , à l'égard de Cicéron , la manière la plus glorieuse dont il ait jugé de ce Philosophe , c'est d'avoir copié ses préceptes , ainsi que je l'ai déjà dit , & d'avoir avoué que ses Dialogues de l'Orateur ne contiennent proprement que les regles de cet excellent Maître ; & il est bon de remarquer , qu'en effet , s'il y a de la difference , ce n'est guères que dans le style ou dans l'ordre.

Le style de Cicéron est plus diffus & plus libre , mêlé de diverses digressions convenables à une conversation de gens d'esprit , qui ne s'entretiennent de Rhétorique , que pour se délasser de leurs occupations plus sérieuses. Aristote est plus serré ; il va toujours à son but , sans s'écarter , comme ne songeant qu'à ce qu'il fait. C'est de cette précision , & du soin de traiter les choses à fond , que vient l'obscurité que Victorius , Cassandre , & Paul Beni y ont trouvée. Sa diction pourtant est nette & exacte , ne disant rien que ce qu'il faut , & le disant bien. Il découvre en toutes choses , le bon & le mauvais , d'une manière très-simple , & généralement assez équitable. Il satisfait l'esprit , & rem-

plit l'ame de joie , par la verité de ses préceptes , & des raisons qu'il en donne ; il est également éloigné par la noblesse de sa diction , tant de la bassesse du style , que de l'enflure ; s'il parle de lui même , il le fait très-sobrement ; enfin , il garde par-tout une admirable methode , qui vous mene , non-seulement de livre en livre , mais de pensée en pensée , sans manquer jamais de vous avertir du chemin que vous avez à faire , & de vous remettre devant les yeux celui que vous avez déjà fait.

ARISTOTE.

C'est , sans doute , la raison pour-quoi Majoragius adopte les paroles de Cicéron , & dit , que *le style d'Aristote est un fleuve d'or*. Il trouve que ce fleuve porte par-tout l'abondance : & il faut concevoir qu'il la porte , non par la multitude des paroles , mais par celle des pensées. Majoragius ajoute , que les préceptes de ce Philosophe sont si savans , si bien rangez , si poliment énoncez , qu'on ne peut rien trouver de plus parfait en ce genre. Cicéron même ne l'emporte sur lui que par l'Eloquence , & non par la connoissance de l'Art. De forte que , par cet endroit , Aristote est , selon

*Comment. in
Rhet. Aristor.
inirio.*

ARISTO. lui, le premier de tous les Maîtres.
 TE. C'est une pensée qui est commune
 à Majoragius avec Paul Beni : car ,
 outre ce que j'ai déjà rapporté de lui ,
 T. 1. p. 9. 10. il ajoute , qu'Aristote surpasse les au-
 tres de si loin , qu'on ne peut même
 lui égaler Cicéron.

Que s'il faut dire quelque chose des guides qu'on peut prendre pour étudier un si parfait original , Victorius , comme je l'ai dit , y a fait un excellent Commentaire. Cet Auteur (22) est également profond , judicieux , exact & modeste. Il n'a pas fait la traduction de l'ouvrage qu'il commente ; on peut la tirer de son Commentaire. Majoragius l'a faite , & l'a accompagnée d'un Commentaire aussi long que celui de Victorius. Il copie même Victorius presque par-tout mot pour mot ; il a pourtant cela de propre , qu'il ramasse les idées de divers Auteurs , sur les mêmes préceptes , & qu'aux préceptes , il joint souvent des exemples : il montre beaucoup d'érudition ; Victorius n'en a pas moins.

Un Auteur , nommé Jean Cocin ,

(22) *André Schott. fere Victorius, Maio-
 compar. d'Arist. & de ragius , Riccoboni à
 Demosth. p. 16 : . pré- tous les autres.*

a fait imprimer à Strasbourg la Rhé- ARISTO-
torique d'Aristote, avec une préface de ^{TE.}

sa façon. Cette édition contient le Grec, la Traduction Latine, & les Notes de Sturmius. Cocin fait grand cas de toutes les parties de cet ouvrage ; cependant il est plein de fautes dans le texte grec, dans la traduction & dans les notes.

La Paraphrase de Riccobon me paroît meilleure. Elle est comparable à ^{And. Schoetli}
^{suprà.} l'ouvrage de Victorius. On y examine cet ouvrage en beaucoup d'endroits, aussi-bien que celui de Majoragius, sans omettre ni celui de Muret, qui a fait seulement la traduction des deux premiers livres de la Rhétorique d'Aristote ; ni celui de Sigonius, qui l'a traduite toute entière, & qui a eu dessein de garder, avec la pureté du style, un juste milieu entre les traductions de cet ouvrage, trop littérales, ou trop diffuses, & de se rendre ainsi plus conforme à l'original.

Mais, ce qui peut tenir lieu de Commentaires, & des Traductions latines, c'est la Traduction de Cassandre en notre langue, laquelle est, sans doute, fort méthodique, en bon termes, & à peu de choses près, très-fidèle.

ANAXIMENE

DE LAMPSAQUE,

Contemporain d'Aristote ;

O U

LA RHÉTORIQUE

adressée à Alexandre.

ANAXI-
ME'NE de
Lampsa-
que.

QUoique la Rhétorique à Alexandre soit à la suite de celle d'Aristote, on ne la croit pourtant pas de lui, parce qu'on n'y trouve pas les mêmes caractères. On y voit d'abord une assez longue Préface ; ce Philosophe n'en met point à ses Traitez : quand même il en auroit fait quelque-une, celle-ci n'est pas de son style. Elle est d'un caractère fleuri, presque comme les ouvrages d'Isocrate, & l'on ne voit point qu'Aristote ait jamais donné dans ce goût. Il est vrai que les principes généraux, si on y prend garde, y sont à peu près les mêmes : mais rien n'est démêlé, rien n'est rangé, ni traité dans cette Rhétorique, avec le soin & la méthode que l'on remarque dans Aristote. Ce

ne sont ni les mêmes noms pour si-
gnifier les mêmes choses , ni les mê-
mes idées , lorsqu'on y trouve les mê-
mes noms ; les mœurs y sont à pei-
ne touchées ; on insiste un peu plus
sur les passions , & néanmoins ce n'est
qu'en passant : les matieres les plus
marquées en leurs lieux , y sont en-
core rebattuës dans d'autres ; & , si
c'est pour en dire des choses nouvel-
les , il y a aussi des redites inutiles.

ANAXI-
ME'NE de
Lampsa-
que.

C'est ce qui a fait juger à Vossius que
cette Rhétorique n'est point d'Aristo-
te ; & ce qui a fait dire au Bibliogra-
phe anonyme , qu'il y a long - tems
que les Savans s'en sont persuadez.

Instit. Orator.
tom. 1. p. 362.

Bibliog. hist.
Polir. anonym.
p. 27. & 63.

Certainement , ce que je viens de
remarquer , est un grand défaut , sur-
tout dans une Rhétorique à l'usage
d'un Prince , à qui l'Art ne pouvoit
rien présenter de trop parfait , pour ré-
pondre à l'honneur qu'il lui faisoit de
vouloir être son disciple. A dire vrai ,
Alexandre n'est pas le premier , par-
mi les Rois , qui ait marqué cette esti-
me pour l'Eloquence. Achille , & les
autres Heros de l'Iliade , ne paroissent ,
sans doute , formez la plupart , au
discours , & à l'action , que parce que
c'étoit la mode de tous les Grands

ANAXI-
ME'NE de
Lampsa-
que.

du tems d'Homere. Mais c'est ici, **ap-**
paremment, le premier Traité fait **ex-**
prés pour une personne d'un si haut
rang. Quel éclat, quelle solidité, &
quelle justesse n'exigeoit pas de l'Au-
teur une si glorieuse destination ! Un
tel ouvrage ne devoit avoir rien de
sec, rien de fardé, rien de défectueux,
rien de superflu, rien enfin, qui par
ses agrémens, sa brieveté, sa préci-
sion, ne convînt à la délicatesse du
Prince, & à la gloire du trône. Mais,
comme le dit Juvenal (1), sur un au-
tre sujet, *Il est plus aisé de sentir ce qu'on*
y desireroit, je ne dis pas seulement,
que de l'y mettre, mais même *que de*
l'exprimer.

La Préface roule sur l'excellence de
l'Art oratoire, & cela, pour nous
montrer deux choses ; l'une, qu'il
faut l'étudier avec soin ; l'autre qu'il
donne un grand relief à un Prince,
déjà distingué des autres hommes par
son rang, & par la gloire de ses ac-
tions ; parce que l'Eloquence n'est au-
tre chose que la raison même qui se
déclare, & qui brille d'une manière
convenable dans les affaires de la vie.

(1) Hunc qualem | & sentio tantum. *Juv.*
nequeo monstrare ; | *Sat. 7. ubi de Poët.*

Sur le soin qu'on doit prendre de l'étudier, l'Auteur dit beaucoup de choses que l'on retrouve dans Cicéron * ; soit que l'Orateur Romain les ait puisées dans cette source, soit qu'il les ait lui-même rencontrées. Pour ce qui est de l'honneur que cet Art peut faire à un Roi, il falloit qu'Alexandre en fût bien persuadé, puisqu'on voit, au commencement du Traité dont nous parlons, qu'il l'avoit demandé plusieurs fois avec instance.

ANAXIMENE de Lampsaque.

* L. 1. de Orat. ubi de laud. Eloq.

Mais, élevé au dessus de ses sujets, convient-il à un Prince de s'assujettir aux regles de la Rhétorique ? On fait ce qui fut dit à un Empereur, *Qu'il pouvoit donner aux hommes le droit de bourgeoisie, mais qu'il ne pouvoit le donner aux mots* ; & l'on voit tout le sens de cette pensée, qui ne regarde que la Grammaire. A l'égard de l'Art oratoire, l'élevation donne aux Princes de grands avantages, & les dispense de bien des choses ; soit parce qu'elles ne conviennent qu'à l'Eloquence commune ; soit parce qu'on est favorablement prévenu pour eux ; soit à cause des matieres qu'ils ont à traiter, & des tems & des lieux où ils les traitent. Mais il y

ANAXI-MENNE de Lampsaque. a des graces, une noblesse, des bienséances, dont il semble que rien ne puisse les dispenser. Et c'est sur quoi l'on peut dire *, qu'ils se sont souvent prévalus fort avantageusement des préceptes de l'Eloquence, & qu'ils ont tiré d'elle-seule d'aussi grands effets, que des troupes les plus nombreuses & les plus aguerries. Que ne fit point le premier des Césars par son moyen ? & que ne fit point Alexandre lui-même ? Pompée, Crassus, Antoine, & plusieurs autres, ont été grands Orateurs, aussi-bien que grands Capitaines. Nous ne lisons presque jamais les victoires, tant des uns, que des autres, qu'après avoir admiré de quels discours ils avoient sût animer au combat les armées qu'ils commandoient. Enfin, il n'y a lecture, ni sacrée, ni profane, qui ne fournisse en foule des exemples, pour prouver, quand on voudra s'en donner la peine, qu'il n'y a guères de celebres événemens dans toutes les histoires, qu'on ne doive rapporter à ce principe ; c'est-à-dire, où l'Eloquence n'ait eu la meilleure part. C'est pour cela, que dépouillant l'Art oratoire de toutes les choses dont les Princes n'ont que

* La Mothe le Vayer. Rhét. du Prince.

Dial. de Orat. apud Tacit. p m. 170.

faire , il ne faudroit leur présenter ANAXI-
l'Eloquence , que sous la forme qui ME'NE de
leur convient. Pourquoi ne croirions-
nous pas qu'on réussiroit à leur faire Lampsa-
que.

serieusement aimer ce bel Art , si une
main habile & délicate le leur avoit
ainsi réduit dans de justes bornes ? Oui ,
sans doute , jaloux de cette autorité que
la naissance leur donne sur les peuples ,
ils auroient la noble ambition , com-
me les grands Hommes que j'ai nom-
mez , d'exercer encore , en tems &
lieu , cet empire de la parole , qui flat-
te si agréablement , par deux raisons
assez sensibles ; l'une est , que c'est un
avantage qu'on ne doit qu'à son me-
rite ; l'autre est , que pour n'être pas
si périlleux , il ne laisse pas d'être plus
rare , & peut-être plus difficile de de-
venir bon Orateur , que de devenir
grand Capitaine.

• L'Auteur de la Rhétorique à Ale-
xandre semble avoir vû lui-même que,
travaillant pour un Prince , il ne fal-
loit rien produire de commun. Du
moins , nous fait-il entendre qu'il avoit
pris du tems pour executer ce qu'on
lui demandoit , & qu'il prétend don-
ner quelque chose de plus exact sur
la matiere qu'il traite , que ce qu'on

ANAXI-avoit vû avant lui. Vanité qui n'est
 ME'NE. de pas exempte d'erreur , comme on peut
 Lampsa- aisément s'en convaincre , si l'on con-
 que. sidere la nature de son ouvrage , &
 les habiles Maîtres qui avoient déjà
 écrit sur ce sujet.

Bibliog. hist.
Polir. Philol
curios. p. 29.
64.

Après tout , il ne laisse pas d'y avoir
 de très-bonnes choses dans cette Rhé-
 torique. C'est le jugement qu'en a por-
 té en deux endroits le Bibliographe
 anonyme , quoi-qu'il nous avertisse en
 même tems, qu'on n'a fait aucun Com-
 mentaire pour l'expliquer , ce qui n'en
 donne pas une idée avantageuse ; d'au-
 tant plus qu'elle se trouve parmi les
 œuvres d'Aristote, & que tant d'Auteurs
 se sont exercez sur les trois livres qui
 sont de ce Philosophe. Ce que je trou-
 ve de meilleur & de plus juste dans
 l'ouvrage dont nous parlons , quoi-
 qu'on le trouve aussi ailleurs , c'est l'a-
 vis que l'Auteur nous y donne , Que
 les preuves , les passions , les mœurs ,
 l'amplification , l'Art de parler soit
 des biens soit des maux de la vie ,
 conviennent à toutes sortes de dis-
 cours ; & néanmoins , que la preuve
 est plus d'usage dans le genre judi-
 ciaire ; que la connoissance des biens
 & des maux convient plus dans les

Conseils ; & que l'amplification est ANAXI-
ME'NE de
Lampsa-
que.
plus propre au Panégyrique. Il explique assez bien , non-seulement ce que c'est qu'*amplifier* , mais encore en quelle occasion il est à propos de le faire.

Il pose pour principe , que ce n'est qu'après la preuve , ou après l'éclaircissement d'un fait. Il entre dans un grand détail touchant les biens & les maux qu'on loue ou qu'on blâme , ou qui tombent en délibération : mais tout ce qu'il en dit , se réduit à cet important précepte , qui seul doit suffire sans aucun autre détail , *Que l'Orateur doit être instruit des sujets dont il veut parler.* Ces sujets sont les affaires de la vie ; ce n'est pas la Rhétorique qui nous en instruit ; elle ne traite que de l'Eloquence.

Mais , une réflexion excellente que l'Auteur fait sur les preuves , & qu'on ne peut trop répéter , c'est , qu'afin qu'elles soient bonnes , il faut que ceux qui écoutent , s'y trouvent d'intelligence avec celui qui parle ; ce qui arrive , lorsque l'Orateur n'y présente à ses auditeurs que des idées qu'ils ont déjà. C'est en ce sens que Cicéron observe que , dans les sciences , L. 1. de Orat.
n. 12.
la perfection consiste à s'éloigner de

ANAXI-
ME'NE de
Lampsa-
que.

l'intelligence & des opinions communes ; au lieu que , dans l'usage de l'Art oratoire , il n'y a pas de plus grand défaut. C'est le sens encore de ce qu'on a dit , Que le genie de l'Eloquence n'est que de développer , tant en general , qu'en particulier , ce que tout le monde pense , quelque-fois même sans y penser. De sorte que ce n'est point de son propre fond , ni de ses propres découvertes , que l'Orateur doit faire montre dans ses discours ; c'est le fond & le bien commun de tous les hommes qu'il doit y étaler ; & le grand succès de l'Eloquence est , que tous ceux qu'elle interesse , c'est-à-dire , l'Orateur & les Auditeurs , se rencontrent à ce niveau d'intelligence commune , dans tout ce qui se dit des actions des hommes , ou des passions qui les font agir , ou de leurs raisonnemens. Cette doctrine est generale pour tout ce qui entre dans un discours. Ce grand principe n'empêche pas que l'Auteur n'admette quelque-fois dans l'Eloquence des pensées , ou des propositions paradoxes : mais quand elles sont de ce caractère , il faut , ou y préparer les esprits , ou appuyer aussitôt ces pensées de quelque preuve

qui les fasse rentrer dans les bornes de la portée du commun , dont elles semblent s'éloigner.

ANAXI-
ME'NE de
Lampsa-
que.

Je n'en dirois pas davantage , s'il ne me restoit encore à faire connoître l'Auteur , & , si pour y réüssir , il ne falloit le caractériser de plus en plus. Il est donc à propos de remarquer , qu'il descend quelque-fois dans de fort petites minuties , & qu'au contraire , il tranche court sur des matieres importantes. Il n'est point trop étendu sur les figures. Il donne assez bien les regles de l'Exorde , de la Narration , de la Confirmation , de la Réfutation , & de la Peroraison. Il donne aussi , & recommande même très-fort , l'art d'interrompre à propos , ou le cours de la narration , ou la suite des preuves , par des réflexions judicieuses , afin que le discours ne soit point une histoire continuë , ni une pure dissertation. Mais , ce qu'on ne sauroit approuver , c'est qu'ensuite il reparle des diverses especes de causes dont il avoit déjà parlé , & qu'il en traite d'une maniere aussi diffuse qu'il avoit fait au commencement ; ce qui n'est pas , assurément , une methode bien exacte , ni digne d'un homme qui croit mieux

ANAXI-
ME'NE de
Lampsa-
que.

faire que les autres. On le voit même de me , en cet endroit , donner encore trois parties au genre judiciaire , qui sont *l'accusation , la défense , & la recherche* ; division qu'il faut observer comme une chose qui lui est particulière. On n'admet ordinairement que les deux premières , & il n'explique pas trop bien lui-même ce que c'est que la troisième. Comment concevoir , en effet , que ce soit un genre de cause différent des autres , *de voir & d'examiner si les actions , les paroles , ou les inclinations d'un homme ne se démentent point* ? Enfin , il dit avoir fait un ouvrage adressé à Théodecte , & cet endroit pourroit faire croire que c'est Aristote qui parle : mais , outre les preuves que j'ai rapportées du contraire , on peut encore s'en convaincre par le dernier chapitre du livre. Ce chapitre contient une récapitulation fort singulière de l'ouvrage. L'Auteur , conseillant à son Elève d'avoir soin de régler ses mœurs , aussi bien que d'étudier l'Eloquence , lui recommande d'appliquer à la conduite de la vie , les règles mêmes de l'Art oratoire ; & par conséquent , de travailler à se rendre recommandable par

ses premières actions , comme par un Exorde , & de se concilier ainsi la bienveillance des hommes ; de marquer après cela , de l'ordre & de l'arrangement dans la suite de sa vie , comme dans la Narration ; de faire tomber les mauvais bruits & les mauvais discours , par sa sagesse , comme par une espèce de Réfutation ; de fortifier sa gloire , par sa constance à bien faire , comme par la Preuve , & d'avoir des manières qui rappellent la mémoire de tout ce qu'il a fait de bon , comme par une espèce de Récapitulation. Quelque jugement qu'on porte de cette idée , la peut-on croire d'Aristote ?

ANAXI-
ME'NE de
Lampsa-
que.

Un Auteur François , qui a eu la même idée sur les parties du discours , ne la pousse pas si loin. Mais , s'il y a plus de moderation dans la manière dont il la propose , je ne sai s'il y a plus d'exactitude. Cet ordre , dit-il , des parties du discours , ne sauroit être désapprouvé ; nous en remarquons un semblable dans l'Univers. La nature , non plus que l'Art , ne produit pas d'abord les choses dans leur perfection. Les arbres ne commencent point par les fruits ; ils poussent de petits boutons ; ils

M. de Vau-
moriere. Ha-
rang sur toutes
sortes &c. p.
17.

ANAXI-
ME'NE. de
Lampsa-
que.

» les épanouissent en feuilles & en
» fleurs ; & ce n'est qu'à la fin qu'ils
» nous font leurs meilleurs presens.
» Ne nous arrive-t-il pas le même ?
» Venons-nous au monde dans un âge
» parfait ? L'enfance n'est-elle pas l'E-
» xorde de notre vie , & n'est-ce pas
» peu à peu que nous devenons hom-
» mes ? L'enfance est , en un sens , l'E-
xorde de notre vie ; mais peut-on di-
re , ou faire entendre , que l'Exorde
du discours en soit l'enfance ?

On ne sauroit croire , après tout ce
que j'ai dit, que la Rhétorique adressée
à Alexandre soit d'Aristote. A qui donc
faut-il l'attribuer ? Il me paroît très-
vrai-semblable qu'elle est d'Anaximé-
ne de Lampsaque , Victorius l'a prou-
vé , au jugement d'André Schot ; &
nous voyons qu'en effet , Quintilien *
attribuë nommément à cet Auteur la
division du genre judiciaire en trois
parties , qu'on ne trouve que dans le
livre dont il s'agit. Quintilien n'en dit
rien davantage. Nous apprenons d'ail-
leurs qu'Anaximéne étoit du tems d'A-
ristote & d'Alexandre le Grand. Il
étoit tout ensemble Historien , Ora-
teur , homme habile dans la connois-
sance de l'Art poétique , & dans celle
de

*Compar. A-
rist. & Demo-
sthen. p. 164.
* Insti. Orator.
l. 1. c. 4. fol.
40. verso.*

*Diodor. Si-
cul. Biblioth.
15. pag. 497.
edit. Steph. &
Pausan. p. m.
125. lib. τω,
Ἀνακλῶν. poste-
rior.*

de l'Art oratoire. Il voulut écrire de tout, & il le fit, dit-on, avec assez de succès; mais néanmoins sans atteindre jamais à la perfection. C'est le jugement qu'en porte Denys d'Halicarnasse, dans un fragment imprimé par les soins de Victorius; & dans lequel on le compare à ces Athlètes qui se signalent, comme dit Longin, en toutes sortes d'exercices, & ne remportent le prix dans aucun. Il avoit écrit, en douze livres, l'Histoire generale des Grecs & des Barbares; il la commençoit à la premiere origine des hommes, & la finissoit à la bataille de Mantinée. Il avoit encore écrit celle de Philippe de Macedoine, qui contenoit au moins huit livres, & l'envoya à Alexandre. Il écrivit ensuite celle de ce Prince. Il y a donc lieu de croire qu'Alexandre avoit pû lui demander un Traité de Rhétorique; d'autant plus que tous les ouvrages d'Anaximéne étoient d'un style fort châtié, si nous en croyons Plutarque, & même très-fleuri, comme ceux d'Ephorus, de Theopompe & d'Isocrate. Aussi avoit-il l'esprit tourné à l'Eloquence des Sophistes. Il avoit même le talent de contrefaire

*Apud Victor.
Proleg. in A.
ristot. Rhet. ex
Dionys. Halic.
in Ilii vita.
Traité de
Subl. c. 28.*

*Diod. Sic. Bi-
blioth. l. 18. p.
504. edit. Ste-
phan. Pausan.
l. poster. p. 195.
Pausan. ibid.*

*Harpocrat.
Lexic. ubi vo-
cab. ab Atticis
usurp.*

*Plut. πολιτικ.
παραγγίλμ. in
t. 3. p. 1437.
edit. Steph.*

*Pausan. l.
τῶν ἡλικιῶν. po-
ster. p. 125.*

ANAXI-
MÈNE de
Lampsa-
que.

* *Vict. in Pro-
leg. Plutarch.
ibid. Halic. in
Isxi vit.*

*Apud Vict.
ubi supra.*

*Diog. Laërt.
l. 2. p. m. 33.
ad calc.*

* *Thom. Aldo-
br. in 2. Laërt.
lib.*

*Dict. de Mor.
sur Anax.*

le style de ceux qui en faisoient pro-
fession, & il porta le caractère de cet-
te Eloquence jusques sur la Tribune
aux harangues, & au Barreau *. Tou-

tes ces considerations prouvent qu'il
est l'Auteur de la Rhétorique dont il
s'agit, puisqu'on l'y retrouve tel qu'on
le peint, avec ses tours étudiés, & en
même tems foibles & peu persuasifs,
que Denys d'Halicarnasse lui attribue.

Certainement, Diogene Laërce le qua-
lifie de *Rhétteur*, & Aldobrandin * dit,
qu'autant qu'il en peut juger, c'est à
ce Rhétteur qu'on doit l'ouvrage dont
je parle. Cela étant, l'expression de
Moreri n'est pas juste; quand il dit,
Que quelques Savans attribuent à Ana-
ximène les livres de Rhétorique d'A-
ristote; non-seulement, parce qu'on
ne lui attribue que ce qui est à lui,
mais encore, parce que la Rhétorique
dont il s'agit n'est pas divisée en plu-
sieurs livres.

On peut s'étonner, qu'Anaximène
n'ayant composé ce Livre qu'à la prie-
re d'Alexandre, ce Prince ne se fût
pas plutôt adressé à Aristote. Mais
il est aisé de répondre, ou qu'il l'a-
voit déjà pris en aversion, ou que ce
Philosophe n'avoit point encore paru

d'humeur à écrire sur des matieres qu'il méprisoit , quoi-qu'il en ait ensuite mieux écrit qu'aucun autre ; ou enfin , que le style d'Anaximéne avoit sù plaire davantage.

ANAXI-
MÉNE de
Lampsa-
que.

On rapporte de cet Auteur un fait qui sauva sa Patrie du pillage , & qui marque , en même tems , qu'il avoit de l'esprit , & qu'il étoit fort considéré d'Alexandre. Ce Prince avoit découvert que ceux de Lampsaque favorisoient les Perses : violent de son naturel , il entra dans une furieuse colere , résolut de ruiner leur ville , & se mit en chemin pour l'y faire. Ceux de Lampsaque épouvantez , lui députent Anaximéne pour le fléchir ; mais le Roi , averti de sa venue , se roidit dans sa fureur , & , par un serment solennel , jure de faire tout l'opposé de ce que cet Envoyé lui demandera : l'Envoyé instruit de tout , lui demande la ruine de Lampsaque , & le Roi , pris par son serment , se crut obligé de pardonner à cette ville.

Pausan. ibid.
p. m. 195.
Caus. ex ip-
so, eloq. sac. &
prof. l. 1. c. 6.

Anaximéne rendit ainsi , par son esprit , un bon service à son País. Mais il joua une piece bien sanglante à Théopompe , avec qui il s'étoit broüillé après avoir été son ami. Ce fut de pu-

Pausan. ibid.
ad calc.
M. Bayle
Dict. art. de
Theop.

ANAXI-
ME'NE de
Lampsa-
que.

blier, sous son nom, & d'un style tout-à fait conforme au sien, une histoire qui choquoit les principales Républiques de la Grèce, ou, pour mieux dire, un Livre d'injures contre les Athéniens, les Lacedémoniens & les Thébains; ce qui attira à son ennemi la haine de tout le monde.

*Pausan. f. m.
196. Causs. ex
ipso. l. 3. p.
157.*

Pausanias, de qui je tiens la plupart de ces faits, ajoute qu'Anaximéne fut le premier qui s'offrit de parler sur le champ sur toutes sortes de sujets. D'autres (28) donnent cette gloire à Gorgias, qui s'exposa, dit-on, à cette épreuve, pour effacer Prodicus, qui ne récitoit que des harangues bien travaillées. Quoiqu'il en soit, on ne peut douter, qu'excepté sa fourberie, Anaximéne n'ait été un homme de mérite & de considération, savant, fameux Orateur, & bon Maître de Rhétorique; quoi-qu'il ne soit pas du premier rang. Tel est le sentiment de Victorius, qui s'appuye sur les fondemens que j'ai rapportez.

Je crois devoir être de son avis: je ne puis pourtant pas dissimuler que Paul Beni prend un parti contraire. Il

*Comment. in
Arist. Rhet. 1.
1. p. 4.*

(28) Primus dixit } de Gerg,
προβάλλειν. Philostr. }

est persuadé que cette Rhétorique est d'Aristote, aussi bien que la précédente, par la raison que j'ai déjà touchée, qui est, Que l'Auteur de l'une, comme l'Auteur de l'autre, se dit auteur de la Rhétorique à Théodecte; d'où Paul Beni croit conclure démonstrativement, que c'est Aristote qui a fait la seconde, aussi bien que la première, & que Victorius, qui pense autrement, s'est trompé; de sorte qu'il ne daigne pas seulement répondre aux preuves de Victorius. Mais, quand même on ne pourroit pas s'imaginer que deux hommes, comme Aristote & Anaximéne, eussent écrit à la même personne, ou à deux personnes différentes de même nom, je ne vois pas qu'il y ait de comparaison à faire entre les preuves de Paul Beni, & celles de Victorius; & je tiens pour certain qu'Aristote auroit beaucoup mieux réussi.

Au reste, s'il y a des choses à reprendre dans cette Rhétorique, il y en a encore plus dans la Traduction latine que nous en avons. Elle est de Philelphe. C'étoit un habile homme d'ailleurs, mais qui, peut-être, n'entendoit pas assez la matière, dont la

ANAXI-
MÉNE de
Lampsa-
que.

ANAXI-
ME'NE de
Lampsa-
que-

M. de Vau-
moriere. Ha-
rang. sur tou-
tes sortes de su-
jets. p. 147.

Voyez Quin-
te-Curſe. liv.
8. c. 7. 8.

connoiffance n'eſt pas moins neceſſai-
re que celle des Langues, lorsqu'il s'a-
git de traduire. Quoi-qu'il en ſoit,
il paroît ici, que pour bien prendre
le ſens de l'original, il ne faut pas
toujours ſ'en tenir à la verſion.

Il me reſte une réflexion, que je ti-
re d'un Auteur François que j'ai dé-
ja cité. Il n'eſt pas trop ordinaire,
» dit-il, qu'un Roi accuſe lui-même
» des criminels, & il eſt encore plus
» rare qu'il ſe voye obligé de répon-
» dre à leurs inveſtives. Cependant,
» Alexandre a fait l'un & l'autre plus
» d'une fois; ſoit qu'il ſuivît en cela
» la coutume des Rois de Macedoine,
» dont le pouvoir n'étoit pas tout-à-
» fait abſolu ſur cette Nation guerrie-
» re, ou qu'il fût bien aïſe de faire
» voir que ce n'étoit point par la ſeu-
» le valeur qu'il ſavoit vaincre. D'a-
jouter après cela, comme fait l'Au-
teur de la réflexion, que *ce Prince,*
en ces occaſions, pratiquoit les préceptes
d'Eloquence qu'Ariſtote n'avoit pas man-
qué de lui donner, c'eſt un fait dont
on peut raïſonnablement douter, ſi ce-
lui qui l'avance a prétendu qu'Ariſtote
a fait une Rhétorique pour Alexandre.

DENYS
d'Halicarnasse.

D E N Y S

D'HALICARNASSE,

Qui arriva en Italie , ainsi qu'il nous l'apprend lui-même , aussitôt après qu'Auguste eut terminé les guerres civiles ; vers le milieu de la CLXXXVII. Olympiade , environ 28. ans avant Jesus-Christ. On juge , par quelques endroits de ses ouvrages , qu'il enseigna la Rhétorique à Rome , ou publiquement , ou en particulier.

Antiq. Rom.
pag. 6.

T. 2. p. 21.
lin. 42. p. 64.
lin. 34.

COMME Aristote avoit concilié l'étude de la Rhétorique avec la Philosophie , Denys d'Halicarnasse la concilia avec le soin d'écrire l'Histoire , soit qu'il aimât l'Eloquence pour elle-même , soit qu'il fût de l'avis de Cicéron , Que pour être bon Historien , il faut être bon Orateur.

Cic. L. 2. de
Orat. n. 51.
52.

Tout ce qu'il avoit composé , dans l'un & dans l'autre genre , n'est pas venu jusques à nous. Il ne nous reste

DENYS
d'Halicar-
nasse.

qu'une partie , tant de ses histoires , dont il n'est pas question ici , que de ses préceptes , & de ses critiques. Celles-ci ne regardent guères que l'Art de persuader ; on y trouve néanmoins d'excellentes choses , non - seulement pour l'Eloquence , mais encore pour l'Histoire.

*Proleg. Syl-
burg. in Hali-
carn. ad calc.
& in Praef.
Rhet. ad Du-
dith.*

Nous avons de cet Auteur un *Traité de l'Arrangement des paroles* ; un autre *de l'Art* ; un troisième , qui n'est pas entier , *touchant le caractère des Ecrivains anciens* , & sur-tout , des Orateurs , avec deux Lettres : dans l'une , *il examine le style de Platon* ; dans l'autre , il agit la question , *Si Démosthène s'est formé sur la Rhétorique d'Aristote*. Nous avons encore les *Comparaisons* d'Herodote & de Thucydide , de Xénophon , de Philiste & de Theopompe. Enfin , nous avons ses réflexions *sur ce qui fait le propre caractère de Thucydide*. Le but de ces derniers ouvrages , est de faire connoître les Auteurs dont il parle ; de marquer en quoi ils sont imitables , & en quoi ils ne le sont pas. Dans l'examen qu'il en fait , il considère les pensées , la diction , le tour & l'arrangement , les mœurs , les passions , la simplicité du ,

*Ad Pom-
peium.
Ad Annaeum.*

discours & ses adresses.

D E N Y S
d'Halicarnasse.

Ce n'est donc pas une Rhétorique en forme que nous avons de cet Auteur ; ce ne sont que des morceaux de Rhétorique , ou quelques points de cet Art , qu'il a jugé à propos de traiter. C'est pourquoi le Bibliographe anonyme le préfère , lui & Longin , non pas à tous les Maîtres , mais à tous ceux qui n'ont pas traité l'Art entier. Il ajoute néanmoins , que les ouvrages de Denys d'Halicarnasse , quelque petits qu'ils soient , sont très-savans , & qu'il y a plus de science & plus d'esprit que dans Hermogène.

Bibl. hist. Polit. Philol. Cur.
p. 30.

Monsieur Morhof, qui croit qu'Hermogène & Longin l'emportent sur Denys d'Halicarnasse , ne laisse pas d'estimer beaucoup ce dernier , & d'en faire cas , comme d'un Maître fameux , & d'un Critique très-habile.

Morhof. Polyhist. l. 6. n. 3.

Ce n'est pas en juger moins avantageusement , de dire avec Nugnés , dont je parlerai ci-après , que Denys est un de ces Maîtres qui ont joint l'usage de l'Eloquence à la connoissance des préceptes , ou , avec le Pere Rapin , que ce Rhéteur est un des plus savans parmi les Anciens. Ce Pere ajoute , que Denys n'a touché que les or-

Nugnés Professeur de Rhétorique à Barcelone. dans la Préface de sa Rhét.

Compar. de Demosth. & de Cic. p. 7.

DENYS
d'Halicar-
nasse.

nemens & l'harmonie du discours, ce qui est vrai de son ouvrage *touchant l'arrangement des mots*, & non pas de celui qu'il a intitulé *De l'Art*, puisqu'il ne regarde pas seulement la diction, mais le fond même des différens discours, dont il donne des préceptes.

De ludicra
Dict. p. 257.

Enfin, le Pere Vavasseur remarque quatre choses dans ce qui nous reste du Rhéteur dont je parle, toutes très-utiles à ceux qui aspirent à la parfaite Eloquence. La première est, que cet Auteur *donne toute la Rhétorique*: ce qui se peut dire en un sens, parce que ses préceptes feroient une Rhétorique complète, à peu de choses près, si on se donnoit la peine de les ramasser en un corps, & de les ranger. La seconde est, qu'il nous apprend *à juger des Auteurs*, par les regles qu'il nous en donne. La troisième est, qu'il porte lui-même son jugement sur plusieurs Ecrivains fameux, d'une manière qui peut nous servir d'exemple; & la quatrième est, qu'il fait la comparaison de quelques-uns de ces Ecrivains, en gardant par-tout une très-grande méthode, qui consiste à examiner les mœurs, les pensées, l'art

Dion. Halic.
πεὶ λόγων ἱε-
τάσις. p. 65.
lin. 3. 4. &c.

& la diction ; ou bien à réduire tout à deux points , qui sont *l'expression* , & *les choses*. Il distingue ensuite dans les choses, *l'invention* & *l'ordre* ; & dans l'expression , *le choix* & *l'arrangement des mots* ; ce qui est une leçon fort utile pour ceux qui veulent lire avec fruit.

D E N Y S
d'Halicarnasse.

On a encore remarqué que Denys d'Halicarnasse s'attira par ses ouvrages, non-seulement l'estime, mais l'admiration de son siècle ; parce que ses jugemens parurent aussi solides que hardis, & que son crayon faisoit connoître, par des principes infaillibles, les défauts ou les beautés des Ecrivains dont il parloit. C'est ce qui le fit appeller, même dès son vivant, *le Critique* par excellence, pour dire, qu'il n'appartenoit qu'à lui de juger du mérite des Auteurs. Ses décisions étoient sans appel ; & ce qui est encore plus glorieux, l'idée qu'on a de sa vertu, répond à celle qu'on a de ses lumières. On reconnoît que ce n'est ni l'envie de s'élever lui-même, ni le désir de rabaisser les autres, qui le guide ou le conduit dans ses critiques, mais une volonté sincère d'être utile à ses lecteurs. Aussi, ne hazarde-t-il

*Epître grecque
d'Henri Estien-
sur cet Auteur.*

Henr. Estien.
ibid.

Sigism. Ge-
len. Ep. ad Jo.
Rodolp. 4. ini-
rio.

Dion. Halic.
t. 2. p. 120.
137. & 161.

DENYS rien qui ne soit l'effet, & comme le d'Halicarnasse.

fruit, non-seulement d'une pénétration exquise, d'une étude consommée, & en même tems d'un long usage; mais encore de son amour pour la vérité, & de son zèle pour l'avancement des Lettres.

C'est à cause de ses lumieres, que Suidas (1) l'a appelé *un Rhétoricien rempli de toutes sortes de belles connoissances*, & que Sylburge, dans la préface qu'il a mise à l'édition qu'il en a donnée, ne fait aucune difficulté de dire, qu'il est aussi impossible de bien connoître les Orateurs, ou d'en juger sans le secours de Denys, qu'il est impossible, selon Horace, d'imiter Pindare. Sa raison est, qu'il ne conçoit rien de plus juste, ni de plus exact, que les réflexions de ce savant Critique, tant sur les Historiens, que sur les Orateurs, soit pour le fond des choses mêmes, soit pour le style.

En effet, sur ce dernier point, Denys d'Halicarnasse nous donne à connoître ce qui manque encore au style sublime de Thucydide, ou au style

*Sylburg. Pref.
ad Diod. sub
fin.*

Sylburg. ibid.

(1) Rhetor in omni re præclarè versatus.
ni litterarum genere. *Suid. de Dion. Halic.*

simple de Lyſias , & nous apprend la **DINYS**
 maniere de mêler l'un avec l'autre , d'Halicar-
 ſelon les regles de l'art que Thraſy-
 maque avoit d'abord commencé , que
 Platon & Iſocrate avoient fort poli ,
 mais que Démoſthène ſeul a porté à
 ſa perfection ; ce qui lui a fait rem-
 porter le prix de l'Eloquence ſur tous
 les Orateurs de tous les ſiècles. On ne
 fait pas moins de cas des remarques
 de notre Auteur ſur Dinarque & ſur
 Iſée. Elles ont paru à Victoriuſ toutes
 remplies d'érudition , & fort in-
 ſtructives pour ceux qui aspirent à de-
 venir Orateurs. Il en eſt de même de
 ce qu'il a écrit ſur Lyſias & ſur Iſo-
 crate. On y trouve par-tout d'excellen-
 tes regles , dont l'experience a fait re-
 connoître l'utilité. Non-ſeulement ce
 ſont des principes de Rhétorique pro-
 pres à éclairer l'eſprit , ce ſont en mê-
 me tems de grandes maximes de mo-
 rale , qui s'inſinuent agréablement dans
 le cœur ; & , ſi d'un côté on nous y
 développe les beautés des ouvrages
 qu'on y examine , on a ſoin d'un au-
 tre , de nous faire goûter les vertus
 les plus heroïques dont l'Orateur eſt
 animé , ou dont il répand les précep-
 tes dans ſes harangues.

nasse.

*Petr. Viſtor.
 Ep. ad Petro-
 Anton. The-
 bald. Pref. in
 Dionys.*

Ibid.

DENYS
d'Halicar-
nasse.

Il est vrai qu'à la première vue, les décisions de Denys ont paru quelque-fois surprenantes, comme je l'ai déjà fait entendre; mais à la fin, on en a reconnu la justice. C'est ainsi qu'on fut étonné de la critique qu'il fit de Platon, lorsqu'il décida nettement, que le style sublime de ce Philosophe n'est, en bien des endroits, » qu'une vaine enflure. Qu'y a-t-il de » plus surprenant, dit Henri Estienne, » que de voir critiquer Platon en une » chose où ce grand Homme s'est lui-même surpassé, c'est-à-dire, dans » un genre d'écrire pour lequel tous les » Auteurs l'admirent, & se le proposent pour un modèle qui leur doit servir de règle, loin de croire qu'on » puisse le critiquer?

*Henr. Estien.
Epist. grecque
sur Denys.*

Ce qui fait de la peine à Henri Estienne, en avoit fait long-tems auparavant à Pompée; mais ce que Denys écrit à Pompée pour le satisfaire, a satisfait Henri Estienne. De manière que l'un & l'autre se sont rendus enfin à ses décisions, malgré tout ce qui se pouvoit dire pour défendre » Platon. Si Pompée lui-même, dit » Estienne, n'a pas eu honte de se soumettre au jugement de cet Auteur,

Ibid.

& a reconnu son habileté en cette « **DENYS**
matiere , je vous prie de pardonner « d'Halicar-
ma hardiesse à contredire encore ce « nasse.
jugement , & de prendre plutôt com «
me un jeu tout ce que j'ai dit en «
faveur de Platon , que comme une «
chose serieuse. «

Mais , dira-t-on , Denys d'Halicar-
nasse étoit-il plus habile que les Phi-
losophes , les Orateurs , les Historiens
dont il parle , pour en juger ? Sa ré-
ponse est aussi modeste que solide.
Pour n'être pas aussi éloquent que ces
Auteurs , il ne s'ensuit point qu'il ne
puisse pas juger de leur éloquence. Ne
juge-t-on pas des tableaux d'Apelle ,
de Zeuxis , de Protogène , & des au-
tres Peintres celebres , sans avoir leur
merite ? & sans être Sculpteur , un
homme n'est-il pas en état de juger
des ouvrages de Phidias , de Polyclé-
te , de Miron ? Il y a bien des chefs-
d'œuvres dont les Auteurs ne jugent
pas mieux que les autres ; peut-être
sont-ils moins en état de le faire. Les
tableaux , les statuës , les discours , les
édifices sont des choses aussi-bien de
sentiment & de goût , que de raison-
nement. On en juge par l'impression
qu'elles font sur nous ; souvent mêm-

*Henry Estien.
ibid. ex Dion.
Halic. de hist.
Thucyd. jud.
p. 138. lin. 21.
&c.*

DENYS me , c'est sur le sentiment & le goût d'Halicarnasse.

*Horat. Epist.
ad Piscon.*

que les Arts se forment & se perfectionnent. Enfin , on fait ce que dit Horace , *qu'une pierre qui n'est point aigüe est pourtant propre à aiguïser*. C'est une pensée qu'on attribué originairement à Isocrate. Henri Estienne dit , qu'en tout cas , Denys d'Halicarnasse pourroit aussi s'en servir pour se justifier ; & en effet , c'est l'esprit qui regne dans sa réponse.

A ne considerer que par le titre , son Traité sur l'arrangement des mots , peut-être auroit-on de la peine à croire qu'il contienne autre chose que des minuties ; d'autant plus que la Prose françoise , sur ce point , ne paroît pas susceptible d'un si grand raffinement. Mais il n'en est pas de même du Grec , que de notre Langue. Dans le Grec , la chose est d'une si grande importance , qu'il n'y a point de Maître qui ne regarde l'arrangement des paroles comme une des sources du Merveilleux dans le discours. Aristote , Hermogène , Longin , Lucien , & mille autres ont reconnu cette verité ; & s'il n'y a point tant à raffiner dans le François , il ne laisse pas d'avoir aussi son harmonie.

Que dis-je ? ce que Cicéron a dit **DENYS** du Latin , ce que Denys d'Halicar-nasse a dit du Grec , se peut dire ge-nasse.

neralement de toutes les Langues : *Il y a dans le discours de l'Orateur un chant (2) , il y a une Musique , qui ne diffère de l'autre , que du plus ou du moins ; & qui est même plus agreable , (3) à cause que l'oraison est soutenue par la beauté du sujet , & par celle des pensées. Ce qui est certain , c'est que nous avons des Auteurs François qui estiment que cette partie ne demande pas moins d'attention , & n'est pas moins considerable en notre Langue , que dans les autres. Ainsi M. Charpentier de l'Academie , dit que les mesures & les nombres font la principale beauté de l'élocution ; & l'Abbé Cassagnes , dans sa Préface sur les œuvres de Balzac , loue particulièrement cet Auteur , parce qu'on trouve cet ornement dans ses écrits , & qu'il est le premier qui a fait voir par son exemple , que notre Langue en étoit susceptible. A cet*

*De l'Excell.
de la Lang.
Franç. p. 493.*

*Préf. sur les
Œuv. de Balzac
pag. 6.*

(2) Est autem in dicendo etiam quidam cantus obscurior. Cic. in Orat. n. 58.

tus moderatæ orationis pronuntiatione dulcior inveniri potest. Cic. l. 2. de Orat.

(3) Qui enim can-

DENYS » avantage , dit-il , (de l'élégance &
d'Halicar- » de la clarté ,) nous en pouvons join-
nasse. » dre un autre , qui touche & ravit
» les lecteurs ; qui étoit inconnu en
» France avant ce fameux Ecrivain ,
» & qui excita par ses premières let-
» tres tant d'applaudissement & d'ad-
» miration. On n'aura pas de peine à
» deviner que je veux ici parler des
» nombres de l'Oraison, dont il a for-
» tifié & enrichi notre Langue. De
forte que , selon l'Abbé Cassagnes,
Balzac a fait dans la Prose ce que,
selon Monsieur Despreaux, Malherbe
a fait dans les vers :

Art. Poët.
Chant. 1. v.
131.

*Enfin Malherbe vint , & le premier
en France
Fit sentir dans les vers une juste
cadence.*

Ces témoignages montrent deux choses. L'une, que l'harmonie du discours convient aussi à notre Langue ; l'autre, qu'elle est fort estimable, tant dans les Vers, que dans la Prose. Ajoutons, qu'en toutes sortes de Langues elle est très-difficile & à connoître, & à expliquer. Certainement des personnes fort habiles croient que peu de gens connoissent l'art de bien arranger les mots dans le François. Mon-

seur Charpentier dit que le peuple ne connoît point ces finesſes du diſcours ; quoy-qu'il en ſente l'effet , parce que

D E N Y S
d'Halicarnasse.

* *Ibid.*

la nature a placé dans les oreilles de tous les hommes la puiſſance d'en juger. C'eſt pourquoi ce fameux Académicien entreprenant d'expliquer cette partie de l'Eloquence , demande des eſprits très-intelligens pour la comprendre , & emprunte ſur cela les termes de Denys d'Halicarnasse , qui ayant , dit-il , à traiter de ſemblables matieres , déclare que ce ſont eſpeces de ſecrets où le menu peuple ne ſauroit pénétrer. Auſſi n'y appelle-t-il que ceux qui ſont initiez aux myſteres de l'Eloquence , & il fait fermer la porte aux autres , comme à des profanes qui mépriſent ce qu'ils n'entendent pas. On voit le merite du ſujet dont il s'agit.

Ibid. pag.
381. 382.

Dion. Halic.
περὶ σωδίσ-
τοις ὁμιλίαις.

Il ne faut donc pas ſ'étonner ſi Denys d'Halicarnasse ſe fait bon gré d'avoir fait un Traité expreſ ſur cette matiere , lorsqu'il n'y en avoit point ; ou ſ'il eſtime ſon ouvrage neceſſaire aux Orateurs , & particulièrement aux jeunes gens ; puisqu'il s'agit de la diction , qui eſt une ſi grande partie de l'Eloquence , & à laquelle les jeunes Ora-

Dion. Halic.
περὶ σωδίσ-
τοις ὁμιλίαις
pag. 1.

D E N Y S teurs doivent d'abord s'appliquer.

d'Halicar-
nasse.

Il remarque à ce propos , que comme les pensées ne sont rien sans les expressions , celles-ci ne sont rien aussi

Ibid. p. 2. sans l'arrangement des paroles ; & il rend sa doctrine sensible , non seulement par l'exemple des autres arts , de l'Architecture , de la Broderie , où

Ibid. p. 6.
ad calc. la disposition a tant de pouvoir ; mais encore par l'exemple des Vers & de la Prose , où après le choix des plus beaux termes & des plus belles pensées , si on néglige l'arrangement des mots , on perd le fruit de son travail ; au lieu que sans autre secours , l'arrangement donne à ce que nous disons une grace , & même une force surprenante. Il est constant que c'est particulièrement ce qui fait la douceur du discours , & que si la douceur ne convient pas au sujet que l'on traite , ce n'est que par cet art qu'on la corrige ; ce mélange , ce changement , cette convenance des nombres & des sons , étant un moyen certain d'exprimer la petitesse ou la grandeur des objets , le calme ou la violence des passions , le repos ou le mouvement des choses , leur vîtesse ou leur lenteur. C'est pour y réussir que les

Poëtes étendent , resserrent , ou grossissent le son des mots , afin de les rendre plus expressifs ; en quoi la nature est une habile maîtresse , puisque c'est elle qui leur donne cette faculté de peindre & d'imiter les objets , de faire des mots , & de les appliquer. Homere en fournit des exemples sensibles. Faut-il exprimer un objet charmant par sa douceur ou par sa beauté ? ce Poëte , pour le faire sentir , a l'adresse de ramasser , en quelque façon , les syllabes & les lettres les plus douces , les mots qui assortissent le mieux les uns avec les autres , ou qui sont les plus sonores , sans être néanmoins trop chargez de lettres , en sorte qu'ils n'aient rien que de flateur. C'est tout le contraire , quand il faut exprimer un objet affreux , un torrent qui se précipite , deux rivières qui se rencontrent , la mer qui lutte contre les rochers ; ou bien , lorsqu'il faut faire sentir quelque chose qui s'éloigne également de cette force ou de cette douceur ; ce qui fait trois caractères differens , qui font lire agreablement les ouvrages des Anciens , où l'on trouve ces sortes de beautés ; au lieu que la lecture des

D E N Y S
d'Halicar-
nasse.

DENYS autres est ennuyeuse & quelque-fois d'Halicarnasse. insupportable.

Dion. Halic.
περὶ σωδίσ.
ὀργάν. p. 28.
ὁ 29.

Et quoiqu'il ne soit guères à propos de rapporter les jugemens que Denys d'Halicarnasse a faits des autres Auteurs, lorsqu'il s'agit de rapporter ceux qu'on a faits de ses écrits, je crois pourtant que ce qu'il a jugé d'Homere & de Démosthène, par rapport à l'arrangement des mots, peut beaucoup servir à nous mettre en état de juger de lui. Ce qu'il y a donc d'admirable, selon Denys, dans ce Poëte & dans cet Orateur, c'est la variété de l'harmonie que leurs discours offrent par-tout, plus sensible encore & plus merveilleuse dans le premier que dans le second; d'autant qu'Homere, tout borné qu'il est à une espèce de vers, & quoique astreint à un petit nombre de pieds, a néanmoins l'art de paroître toujours nouveau & toujours juste dans ses mesures, ce qui n'est pas si surprenant dans Démosthène, qui avoit plus de liberté. Mais où Denys d'Halicarnasse paroît s'applaudir davantage, c'est la démonstration sensible qu'il donne d'une chose qui est un paradoxe, de son propre aveu. Elle consiste à dire, que

la Prose de Démosthène n'a tant de force & tant de charmes , que parce qu'elle ressemble à de très-beaux vers , sans tomber dans le vice de faire des vers en prose ; & que la Poësie d'Homere n'est si digne d'admiration , que parce qu'elle a l'air d'une belle prose , sans être néanmoins prosaïque. On ne sauroit disconvenir qu'un pareil paradoxe bien montré , ne fasse voir la grande pénétration de l'Auteur qui le démontre. Sans autre démonstration , une comparaison le rend facile à concevoir. Lorsqu'on se promene sur terre , on aime le bord de l'eau ; & lorsqu'on se promene sur l'eau , c'est un plaisir de voir la terre. Il est aisé de faire l'application.

D E N Y S
d'Halicar-
nasse.

A l'égard des préceptes que Denys a donnez sur différentes especes de discours qui se font à l'occasion des grandes assemblées , du mariage ou de la naissance de quelqu'un , de la réception qu'on lui fait ; ou sur les oraisons funebres , les éloges , les consolations , les invectives ou les réprimandes ; on peut considérer , pour en juger , que c'est un détail où Cicéron & Aristote n'ont pas crû devoir descendre ; mais qui , après tout , ne

Dion. Halic.
pag. 33.

DENYS laisse pas de fournir des vûës, & de d'Halicarnasse. donner des facilitez.

Vossius n'a pas crû devoir omettre
** Voss. Instit. Orator. l. 2. c. 16. n. 11.* ce détail dans sa Rhétorique, où il nous avertit qu'il le tient de l'Auteur dont je parle. Il remarque en même tems que Menandre ne l'a point omis non plus dans la sienne, ni Scaliger
Ibid. l. 1. c. 15.

» dans sa Poétique, dans laquelle, dit-
Ibid. l. 3. 109. » il, l'Auteur ne disant presque rien
 » que ce qu'il a pris de Denys, ne
 » lui en fait pourtant pas honneur.

Le Pere Cresol. *Theatr. Rhetoricum.* Ce n'est pas ainsi qu'en a usé l'Auteur du livre intitulé *Le Théâtre des Rhéteurs*; lorsqu'il établit ce qu'il a à dire des mœurs, des études, des exercices, des vices, des vertus, des défauts ou des beautés dans les discours de ces anciens Orateurs. Il cite partout Denys d'Halicarnasse & les autres Ecrivains où il a puisé ce qu'il avance. Au contraire Quintilien, à ce
Instit. Orator. l. 10. qu'on prétend, en a tiré, sans rien dire, les jugemens qu'il nous a donnez sur differens Auteurs. Quelque raison qu'il ait eu d'en user ainsi, on peut regarder une adoption déclarée ou tacite de la doctrine ou des sentimens d'un Auteur, comme un signe certain du jugement avantageux qu'en

qu'en fait celui qui les adopte.

C'est la pensée d'Henry Estienne, qui fait ici deux observations. La première est, que les caractères abregés de divers Ecrivains, qu'on trouve parmi les ouvrages de Denys d'Halicarnasse, sont de cet Auteur, ou de quelqu'un qui les a extraits de lui, dans les endroits où ils sont encore plus au long. La seconde est, que Quintilien copie quelque-fois ces extraits mots pour mots, & que tantôt il nous dit comme de lui-même, ce qu'il a pourtant emprunté d'ailleurs, & tantôt il donne à connoître que ce qu'il dit n'est pas de lui. Mais de quelque manière qu'il en use, on voit, dit Estienne, l'estime que nous devons faire de ces caractères, puisque Quintilien lui-même s'y est tenu. Je ne puis pourtant dissimuler que j'ai vû un habile homme qui croit que ces caractères abregés ont été mis en grec sur le Latin de Quintilien, par quelque Auteur postérieur; ce qui n'empêcheroit pas que Quintilien lui-même n'eût auparavant formé les siens sur ceux de Denys. En tout cas, nous pouvons compter sur la justesse & sur la solidité de ces caractères.

Tome I.

F.

DENYS
d'Halicarnasse.

* In Dion.
Halicarn. edit.
Syb. p. 71.
etc.

DENYS
d'Halicar-
nasse.

* πειρὶ ἔχνης
ἡτοιμήσθω. pag.
43. & 51.

Il seroit difficile de dire pourquoi l'on trouve dans notre Auteur deux differens Traitez touchant une même chose , fondez sur les mêmes principes & sur les mêmes exemples , en un mot , revenant au même. Il s'agit , dans ces deux pieces , de quelques tours extraordinaires d'Eloquence , & necessaires quelque-fois aux Orateurs. Denys d'Halicarnasse en distingue trois ; l'un ne consiste qu'à ménager en même tems la dignité des personnes dont nous parlons , la satisfaction des auditeurs , & la verité , qui semble demander qu'on garde moins de ménagement ; l'autre consiste à établir serieusement une chose dont on ne se met pourtant pas en peine , pour arriver par ce moyen à ce que nous souhaitons ; le troisième enfin consiste à établir , mais foiblement , le contraire de ce que nous voulons , afin que l'auditeur , disposé à prendre toujours le contre-pied de ce qu'on lui propose , entre sans y penser dans notre veritable sens , par esprit de contradiction. Je ne rapporterai point toutes les reflexions que l'Auteur fait en cette occasion ; sur d'excellens exemples qu'il donne de ses préceptes , & qu'il tire particuliere-

ment de Démosthène & d'Homere. Il faut les voir en original , pour juger de la connoissance extraordinaire que Denys avoit de l'Art oratoire. Mais en faveur de ceux qui lisent Homere , & qui trouvent quelque-fois des difficultez dans les harangues que ce Poëte fait faire par ses Heros , je remarquerai que notre Auteur fait sentir l'artifice , la solidité , la justesse de la harangue d'Achille dans le premier Livre de l'Iliade ; de celles d'Agamemnon , d'Ulysse , & de Nestor. dans le second Livre ; de celles de Phénix , d'Ajax & d'Ulysse à Achille dans le neuvième ; enfin de celles de Nestor & de Diomedes à Agamemnon dans le même livre. On peut sûrement mettre en parallele tout ce que Denys d'Halicarnasse dit sur ces differens discours , avec ce qu'il dit de ceux d'Isocrate. Rien n'est plus beau ni plus juste que ses réflexions sur les ouvrages de ce dernier. Aussi Wolfius n'a-t-il pas manqué d'en enrichir l'édition qu'il a faite de ce Rhéteur.

Au reste , ce n'est pas seulement en donnant des regles & des préceptes , que Denys nous conduit à l'Eloquence ; c'est encore en nous marquant les

DENYS
d'Halicarnasse.

πρετὶ ἱστορίας.
Τομ. i. pag.
48. 51. 66

Dion. Halic.
p. 60. 61.

DENYS
d'Halicar-
nasse.

Fig. 64.

défauts qui se glissent dans les discours, soit pour les mœurs, soit pour la manière de proposer les choses, soit pour la diction ou pour les figures, en quelque partie du discours que ce puisse être. Il y a seulement à remarquer que ce qu'il dit des défauts qui se rencontrent dans l'expression des mœurs, & de ceux qui se rencontrent dans la manière de proposer les choses, est presque inintelligible, par une transposition qui a fait placer ces deux morceaux avant son Traité de l'Examen des Discours, au lieu qu'ils en font partie. Et je puis dire généralement, que c'est grand dommage que les exemplaires de cet Auteur soient si peu corrects, tant par la négligence des Copistes, que par la faute des tems, qui en ont fait perdre une bonne partie. Sylburge en rétablit beaucoup d'endroits; mais ses corrections & ses notes seroient plus commodes, si elles étoient à la marge ou au bas des pages, au lieu qu'il les a rejetées à la fin du livre.

Avec tout cela, il est encore vrai de dire ce qu'a dit le docte Dudithius dans la Préface de la traduction latine qu'il a faite des Réflexions de Denys

Dion. Halic.
tom. 2. p. 240.

sur Thucydide. Il dit, que par les ouvrages de ce savant Critique, nous pouvons connoître quel étoit le travail, la profondeur, l'érudition, & la pénétration des Grecs. Ses jugemens sur les Orateurs contiennent de grandes recherches, qui lui ont attiré l'estime & l'admiration des gens de Lettres. Il en est de même de ce qu'il dit de Thucydide, dont il a aussi examiné les ouvrages, & dont il a si bien éclairci le sens ou les pensées, que sans lui, cet Historien seroit très-difficile à entendre. Ajoutez, qu'il nous donne dans cet Examen des règles pour écrire l'Histoire, qui ne peuvent être que d'un très-grand secours, & faire beaucoup d'honneur à ceux qui voudront les suivre, puisqu'elles en font tant à celui qui les a données. On ne fait pas moins de cas de ce qu'il dit sur les mœurs. Il nous apprend qu'il doit toujours y avoir un caractère dominant qui se distingue des autres qualitez qui l'accompagnent. C'est ce caractère qui se mêle dans tous nos mouvemens, qui se les assujettit, & qui les gouverne à peu près comme l'ame fait le corps. C'est, au jugement de Robortel, ce

DENYS
d'Halicar-
nasse.

Ibid.

Ibid.

Dion. Halic.
tom. 2. p. 65.

Robort. de
Rhetor. facult.
p. 80.

DENYS
d'Halicar-
nasse.

que Denys a mieux expliqué qu'aucun autre.

Je ne m'arrête point au portrait que Photius a fait de cet Auteur. Le Pere Caussin (4) croit que *c'est une censure contre un homme qui aime fort à faire le censeur* ; parce qu'on semble l'accuser d'aimer la nouveauté des phrases , & de forcer son naturel pour se distinguer des autres. C'est l'idée que ce Pere en donne lui-même , lorsque, ne pouvant disconvenir que ce ne soit un bon Auteur (5) , il ajoute néanmoins qu'il lui paroît *plus de travail que de genie* , ou , si l'on veut , *plus d'inquiétude que de bonheur dans son éloquence*. Les paroles de Photius pourroient souffrir un meilleur sens , & s'entendre d'un air de nouveauté , étudié à la vérité ; mais qui a son agrément & ne blesse point les bienséances. Je n'insiste pourtant pas sur cette explication , parce qu'après tout , le jugement de Photius ne tombe point

Καιροπρεπὲς.

(4) Dionysius Halicarnassensis, qui tam libenter censorem agit in Criticis, à Photio ita censetur. *Causs. de Eloq. sac. & prof.*

l. 3. p. 167. col. 2.

(5) Bonus auctor... qui plus habet in scribendo morosæ eloquentiæ, quàm felicitatis. *Ibid. p. 168.*

sur les ouvrages de notre Auteur qui DENYS
regardent la Rhétorique ; il tombe d'Halicar-
seulement sur le style & sur la diction nasse.
de ses livres d'Histoire.

Mais pour donner une juste idée de Denys d'Halicarnasse , je crois qu'aux témoignages avantageux qu'on a rendus à ses Ecrits , il faut joindre ce qu'il dit lui-même des vûes qu'il s'y propose. Personne , ce semble , ne peut douter qu'ayant été aussi habile & aussi laborieux qu'on le dit , nous ne puissions tirer de ses ouvrages l'avantage qu'il a voulu nous procurer ; & que sur le dessein qu'il a eu , & sur les éloges qu'on lui donne , nous ne devions fixer le jugement qu'il faut faire de son mérite.

Il nous apprend donc lui-même , qu'il avoit composé tout ce qui a rapport à la Rhétorique , dans la vûe d'aider de plus en plus au rétablissement de la véritable Eloquence , lequel , comme il a soin de le dire , étoit alors assez avancé. Il ajoute que dès la mort d'Alexandre le Grand , ce bel Art avoit déjà commencé à perdre son premier éclat , & que dans la suite il n'en étoit presque plus resté aucun vestige. A la place de la véritable Elo-

πρὶ τῶν ἀρ-
χαίων ῥητόρων
τ. 2. p. 80. l. 17
315

DENYS
d'Halicar-
nasse

quence, il s'étoit introduit une Eloquence insupportable, d'une hardiesse théâtrale, dépourvûë de doctrine, sans sagesse, sans littérature, sans connoissance des beaux arts ; laquelle néanmoins ayant surpris les auditeurs, s'étoit répandue par-tout, s'emparant des biens, des honneurs, & de tous les avantages qui n'étoient dûs qu'à la première, la chassant même de tous les lieux où elle avoit été reçue ; ou, si elle l'y souffroit encore, ce n'étoit que comme une concubine impérieuse souffre la legitime épouse dans la maison d'un mari perdu & déréglé. Enfin, soit que le tems, qui sauve l'innocence & découvre la vérité, sauve aussi les études, les arts, & toutes les bonnes choses ; soit qu'une révolution naturelle ramene quelque-fois l'ancien tems ; soit que l'émulation des hommes se réveille comme d'elle-même, après qu'elle a été assoupie pendant quelques années ; soit plutôt que ceux qui gouvernent, la réveillent par leurs exemples & par des récompenses : par quelque cause que ce fût, on avoit vû depuis peu renaître l'ancienne & la saine Eloquence, pour raison de quoi, on ne sauroit, selon

lui, ni trop féliciter son fiécle, ni assez louer ceux qui ont contribué à un si heureux changement. Mais il dit, DENYS d'Halicarnasse.
 que laissant là cet éloge, parce que tout le monde le peut faire aussi-bien que lui, il s'arrête à ce qui peut de plus en plus avancer ce changement, c'est à dire, à examiner qui ont été les plus habiles Orateurs de l'antiquité, & les Ecrivains les plus estimables; quel a été leur caractère, soit dans la vie, soit dans les discours; par où ils ont plû davantage, & ce qu'il y a dans chacun à prendre ou à laisser. Rien ne peut être, selon lui, ni plus propre, ni plus nécessaire, que ces réflexions, à ceux qui étudient cette partie de la Philosophie, & cette Eloquence d'usage qui a toujours mérité l'estime & l'amour des honnêtes gens. A tout cela, Denys d'Halicarnasse ajoute, que de sa connoissance, c'est un sujet qui n'est pas commun, ou plutôt, que personne ne l'a encore traité; du moins, qu'il n'a point trouvé d'Auteur qui en ait parlé, quelque recherche qu'il en ait faite.

Telles étoient les vûes de ce savant Maître dans les ouvrages dont j'avois à parler; à quoi je n'ai plus rien à

DENYS ajouter, sinon qu'André Schott dit,
d'Halicar- que la Lettre de Denys d'Halicar-
nasse. nasse à Ammée, & ses Vies des Rhé-
reurs, peuvent donner du jour à la
Rhétorique d'Aristote.

L U C I E N

DE SAMOSATE,

*Mort quelque tems après Marc
Aurèle , qui mourut l'an de
Jesus-Christ 180.*

JE donne place à Lucien dans cet LUCIEN.
Ouvrage , parce qu'il en a fait un , T. 2. p. 438.
qui , par son titre , promet des pré- de l'Edition de
ceptes aux Orateurs ou aux Rhéteurs. Saumur.
D'Ablancourt , dans sa Traduction ,
rend ce titre par celui de *l'Orateur ri-*
dicule ; mot à mot , c'est *Le Maître*
des Rhéteurs , ou *des Orateurs* : mais Πητόρος δι-
je crois que pour en donner une juste δάσκαλος.
idée , il faut dire , *Le Rhéteur ridi-*
cule.

La raison qui a fait choisir au Tra-
ducteur françois le premier de tous
ces titres , lui a fait dire aussi dans
l'argument , que *cet Ouvrage de Lucien*
est proprement une satire contre quelque
particulier qui l'avoit offensé , & qu'il
tourne en ridicule pour s'en venger.
L'argument , dans la version latine ,
dit que *c'est un ouvrage instructif , fait*

LUCIEN. *en faveur des jeunes gens qui aspirent à l'Eloquence, leur apprenant que de deux chemins qu'on peut se proposer pour y parvenir, il n'y en a qu'un qui y conduise; c'est le travail & l'application; au lieu que celui qui n'y conduit pas, c'est l'ignorance & l'effronterie. C'est pourtant celui que l'Auteur nous conseille de prendre; mais c'est un conseil ironique. Il nous promet en récompense, non pas l'Eloquence de Platon, d'Isocrate, ou de Démosthène; Elle étoit bonne de leur tems, & nous sommes, dit-il, aussi éloignés de leurs mœurs que de leurs siècles, mais l'Eloquence des Orateurs modernes, dont il nous fait le caractère, prenant pour la décrire, comme dit d'Ablancourt, le contre-pied de la véritable Eloquence. Il nous représente la route qu'il faut prendre pour y parvenir; non pas comme longue & difficile, mais toute unie, & même toute couverte de fleurs. Qu'importe que Démosthène en ait pris une autre, aussi-bien que tous les grands Hommes de l'antiquité? Personne ne s'avise maintenant de les suivre; & par le nouveau chemin que l'on prend, plusieurs s'étant acquis beaucoup de réputation*

triomphent sur le théâtre de l'Eloquence, sans avoir jamais travaillé. LUCIEN.

On fait ce que les hommes sages & éclairez peuvent opposer à cette doctrine ; mais Lucien continuant sur le même ton, fait regarder comme des rêveries tout ce qu'ils disent. Aussi nous les représente-t-il sous le personnage allégorique d'un homme fort & robuste, & d'une mine grave & sévère, qui s'offre aux amateurs de l'Eloquence, pour les conduire dans ce chemin fréquenté autre-fois par les Platons & les Démosthènes, mais à présent tout couvert de ronces, quoiqu'on y remarque encore les vestiges de ces grands Hommes. Ce Guide vous avertit que de s'écarter de ce chemin, c'est se jeter dans des précipices ; il ne vous présente que les harangues des Anciens, d'une Eloquence mâle & vigoureuse, pour les imiter ; il vous assure que vous ne réussirez que par l'étude ; il ne vous parle que de veilles & de travaux à essuyer, dont il mesure même la longueur, non par mois ou par années, mais par lustres ou par olympiades, exigeant de vous, pendant ce tems-là, une vie frugale, ou plû-

LUCIEN.

tôt une privation totale des plaisirs , & un éloignement general de tout commerce. Mais ce donneur d'avis est un homme qui radote , à parler dans le sens de Lucien , & il se moque , de nous donner de pareils conseils ; comme si un jeune homme de qualité ou de quelque consideration , devoit , pour devenir éloquent , imiter le fils d'un simple fourbisseur , tel qu'étoit Démosthène ; ou comme si une methode qui étoit bonne du tems de Philippe , pouvoit l'être encore aujourd'hui. Voulez-vous m'en croire , dit notre Auteur , quittez - moi ce bonhomme avec ce chemin raboteux , & prenez l'autre voye qu'on a découverte depuis peu.

Pour nous conduire dans cette autre voye , Lucien nous présente de même un personnage , ou réel , ou allégorique , homme de bonne mine , vêtu à la mode , d'une contenance , d'un port qui convie à le suivre , & d'une Eloquence qui charme. Aussi n'a-t-il été nourri que de nectar & d'ambrosie. Ce qui pourtant plaît davantage en lui , c'est sa modestie. Il ne s'estime que le plus grand des Orateurs , & il compte de l'emporter autant sur

les autres , que la trompette sur la flûte. Pour devenir donc éloquent , on n'a qu'à suivre ses avis. Premièrement , dit-il , je me mocque du savoir & de l'étude, l'Eloquence étant quelque chose au-delà ; & il n'est pas si nécessaire d'être savant , que d'être hardi. Ainsi bannissant cette pudeur importune qui donne mauvaise opinion de soi , ayez la démarche fiere , un habit & une suite magnifique , avec cela de beaux mots & des phrases à la mode ; forgez-en de nouvelles au besoin , pour braver l'usage & toutes les regles. N'allez pas vous mettre en peine de traiter votre sujet , parlez de tout indifféremment , sans aucun égard , ni à l'ordre , ni à la matiere. Sur-tout dans Athéne , ne manquez pas d'alléguer les coutumes des Indes , ou du moins de rappeler la memoire des vieilles chroniques ; du mont Athos percé ; de l'Hellespont enchaîné ; du Soleil obscurci par une multitude de traits ; des Rivières taries par les armées ; & ne vous préparez jamais pour parler. Ayez une forte cabale pour vous prôner ; célébrez vous-même vos propres loüan-

LUCIEN. » ges ; ne louiez que vous ; & ce qui
 » vaut encore mieux , si les autres di-
 » sent quelque chose de bon , ne man-
 » quez pas de le décrier comme mau-
 » vais , ou de dire qu'ils l'ont déro-
 » bé. Voilà ce qu'il faut faire en pu-
 » blic , tandis qu'en particulier , vous
 » passerez le tems au jeu & dans la
 » débauche.

Quelles que soient ces leçons , il ne
 faut pas s'imaginer qu'on ne les ait ja-

Juven. Sat.
7. v. 114 Tra-
duct. du P. r.
Tart.

» mais mises en pratique. Emilius , dit
 » Juvenal , ne prend pas beaucoup de
 » peine à travailler ses plaidoyers , &
 » néanmoins il gagne tout ce qu'il
 » veut. D'où vient ? Il est meublé ma-
 » gnifiquement . . . Qu'un Avocat soit
 » vêtu d'écarlate , ou d'une belle ve-
 » ste de couleur d'améthiste , cela fait
 » la vogue . . . Quand les plus cete-
 » bres Orateurs reviendroient au mon-
 » de . . . Cicéron tout le premier . . .
 » ils ne gagneroient rien , s'ils ne fai-
 » soient briller à leurs doigts des ba-
 » gues de prix . . . Paulus avoit toujours
 » au doigt quelque gros rubis , qu'il
 » venoit de louer : aussi avoit-il tou-
 » tes les grandes affaires. Il n'en al-
 » loit que fort peu à Basilus. Com-
 » ment voudroit-on qu'un homme se

mal vêtu eût été éloquent ?

“ LUCIEN.

Mais sans aller si loin chercher des exemples, l'Homme admirable qui donne les avis que j'ai rapportez, se propose lui-même comme un exemple vivant de l'Eloquence qu'il nous conseille d'étudier. En effet, dit Lucien, si vous le croyez, vous réussirez comme lui. Pour moi, ajoute-t-il, je ne me sens ni assez d'esprit, ni assez de courage pour le suivre ; à vous l'honneur.

Tel est, sur la matiere que je traite, le petit Ouvrage de l'ingenieux Auteur dont il s'agit maintenant. Que ce soit, après cela, une satire de quelque particulier, comme le dit d'Ablancourt, ou la satire generale des Maîtres & des Orateurs de son siècle, comme le veut Jaques Mycillus dans l'argument qu'il a mis au-devant de ce Dialogue traduit en Latin par Pirckeimer ; c'est constamment une satire instructive. Elle apprend aux jeunes gens, qu'on ne devient Orateur qu'en se donnant beaucoup de peine ; elle apprend aux Maîtres, qu'ils ne doivent point flatter leurs Eleves ; elle apprend aux Peres & aux Meres, qu'ils ne doivent point se laisser tromper ; enfin elle apprend

LUCIEN. aux Orateurs , que lors même qu'on a beaucoup d'expérience , l'Eloquence demande encore bien des soins ; qu'elle est fondée sur un solide savoir ; qu'elle doit être dans le goût des Anciens ; qu'elle est dégagée des digressions inutiles ; qu'elle est ennemie des vains ornemens. On ne peut douter que ce ne soit là le jugement de Lucien , & que son jugement ne soit d'un grand poids. Ses Ecrits parlent avantageusement pour lui , & nous font connoître qu'on ne peut mieux entendre la perfection de l'Eloquence , outre que les habiles gens lui rendent ce témoignage.

*Docteur en
Medec. Profes.
en langue grec-
que à Saumur.*

Jean Benoît, entre autres, dans sa Préface sur Lucien, dit qu'on regarde cet Auteur comme un vrai modele de l'Eloquence Attique ; que sa diction a tous les agrémens possibles ; qu'il a tant d'esprit , qu'en fait de style ; c'est un Protée pour prendre toutes sortes de formes , ou un Cameleon pour se donner toutes sortes de couleurs : qu'il est grave & sérieux ; qu'il est plaisant & agréable ; qu'il a de la force & de la douceur ; qu'il a le talent de s'élever lorsqu'il traite de grandes choses ; qu'il fait s'abaisser dans les pe-

tites ; qu'il est ami de la clarté , & **LUCIEN.**
 qu'il n'a que quelques obscuritez affectées avec esprit.

On lui reproche , à la vérité , de grands défauts , l'impiété , l'irreligion , la corruption des mœurs ; mais ces reproches , qui ne sont que trop bien fondez , ne tombent point sur le petit Ouvrage dont j'ai donné l'idée : il n'y paroît rien de semblable , & on le lit en sûreté.

Lucien étoit de Samosate , capitale de la Comagène , & n'étoit pas de grande naissance. Son Pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir , résolut de lui faire apprendre un métier ; mais comme les commencemens ne lui en furent pas favorables , il se jetta dans les lettres. Il a vécu quatre-vingt-dix ans , depuis le regne de Trajan & au-dessus , jusques au-delà de Marc Aurele (1).

(1) Lucianus & | duntur. *Petav. Ra-*
 Apuleius circa hæc | *tion. Temp. l. 6. p. 51.*
 tempora vixisse cre- | *in 12.*



HERMOGE'NE

*Mort au commencement du troi-
sième siècle.*

HERMO-
GE'NE.

*Gasp. Laur.
in Hermog. Ep.
Nuncup. p. 4.
Philost. de vit.
Sophist. l. 2.
p. 575.*

Ibid.

HÉRMOGÈNE étoit de Tarse en Cilicie , & vivoit sous l'Empereur Marc Antonin , qui fut curieux d'aller l'entendre faire ses leçons , l'entendit , en fut charmé , & lui fit de grands presens. Qui ne seroit curieux d'entendre un homme de quinze ans expliquer les préceptes de Rhétorique d'une manière digne des plus grands Maîtres ? C'étoit l'âge de ce Rhéteur , selon Philostrate , lorsqu'il se mit à professer ; & , ce qui n'est pas moins surprenant , il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il composa sa Rhétorique , qui est , à proprement parler , la quintessence du sens commun. Mais , par un événement dont on ne peut guères rendre raison , à l'âge de vingt-quatre ans il devint stupide , & sa stupidité dura le reste de sa vie. Après sa mort , on lui trouva le cœur tout velu , & d'une grosseur énorme. Ce fut peut-être la cause de sa démence. C'est

aux Naturalistes à nous dire ce qu'ils en croient. Cet événement fit dire de lui, non-seulement ce que dit Platon, que ceux qui vieillissent sont deux fois enfans, mais qu'il étoit enfant dans sa vieillesse, comme il avoit paru vieillard dans son enfance. On disoit aussi qu'on voyoit bien par son exemple, que l'Eloquence avoit des ailes, puisqu'elle l'avoit abandonné.

HERMO-
GENE.Antioch. Se-
phist. apud
Philost. ibid.

Idem ibid.

Au reste, son ouvrage n'a rien qui ne contribué à sa gloire & à l'utilité des lecteurs. C'est la pensée de Vossius, lorsque, dans ses Institutions oratoires, il fait profession d'expliquer Hermogène, comme il y explique les Maîtres les plus fameux. Il préfère, à la vérité, les lumières qu'Aristote donne touchant l'Exorde, à celles que donnent Cicéron & Hermogène : il avoue néanmoins qu'on trouve dans ce dernier ce qu'on ne trouve point dans le premier, & qu'il sert même à l'éclaircir.

Voss. Instit.
Orat. tom. 1.
p. 143.

Ibid. p. 347.

Le jugement qu'en a porté le Bibliographe anonyme, revient à la pensée de Vossius. Il place avec honneur Hermogène, immédiatement après Aristote, trouvant qu'il a traité avec beaucoup d'étendue & de netteté tou-

Bibliog. Hi-
stor. Polir. Phi-
l. Curios. p.
28. & 29.

HERMO-
GENE.

tes les matieres de Rhétorique ; que tout ce qu'il dit est fondé sur les principes du Philosophe , que c'en est un Commentaire , & qu'on peut le lire comme tel , après avoir lû Aristote : qu'on l'accuse , à la verité , d'être descendu dans de trop petites minuties , parce qu'il divise beaucoup sa matiere ; mais qu'il est très-utile à tous ceux qui veulent s'instruire.

*Morhof. 10m.
2. l. 6. n. 5.*

*Proleg. in
Phot.*

*Trapez. in
Rhet. p. 78. &
232.*

Selon Monsieur Morhof , Hermogène l'emporte sur Denys d'Halicarnasse , & selon André Schott , il l'emporte même sur Cicéron & sur Aristote , pour l'explication des caracteres du discours. Georges de Trébizonde va plus loin , & il en fait tant d'estime , qu'il le suit dans sa Rhétorique préferablement à Aristote , jusques là qu'il ne fait souvent que le traduire , comme il en avertit lui-même dans le corps de son ouvrage , & par des notes marginales.

*Préf. de la
Comp. de Cic.
& de Demosth.
p. 6. 7. 8.*

** De ludicr.
dist. p. 260.*

Le Pere Rapin & le Pere Vavasseur * sont d'accord dans le jugement qu'ils font de cette partie d'Hermogène où cet Auteur traite de la difference des styles , que je viens d'appeller les caracteres du discours. Le premier dit que ce Rhéteur lui paroît

des plus exacts & des plus methodiques ; le second convient qu'il y a plus de finesse dans les divisions que dans celles des autres , & qu'elles sont plus instructives. L'Auteur lui-même croit avoir dit sur cet article ce que personne n'avoit dit avant lui. Mais le Pere Rapin ajoute , qu'Hermogène n'a traité que les divers caracteres du discours , & il ne faut qu'ouvrir le livre pour se convaincre du contraire.

HERMO-
GENE.

Ibid.

Aussi un Rhéteur anonyme dit que l'ouvrage de cet Auteur comprend toute la Rhétorique , & qu'il y a profité de ce qu'Aristote & les Disciples d'Isocrate avoient de meilleur ; qu'il a aussi tiré des lumieres d'Hermagore , de Denys d'Halicarnasse , d'Aristide , & de plusieurs autres.

Script. grac.
anonym. ex Bi-
blioth. Vatic.

Je ne sai sur quoi l'on se fonde pour dire que *Sturmius* avoit infatué l'Allemagne de son Hermogène. Je trouve que cet Auteur dit que quiconque fait les trois livres d'Aristote , les trois de l'Orateur , & ceux d'Hermogène , n'a plus besoin de rien apprendre sur ces matieres , & c'est un sentiment où je ne vois rien d'outré.

Sturm. Com-
ment. in par-
tit. orat. Cic.
p. 172.

Melchior Junius nous avertit qu'il faut du jugement pour lire les ouvra-

Jun. Method.
Eloq. compar.
c. 4. §.

ges de ce Rhéteur ; parce que , comme il le dit lui même , il comprend quelque-fois sa pensée en un mot , & qu'il y joint peu d'exemples : mais il merite d'être lû , dit Junius , pour la beauté de ses préceptes , pour la brieveté même qu'il y garde , pour l'esprit qui y brille , pour le grand usage qu'on en peut faire , enfin pour la connoissance qu'il avoit & qu'il nous donne de Démosthène , qu'il propose toujours pour modele.

Gasp. Laur.
in Hermog. Ep.
nuncup. p. 2.
édir. de Gen.
1614.

Non-seulement il merite d'être lû [dit Gaspard Laurent , qui a donné une nouvelle version d'Hermogène , accompagnée d'un Commentaire , l'un & l'autre fort estimable , à parler generalement :] mais il ne faut cesser de le lire ; & c'est grand dommage , selon ce Commentateur , que l'ignorance de la langue grecque , jointe à la difficulté de l'ouvrage , l'ayent si long-tems fait negliger ; à quoi contribuoit aussi , dit-il , l'habitude où l'on étoit de lire *des Rhétoriciens de paille* , comme parle Hermogène , au lieu d'aller tout d'un coup à la source , c'est à-dire aux Auteurs originaux. Cette qualité d'Auteur original ne vient pas moins , selon lui , à Hermogène

gène qu'à Aristote, lesquels, à son avis, ont encore cela de commun, qu'ils ont écrit l'un & l'autre, non pour des enfans, mais pour des gens faits, qui traitent les affaires du Barreau, ou qui ont à traiter dans le Senat & dans de grandes Assemblées, les matieres les plus graves touchant le gouvernement des peuples, ou les interêts de l'Etat.

HERMO-
GENE.

Mais celui qui s'est le plus étendu sur Hermogène, c'est Nugnés. Cet Auteur n'outré point la matiere, quand il dit qu'*Hermogène est un Rhéteur d'un grand sens, qu'il a perfectionné ce qu'il avoit pris des anciens Maîtres, & qu'il y a beaucoup ajouté du sien*: mais il paroît l'outrer un peu, quand il avance que tous les Savans, d'un commun consentement, le préfèrent à tous ceux qui l'ont devancé. Il dit avec plus de vérité que plusieurs habiles gens se sont portez à l'expliquer par l'estime qu'ils en faisoient, & à y faire des Commentaires, ou à l'abreger pour leur commodité, & pour se faciliter le souvenir de ses préceptes. Il ajoute, qu'il ne s'est point trouvé de bon Interprete qui ait réussi à expliquer aucun Historien ou aucun Orateur,

*Nunn'sus. in
Rhet. l. 1.*

Ibid.

*Ibid. & l. 5.
p. 373.*

HERMO-
GÈNE.

» à moins qu'en l'expliquant , il n'ait
 » employé l'art d'Hermogène ; & qu'
 » en un mot , soit qu'il s'agisse d'in-
 » terpreter un Auteur , soit qu'il s'a-
 » gisse d'en juger , on fait tout ce qu'il
 » faut savoir , si l'on fait Hermogène.
 » Enfin , il croit qu'il n'y a point de
 » Rhétorique qu'on puisse préférer à
 » celle de ce Rhéteur , & qu'il y en
 » a peu qu'on puisse lui égaler. En ef-
 » fet , dit Nugnés , si , au jugement de
 » Cicéron , il n'y eut jamais de vrai
 » Orateur que Démosthène , & si on
 » ne peut , par aucune Rhétorique ,
 » mieux connoître tout l'art de l'O-
 » rateur grec , que par celle dont nous
 » parlons , il faut avouer que c'est la
 » meilleure de toutes les Rhétoriques.

M. Baillet,
 Ing. des Sav.
 tom. 1. p. 381.
 Enfans celeb.
 au chap. d'Her-
 mog.

A ces idées avantageuses , que tant
 de Critiques nous donnent d'Hermo-
 gène , on peut opposer ce qu'en a dit
 Monsieur Baillet , que l'érudition de
 ce Rhéteur ne fut jamais fort éten-
 due , ni peut-être jamais fort profon-
 de. Ce n'est pas tout : mais lorsqu'à
 l'âge de seize ans , ce jeune homme
 appelé pour enseigner la Rhétorique
 à Marc Aurele , dit à cet Empereur :
 (1) *Le Maître de Rhétorique qu'on vous*

(1) Ecce tibi, Rex , | gens , Orator atatem
 Rhetor institutoris e- | expectans.

donne, a lui-même besoin de Maître, & mon âge ne m'a point permis d'ap- prendre beaucoup de choses, Monsieur Baillet dit que c'étoit là, sans doute, une petite fanfaronnade dans la bouche d'Hermogène, & qu'à dire le vrai, c'é- toit une vérité qu'il auroit suivie s'il avoit eu plus d'esprit & plus de jugement. Con- cluons donc, ajoute-t-il, que c'est avec quelque sorte de justice que ce Rhéteur fut condamné à faire l'enfant dans sa vieillesse, pour avoir voulu contre-faire le vieillard dans son enfance.

Monsieur Baillet n'est pas le seul qui ait jugé peu favorablement de ce qu'Hermogène dit à l'Empereur; Philostrate (2), qui rapporte les paroles de ce Rhéteur pour un échantillon de son style, y trouve quelque chose de bouf- fon. Pour moi, je n'y vois ni bouffon- nerie ni fanfaronnade; j'y trouve seu- lement dans le grec quelques figures de mots, mais qui ne font point le caractère de son style. Au fond, une chose m'empêche de bien concevoir la décision de M. Baillet: c'est qu'il estime beaucoup Photius, & qu'il rap- porte, pour lui faire honneur, le té-

Idem tom. 2.

part. 1. pag. 8.

(2) ἰδὲ σοι, ἑφ, βα- | γυ δὲ λόγους, Πήγας ἱλι-
πλεῦ, Πήγας παιδαλῶ- | ρία, ὁ δὲ λόγους. Philost.
de Vit. Soph. p. m. 575.

HERMO- moignage que lui rend un homme qu'
GE'NE. il estime encore , je veux dire d'An-

*Proleg. in
Phor.*

dré Schott. Or le plus grand honneur
que fasse ce témoignage à Photius,
c'est de l'égalér à Hermogène , dont
il a suivi la methode ; plus subtile,
au jugement de Schott , que *celle tant
d'Aristote que de Ciceron; admirée, ajou-*
te-t-il , de beaucoup de gens , & suivie
de peu de personnes , qui sont Ulpien
& Denys d'Halicarnasse parmi les An-
ciens ; Georges de Trébizonde , Stur-
mius , Erythrée & Nugnés parmi les
Modernes. Il y a donc lieu de s'éton-
ner que Monsieur Baillet , qui rap-
porte ces paroles de Schott dans un ar-
ticle qu'il a donné à Photius , ne les
ait pas aussi rapportées pour Hermo-
gène ; & qu'à cet effet , il n'ait pas
donné de même un article particulier à
ce jeune Ecrivain , en le rangeant ,
non-seulement parmi les Rhéteurs ,
comme il avoit dessein de faire ; mais
encore parmi les Critiques , avec De-
nys d'Halicarnasse, avec Photius , Lon-
gin , Quintilien & plusieurs autres ;
puisque c'est de ce genre de littératu-
re dont il s'agit dans les paroles de

*Jug. des Sav.
tom. 2. part. 1.
pag. 2. 3.*

Schott. Certainement Monsieur Baillet
fait grand cas des critiques de Denys

d'Halicarnasse ; il appelle *de précieux* HERMO-
morceaux, ce qui nous reste de cet Au- GE'NE.

teur en ce genre. Or on peut mettre en fait, selon le témoignage de Schott, que celles d'Hermogène ne le cèdent point à celles de Denys. Ne doutons point que Monsieur Baillet, étant aussi juste & aussi ami de la vérité qu'il l'étoit, n'en eût parlé dans la suite comme je fais, s'il eût continué son ouvrage ; parce que, traitant des Maîtres d'Eloquence, il auroit regardé le jeune Rhéteur de plus près ; & qu'en lisant ses livres, il y auroit trouvé des preuves éclatantes d'un bon esprit, d'un jugement solide, & d'une érudition infinie.

Le premier de ces livres nous apprend à pratiquer, dans les matieres oratoires, ce qu'on recommande si fort dans les sciences, c'est à dire, à bien démêler & à bien établir les questions. L'Auteur explique pour cela comment dans chaque cause, il y a une ou plusieurs questions ; comment chaque question a un ou plusieurs chefs ; chaque chef une ou plusieurs preuves ; chaque preuve sa maniere de la traiter, son rang, son élocution, dont les figures ne sont, selon lui, que la moin-

HERMO- dre ou la dernière partie. Voilà ce que
GE'NE. Nugnés estime d'abord dans notre Au-

Nunnes. in
Rhet. l. 3. p.
247.

teur, & ce qui le lui fit préférer à
Aristote & à Ciceron. Il faut avouer
qu'en cela Hermogène a suivi la me-
thode d'Isocrate, & la methode d'I-
socrate sur ce point, n'est autre cho-
» se que la raison. J'ai coutume, dit
» ce grand Maître, d'avertir mes dis-
» ciples de voir avant toutes choses,
» quel doit être le dessein & de tout
» le discours, & de chacune de ses
» parties; après quoi je leur dis de
» chercher les preuves & les ornemens.

Sur ce principe, le premier livre
d'Hermogène est suivi de quatre au-
tres, intitulez *De l'Invention*. Les deux
premiers sont très-courts, & nean-
moins ils contiennent, l'un, tout ce
qu'il y a à dire de plus fin & de plus
solide sur l'Exorde; l'autre, ce qu'il
y a de beau ou de fort dans la Nar-
ration. L'on y apprend, sur les Exor-
des, que les meilleurs & les plus fré-
quens, consistent à confirmer ou à dé-
truire les préventions; que néanmoins
ceux qui expliquent les raisons que l'on
a, ou que l'on pourroit avoir, d'in-
tenter l'action, marquent de l'esprit,
lorsqu'on s'y prend bien; & que ceux

qui paroissent faits sur le champ , sont d'une grande force , sur-tout quand on peut faire voir que la question à décider est une chose déjà jugée. A l'égard de la Narration ; on y apprend qu'il faut la commencer , non par le fait , comme font les ignorans , mais par ce qui l'a précédé , si cela est lié & utile à la cause. Pour ce qui est du fait , il nous dit que l'Orateur l'étend plus ou moins , selon ses forces ou sa prudence ; mais que le grand art est d'en développer les causes & les raisons , en y joignant une vive représentation des choses ; parce que c'est de là que le récit tire sa force. C'est dans cette doctrine que , non-seulement Nugnés , mais encore Vossius ,

HERMO-
GENE.

croit trouver des lumieres qu'on ne trouve point dans les plus grands Maîtres.

Voss. Instit.
Orat. tom. 1. p.
347.

La Preuve fait la matiere du troisième livre. Hermogène , comme Aristote , en fait la base du discours , & la divise en argumens & en témoin . Sa methode de trouver les premiers , est facile. Il la réduit aux circonstances du lieu , du tems , de la maniere , des personnes , des causes , & des faits. Car de prétendre prouver ce que nous

avançons , parce que c'est une chose *honnête , utile , agréable* , ou parce qu'elle est *legitime* ; ce ne sont point là des argumens , si on l'en croit , mais des propositions qui ont besoin de preuves. A l'égard des exemples , des similitudes , des choses qui sont contraires , ou autrement opposées , ce ne sont , selon lui , que des ornemens de la Preuve. Il ajoute l'Art de conclure celle-ci d'une maniere oratoire , qui consiste à faire sentir que ce que nous disons est encore plus vrai dans le fait dont est question , que dans l'exemple ou dans la similitude ; & il remarque que rien ne contribuë plus à l'abondance & à la force du discours , que sa methode , une même proposition pouvant avoir plusieurs preuves ; chaque preuve plusieurs ornemens ; & chaque ornement plusieurs conclusions oratoires , si , par plusieurs circonstances , ce que nous disons est plus vrai dans le fait , que dans les exemples ou dans les similitudes.

Nunnes. Rhet.
l. 3. p. 247.

Je crois que Nugnés a raison de dire que cette methode est moins longue , moins embarrassée , en un mot , meilleure que celle d'Aristote , sinon que ce Philosophe , comme je l'ai dé-

ja remarqué, réduit aussi la sienne à **HERMO-**
un principe très-court, qui revient à **GE'NE.**

celui d'Hermogène. Mais je ne crois
pas que Nugnés ait raison d'avancer *Ibid. l. 5. p.*
que Cicéron dit que *le raisonnement dans* 373.

la methode d'Aristote n'a ni nerfs ni ai-
guillons ; Cicéron dit cela de la me-
thode des Philosophes, & celle qu'A-
ristote prescrit aux Orateurs, est plus
vive & plus serrée.

Enfin, dans le quatrième livre de
l'Invention, le jeune Rhéteur traite de
ces ornemens, que tout le monde re-
connoît pour tels, & entre autres de
deux manieres de s'énoncer, qui ont
toutes deux leur usage : l'une vive &
concise, par phrases coupées ; l'autre
diffuse & étendue par périodes, ou
par traits périodiques, lorsque voulant
dédire un fait par ses parties, ou
entasser plusieurs faits, vous poussez
un discours, ou par membres de pé-
riodes, ou par phrases plus courtes,
tant que la respiration peut aller ; in-
sistant sur la même chose par interro-
gations, ou par apostrophes, ou au-
tres figures, sans les changer, que
quand on change de trait, & qu'on
passe de l'un à l'autre, c'est à dire,
qu'on reprend haleine, & qu'on re-

HERMO-
GE'NE.

vient en quelque façon à la charge. Ce qui enleve quelque-fois les Auditeurs, & les ravit en admiration.

Si l'on ajoute à ces réflexions de l'Auteur, celles qu'il fait encore dans le livre précédent, tant sur la Réfutation, que sur la maniere differente de ranger ses argumens, selon qu'on parle le premier ou le second; comme aussi sur les définitions, quand il s'agit de la nature d'une action; sur les peintures vives; sur les fictions dans les raisonnemens, lorsqu'on y suppose ce qui n'est pas, pour mieux juger de ce qui est; enfin si l'on y ajoute celles qu'il fait encore dans ce quatrième livre sur l'Enthymème, sur l'usage des métaphores, sur l'épiphonème, sur le dilemme, & particulièrement sur ces adresses de l'Eloquence, que l'on emploie pour se faire entendre, lorsqu'il ne fait point sûr à dire ce que l'on pense, ou que la bien-seance ne le permet pas, ou qu'il y a plus de grace à ne le pas dire; si, dis-je, on considere toutes ces choses, il sera difficile de croire que jamais homme ait connu plus à fond la Rhétorique.

Pour ce qui est de ses livres, sur les divers caracteres du discours, ceux-

là peut-être n'en feront pas beaucoup d'estime, qui croient que quand on cherche l'Orateur parfait, on ne fait pas trop ce que l'on cherche; ou qui s'imaginent que ce n'est pas la peine d'être si exact & si poli dans la diction. Ce ne sont point les idées d'Hermogène sur ces articles; & celles que ce Rhéteur en a, peuvent établir celle qu'on doit avoir de lui-même.

Il nous dit déterminément, que ce qui fait l'Orateur parfait, c'est une juste *variation* du style, laquelle est, par conséquent, dans l'Eloquence, la chose du monde la plus importante. En quoi, certainement, cet Auteur ne se trompe pas. Cicéron y est formel, ainsi que Quintilien; & ces deux grands hommes conviennent tous deux que c'est là le véritable caractère du parfait Orateur.

Hermogène ajoute que cet Art de varier le style est aussi très-difficile, non-seulement à pratiquer, mais même à connoître ou à enseigner. En effet, la question est de distinguer dans les ouvrages, le Simple & le Mixte; le Doux & le Grave; le Grand & le Beau; le Vif & le Modéré; le Vrai & le Naturel; le Noble & le Pathé-

HERMO-
GÈNE.

tique ; le Fort ou le Moral ; d'en con-
noître la nature , les effets , les prin-
cipes , la maniere de les mêler.

Pour expliquer tout cela comme il faut , il est nécessaire , non seulement , de marquer en particulier le style de quelque Auteur , comme de Platon ou de Démosthène , mais de connoître en general la nature de tous les styles. Et néanmoins , comme on ne peut guères parler de Rhétorique sans exemples , & qu'on n'entreprend de parler des styles en general , que pour en appliquer les notions à chaque Auteur , il faut , dans cette explication , avoir toujours devant les yeux celui de tous les Orateurs qui a le mieux connu les styles , & s'en est servi plus habilement , tel qu'est Démosthène.

C'est l'entreprise du jeune Auteur. Sur quoi se servant d'une pensée de l'Orateur grec : *La promesse est grande* , dit-il , *en juge qui voudra par les effets* , bien assuré de ne recevoir que des louanges , pourvu qu'on se donne la peine de lire tout son Traité.

A dire vrai , c'est sur quoi le louent principalement tous les Critiques que j'ai citez. Je ne répéterai rien de ce que j'ai rapporté de ces Auteurs , &

j'observerai seulement que son Com-
mentateur * trouve qu'il parle mieux HERMO-
GENE.
de tous les styles, qu'aucun Rhéteur ;
que ce qu'il en dit est plus d'usage ;
qu'il en découvre l'art le plus caché ,
& qu'il en donne les vrais préceptes.

En effet, ceux qui avoient écrit
avant lui sur ce sujet, n'avoient point
établi des principes généraux ; & mê-
me, ne s'attachant qu'à des Auteurs
particuliers, ils n'en avoient pas fait
connoître entièrement le véritable ca-
ractère. Ils n'en avoient parlé qu'avec
beaucoup de confusion dans la me-
thode, & avec beaucoup d'incertitu-
de dans les principes. Ils distinguoient
le Grand, le Simple, le Mediocre :
mais ils ne nous apprenoient pas les
parties qui entrent dans ces caractè-
res. Au lieu qu'Hermogène donne l'i-
dée distincte du vrai Orateur, & dé-
veloppe en termes précis, & non par
des idées vagues, les rares qualitez
qui concourent à le former ; il expli-
que comment on peut atteindre à cha-
cune, & donne l'art d'en faire un ad-
mirable composé.

C'est pourquoi le Commentateur
veut qu'on entende bien cet Auteur,
qu'on le médite, qu'on le comprenne.

Gasp. Laur.
Epist. Nuncup.
in Hermog. p.
6. &c. passim
ubi de Form.

Idem, Com-
ment. in c. 1.
l. 1. de Form.
p. 120. 121.
& Hermog.
ipse lib. 1. de
Form. c. 1. p.
242.

Gasp. Laur.
in c. 1. l. 1. de
Form. p. 121.
ad calc.

HERMO-
GÈNE.

qu'on le pénètre , qu'on pratique les regles , & qu'enfin en les pratiquant , on se souviennne de ce que dit Ciceron , que *l'Eloquence est également différente du langage des Philosophes , du style des Poëtes , de celui des Historiens , & de celui des Sophistes ou des Déclamateurs.*

Hermog. p.
305. 310.
351. 353. &
388. &c.

Ce qu'Hermogène nous dit, par exemple , du *Beau* dans le discours , est incomparable. Il nous montre premièrement , la nécessité de joindre , non-seulement la grandeur à la clarté , mais encore la beauté & l'harmonie à la grandeur , afin de bannir la rudesse , qui rendroit le discours désagréable , quoique cette rudesse soit bonne dans le style sévère. Après quoi , il nous apprend ce que c'est que la beauté , & l'on y voit avec plaisir la différence des beautés solides , qui ne peuvent changer de nature , d'avec les beautés qui peuvent devenir frivoles , si les premières ne les soutiennent.

Qu'est-ce que la beauté solide dans le discours ? il en faut juger par celle du corps. C'est un assemblage heureux , ou un mélange bien entendu , une juste proportion des parties qui doivent le composer , avec un certain air , ou

une grace sensible, qu'on appelle proprement *embonpoint* dans le corps, & que par métaphore, on peut appeller *coloris* dans le discours, provenant, dans l'un, de la pureté du sang qui coule dans les veines, & dans l'autre, des mœurs qu'on a l'habileté d'exprimer dans ce qu'on dit. Cette idée de la beauté revient, selon Hermogène, à celle que Platon en a donnée. Mais pour la comprendre, il faut aussi, selon lui, connoître distinctement deux choses; premièrement *ces parties*, qui sont les styles; en second lieu, *ces mœurs* dont il parle, & qui ne sont pas une chose aisée.

Pour ce qui est des beautés qui passent quelque-fois pour frivoles, & qui le sont en effet, quand elles sont seules, ou lorsqu'on les emploie mal à propos: mais qui ont pourtant un vrai mérite, quand on en use bien, ce sont ces beautés, & presque toutes ces figures de diction, les membres égaux, les consonances, l'arrangement & l'assemblage des termes, les répétitions des mêmes mots à la fin ou au commencement de plusieurs membres, ou en toute autre manière, les gradations, les distributions, les

HERMO. transpositions, le nombre, l'harmonie, & autres choses, qu'on regarde quelque-fois, avec raison, comme un véritable fard, & quelque-fois comme un ajustement legitime, qui donne du relief à la beauté naturelle.

CR'NE.

Hermogène explique si bien toute cette matiere, & toutes les differences du style, il les explique par des principes si clairs, avec tant d'ordre & avec tant d'art., qu'on ne conçoit point qu'il y ait autre chose, ni à dire, pour faire connoître parfaitement l'Eloquence; ni à faire, pour devenir un véritable & parfait Orateur. C'est le sujet de ses deux livres sur les Idées du discours, lesquels montrent bien qu'on peut savoir ce que l'on cherche, lorsqu'on cherche l'Orateur parfait, & qu'il y a des regles pour le devenir, s'il y avoit des esprits qui, avec les dispositions necessaires, voulussent s'en donner la peine, comme Démosthène se la donna. Car de dire que cet Orateur ne s'amusa point à tous ces préceptes, c'est dire, selon Denys d'Halicarnasse, que ceux qui excellent dans l'écriture, n'ont jamais appris à former les lettres.

Outre toutes ces regles, notre Au-

*Dion. Halic
πρὸς τὴν ὁμιλίαν.
ὁμιλ. p. m. 30.
lin. 13. 32. &
pag. 31. lin. 2.
3.*

teur en co:çoit encore d'autres bien plus importantes, touchant l'art & la maniere de se servir des précédentes, selon le tems, le lieu, les personnes ou les affaires. Il promet d'en donner un Traité particulier, trouvant que le sujet le merite; & il ne fait point difficulté de dire, qu'un pareil Traité est une chose qui passe presque les forces humaines, & qui tient du divin; il se flatte néanmoins d'y réussir autant qu'un homme en pouvoit être capable.

HERMOGÈNE.

Hermog. de Form. l. 2. c. 9. p. 464. 465. 466.

Son Commentateur semble croire d'abord que ce Traité est cette partie du second livre des Idées, où il est question du discours d'usage, & des principaux Ecrivains qui y ont excellé. Il reconnoît néanmoins dans la suite, qu'Hermogène avoit fait un autre livre sur cette matiere, lequel n'est venu jusqu'à nous que fort imparfait. C'est en effet ce qu'il faut reconnoître. Car l'Auteur promet deux choses dans ses livres des Idées; la premiere, d'expliquer en general la nature de tous les styles; la seconde, d'examiner, selon ces regles generales, le style des bons Auteurs en particulier: après quoi il promettoit cette méthode, qui de-

Gasp. Laur. in c. 9. l. 2. de Form. p. 178.

Ibid. p. 180.

Hermog. lib. 1. de Form. c. 1. p. 242.

Idem l. 2. de Form. c. 9. p. 466. 467.

Idem pag. 466. & 488.

HERMO-
GÈNE.

voit être son ouvrage favori , & où il devoit parler de l'usage de l'Eloquence.

Il est vrai que son habileté paroît dans ses réflexions sur chaque Orateur ; on le verra , quand il sera question de rapporter sur cela ses jugemens. Ce devoit être néanmoins tout autre chose dans son Traité de la Méthode , dont , selon qu'il me paroît , nous n'avons plus que quelques restes , où l'on retrouve encore l'esprit , le goût , l'intelligence de l'Auteur ; mais non pas ces liaisons , cette conduite , cet ordre entre les parties , que l'on remarque dans ses autres ouvrages. Ce ne sont que des morceaux détachés , ou les membres reconnoissables d'un Maître habile , mis en pièces.

Que s'il faut juger du prix de ce que nous avons perdu , par les autres ouvrages , par le soin qu'il prend de nous y promettre celui-ci , par l'exposé qu'il fait en un endroit de ce qu'il y devoit exécuter , par le peu qui nous en reste encore , on peut dire sûrement que c'est une perte irréparable. Convenons néanmoins que , quelque chose qu'Hermogène eût dit

dans ce livre , sur la matiere qu'il y HERMO-
GENE.
traitoit , il n'étoit pas possible qu'il
dît tout ; le jugement & la prudence
de l'Orateur auroit toujours eu de quoi
s'exercer ; ainsi la perte de sa Metho-
de ne leur laisse qu'un peu plus à
faire.

Tout ce que je remarquerai à l'oc-
casion de ce qui nous reste d'un ou-
vrage si précieux , est qu'on accuse
l'Auteur d'avoir été mauvais plaisant ,
& on en donne un exemple dans le
compliment qu'il fit à Marc Aurele ,
& que j'ai rapporté. Philostrate (3)
dit qu'il y ajouta d'autres choses pro-
pres à divertir , & dignes d'un hom-
me qui cherche à faire rire ; néan-
moins l'idée qu'il donne de la raille-
rie , ne contient rien que de fort ju-
ste , & qui ne soit de bon sens. A
quoi j'ajoute que cet Auteur , con-
damnant Démosthène pour avoir men-
ti deux fois contre son ennemi , ne
laisse pas de dire dans la suite que l'O-
rateur peut mentir hardiment , quand
son mensonge est favorable à ses au-
diteurs , & qu'il est sûr que personne

*Hermog. lib.
de Meth. c. 34.*

*Hermog. lib.
de Meth. c. 19.*

(3) Alia multa dis- | *lestr. de Vit. Soph. p.*
sertavit , atque ita le- | 575.
pida ac scurrilia. *Phi-*

HERMO
GÈNE.

ne le relevera. Quintilien est de même sentiment. Ce qui fait voir que, si après le péché, il y a encore dans le cœur de l'homme quelques restes de la droiture que Dieu y avoit mise, pour nous faire condamner le mal, l'homme pourtant abandonné à lui-même, n'est plus ni assez fort, ni assez éclairé pour condamner également le mal par-tout où il se trouve.

ARISTIDE

Plus ancien qu'Hermogène.

PHILOSTRATE parle d'un Rhé-
 teur nommé Aristide, qui, selon
 le Pere Petau, fleurissoit sous Adrien.
 Il paroît par Philostrate, qu'il fleuris-
 soit encore sous Marc Aurele. C'étoit
 un homme fort exact dans ses discours;
 jamais Sophiste n'eut plus d'art, ni
 peut-être plus de vanité. Il se prépa-
 roit avec soin, & demandoit qu'on
 l'applaudît, sinon il se mettoit en co-
 lere, Il se peut faire que c'est celui
 dont j'ai à parler, & dont Hermo-
 gène avoit profité. Je ne le mets pour-
 tant qu'après, à cause que c'est un
 des Rhéteurs Grecs dont Alde a fait
 un recueil, & dont j'ai crû devoir
 parler tout de suite, puisqu'on les
 trouve dans le même volume, & qu'il
 n'y a pas grand chose à dire d'eux.

*Philost. de
vit. Soph. p.
578.**Ration. temp.
t. 2. p. 50. in
12.**Philost. ibid.
p. 581.**Idem ibid. p.
579.*

Les ouvrages de tous ces Auteurs
 sont parvenus jusques à nous, ou en-
 tiers, ou en partie. Mais si l'on avoue
 qu'ils ont tous leur merite, & qu'ils
 sont dignes de loüanges, on nous aver-

*Morhof. l. 6.
n. 7. p. 343.*

ARISTIDE tit en même tems , qu'ils n'approchent pas de la gloire de Platon , d'Aristote , de Denys d'Halicarnasse , d'Hermogène , de Longin , & de Démé-

Le P. Rapin, Comp. de Cic. & de Démost. p. 6. 7. 8. trius. C'est pour cela que le Pere Rapin & le Pere Vavasseur* ne reconnoissent guères que ces cinq ou six Au-

** Vavass. de lud. dict.* teurs qui se soient signalez sur tous les autres parmi les Grecs , ou qui soient dignes de consideration.

Ce qu'il y a de certain , c'est que l'ouvrage d'Aristide est absolument dans le goût des deux livres d'Hermogène sur les idées. L'Auteur s'y propose d'y expliquer divers caracteres du discours , & les principes qui produisent ces caracteres , excepté qu'en un endroit , il prend occasion de parler des diverses hypothèses , & de quelques manieres de se louer soi-même dans le besoin , sans se rendre odieux. Il a fait un Traité particulier du style simple , & c'est proprement l'analyse du style de Xenophon , qui en a eu une grande connoissance , & a excellé dans l'usage qu'il en a fait. C'est ainsi qu'Hermogène a fait particulièrement l'analyse du Grand , & a soutenu ses préceptes par des exemples tirez de Démosthène. On voit par ce

Trairé d'Aristide, qu'il n'y a pas moins de difficulté à faire un discours dans le goût de Xenophon, & à conserver ce caractère sans se démentir, qu'à en faire dans toute autre sorte de style. Il faut convenir qu'il y a des réflexions fort utiles dans cet Auteur ; mais il n'est pas assez methodique, & ne rappelle pas assez ce qu'il dit aux principes generaux. Il est bon de le lire, parce que l'estime qu'on en peut faire, contribué à faire estimer Hermogène encore davantage.

ARISTIDE.

A P S I N E' S.

APSI NÆ'S.

Plus ancien qu'Hermogène.

Voss. d. Nat.
Rhet. p. 116.

AVEC Aristide, il y a dans le recueil des Rhéteurs Grecs un ouvrage justement intitulé : *La Rhétorique d'Apfinés*. A ce titre general du livre, on a joint celui du premier chapitre, qui est *de l'Exorde*, & on a fait regner ce dernier titre au haut de toutes les pages, de sorte qu'on croiroit qu'il n'est question que de l'Exorde dans tout l'ouvrage : cependant l'Auteur y traite des autres parties du dis-

APSINE'S.

cours , comme aussi de diverses manieres d'entrer en matiere dans chacune de ces parties , & d'exciter la compassion quand il le faut. Il y parle de la Diction , de l'Action , de la Memoire. Il nous represente la Diction comme une des choses dont il faut avoir plus de soin , montrant que c'est ce qui fait valoir les pensées & les raisonnemens. Il ajoute que les Orateurs & les Poëtes fameux s'y sont fort attachez , & qu'ils n'ont jamais negligé ni le choix , ni l'arrangement des mots , ni le nombre , ni l'harmonie , qui se fait sentir , dit-il , aux animaux mêmes , quoique privez de raison. Et ce ne sont pas les Sophistes , poursuit-il , mais les Philosophes , les Historiens , les Orateurs ; c'est Platon , Xenophon , Eschine , Antisthène , & Demosthène même , le Prince des Orateurs , qui s'y sont donnez des peines infinies. Cet Auteur s'étend sur l'importance de l'Action , & encore plus sur celle de la Memoire. Mais après tout , ses préceptes sur cela se réduisent à dire , qu'il faut beaucoup l'exercer , avoir de l'émulation , aimer la gloire , être attentif à ce qu'on veut apprendre par cœur , & avant toutes choses

choses , y mettre de l'ordre , & faire APSINE'S.
 en sorte qu'il y ait du nombre.

S O P A T E R ,

*Postericur à Plutarque , & même
 à Hermogène.*

UN e preuve que Sopater est po- SOPATER.
 stericur à Hermogène , aussi bien
 qu'à Plutarque , c'est qu'il cite ce der-
 nier dans son ouvrage , & qu'il a fait
 un Commentaire sur l'ouvrage de l'au-
 tre. A l'égard de ce qu'il a fait sur la
 Rhétorique , sa méthode paroît assez
 propre à former un Orateur , pour-
 vû qu'on ait d'ailleurs quelques prin-
 cipes. Il rapporte différentes causes ,
 ou vraies , ou feintes , qu'il explique
 en donnant des especes d'analyses des
 discours qu'on peut avoir fait dessus ,
 ou qu'on y pourroit faire. Ainsi , par
 exemple , il donne l'idée de la cause
 d'Alcibiade , accusé de vouloir se fai-
 re Roi. Il montre comment il faudroit
 s'y prendre pour la traiter ; & cela
 peut servir de modele pour une que-
 stion de fait. Il en fournit de même

SOPATER. sur toute autre sorte de questions, & sur les différentes difficultez dont elles sont susceptibles. Je n'en dois pas rapporter davantage ; puisque ce ne sont point des leçons nouvelles qu'il nous donne , mais des applications des préceptes qu'on trouve ailleurs.

ALEXANDRE

LE RHE'TEUR.

ALEXAN-
DRE.

IL est parlé d'un Alexandre dans Phi- *De vit. Soph.*
lostrate, mais je ne sai si l'ouvrage *p. 569.*
qui porte ce nom parmi les Rhéteurs
Grecs, est de lui. Il vivoit du tems
d'Antonin & de Marc Aurele. Il étoit
fils d'une des plus belles femmes qui
fut jamais, très-semblable à un por-
trait d'Helene, qu'avoit fait un Pein-
tre fameux, pour être mis à Rome.
Alexandre étoit aussi un très-bel hom-
me; son teint, sa barbe, les yeux,
les dents, les doigts, tout étoit d'u-
ne grace & d'une beauté merveilieu-
se; son geste & sa voix répondoient
à tous ces avantages. Il étoit aussi
très-éloquent, & capable de traiter
sur le champ un même sujet autrement
qu'il ne l'avoit préparé, lorsqu'une
occasion imprévûe l'obligeoit à re-
commencer ce qu'il en avoit déjà dit.
Avec de si grands talens, on ne dit
point pourquoi il fut surnommé *Pelo-*
platon, c'est à-dire *le Platon de Loïse.* *Sceptes Co-*
rinth. a/ud
Il y eut même un homme qui eut le *Philost. p. 71*

H ij

ALEXAN-
DRE.

courage de dire un jour, qu'il y trouvoit la boüe, & qu'il n'y trouvoit pas Platon. Mais cette parole fut relevée comme une preuve de l'indiscretion & du peu de jugement de celui qui l'avoit dite. Voila pour Alexandre le Sophiste, dont parle Philostrate.

A l'égard du Rhéteur, soit que ce soit le même, ou un autre, à moins qu'il n'ait fait autre chose que ce qui paroît de lui dans le recueil dont il s'agit, nous ne lui devons qu'un Traité des figures, assez succinct à la vérité, & qui néanmoins ne l'est peut-être pas assez. On y voit la différence des figures & des tropes, avec celle des figures de mots & des figures de pensées. Le Trope ne consiste, selon lui, qu'en un seul mot, dont il change la signification avec grace. Les figures consistent dans le tour, ou dans la construction de la phrase, ou dans l'ordre & la répétition des mots. Il réfute ceux qui prétendent qu'il n'y a rien à dire sur les figures. Leur raison est que tout discours est figuré de sa nature, parce que tout discours exprime les passions, les desirs, ou la disposition de l'ame; & nous marque qu'elle veut, qu'elle souhaite,

qu'elle commande , qu'elle délibère , qu'elle souffre , & autres choses semblables. Sur ce pied là , dit Alexandre , il n'y auroit point de différence entre un Orateur & un homme qui ne l'est pas ; il n'y en auroit non plus aucune entre un Orateur & un Orateur. Cependant les deux premiers diffèrent entre eux , parce que l'un dit les choses crûment , & l'autre les tourne. Les deux autres diffèrent aussi , parce que l'un tourne mieux que l'autre tout ce qu'il a à dire. Ce principe fait dire à notre Auteur , que ni l'interrogation , ni le doute , ne sont pas toujours des figures. Ce n'en est point une en effet , que de douter véritablement ; ce n'en est point une non plus que de vouloir effectivement savoir quelque chose de quelqu'un , ou de faire un serment : mais le serment , le doute , & l'interrogation , employez avec grace , où le commun des hommes ne les employe pas , sont de véritables figures. Aussi l'Auteur nous fait-il observer que l'usage des vraies figures en general , est de marquer l'importance des affaires & les mœurs de l'Orateur ; de cacher l'art ; de varier le discours ; de le rendre

ALEXAN-
DRE.

plus spirituel & plus agréable ; & c'est sans doute , ce qui ne convient pas naturellement au discours , puisqu'il peut très-bien subsister , sans avoir toutes ces qualitez.

Que si , pour satisfaire le lecteur , il faut entrer dans quelque détail des figures , cet Auteur fait consister celles de pensées , & qui ne dépendent pas de la diction , à préparer ce qui peut faire peine , ou à l'adoucir après qu'on l'a dit , ou à joindre ces deux choses ensemble ; ou à prévenir , avec quelque emphase , ce que l'adversaire ou l'auditeur peut opposer de plus fort ; ou à excepter d'une proposition ce qu'on ne peut pas prétendre ; ou à rendre raison de ce qu'on avance ; ou à entasser diverses choses les unes sur les autres ; ou à insister sur quelque-une des plus considérables ; ou à entrer dans des détails qui marquent soit la celerité , soit la lenteur ; ou à donner de l'ame & de la vie aux choses qui n'en ont pas ; ou à exprimer les mœurs des personnes ; ou à taire quelque chose , soit pour la faire plus grande , soit pour ne pas dire ce qui est assez connu , soit pour ne rien dire de honteux ; ou à dire les

choses par ironie ; ou à dire qu'on n'en veut pas parler, lorsqu'on en parle autant qu'il faut ; ou à adresser à une personne ce qu'on devroit adresser à l'autre ; ou à l'interroger ; ou à marquer du doute ; ou enfin à souhaiter, à faire des menaces, des imprécations, & autres choses semblables.

Pour les figures de diction, Alexandre regarde la période & ses parties, comme les premières figures de cette espèce. Il ajoute les diverses répétitions de mots, ou au commencement, ou à la fin, ou tout ensemble, à la fin & au commencement de diverses phrases, ou tout de suite dans la même, ou autrement, comme dans les gradations. Il y joint les Periphrases, les Pleonasmes, la suppression de quelque mot ; le retranchement des liaisons ; les changemens de nombre, ou d'autres choses ; l'usage d'un même mot en différens cas ; les transpositions ; les chutes semblables, ou les rimes, qui ont lieu dans la prose en Grec & en Latin ; la ressemblance des termes ; les antithèses ; l'égalité des membres ; la substitution d'un mot à l'autre, pour se corriger, & autres ornemens de cette nature ; sauf à voir

ALEXAN-
DAE.

dans la suite ce qu'il faut penser du
soin de ceux qui ramassent toutes ces
choses, pour en donner des préceptes
ou des exemples. Car Alexandre, qui
s'est donné la peine de réfuter ceux
qui prétendent qu'il n'y a rien à dire
sur les figures, n'auroit pas mal fait,
à mon sens, d'examiner s'il est à pro-
pos de s'arrêter si long tems sur cette
matiere.

M E N A N D R E.

ME'N A N D R E, dans ce que nous ME'NAN-
avons de lui, ne s'attache qu'à DRE.
nous donner des vûes pour toutes for-
tes d'Eloges, ou de Panégyriques. Il
commence par les Eloges de la Divi-
nité, & il descend après cela dans le
détail de tout ce qu'on peut louer,
comme sont les Villes, les Ports, les
Golfes, l'Eau, la Terre, les Oiseaux,
les differens Animaux, &c. Mais c'est
aller, non seulement contre la pen-
sée de Cicéron, qui croit que les pré-
ceptes du genre délibératif & du ju-
diciaire doivent suffire : C'est même
aller contre celle d'Aristote, qui dit
que l'Art s'en tient aux préceptes ge-
neraux, comme il paroît par la Me-
decine, sans descendre dans le parti-
culier. C'est enfin ne pas se souvenir
que dans l'Eloquence, il faut laisser
beaucoup de choses au genie, qui peut
toujours trouver beaucoup plus que
les préceptes ne lui sauroient appren-
dre. Eh ! quand auroit-on fait, s'il fal-
loit que l'Art descendît dans tous ces
détails !

H. v

MINU-
CIEN.

MINUCIEN,

environ du tems d'Aristide.

*Voss. de Nat.
Rhet. p. 116.*

POUR Minucien, nous n'avons plus de ce Rhéteur qu'un morceau de Rhétorique touchant les preuves ; il est d'environ quatre pages *in folio*, & ne contient que ce qu'on trouve de plus commun dans toutes les Rhétoriques ; savoir, qu'il y a des preuves sans art, & qu'il y en a d'artificielles ; que parmi les artificielles, il y a des moyens d'exprimer les mœurs, d'exciter les passions, & d'établir la question ; que quelques-uns de ces derniers consistent en des raisonnemens, & d'autres en des exemples. L'Auteur joint à tout cela l'indication des sources où l'on cherche les argumens ; & il fait, sur différens sujets, l'application de ses regles. Ce sont des matieres qu'Hermogène & Aristote ont traitées ; on peut voir leurs sentimens, & s'y tenir.



C Y R U S.

CE que nous avons de Cyrus, n'est CYRUS.
pas plus important. Ce sont des
réflexions sur différentes questions qu'
on peut avoir à traiter, & sur la ma-
niere de s'y prendre. C'est un détail,
si nous en croyons les premiers Maî-
tres, où il n'est guères à propos de
descendre, puisqu'il doit suffire qu'on
en donne des regles generales. En tout
cas, cela rentre dans l'idée de ce qu'
Hermogène a fait sur les questions,
aussi bien que ce qu'a fait Sopater.

A P H T H O N E,

*A la fin du second siècle de l'E-
glise, ou au commencement
du troisième.*

LE Pere Pétau, dans ses Tables A P H T H O N E,
chronologiques, met Aphthone NB,
à la fin du second siècle de l'Eglise;
& Suidas dit que cet Auteur a composé

APHTHO-
NE.

son ouvrage sur celui d'Hermogène. On peut par là juger de son âge.

Quoiqu'il en soit, au lieu que beaucoup d'autres n'ont écrit de la Rhétorique, comme je l'ai observé, que pour des gens qui sont avancez dans la connoissance & dans l'usage de cet Art, afin de les y perfectionner; Aphthone au contraire, n'a écrit que pour les enfans, & ne donne des préceptes que sur les compositions qu'il croit à propos de leur faire faire, pour les préparer à ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence. Il les donne au reste, d'une maniere également courte & élégante, au jugement de Heinsius; & il garde le caractère de l'Eloquence Attique, c'est-à-dire, propre aux Athéniens, tant dans les exemples qu'il fournit de ses regles, que dans les regles mêmes.

*Daniel Heinsius,
in Aphthon. ad
lect. init.*

*Progymnas-
mata.*

Ce sont ces petits ouvrages sur lesquels on exerce d'abord la jeunesse, qui ont donné le nom à son livre. Ils consistent à raconter quelque fable, ou quelque histoire; à traiter une pensée, une parole, une action qui soit d'usage dans la vie, & c'est ce qu'il appelle une *Chreïe* (1), ainsi nom-

(1) Χρηΐς ἡ ἐκ τῆς Ἀφθ. de Chreïa.
ἐκ τῶν προγυμνασμάτων, Χρηΐς.

mée, selon l'Auteur, à cause de son **APHORISME** utilité. Un autre de ces ouvrages consiste (ce qui revient au même) à mettre dans un beau jour une *sentence* importante, capable d'éclairer l'esprit ou de rectifier les mœurs. D'autres consistent à détruire quelque sentiment par la *Réfutation*, ou à l'établir par la *Preuve*, ou à amplifier une vérité connue; à louer, ou à blâmer quelque chose ou quelque personne; ou à les *comparer* ensemble; à leur donner *des mœurs*, & à les leur faire exprimer par des discours qu'on leur attribue; enfin à faire quelquefois des *Descriptions*.

Ce sont toutes choses qui entrent, selon l'occasion, ou dans des Harangues, ou dans des Poèmes. Il est bon de s'y exercer; il est même convenable que ceux qui commencent, s'essayent d'abord sur des morceaux détachés; on change plus souvent de sujet par ce moyen, & cela divertit l'esprit; au lieu que de s'attacher à des discours entiers, cela est capable de rebutter & de causer du dégoût, parce qu'ils demandent plus de tems. Cependant il est aisé de voir que toutes ces compositions souffrent d'ail-

APHTHO-
NE.

leurs les mêmes difficultez , soit qu'on les considère comme des morceaux détachés , ou comme des parties d'un grand ouvrage. Aussi Aphthone ne dit rien sur cela de particulier , & l'on trouve dans toutes les Rhétoriques entières , ce qu'il en dit dans son livre. Il est aisé à un Maître d'extraire ainsi d'une Rhétorique les endroits sur lesquels il juge à propos de faire d'abord travailler ses Eleves. Peut-être n'est-il pas difficile de faire un choix plus convenable. Du moins on ne peut douter que ce qu'on appelle une *Chreïe* , n'exige presque un discours composé de toutes les parties , & que le Récit , qui paroît une chose si simple , ne soit une des plus difficiles. Que dis-je ? l'Auteur (2) avoue lui-même que la Réfutation renferme tout ce que l'Art a de plus fort. Il n'en dit pas moins de la Confirmation. Sur cela , après tout , il faut s'en rapporter aux Maîtres qui enseignent la jeu-

(2) Τὸ Ἰ' προγύμνασμα
μα τὸ τὸ πᾶσαι αἱ ἐαυ-
τῷ ἀφίχαι τῇ τῆς
τέχνης ἰσχύϊ. Id est :
Hoc verò Rhetorices
præludium vim om-

nem artis in se com-
plectitur. Aphth. de
Refut. Itemque de Con-
firm. ἡ γυμνασία δὲ
αὐτῇ πᾶσαι ἀφίχαι τῇ
τέχνης ἰσχύϊ.

nessé. Ils connoissent la portée de ceux qu'ils ont à conduire ; & comme ils ont de la prudence & de la capacité , ils sont en état de leur proportionner les choses les plus mal-aisées , par les secours qu'ils leur donnent.

Une chose a fait regarder Aphthone comme plus facile qu'Hermogène , ce sont les exemples dont il accompagne ses préceptes. Mais ce jugement ne me paroît pas exact ; car la difficulté d'entendre Hermogène ne vient pas seulement de ce qu'il donne peu d'exemples , elle vient de ce qu'il approfondit les mystères de l'Art les plus cachés. On dit aussi qu'Hermogène n'ayant compté que dix sortes de petits ouvrages sur lesquels on pouvoit faire travailler les jeunes gens , Aphthone les a portés jusqu'à quatorze. Ce n'est pas lui donner un grand éloge. *Egregiam verò laudem !*

Le Pere Caussin trouve Aphthone fort agréable , & par son sujet , & par l'élégance de son style ; mais plus propre aux discours de l'Ecole ou d'apparat , qu'aux discours d'usage. C'est à quoi revient le jugement d'un autre Critique , lorsqu'ayant dit que cet Auteur est utile , mais qu'il contient bien

APHTHONE.

Interpr. vet. græc. apud V. C. August. Archiep. Tarracon. in edit. Aphth. 1623. à F. Scobario.

De Eloq. sac. & prof. p. 162. col. 2.

Morhof. lib. 6. p. 243. n. 7.

APHRO- des choses peu nécessaires à un homme
NB. qui veut devenir Orateur, il ajoute, qu'il y en a beaucoup qui ne conviennent qu'aux Déclamations des Sophistes ; de sorte qu'il conseille de n'en prendre que les choses qui sont d'usage.

Ces décisions ne peuvent guères regarder que le style de cet Auteur, soit dans ses regles, soit dans les exemples qu'il en donne. Elles ne regardent point les pensées, puisque dans les pensées, il n'y a rien, ou peu de choses qui soient dans le goût des Sophistes. Pour le style, il faut avouer qu'il y a quelque chose de fleuri. Mais ce qu'on a fait dans les dernières éditions, y remédie en partie, puisqu'on y propose des exemples tirez des meilleurs Auteurs. On peut dire même que dans la version latine, le Traducteur n'a pas gardé ce caractère, qu'on attribue à l'original ; outre que ce caractère n'est point si blâmable, quand il s'agit d'in-

Cic. de Orat.
l. 37. & 41.

struire la jeunesse, puisque Cicéron, dans son Orateur, trouve le style & les manières d'Isocrate très-convenables à ceux qui commencent.

De quelque sentiment qu'on soit sur cet article, il est certain que tous les

Critiques ne conviennent pas du mérite d'Aphthone. Du moins Photius *, dans sa Bibliothèque, mettant cet Auteur de compagnie avec trois autres Sophistes, Palladius, Eusebe, & Maxime, ne place les deux derniers & Aphthone qu'après Palladius. Et Louïs Vivés (3) n'approuvant ni ne désapprouvant ce qu'Aphthone dit de la Narration, ajoute que cet Auteur n'a pas d'ailleurs un grand mérite. Ce qui est bien éloigné du témoignage que lui rend Heinsius (4), quand il assure qu'Aphthone a été merveilleusement approuvé de l'antiquité. Le Pere Malsène Jesuite & Professeur de Rhétorique à Cologne, paroît d'abord en avoir une idée plus avantageuse que Louïs Vivés, mais après tout il ne lui fait pas plus d'honneur. Il commence par dire, *qu'il croit avoir plus applani les difficultez de l'Art oratoire, qu'aucun des Maîtres qu'il eût jamais lû, en dissipant les tenebres que la confusion avoit répandues dans Aphthone.* Ne diroit-on pas, à entendre ce Pere, que sans Aph-

APHITHONE.
N. 1.

*Bibliot. Phot.
p. 312.

Epist. Dedic. Palaest. Orator.

(3) Aphthonius auctor alioqui parum gravis. Vivés l. 3. p. 132.

(4) Mirifice antiquitatis probatum. Heins. in Aphth. ad lect. initio.

APHTHO-
NE.

thone , il n'y auroit point d'Art oratoire? Il montre encore combien il estime cet Auteur , en l'insérant tout entier dans son ouvrage , persuadé qu'on a bien de l'obligation à Aphthone , de nous avoir marqué les exercices convenables à ceux qui commencent. Mais il déclare ensuite qu'il va le mettre dans un autre ordre , parce que , dit-il , cet Auteur donne tous les ouvrages de l'Orateur , & les plus difficiles , comme des préparations à la Rhétorique : à quoi le Pere Maséne ajoute qu'il voudroit que notre Rhéteur se fût plus attaché à suivre Aristote. On ne risque rien , je crois , de dire que ce jugement ne fait pas beaucoup d'honneur à Aphthone , sauf à voir s'il en fait davantage au Pere Maséne.

Celui d'Eustathe est plus glorieux à notre Auteur , & revient fort à celui du Pere Caussin , & à celui d'Heinsius. Il trouve , avec d'autres Critiques , que le style & la politesse d'Aphthone est dans le goût des Attiques (5) Le Pere François Escobar (6) a crû devoir comparer ce Rhéteur à un bras

(5) Scriptor brevis & eruditus , strictæ eloquentiæ ac verè Atticæ. Heins. in Aphth. ad lect.

(6) Est enim cor-

de mer fort étroit , à cause de la petitesse de son livre ; mais en même tems à un Ocean , à cause de sa grande utilité. Strébée de Rheims , dont je parlerai dans la suite , dit que Quintilien a profité d'Aphthone. Mais outre que le premier a fait son livre sous Domitien , avant la fin du premier siècle , & que le second , selon Suidas , ne peut avoir écrit qu'après Hermogène , & par conséquent , vers le milieu du second siècle , ce qui empêche que son ouvrage n'ait pu servir à Quintilien ; que peut-on prendre dans Aphthone , qui lui soit véritablement propre ? Si on compare néanmoins ce que dit Quintilien au chapitre quatrième de son second livre , avec les regles de notre Auteur , certainement , on n'y voit pas une grande difference. C'est pour en faciliter la comparaison , qu'Heinsius a mis ce quatrième chapitre à la tête de son édition d'Aphthone & de Theon. Qu'avons-nous à dire sur cela ? de deux

APHTHONE.

*Stræbus
Rhem. lib. de
elect. & colloc.
verb. p. 21.*

<p>pus quidem ipsum opusculi perpusillum : ut, veluti fretum, bre- vi trajectu transari- queat : sed tamen, si</p>	<p>utilitatem spectes, ma- re spatiosissimum. Fr. Scobar. Epist. Nun- cup. in suam Aphtho- edit.</p>
--	--

APHTHO-
NE.

choses l'une : ou qu'Aphthone est plus ancien que ne dit Suidas ; ou qu'il n'est pas le premier Auteur de ces préceptes , c'est-à-dire , du choix des matieres qu'il traite , & des regles qu'il en donne. Aussi est-on obligé d'avoüer (7) que plusieurs personnes ont fait de pareils Traitez.

Au reste , quelque avantageux que soient à cet Auteur les derniers témoignages que j'ai rapportez , le Pere Méneftrier lui donne des éloges encore plus magnifiques. C'est Monsieur l'Abbé Bosquillon , homme d'un merite distingué , qui me les a indiquez dans un petit livre de ce Pere. Ce n'est pas la seule obligation que je lui aye à l'occasion de mon ouvrage. J'en ai aussi de particulieres , pour le dire ici en passant , à Messieurs Subtil & de la Monnoye , dont le nom , l'érudition , le goût sont connus de tous les Savans ; à Messieurs de Saci & Boulanger , tous deux Avocats au Conseil , à qui , comme tout le monde

Biblioth. curieuse & instruct. p. 4. 5. 6. 7. 8. 9.

(7) Scripserant autem Progymnasmatum sexcenti , quos apud Suidam legere licet. *MS. Aphth. apud V. C. August. Archiep. Tarracon. Vide & Theon. Progymn. p. 2. Ex vet Interpr. Grac.*

fait, la connoissance des belles Lettres est aussi familiere que celle des affaires. Je dois leur joindre Monsieur Guillard leur Confrere, sans oublier Messieurs Morain & de Laval, Professeurs de Rhétorique, l'un avec moi depuis vingt-trois ans au College de Mazarin, l'autre au College de la Marche. Je leur dois à tous cette marque de ma reconnoissance, pour les lumieres qu'ils m'ont données toutes les fois que je les ai consultez; & parce que j'ai trouvé en eux les qualitez qu'Horace (8) demande dans un bon Critique, la science & la probité. Voici le jugement que le Pere Menestrier a porté du Rhéteur dont il s'agit.

Il y a parmi les anciens Grecs, « dit ce Pere, un Auteur excellent « pour apprendre à parler des choses « qui entrent ordinairement dans les « conversations des honnêtes gens. Le « merite de cet Auteur n'a jamais été « bien connu, parce que l'on n'a point « compris quel avoit été son dessein « & le but de son ouvrage, que l'on « a crû n'être fait que pour exercer « les enfans à des compositions de «

(8) Vir bonus & prudens. *Horat. Epist.* *ad Pisonem,*

APHTHO-
NE.

» Collège. Ce qui fait qu'on le leur
» met entre les mains , pour les dis-
» poser à l'étude de la Rhétorique &
» de l'Art de persuader. Cet Auteur
» est Aphthone , l'un des anciens Rhé-
» teurs , qui n'a traité que la Rhéto-
» rique propre des conversations , dont
» cet Auteur a enseigné les manières
» de fournir avec politesse des sujets
» aux entretiens ordinaires des honnê-
» tes gens , dans ces assemblées où
» l'on ne porte pas des discours pré-
» parez & meditez , comme dans les
» Académies , & à des Conférences
» réglées. Aphthone a réduit à certains
» chefs les sujets les plus ordinaires
» des conversations , où l'on fait de
» petits contes agréables , pour réjouir
» la compagnie : ce que cet Auteur
» traite sous le nom de Fable , *Fabu-*
» *la* ; sujets d'autant plus propres ,
» que les Latins disoient en leur lan-
» gue *confabulari* , pour ces sortes d'en-
» tretiens plaisans , où l'on ne cher-
» che qu'à s'égayer , & dont un Poë-
» te moderne nous a bien voulu don-
» ner un art en un Poëme de quatre
» ou cinq cens vers , sous ce titre ,
» *Ars confabulandi* , que l'on n'appel-
» lera jamais *Art de persuader* , com-

me les regles de la grande Eloquen- « APHTHO-
ce, qu'Aristote nous a données en « NE.
trois livres. «

Le second sujet est celui des Nou- «
velles, qui se racontent d'une ma- «
niere plus serieuse, ce qu'il nomme «
Narration; talent que saint Luc at- «
tribuoit aux Atheniens, lorsqu'il di- «
soit d'eux: *Athenienses omnes & ad- «*
vene hospites ad aliud nihil vacabant, «
nisi aut dicere aut audire aliquid novi. «

Le troisième est l'idée d'une con- «
versation reglée & plus étendue, sur «
quelque sujet pris d'une action sin- «
guliere, ou de quelque parole que «
l'on releve, & sur lesquelles chacun «
dit son sentiment. C'est ce que cet «
Auteur appelle *Chreïe*, d'un mot grec «
qui signifie proprement *Conversation*, «
que cependant les Traducteurs ont «
rendu par celui d'*utilité* ou de ne- «
cessité. La plupart des Dialogues de «
Platon & de plusieurs des Anciens, «
sont de ce genre de discours. «

Le quatrième, est la maniere d'ex- «
poser son sentiment sur quelque que- «
stion proposée, *Sententia*. «

Le cinquième, est la maniere d'ap- «
puyer son sentiment, & de prouver «
par raison ce qu'on a avancé; c'est «

APHTHO- » ce qui est nommé *Confirmatio* : com-
 NS.

» me le sixième est au contraire la Ré-
 » futation du sentiment de quelque
 » autre, *Confutatio*.

» Le septième est une proposition
 » vague traitée en general, ce qui ar-
 » rive ordinairement aux conversa-
 » tions où les entretiens ne sont gué-
 » res gênés, *Locus communis*, & où
 » certains grands parleurs prennent
 » plaisir à battre beaucoup de païs.

» Comme il est peu d'entretiens en-
 » tre deux ou trois personnes, où n'en-
 » trent ordinairement les affaires de
 » divers particuliers, dont on blâme
 » la conduite des uns, & on loue cel-
 » le de quelques-autres, selon que l'on
 » est bien ou mal affectonné à l'é-
 » gard de ces personnes ; le huitième
 » & le neuvième sujet que propose
 » Aphthone, est la louange & le blâ-
 » me, *Laudatio & Vituperatio*. Si la
 » flatterie enseigne l'un, la médisan-
 » ce est une grande maîtresse pour
 » l'autre.

» La comparaison de certaines per-
 » sonnes illustres, distinguées par leur
 » naissance, ou par leur esprit, leur
 » savoir, & d'autres talens, fait le di-
 » xième sujet des conversations, *Com-
 paratio*,

paratio. Ainsi on a fait des comparaisons d'Aristote & de Platon, d'Alexandre & de Jules César, de Virgile & d'Homere, de Pindare & d'Horace, de Monsieur le Prince & de Monsieur de Turenne, & les Parallèles de plusieurs Cardinaux.

APHTHONE.

L'onzième est une espece de portrait que l'on fait d'une personne, pour en faire connoître les mœurs, bonnes ou mauvaises, ses inclinations & ses manieres d'agir. C'est ce qu'Aphthone nomme *Ethopeia*, portraits des mœurs.

Le douzième est la description d'une Maison, d'un Palais, d'un Jardin, d'un Pais, d'un Spectacle, d'une Peinture; *Descriptio*, entretien ordinaire de ceux qui ont voyagé.

Le treizième est une question ou proposition generale, qui peut être diversément interpretée; *Thesis*, differente du lieu commun, qui roule sur des matieres universellement reçues, au lieu que celles-ci sont contestées; & ont diverses faces.

Enfin le dernier sujet est l'examen d'une Ordonnance, d'une Loi nouvelle, d'un Edit, de quelque Arrêt celebre rendu en Jugement, ce qu'on

APHTHO- » Aphthone a compris sous le terme de
 NS. » *Legislatio*. Il est certain que ce sont-
 » là les sujets les plus ordinaires des
 » entretiens , dans les conversations li-
 » bres. Aphthone , qui vouloit donner
 » des regles pour ces sujets d'entre-
 » tiens , donna à son ouvrage le nom
 » d'Essais , *Progymnasmata* , ce qui a
 » fait croire mal-à-propos que c'é-
 » toient de Essais pour les Colléges
 » où l'on instruit la jeunesse. C'est aussi
 » ce qui a fait défigurer cet Auteur ,
 » sur-tout par celui qui l'ayant voulu
 » publier sous le titre de *Candidatus*
 » *Rhetorica* , a fait voir qu'il ne l'a-
 » voit jamais entendu , & qu'il ne l'a-
 » voit jamais lû en sa langue origina-
 » le , puisqu'il n'a donné qu'un pot
 » pourri , plus propre à embrouïller
 » l'esprit des enfans , qu'à les instrui-
 » re & à leur former le jugement.

Le Pere Pe-
 m y Jés.

Il y a de l'esprit dans ce système du Pere Menestrier , mais certainement il n'y a aucune realité. Ce Pere est le seul qui ait pris des *Progymnasmes* pour des *Essais d'un Auteur*. Tous ceux qui ont parlé de cette sorte d'ouvrages , ou qui en ont faits , les regardent comme des exercices qu'on propose à de jeunes élèves. C'est même la force du

terme de *Progymnasme*. Suidas (9) certainement dit que l'ouvrage d'Aphthone est une préparation à la Rhétorique d'Hermogène. L'Interprete Grec de cet ouvrage n'en donne point d'autre idée. C'est l'idée qu'on a aussi de l'ouvrage de Théon qui porte le même titre, & où l'on voit que le chapitre second traite exprès de l'Instruction de la jeunesse, & du soin qu'il faut avoir de l'exercer à faire des fables, des chreïes, & autres choses semblables. Et Aphthone lui-même, traitant du Lieu commun, dit que ces sortes de sujets, de leur nature, ne demandent point d'Exorde, parce que ce sont des especes de Peroraison; mais comme il s'agit d'exercer la jeunesse, il faut y faire mettre des Exordes (10)

Il s'en faut bien, après cela, qu'Aphthone ait traité ses sujets sur le ton des Conversations, ni que les Conversations soient montées sur le ton d'Aphthone. Tous les sujets que cet

APHTHONE.
NB.

(9) Α' ρθάνιος ἀφίστας | δευτερογία γὰρ ἔοικε ὃ
ἔχασεν εἰς τὴν ἑρμογέ- | ὁμιλίαν. ἀπομιμῶν ὅ
ντος τέχνῳ προγυμνάσ- | πλατύνεσθαι τὴν, γυ-
ματα | μνασίαν ἕνεκα τῆς αὐτοῦ
(10) Προοίμιον μὲν ὁ | τοῦ λόγου. P. 32. de l'E-
κοινὸς τόπος ἔχει. | dit. de Heins. 1624.

APHTHO-
NB.

L. 1. de O-
rar. n. 32. 35.
41.

Auteur a traitez , & la maniere dont il les traite , conviennent à un discours oratoire. Ce n'est pas diminuer le prix de son livre , d'en avoir cette pensée , ni le rehausser , d'en juger comme le Pere Menestrier. Il en faut toujours revenir à ce point , qu'Aphthone ne donne point d'autres regles sur les sujets qu'il traite , que celles qu'on trouve dans toutes les Rhétoriques ; car on les trouve partout. Et si ces sujets étoient des matieres d'entretiens , on pourroit penser que c'est pour cela que Cicéron a dit que l'Orateur brille dans les conversations. Mais il n'y a aucun fondement à croire que l'Auteur ait eu particulièrement les conversations en vûë ; & si on dit en latin CONFABULARI , *s'entretenir* , ce n'est pas parce que la Fable est un sujet de conversation ; mais parce que FABULA , originairement , signifie *le discours* ; FABULARI *parler* , CONFABULARI *parler ensemble*.

Aphthon. de
Circia.

Le Pere Menestrier n'a pas plus de raison , quand il prétend que le mot de *chreie* signifie *conversation* , & que les Traducteurs mal-à propos l'ont traduit par celui d'*utilité* ; Aphthone lui-même , l'explique de la sorte. C'est

ainsi que l'Art de traiter les lieux communs n'est point le talent de ces grands APHTHO-
NB.
parleurs, qui prennent plaisir à battre beaucoup de païs. Comment le Pere Menestrier a-t-il pû concilier la qualité d'*Auteur excellent*, qu'il donne à Aphthone, avec le dessein qu'il lui attribue, d'aider par ses préceptes des personnes de ce caractère? Constamment, le lieu commun n'a point d'autre idée dans Aphthone, que dans Cicéron & dans Quintilien; & c'est, au sens de ces deux grands Hommes, une *Amplification generale*, qui vient après la preuve, pour émouvoir les passions (11). Il est vrai que cette amplification presente des maximes, des invectives, des plaintes, contre lesquelles ordinairement on ne dit rien, & même contre lesquelles on ne peut rien dire: mais cela n'empêche pas que ce ne soit une veritable partie d'un Plaidoyé, & en même tems, un genre de discours qu'on peut entreprendre pour s'exercer à l'Eloquence. On en a des

(11) ἔχ' αἷς διδάσχασι, | nota est, sed ut audi-
 ἔγνωσαν γὰρ, ἀλλ' αἷς | torem incites, aut
 παροξύνων τὸν ἀκροά- | exasperes. *Aphth. c.*
 σάων. Id est, Non tam- | 7.
 quam docens, res enim

APHTHO-
NE.

exemples dans ce qu'un Orateur étale quelquefois en general , ou contre un crime énorme , après qu'il a convaincu l'accusé de l'avoir commis ; ou à la gloire d'une vertu extraordinaire , après qu'il a établi qu'une personne l'a pratiquée. Ce sont-là , sans difficulté , les Lieux communs qu'Aphthone a eu particulièrement en vûe. Il s'en rencontre encore d'autres , & il y en a même qui ont diverses faces , aussi bien que la Thèse. Tels sont les discours qu'on peut faire pour ou contre les témoins , pour ou contre les tourmens , & autres moyens qu'on emploie pour découvrir la vérité. La Thèse & tous ces Lieux communs , sont également des exercices de Rhétorique. La chose est si évidente d'elle-même , & Cicéron (12) y est si for-

12) Consequentur etiam illi Loci , qui , ... quia de universa re tractari solent , <i>communes</i> à veteribus nominati sunt : quo- rum partim , habent <i>vitiorum & peccato- rum acrem quandam cum amplificatione in- cusationem, aut quere-</i>	<i>lam , contra quam di- ci nihil solet , nec po- test , ut in depecula- torem, in proditorem, aut parricidam , qui- bus uti , confirmatis criminibus , oportet , aliter enim jejuni sunt atque inanes : alii au- tem habent depreca- tionem , aut misera-</i>
---	--

mel, qu'il est très-surprenant que le P. APHTHON-
Menestrier en ait eu une autre idée. NE.

Il n'est pas moins difficile de concevoir comment ce Pere a pû confondre les *Portraits* avec l'*Ethopée*, ou l'*art de faire des Narrations*, avec la curiosité naturelle aux Athéniens d'entendre des nouvelles, ou d'en débiter. Il n'y a qu'à ouvrir le livre pour s'en désabuser. L'Auteur y dit formellement que la *Prosopopée* est une *Ethopée*, & la *Prosopopée* n'est rien moins que ce qu'on appelle un *Portrait*. Pour la curiosité des Athéniens, c'étoit une curiosité toute semblable à celle de nos Nouvelistes. Les termes de saint Luc, citez par le Pere Menestrier, ne sont que trop clairs pour nous en convaincre; mais Démosthène en a fait aussi la peinture. *Vantez-vous*, dit-il, *passer toute votre vie à courir par les rues, & vous demander des nouvelles les uns aux autres? Philippe est-il mort, demande l'un? Non, répond l'autre,*

Démosth.
Philipp.

tionem; alii verò anticipites disputationes; in quibus de universo genere in utramque partem differi copiosè licet. Quæ exercitatio... apud antiquos

erat coram à quibus omnis de rebus forensibus dicendi ratio, & copia petebatur. Cic. de Orat. 3. n. 106. 107.

APHTHO- *mais il est malade &c.* Voilà une ima-
 NÉ.
 ge sensible du prétendu talent des Athé-
 niens pour raconter des nouvelles.
 Rien n'a moins de rapport avec les
 Narrations dont Aphthone a donné
 des regles.

Au contraire , un passage de Suetone , plus clair que le jour , montre que toutes les matieres des Progymnasmes en general , sont des matieres de Rhétorique. En effet , cet Historien , dans le peu de choses qu'il nous a laissées touchant les illustres Rhétoriciens , explique de quelle maniere ils préparoient leurs Elèves à l'Eloquence , & dit nettement qu'ils le faisoient , tantôt par des narrations ; tantôt par des traductions ; tantôt par la louange ou par le blâme des personnes distinguées ; tantôt par des maximes qui avoient rapport à la vie , & dont on montrait l'importance ou bien l'inutilité ; enfin tantôt par des fables , par des histoires , ou par des thèses , que l'on confirmoit , ou que l'on réfutoit ; ce qui dura jusqu'à ce que l'on s'avisa de composer des especes de Plaidoyers(13).

(13) Ratio docendi | fuit . . . Nam & dicta
 nec una omnibus , nec | præclarè . . . aliter at-
 singulis eadem semper | que. aliter exponere :

T H E O N.

JE ne crois pas devoir séparer Theon THEON.
d'Aphthone, puisque ce sont des
Auteurs dont les ouvrages ont le même
titre, qu'ils traitent tous deux la
même matière, & qu'ils ont le même
dessein, quoiqu'ils n'aient pas le
même style, & qu'ils ne gardent pas
absolument le même ordre. Certainement,
tout ce que j'ai dit de l'un, je pourrois le dire de l'autre; & la lecture de celui-ci, comme je l'ai déjà insinué, fournit des preuves pour le confirmer. Mais nous avons assez parlé des *Progymnasmes* en general, aussi-bien que de la vûe qu'ont eu les Auteurs qui ont composé ces sortes d'ouvrages. Arrêtons-nous seulement à ce que deux ou trois Critiques ont dit en particulier de Theon. On y verra, comme en beaucoup d'autres occasions, la différence du goût des hommes.

En effet, Photius nous apprend qu'on Phot. Biblioth.
faisoit peu de cas de cet Auteur. Du
moins, dit-il nettement qu'on le regardoit comme un homme qui n'avoit

THEON. ni grand esprit, ni grande pénétration ; qu'il étoit laborieux & appliqué autant qu'homme du monde , & qu'il savoit les Orateurs & les Poètes par cœur ; qu'il croyoit en pénétrer l'Art, ou même l'égaliser ; & néanmoins, quelque passion qu'il eût pour les vers & pour les harangues , qu'il ne fut jamais capable d'écrire ; enfin que les déclamations qu'on lui attribue , sont de Libanius.

C'est ainsi que Photius parle de Theon. On pourroit dire que c'est le sentiment des autres , & non le sien , qu'il nous propose ; mais s'il avoit jugé de cet Auteur autrement que les autres, il y a apparence qu'il l'auroit dit. Quelle mortification pour un Ecrivain , qui sauroit dès son vivant , qu'on n'a point d'autre idée de lui & de ses ouvrages, que celle que Photius nous donne de Theon ! Mais s'en affligeroit-il , s'il pouvoit prévoir en même tems qu'un jour viendra qu'un Critique aussi considérable que le premier , & aussi connoisseur , parlera de lui tout autrement, & lui donnera des éloges semblables à ceux que Monsieur Bayle donne au Rhéteur dont il s'agit.

*M. Bayle ,
Diction. rom. 3.
pag. 2859.*

Theon , dit le Critique moderne ,

Que peut-on imaginer de plus propre à mon sujet, ou de plus démonstratif, que ce passage? Je m'en tiens donc au jugement que j'ai porté de notre Auteur, & je remarque seulement que pour n'être pas de l'avis du Pere Meneftrier, mon dessein n'est pas pour cela de défendre le Pere Pomey, ni de le vanger de la maniere un peu dure dont son Confrere l'a traité. On l'accuse de n'avoir jamais lû Aphthone dans sa langue originale; & je crains que son Accusateur ne donne lieu de douter si lui-même en avoit jamais lû ni l'original, ni aucune traduction. Ce que je fais, c'est que dans le parti qu'il a pris, non-seulement il s'est éloigné de l'idée du Pere Pomey, mais de celle de toute sa Compagnie; puisqu'en

& narrationes tum breviter & pressè, tum latius & uberius explicare consueverant: interdum Græcorum scripta convertere, ac viros illustres laudare, vel vituperare: quædam etiam ad usum vitæ communis instituta, tum utilia & necessaria, tum per-

niciosa & supervacanea ostendere: sæpe fabulis fidem firmare, aut Historiis demere, quod genus *θίους & οὐρανούς & γαιανούς* Græci vocant, donec sensim hæc exsoleverunt: & ad controversiam ventum est. *Suet. de clar. Rhet.*

APHTHO- 1623. (14) elle fit imprimer Aphthone
NA. pour l'usage de la jeunesse.

(14) Aphthonii &c.	juventutis accommo-
Editio nova à P. S. J.	data. Apud S. Cra-
aucta & recognita,	moisy 1623.
& ad usum studiosæ	

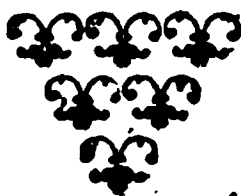
perceptible. C'étoit aussi le goût de «
 Petrone, (2) & c'est une louange qu'«
 on donne à Tite-Live, d'avoir beau-«
 coup de maximes dans ses ouvrages, «
 quoiqu'il paroisse en avoir peu, par-«
 ce qu'elles sont toutes enchâssées «
 dans le discours, sans avoir le tour, «
 ni l'apparence de maximes. C'est «
 louer par un bel endroit cet Histo-«
 rien, dit Monsieur Bayle. Les sen-«
 tences ou les réflexions morales & «
 politiques, qui sont détachées du fil «
 de la Narration, ne méritent pas «
 beaucoup d'applaudissement. Il n'est «
 pas fort difficile d'en répandre de «
 cette nature : mais c'est un grand «
 Art que d'en inferer de bonnes dans «
 le corps même du récit. Elles doi-«
 vent y être comme un ouvrage de «
 platte peinture, & non pas comme «
 un ouvrage relevé en bosse. »

Ainsi, tout ce que Monsieur Bayle
 dit de Theon, est autant à la gloire
 de ce Rhéteur, que le peu qu'en dit
 Photius, est à son désavantage. Da-
 niel Heinsius, avant Monsieur Bayle,
 en avoit de même jugé favorable-

*Heins. Epist.
 Nunciup. in
 Theon. pag. 2.*

(2) Curandum est | nisi expressæ, sed in-
 ne sententiæ emineant | texto vestibus colore
 extra corpus Oratio- | niteant. *Petron. Sat.*

THEON. ment, dans la nouvelle édition qu'il en donna en 1624. Il le place d'abord parmi ceux qui donnent les premiers préceptes de la Rhétorique, & posent les fondemens de cet Art. Il assure ensuite qu'on trouve dans Theon ces premiers préceptes, & qu'il les donne avec tant de methode, que si on l'entend bien, on peut assurer qu'il n'y a rien à dire de plus : car il prépare de telle sorte à l'Eloquence, qu'il épuise à peu près la matiere. Heinsius convient qu'Aphthone est un modele du style Attique, ferré, concis, apprenant plus de choses qu'il n'en dit : mais il trouve que Theon est tout ensemble plus exact dans ses préceptes, & plus riche dans l'expression.



étoit un Sophiste Grec, dont il nous reste un ouvrage de Rhétorique écrit avec beaucoup de politesse & de jugement. Ses regles sont nettes & courtes, & il choisit bien les lieux communs qui doivent fournir les argumens. Il n'y a point de matiere où il ait mieux réussi, que dans la Thèse de l'Existence de Dieu. Lisez le douzième chapitre de son ouvrage; vous y verrez une source féconde des plus belles preuves qu'un Payen pût imaginer, & qui vous persuadera que notre Theon étoit habile.

THEON.

M. Bayle,
ibid. A!

Monsieur Bayle ajoute que cet Auteur juge bien des beaux endroits & des défauts des plus illustres Historiens & Orateurs; & qu'il avoit une grande délicatesse sur l'arrangement des mots, pour éviter l'obscurité du discours. Je ne sai donc, continuë le Critique, où Theon trouvoit des Auteurs qui eussent écrit comme il l'auroit souhaité. Car les plus grands Maîtres en Latin, en Grec, sont tout pleins de ces ambiguïtez; & il faut avouer que même de fort excellens Ecrivains François négligent beaucoup à cet égard les loix rigoureuses de notre Grammaire, quoique notre Lan-

Ibid. B.

THEON. que soit moins sujette au défaut dont il s'agit, que la Grecque ni la Latine. Un nouveau Theon leur trouveroit bien des périodes condamnables.

Il n'est pas, je crois, hors de propos de remarquer en passant, que ce que Monsieur Bayle dit ici des ambiguïtez fréquentes des Auteurs Grecs, est contraire à la pensée d'Hermogène. Ce Rhéteur a fait un chapitre exprès pour prouver qu'il n'y a point d'ambiguïtez dans les ouvrages des anciens Auteurs Grecs, quoique, de son propre aveu, beaucoup de gens (1) prétendissent qu'il y en avoit un grand nombre.

» Voici une autre preuve du bon
 » goût de Theon. C'est toujours Mon-
 » sieur Bayle qui parle. Il ne veut point
 » que les maximes ou les sentences
 » soient en relief ou en broderie dans
 » les Narrations ; il veut qu'elles y
 » soient incorporées d'une façon im-

(12) Τοῖς μὲν πολλοῖς δε-
 κεῖ πολλάς ἐν τῇς βι-
 βλίαις ἀμφιβολίας γί-
 νεσθαι ὑπὸ τῶν παλαιῶν,
 ἡμῶς δὲ φανερὸν ὅτι ὅ-
 δύναται ἐν τῷ παλαιῷ
 βιβλίῳ ἀμφιβολία εἶναι.
 Multis videntur mu-

te esse in veterum li-
 bris ambiguè dicta,
 nos verò affirmamus
 minimè reperiri in ve-
 terum libris ea quæ
 possint æquivocè su-
 mi. *Hermog. l. de Me-
 thod. c. 38. p. 364.*

U L P I E N.

SELON André Schott (1), on ne fait en quel tems vivoit Ulpien. Le Pere Petau neanmoins le place vers le milieu du deuxième siècle. Au reste, je n'en ai rien à dire, sinon qu'on le met au nombre des Rhéteurs, quoique nous n'ayions de lui que ses Commentaires grecs sur Démosthène, lesquels sont de vraies analyses des harangues de cet Orateur, approchantes de celles du Pere Du Cygne sur les harangues de Cicéron. André Schott en fait grand cas, & le met avec Denys d'Halicarnasse, dans le petit nombre de ceux qui ont su se faire une methode semblable à celle d'Hermogène, pour la suivre dans la critique des ouvrages dont ils se sont mêlez de juger. Sur quoi je remarquerai qu'il y a de la difference entre Hermogène & Ulpien. Le premier fait profession de ne guères parler de Démosthé-

ULPIEN.

Schott. Pra-
log. in Phor.

(1) De Ulpiani æta- | Schott. Compar. Ari-
te, amplius, quia non | stot. ac Demosth. pag.
liquet, pronuntio. | 171.

ULPIEN. ne, que pour soutenir par des exemples les préceptes qu'il donne en general ; & il nous avertit qu'en expliquant cet Orateur, s'il avoit à l'expliquer, il descendroit dans des détails qui ne sont pas de son sujet. Ulpien au contraire ne va au précepte general, qu'autant que l'explication particuliere de son Auteur le demande ; ce qui n'empêche pas la verité du jugement de Schott, d'autant que ce que fait Ulpien, est une application de la methode generale d'Hermogène.

T I B E R E.
U N A N O N Y M E.
S E V E R E.

ON a joint à Démétrius , dans l'édition d'Angleterre trois autres Rhéteurs. Le premier s'appelle Tibere, & nous n'avons plus de lui qu'un Recueil tres-court des figures les plus familières à Démosthène , ce qui n'est pas un Ouvrage d'un dessein fort exquis. Il en avoit composé d'autres qu'on a perdus. Celui-ci fait juger que cet Auteur est ancien , & que son style étoit succinct & élégant. TIBERE.

Le second est un Anonyme , dont il y a quelques préceptes très-courts & très-communs touchant l'Exorde , la Narration , la Preuve & la Peroraison. Il y a lieu de douter s'il valoit la peine de l'imprimer. UN ANONYME.

Le troisiéme s'appelle Severe , dont on ne rapporte que huit petits discours , sans préceptes , & qui par conséquent n'entre point dans cette premiere par- SEVERE.

tie de mon dessein , non plus que Libanius & Isocrate.

DENYS LONGIN,

Mort sous l'Empereur Aurelien.

LONGIN.

L'OUVRAGE qui me fait parler de Longin, est connu de tout le monde. C'est le Traité du Sublime, Traité, dont l'explication a exercé un grand nombre de savans hommes. Aussi est-ce un des plus beaux morceaux qui nous restent de l'antiquité.

*Traité du Su.
bl. c. 1.*

Pour s'en convaincre par soi-même, il n'y a qu'à suivre l'Auteur. Il nous apprend dès l'entrée que *quand on traite d'un Art, il y a deux choses à quoi il faut toujours s'étudier : la première est de bien faire entendre son sujet ; la seconde, qui est au fond la principale, consiste à montrer comment, & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquérir.*

Ibid.

Sur ce principe, veut-on une idée générale du Sublime ? On entend par ce terme, *cette excellence de discours, & cette souveraine perfection qui immortalise les Orateurs & les Poètes.* En veut-

on une idée plus distincte , & qui en marque précisément la nature ? On entend par le sublime, *ces endroits qui nous élèvent l'ame & nous inspirent de grands sentimens.* Voilà son essence. Pour ce qui est de l'admiration qu'il nous donne , de l'étonnement & de la surprise qu'il nous cause , des ravissemens & des transports où il nous jette , de la joye qu'il produit dans les ames , de la haute opinion qu'il leur fait concevoir d'elles-mêmes , ce sont les suites , & pour ainsi dire , l'appanage du sublime.

Les vices qui lui sont opposez , contribuent à le faire connoître. Telle est l'enflure , qui veut aller au-delà du Grand , & s'en éloigne par un effet tout contraire ; tel est le style froid , ou le pueril , qui cherche le brillant & le nouveau avec trop de soin , & qui par là devient petit & ridicule ; telle est la bassesse des termes , qui pour n'être qu'en quelque endroit d'un discours , peut gâter néanmoins toute une piece ; telles sont enfin les passions hors de saison , lorsqu'on s'échauffe mal à propos , ou qu'on s'emporte avec excès , ce qui est odieux & insupportable.

LONGIN.

*Ibid. c. 5. &c.**Ibid. c. 1. &c.**Ibid. c. 2.**Ibid. c. 3.**Ibid. c. 3. &c.**Ibid. c. 2.*

LONGIN.

C'est ainsi que Longin nous fait entendre, non - seulement la nature, mais la beauté de la matiere. A l'égard des moyens d'acquérir ce qu'il nous enseigne, il nous apprend (1) que le grand Art du sublime, c'est d'y être né; c'est-à-dire, qu'il en est comme de toute l'Eloquence: il y faut du genie, sans quoi tout le reste devient inutile. Il établit néanmoins qu'avec le genie, il faut encore des préceptes, qui lui sont non-seulement utiles, mais nécessaires, pour le conduire & le regler (2); & c'est ce qu'on appelle sans figure l'Art du Sublime.

Dans ces préceptes, on nous découvre les sources du Grand, qui sont

(1) ἡνιᾶται γὰρ φύσις, καὶ μεγαλοφύη, καὶ ἡ διδασκαλὴ ὁδηγούμεται, καὶ μία τέχνη ὡς αὐτὰ, ὁπεφυκέναι. Id est, Natura enim (inquiunt) quæ magna sunt constant, nec ullâ doctrinâ comparari possunt, & hæc ars una ad illa consequenda, ita à natura comparatum esse. Sect. 2.

(2) τίς δ' ἐστὶν ποίησις, καὶ

ἢ ἐφ' ἑκάστῃ χειρὶ, ἢ πρὸς τὴν ἀπλοῦς ἀπλῶς αἰσιν, καὶ χεῖρας, ἡ καὶ ποίησις, καὶ συνγεγραμμένη ἡ μέθοδος. Id est, Ars autem prescribere potest, quatenus, quo tempore, unaquaque re uti oporteat, vel qua ratione in ea nos exercere sine errore possimus. Ibid.

au nombre de cinq ; *l'Elevation de la pensée, le Pathétique*, qui tient de l'Enthousiasme, *la Noblesse de la diction ; l'Extraordinaire dans les figures, & l'arrangement des paroles* : non qu'elles doivent concourir toutes ensemble, cela n'est nécessaire que pour le comble de la perfection : mais c'est que le Sublime ne sauroit venir d'ailleurs. Au reste il vient quelquefois de *la pensée seule*, de telle sorte qu'il brille même dans le silence, ou dans quelque expression qui n'a d'ailleurs rien que de commun. Il paroît de même dans *le Pathétique*, sans qu'il soit besoin d'autre chose ; & pour s'en persuader, il ne faut que faire réflexion que c'est sur-tout par les mouvemens du cœur que se montre la grandeur (3) d'ame. Il n'y a pas plus de difficulté touchant *la Noblesse de la diction & l'Extraordinaire dans les figures*. Un peu d'expérience suffit pour connoître qu'une même chose enleve l'esprit de l'auditeur, ou ne le touche point, selon

c. 7.

c. 25.

(3) Omnino fortis animus & magnus duabus rebus maxime cernitur : quarum una in rerum externarum despicientia ponitur... altera, cum ita affectus animo, res gerat magnas. &c. Cic. l. 1. de Off. n. 66.

LONGIN. la maniere dont elle est dite. Pour ce qui est de *l'arrangement des paroles*, c'est ce qui fait le son & l'harmonie ; & l'on peut juger par le son même des instrumens , que le son seul peut avoir du grand ou du tendre. Mais une raison commune , qui confirme en general ce que j'ai dit de chacune de ces sources en particulier , c'est qu'on n'a qu'à rappeler l'idée du Sublime , & on verra qu'elle leur convient à toutes , soit qu'on les prenne séparément , soit qu'on les prenne toutes ensemble. C'est pourquoi Monsieur Despreaux définit le Sublime , *Une certaine force de discours , propre à élever & à ravir l'ame , & qui provient ou de la grandeur de la pensée & de la noblesse du sentiment , ou de la magnificence des paroles , ou du tour harmonieux , vif & animé de l'expression , c'est à dire , d'une de ces choses regardées séparément , ou ce qui fait le parfait Sublime , de toutes ces choses ensemble.*

*Réfl. 12. sur
Longin.*

*Traité du Su-
blime c 6.*

Longin a soin de remarquer que les deux premières tiennent plus de la nature que de l'art , parce qu'elles viennent de la grandeur d'ame , qui est plutôt un présent du Ciel , qu'une qua-
lité

lité qui puisse s'acquérir. Cependant LONGIN.
 on peut nourrir son esprit au Grand,
 si on s'accoutume, & si, pour ainsi
 dire, on se roidit de bonne heure à
 n'estimer que ce qui est estimable,
 c'est-à-dire, la vertu; & à ne crain-
 dre que ce qu'une ame noble doit ap-
 préhender, c'est-à-dire, le vice. Il est
 aisé de concevoir que c'est en effet
 une source féconde & de pensées su-
 blimes, & de sentimens héroïques. Ce
 n'est pas seulement la doctrine de Lon-
 gin; c'est celle de tous les grands Hom-
 mes. On peut ici rappeler ce que j'ai
 rapporté de Platon, en parlant de ce
 Philosophe. A quoi il est bon d'ajou-
 ter ce que Cicéron dit de la grandeur
 d'ame dans ses Offices (4), où il trai-
 te ce point de doctrine de la manie-
 re dont il fait traiter toutes choses.

(4) Causa autem &
 ratio efficiens mag-
 nos viros, cernitur in
 duobus, si & solum id,
 quod honestum sit,
 bonum judices, & om-
 ni animi perturbatio-
 ne liber sis. Nam &
 ea, quæ eximia plerif-
 que & præclara vi-
 dentur, parva ducen-

re, fortis animi mag-
 nique ducendum est;
 & ea, quæ videntur
 acerba, ita ferre, ut
 nihil à statu naturæ
 discedas, nihil à dig-
 nitate sapientis, ro-
 busti animi est, mag-
 næque constantiæ. Ci-
 cero l. 1. de Off. n. 67.

LONGIN. Les trois autres sources du Grand
 tiennent beaucoup plus de l'art que
 de la nature , parce qu'elles ne sont
 guères qu'un effet de la réflexion ,
 sur-tout la dernière. C'est une veri-
 té qu'il n'est pas difficile d'établir ;
 mais il est inutile de le faire : car en-
 fin il faut avouer que l'étude n'iroit
 pas loin en tout cela , si le genie ne
 la soutenoit ; de la même maniere que
 dans les pensées & dans les passions ,
 le genie ne sauroit long-tems agir à
 propos , s'il ne se conduit par les re-
 gles.

Outre ce que j'ai dit de l'élevation
 des pensées , l'Art nous apprend enco-
 re sur cet article , que *les grandes cir-*
constances , réunies habilement en un
 seul corps ; que *l'Amplification* , distin-
 guée comme il faut de la Preuve ;
 que *les Images* , qui donnent de l'ame
 & de la vie à toutes choses , ou nous
 les mettent devant les yeux , ont beau-
 coup de Sublime dans le discours ; & , ce
 qui est d'une grande utilité , l'Art nous
 avertit que l'imitation , qui se propo-
 se l'exemple ou le jugement des grands
 Hommes , nous met en état de faire
 aussi-bien qu'eux , & même de les sur-
 passer quelquefois. C'est ainsi que par

c. 8.

c. 9.

c. 13.

c. 11. 12.

les préceptes , nous pouvons aspirer LONGIN.
& parvenir à cette premiere partie du
Sublime , qui consiste *dans la pensée.*

La seconde consiste *dans le Pathétique* , sur quoi il ne faut pas douter qu'il n'y eût d'excellentes choses à dire. Longin n'en parle pas dans cet ouvrage , parce qu'il s'étoit proposé de faire sur cette matiere un ouvrage particulier. Il le composa en effet , & c'est dommage qu'il se soit perdu. Il ne traite donc plus ici que des figures , de la diction , & de l'arrangement des termes.

A l'égard des figures , il en considere le tour & la force dans le fameux serment de Démosthène. Cet Orateur avoit à prouver que les Athéniens n'étoient point blâmables d'avoir risqué pour le salut de la Grece la bataille de Chéronée contre Philippe , quoiqu'ils l'eussent perduë ; & il n'avoit pour le prouver , que des batailles risquées ailleurs pour la même cause. En cette occasion : *Non , dit - il , non , Messieurs , vous n'avez point failli : j'en jure par les manes de ces grands Hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon.* Les réflexions de

c. 2. *ad calc.*

c. 14.

LONGIN.

» Longin sur cela sont , Que par cet-
» te seule forme de serment , l'Orateur
» déifie ces anciens Citoyens dont
» il parle ; qu'il montre en effet , qu'il
» faut regarder tous ceux qui meurent
» de la sorte , comme autant de Dieux ,
» par le nom desquels on doit jurer ;
» qu'il inspire à ses Juges l'esprit & les
» sentimens de ces illustres morts , & que
» changeant l'air naturel de la preuve en
» cette grande & pathétique maniere d'affirmer
» par des sermens si extraordinaires , si
» nouveaux , si dignes de foi , il fait
» entrer dans l'ame de ses auditeurs
» comme une espece de contrepoison & d'antidote ,
» qui en chasse toutes les mauvaises impressions ;
» qu'il leur élève le courage par des loüanges.
» En un mot , qu'il leur fait concevoir
» qu'ils ne doivent pas moins s'estimer
» de la bataille qu'ils ont perduë contre
» Philippe , que des victoires qu'ils ont
» remportées à Marathon & à Salamine ;
» & que par tous ces différens moyens ,
» renfermez dans une seule figure , il les entraîne
» dans son parti.

Rien n'est plus propre à éclaircir
toute la doctrine touchant les parties

du Sublime , que cet endroit de Démocrate, comme l'explique Longin. LONGIN.
 On y peut considérer séparément la
pensée, le pathétique, l'expression, la
figure ; le nombre même , & l'harmoni-
 e, si on le prend en sa langue origi-
 nale.

Après ces réflexions , Longin par-
 court encore quelques figures , & en
 développe les beautés : telles sont les
Interrogations , les Peintures , les Trans-
 positions des pensées ou des paroles ,
 les Diversitez de cas , les Collections ,
 les Renversemens , les Gradations ,
 les Retranchemens des liaisons , les-
 pluriels réduits en singuliers , les chan-
 gemens de tems ou de personnes , les
 Periphrases. Il examine le besoin ré-
 ciproque que le Sublime a des figu-
 res , & que les figures ont du Sublime.
 Il fait sentir le mélange qu'il faut fai-
 re des figures , & la variété qu'il est
 à propos d'y apporter ; enfin il donne
 à connoître qu'il n'y a pas grande fi-
 nesse à les employer simplement , mais
 qu'il faut voir où , comment , en quel-
 le occasion , & pourquoi on les em-
 ploye.

Il vient ensuite aux préceptes sur le
 choix des mots. C'est ici naturellement

LONCIN.

c. 34.

qu'il auroit dû parler *de la bassesse des termes* : on ne fait pourquoi il differe d'en parler jusqu'à ce qu'il ait traité de leur arrangement. Quoiqu'il en soit, il remarque ici du moins avec beaucoup de raison, qu'il n'y a peut-être rien d'où les Orateurs & tous les Ecrivains en general qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, plus de poids, plus de force & de vigueur pour leurs ouvrages, ni en même tems plus de solides brillans, ou plus de netteté, que du choix des mots; parce que les beaux mots sont la lumière propre & naturelle de nos pensées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par-tout d'une vaine magnificence de paroles, un discours tout simple quelquefois exprimant beaucoup mieux la chose, que toute la pompe & tout l'ornement possible; outre qu'une chose énoncée d'une manière ordinaire, se fait aussi plus aisément croire.

c. 35.

Ces observations confirment deux choses : l'une, que le Sublime peut ne dépendre que de la pensée; l'autre, que dans le choix des mots, il faut bien de la prudence, ce qui est particulièrement vrai pour les mots pris

au figuré , qui sont pour l'ordinaire *des Métaphores*, lesquelles donnent occasion à l'Auteur de parler des *Paraboles*, des *Comparaisons*, & des *Hyperboles*. Il mêle au travers de tout cela, & des critiques sur differens Auteurs, & quelques questions qui concernent son sujet. Telle est, par exemple, celle où l'on demande, *S'il faut préférer le Mediocre parfait au Sublime qui a quelques défauts*? Sur quoi il ne fait pas difficulté de se déclarer toujours pour le Sublime, parce que les fautes qui s'y rencontrent se peuvent, & même se doivent facilement excuser.

c. 30.

Il dit peu de choses touchant l'*arrangement des mots* & la mesure des périodes; il en dit assez néanmoins pour en faire connoître l'importance, qui est telle quelquefois, que c'est cet arrangement qui réunit comme en un corps, toutes les parties du Sublime, sans quoi elles pourroient se dissiper entièrement (5).

Il finit par une question curieuse;

(5) ἐν ᾧ τοῖς μαίλις αὐτοῦ
 μεγεθύνει τὰ λεγόμενα,
 καθάπερ τὰ σώματα, ἢ
 τῶν μελῶν ἐπισύνθεσις.
 Id est, Orationibus prætereà, tamquam
 corporibus addit magnitudinem membro-
 rum apta compositio.
 Sect. 35. 34. c. 35.

LONGIN, & il la traite avec un art admirable :

Quelle est la cause de la décadence des esprits ? Ce n'est pas lui qui propose cette question , il la fait faire par un autre ; il introduit un homme , qui dit que *la cause que l'on cherche est le changement du gouvernement* , comme si l'Eloquence ne pouvoit fleurir que dans les Républiques. Longin réfute cette raison comme un effet de l'humour du peuple qui se plaint toujours , & il soutient qu'il faut s'en prendre d'un côté à la fuite du travail , de l'autre à l'amour des richesses & des plaisirs qui occupe les hommes. Il pouvoit ajouter , qu'en vain l'on dit que les Monarchies , au lieu d'Orateurs veritables , ne produisent que de grands & magnifiques flatteurs , puisque , *Dans Gorgias.* lon Platon , la flatterie regnoit dans Athènes dès le tems même de la liberté , ce qui n'a point empêché la grande Eloquence d'y fleurir en même temps.

Voilà , je l'avoüe , un précis un peu long d'un ouvrage qui n'est pas fort long de lui-même , & que la Traduction françoise de Monsieur Despreaux a rendu pour tout le monde aussi facile & agreable à lire , qu'il est im-

portant & utile de sa nature : mais j'ai crû que je devois cette exactitude à un Auteur d'un aussi grand merite que Longin.

LONGIN.

J'ajoute que bien des choses sont propres encore à donner une grande idée de son ouvrage. Telle est la Traduction françoise dont je viens de parler, & qui égale la beauté de l'Original ; telles sont les Remarques & les Réflexions qui l'accompagnent ; on doit y joindre la Traduction latine du savant Monsieur Tollius, aussi bien que celle de Gabriel de la Pierre ; les Notes de l'un & de l'autre, le plan de tout l'ouvrage, & le précis de tous les chapitres que nous devons au dernier ; les Remarques de Monsieur le Febvre ; enfin celles de Monsieur Dacier, de Monsieur Boivin, de Robortel, de Langbeine, toutes choses qui par elles-mêmes parlent très-avantageusement de notre Auteur ; puisqu'il n'est pas naturel que tant de personnes habiles, & d'un aussi bon goût, aient travaillé par une noble émulation, comme à l'envi les uns des autres, sur un aussi petit ouvrage, s'ils n'eussent tous été persuadés qu'il contenoit de grands & de précieux trésors.

LONGIN.

Cette idée que nous prenons de Longin sur le soin que les Savans ont apporté à l'expliquer, est soutenue par les loüanges qu'on lui donne.

*Epist. nunc.
in Long. p. 7.*

Gabriel de la Pierre l'appelle *un excellent Maître*, qui étoit d'un jugement exquis. Il trouve son ouvrage écrit avec élévation & dignité, de sorte qu'en y donnant les préceptes du Sublime, son style même fournit des exemples de ses préceptes.

*Jacobus ad
Porcium Epist.
ad Gab. de Per*

*Steph. à Ca-
strobello Epist.
ad Gab. de Per.*

Un ami de ce Commentateur lui écrivant, appelle Longin *le Prince des Rhéteurs*; un autre ne craint point de dire, qu'il n'y a rien de plus sublime que ce grand Maître, excepté le Sublime même. Il trouve qu'il exprime par ses paroles toute la grandeur qu'il enseigne dans ses préceptes; ce qui est, dit-il, d'autant plus difficile, que les préceptes sont toujours secs de leur nature. Il ajoute que ce savant Homme se surpasse lui-même, qu'il est l'exemple & le parfait modèle du Grand.

Ce qu'on a jugé de ses préceptes, on l'a aussi jugé de sa critique, c'est-à-dire, qu'elle passe pour excellente.

*Gab. de Per.
p. 20. Porphy.*

in Plot. vita.

*Euseb. 15. de
prepar. Evang.*

C'est pourquoi Porphyre voulant relever la gloire de Plotin, croit ne pou-

voir mieux le faire , que par le jugement que Longin en avoit fait ; il rapporte tout au long à cet effet une de ses lettres , & l'appelle le plus habile Critique du siècle , le premier Juge de son tems , enfin , l'homme qui se connoissoit le mieux en esprits. A ce jugement , revient celui de S. Jérôme , lorsqu'il écrit à Rustique , & qu'il lui parle d'un homme aussi mal-habile que décisif : *Vous prendriez , dit-il , ce Critique pour un autre Longin , & vous diriez qu'il est le Censeur de l'Eloquence Romaine* (6). Par où saint Jérôme donne clairement à entendre qu'il regardoit notre Auteur comme un excellent Juge parmi les Grecs.

Grumius.

Ainsi Victorius dit que Longin a eu le même dessein que Démétrius , que dans son Traité du Sublime , il parle avec toute l'habileté possible de ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence , & qu'il nous y montre un chemin sûr pour arriver à ce degré de perfection. Ailleurs il assure que *c'est un*

Per. Victor.
in Demet.Idem in Poët.
Arist.

(6) Criticum diceres esse Longinum , | Senatu Doctorum excludere. Hieronym. ad Rust. T. I. p. m. 48. initio.

cenforemque Romanæ Eloquentiæ & notare quem vellet, & de

LONGIN. *Auteur très-judicieux*, qui juge bien du prix des Auteurs. C'est pourquoi
 —————
In Dionys. Halic. Henri Estienne a dit, qu'il y a entre Denys d'Halicarnasse & Longin une grande difference de tems, mais qu'il n'y en a point pour le merite.

De lud. dict. p. 161. On peut douter si c'est le sens du Pere Vavasseur, lorsqu'il dit, qu'après Aristote, Démétrius, Denys d'Halicarnasse, Quintilien & Hermogène, il ne trouve plus que Longin qui soit digne de consideration. Mais on ne doutera point que ce ne soit le sens
Bibliog. Hist. Polit. Philol. cur. p. du Bibliographe anonyme, lorsqu'il assure que Longin va de pair avec Denys d'Halicarnasse, que son ouvrage est un livre d'or (qui est une expression dont d'autres se servent aussi pour marquer combien ils l'estiment) qu'il est plein de recherches curieuses, & que nous n'avons rien de semblable.

Voss. de Nat. & Constit. Rhet. p. 116. Un autre Critique va plus loin. Je mets Longin, dit-il, au-dessus de tous les Maîtres; parce que quand il dit ce qu'il pense du Sublime, il juge avec autant de justesse que de subtilité ou de pénétration, non-seulement des Orateurs, mais de tous les Ecrivains, & qu'il va au vrai. Monsieur le Febvre n'en juge point autrement; il le pré-

Joseph. Cose- lus in Rhet.

ferre tantôt à Denys d'Halicarnasse, LONGIN.
tantôt à tous les autres Rhéteurs.

M. Morhof ne le préfère qu'à Her- Morhofi rom.
2. l. 6. n. 6.
p. 242.
mogène; Heinsius n'en parle pas non Dan. Heins.
in Aristarch.
sacrum.
plus si fortement que M. le Febvre; mais il ne laisse pas de dire, que c'est un homme d'un mérite distingué, qui voit ce qui échappe aux yeux de beaucoup d'autres; parce que, comme Longin le dit lui-même, la bonne critique est le dernier fruit d'un long usage, & d'une étude consommée. Il le place ensuite honorablement parmi les Maîtres les plus illustres, Aristote, Cicéron, Quintilien, Hermogène, Démétrius, & Denys d'Halicarnasse; sans lesquels, dit-il, on ne peut ni faire aucun progrès dans l'Eloquence, ni bien juger des Anciens.

Ce jugement est fort modéré: celui du Pere Rapin ne l'est pas moins, Le P. Rapin,
Réfl. sur l'E-
loq. n. 1.
lorsque, n'ayant égard sans doute qu'à la qualité des ouvrages, & non à leur étendue, il dit en general, qu'Aristote, Longin, Quintilien & Cicéron nous ont laissé des Traitez de Rhétorique les plus accomplis de l'antiquité. Ce Pere dit ailleurs, que Longin Compar. de
Cic. & de Dé-
mosth. p. 8.
est un des plus judicieux, mais qu'il

LONGIN. ne touche que la sublimité de l'Elocution.

*Domin. Baud.
Cent. 101. Ep.
xxxvj.*

Selon Baudius, les décisions de Longin sont droites & sages ; & il ne renvoye jamais ses lecteurs, s'ils sont attentifs & soigneux, qu'il ne les charge de richesses. Selon le Pere Caussin,

*Causs. de Eloq.
fac. & prof. l.
2. c. 23.*

qui ne lui est pas d'ailleurs trop favorable, Longin est l'excellent Juge des Orateurs ; & selon Vossius, c'est un très-habile Critique.

*Voss. Gram-
mat. l. 1. c. 5.
& Instit. Ora-
toriar. c. 6.*

A tant de jugemens honorables pour Longin, je n'en ajouterai plus que deux : le premier est de Monsieur Tollius, qui nous a donné une édition si belle & si parfaite de cet Auteur ; & le second de M. Despreaux.

Si vous possédez bien Longin, dit Monsieur Tollius, vous ne penserez, vous ne direz plus rien que de grand. Comment ne produiroit-il pas cet effet, puisqu'il vous met devant les yeux tantôt Alexandre, qui ne peut souffrir d'autre Souverain que lui dans le monde ; tantôt Ajax, qui ne demande à voir clair, que pour signaler sa valeur au peril de sa vie ? Ces exemples, certainement, remplissent tout à la fois, & l'esprit de grandes pensées, & le cœur de grands

*M. Toll. sur
Long. Ep. De-
die.*

sentimens. En un mot, continuë Monsieur Tollius, Longin élève l'ame de ses lecteurs jusques au ciel, & il élève leur style autant que les pensées mêmes.

LONGIN.

Ce qu'en a dit Monsieur Despreaux est trop long, pour le rapporter tout entier; & il seroit d'ailleurs inutile de le faire, puisqu'il n'y a personne qui n'ait les ouvrages de cet illustre Poëte, pour y voir sa Préface sur sa Traduction de Longin. Je remarquerai donc seulement, que, selon lui, cet Auteur ne se contente pas, comme Aristote & Hermogène, de donner des préceptes tout secs, & qu'il ne tombe pas dans le défaut de Cécilius, qui avoit écrit du Sublime en style bas; mais qu'en traitant des beautés de l'élocution, il les employe toutes, & néanmoins sans sortir du style didactique. Il ajoute, qu'au rapport de Porphyre, son jugement étoit la règle du bon sens, & qu'il ne fut pas seulement un Rhéteur habile, mais un Ministre d'Etat considérable, & un Philosophe capable d'être mis en parallèle avec les Socrates & les Catons.

M. Despr.
Préf. sur la
Traduction de
Longin.

Telles sont les louanges que les Savans ont données à Longin : mais ce

LONGIN. qui ne contribué pas moins à le faire connoître, ce sont certaines réflexions qu'on a faites, ou sur sa methode en general, ou sur quelques endroits de son livre. Si d'un côté on y voit des personnes habiles qui sont de son goût, on en voit d'autres d'ailleurs qui s'en éloignent.

Ainsi un Auteur des plus considerables dans la République des Lettres, & des plus savans de l'Europe; en un mot, Monsieur Huet, ancien Evêque d'Avranches, n'est pas du sentiment de Longin sur le Sublime, que ce Rhéteur trouve dans ces premieres paroles de la Genese : *Dieu dit que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit.* Sa raison est, que, quelque grande que soit la chose énoncée par ces paroles, c'est pour cela même que Moyse l'a dite d'un style simple (7).

Toll. sur Longin p. 62.

Monsieur Tollius croit que Monsieur Huet, occupé de plus grands ouvrages, est excusable de n'avoir pas pris le sens de Longin, qui cite

(7) *Quam simplicitatem persecutum esse Mosem puto propter dignitatem materiæ quæ doceri contenta respuit omnem ornatum.*

cet endroit , non pour la magnificence des paroles , mais pour celle de la pensée , & qu'au reste , une grande chose est susceptible d'ornement. C'est en effet , ce qu'il auroit pû prouver par l'exemple des Cantiques de Moÿse , où Monsieur Huet lui même reconnoît du Sublime.

LONGIN.

Mais Monsieur Despreaux va plus loin , & prétend que ce n'est pas la pensée seule , mais les paroles mêmes qui sont sublimes ; parceque , malgré la simplicité des termes , à les prendre en particulier , il y a , comme il dit , un tour extraordinaire d'expression , qui marque parfaitement l'obéissance de la créature aux ordres du Créateur.

M. Despr.
Préf. sur Long.

En effet , si l'on compare cette expression : *Dieu dit , que la lumiere se fasse , & la lumiere se fit* , avec cette autre : *Dieu d'une seule parole forma la lumiere* ; on trouve dans la premiere expression un Dramatique qui n'est pas dans la seconde. La premiere nous représente Dieu agissant. Elle nous rend nous-mêmes comme présens avec étonnement à son action toute-puissante. Nous voyons naître la lumiere , nous la voyons , pour ainsi dire ,

LONGIN. partir de sa bouche avec sa parole.

Ajouterai-je quelque chose ? Nous concevons que la lumière paroît , je ne dis pas avant que Dieu ait dit qu'elle paroisse , mais avant que l'Historien ait achevé de dire que sur son ordre elle parut. Or ce Dramatique jeté ainsi à propos dans la diction , cette rapidité d'action si bien marquée , fait une expression sublime , parce qu'elle nous élève & nous ravit.

Combien d'exemples confirment cette vérité ! *Il dit , (8) & tout fut fait ; il commenda , & tout fut créé.* Peut-on douter que David n'ait eu en vûe les paroles de Moïse , ou qu'il n'ait voulu nous élever l'ame malgré la simplicité de ses termes , ou que le tour d'expression qu'il 'a choisi , ne convienne parfaitement à son dessein ? Peut-on douter que les paroles du Centenier , dans l'Évangile conformément à son intention , n'ayent la force de produire le même effet , après que Jésus-Christ les a admirées : *Je suis moi-même sujet (9) à des Comman-*

(8) Ipse dixit , & facta sunt ; ipse mandavit , & creata sunt.
Psf. 148. v. 5.

(9) Nam & ego homo sum sub potestate constitutus , & habeo sub me milites , & di-

dans, mais j'ai des Soldats sous ma conduite ; je dis à l'un, allez-là, & il y va ; je dis à l'autre, venez ici, & il y vient ; & à mon serviteur : faites cela, & il le fait... Dites seulement une parole, & mon serviteur sera guéri. Qu'est-ce que Jesus-Christ admire dans ce discours, sinon que le Centenier conçoit parfaitement bien la puissance & la grandeur de Dieu, & qu'il l'exprime dans toute sa dignité, en même tems qu'il y espere ? Mais, dit-on, ces tours sont familiers dans l'Hebreu ! On peut dire la même chose de toutes les figures dans toutes les langues. Elles sont figures, parce qu'elles ont quelque chose d'extraordinaire : mais elles ne sont bonnes, qu'à cause que ce qu'elles ont d'extraordinaire, elles le font de quelque chose de commun. Ainsi, sans aller plus loin, dans le discours du Centenier, ce qui regarde cet Officier & ses inferieurs, est commun ; mais ce qui regarde J. C. & le serviteur dont le Maître demande la guérison, est ex-

co hunc, vade, & vedit ; & alii, veni, & venit ; & servo meo, fac hoc, & facit...

Dic tantum verbo, & sanabitur puer meus. Matth. 8. v. 8. 9.

LONGIN. traordinaire ; & cet extraordinaire ne se sent si bien , que par le moyen de ce qu'il y a de commun.

En voilà assez pour moi sur ce sujet ; ceux qui en voudront davantage , pourront lire la Dissertation de Mon-

*Dissert. dir.
recueill. par
M. l'Abbé de
Tilladet tom.
2. X. Dissert.*

sieur Huet , & celle de M. Despreaux*, & prendre parti , s'ils le jugent à propos , avec connoissance de cause. Je les ai lûs toutes deux , & je crois sans

** Edit. nouv.
des Oeuv. de
Nicol. Despr.
Dissert. 10. sk.
Long.*

difficulté devoir m'arrêter au sentiment du dernier. Ce grand Homme , dont je chers & respecte le souvenir , avoit eu la bonté de me faire la lecture de sa Dissertation peu de tems après que j'eus composé ce qu'on vient de lire ; & j'eus la satisfaction de voir que je ne m'étois aucunement éloigné de sa pensée. Que n'a-t-il vécu plus longtemps ; premierement pour l'utilité publique ; en second lieu , s'il est permis de se regarder soi-même , pour m'aider à mettre cet ouvrage dans une plus grande perfection ! Je suis sûr qu'il ne m'auroit pas refusé ses avis. Il vit dans le cœur des gens de bien , & il y vivra. Il vivra dans ses ouvrages , pour la gloire de la France. Puissent les charmes qu'on y trouve pour l'esprit & pour le cœur , arracher tous

les jeunes gens de la lecture des mauvais livres , qui les corrompent ! Le souvenir de sa mort , qui m'attendrit , ne me permet pas d'en dire davantage ; aussi n'en est-ce pas le lieu. On me pardonnera pourtant , si je donne ici à sa mémoire ce que j'ai fait à sa louange lorsque j'avois l'honneur de le voir. Il ne s'agit que de dix vers , où j'ai voulu exprimer ce que doit se dire un homme qui se sent tenté d'écrire en vers , sans en avoir le talent , comme l'avoit ce grand Poëte. Les voici :

Pensons-nous devenir un jour , comme Boileau ,

Par l'étude d'Horace un Horace nouveau ?

Ah ! ne nous flattons pas d'une telle chimere.

Sommes-nous , comme lui , pleins de l'esprit d'Homere ?

Le Permesse François nous vit-il sur ses bords ?

Phébus nous ouvre-t-il , comme à lui , ses thresors ?

Il faut pour l'imiter une main délicate ,

Qui , docte en ses portraits , nous instruit & nous flatte.

LONGIN.

*Il faudroit pour le suivre , & pour
voler si haut ,*

*Et savoir ce qu'il fait , & valoir ce
qu'il vaut.*

Je ne crains point que cet éloge paroisse faux. Je crois même , quelque avantageux qu'il soit, que l'on conviendra aisément que M. Despreaux merite de plus grandes louanges. Revenons à Longin.

A l'occasion de ce que j'ai dit par rapport aux paroles de la Genese , il ne faut pas s'imaginer que Monsieur Despreaux fit scrupule d'être d'un autre avis que Longin. Car ce Rhéteur ne pouvant approuver Gorgias d'avoir appelé les Vautours *des sepulchres animez* , & étant dans sa décision appuyé du sentiment d'Hermogène , qui juge l'Auteur de cette pensée *digne des sepulchres animez dont il parle* , Monsieur Despreaux doute que cette pensée déplût aux Poëtes de notre siècle ; & il croit qu'elle ne seroit pas , en effet , si condamnable dans les vers.

*Remarq. sur
Longin.*

*M. le Feb.
sur Long. Voy.
M. Toll. pag.
38.*

*Victor. va
riar. lect. l. 2.
c. 5.*

C'est ainsi que bien d'autres que lui ne se sont pas fait une peine de ne pas suivre Longin. Monsieur le Febvre, par exemple , & Victorius ne sauroient condamner Herodote , comme ce Rhé-

teur le condamne , pour avoir appelé **LONGIN.**
les femmes , *le mal des yeux*. Le Pe-

re Caussin désapprouve la Critique que *Ellog. sac &*
Longin a faite de certains détails dans *p. of. l. 1. c. 20.*

l'Histoire de Theopompe. M. Tollius *M. Toll. sur*
ne peut comprendre comment c'est *Long. p. 144.*

une chose qui contribué au Sublime,
que de répéter le même mot en dif-

ferentes manieres. Monsieur le Febvre *Voyez M.*
se range du côté de Cécilius sur un *Toll. p. 169.*

ou deux mots grecs (10) que ce Rhé-

teur avoit condamnez , & que Lon-

gin trouve fort beaux. Il y en a qui

ne conçoivent pas non plus comment

le choix & l'amas des grandes circon-

stances , l'amplification , les figures ,

sont des causes du Sublime. Enfin , si

nous en croyons Langbeine , il y a *ibid. p. 121.*

de petits Rhétoriciens de deux jours

qui ne font pas difficulté de blâmer

le serment de Démosthène , que Lu-

cien , qu'Hermogène , que toute l'an-

tiquité a admiré ; & si nous en croyons

les Notes de Monsieur Tollius , c'est

Balzac que Langbeine a voulu désigner. *Lucien , in*
Enc. Demost.
Hermog. 2.
de Form. c. 3.
p. 394. & de
Meth. c. 20.
p. 544. 545.
M. Toll. ubi
sup.

(10) ἀναγκασιότατοι ; nécessité: le second sig-
& ἀναγκασιότατοι. Long. signifie des gens qui li-
c. 31. 32, Le premier vrent de gayeté de
signifie devorer par cœur.

LONGIN. une chose de goût ; chacun peut suivre le sien , & je m'en tiens à celui de Longin. Le Pere Caussin prétend justifier Theopompe , parce que *les détails* qu'on y reprend , étoient , dit-il , *d'un Historien fidele*. Mais outre que la fidelité d'un Historien n'exigeoit point ces détails , selon Monsieur Bayle ; il est clair qu'autre chose est *d'être fidele* , autre chose est *d'avoir du grand*. Et assurément , pour n'avoir pas confondu ces deux choses , Longin ne meritoit pas qu'on le traitât de *Critique mordant & froid*. Pour la répétition des termes , peut-être les deux vers de Virgile :

Virg. l. 4. de l'En. Littora littoribus contraria , fluctibus undas

Imprecor , arma armis pugnent , ipsique Nepotes ,

& autres semblables , persuaderoient à Monsieur Tollius que cette figure répand du Sublime dans le discours. Sur les deux mots grecs que Monsieur le Febvre & Cécilius blâment , & que Longin approuve , je crois que pour en juger , il faut supposer avec Longin un homme dans la passion , & non de sens rassis ; car chaque état a ses termes. Quant aux sources du Grand,

Grand, on n'a qu'à lire les Cantiques de Moïse, ou le Pseaume sur la sortie d'Egypte, & autres semblables; on y verra si les figures, les circonstances, l'amplification ne produisent pas le Sublime, & si réciproquement le Sublime ne les soutient pas. A l'égard du serment de Démosthène, que dois-je dire? sinon qu'il seroit fâcheux qu'un Auteur comme Balzac, né pour le Grand, & qui l'a toujours tant aimé, n'eût pas goûté une pensée digne de lui, & dont il étoit lui-même très-digne. Mais je puis assurer que dans une de ses lettres, il en fait tout le cas qu'elle merite, sans pouvoir dire si dans quelque autre il l'a blâmée.

LONGIN.



Balzac l. 7.
let. 49. à M.
le Card. de Ri-
ch. p. m. 324.

Enfin, pour achever cet article, Longin n'est pas du goût de Timée, lorsque louant Alexandre, il dit que *ce Prince a conquis toute l'Asie en moins de tems qu'Isocrate n'en avoit mis à composer son discours intitulé le Panégyrique*. Sur cela, Monsieur Costard ne fait point difficulté de dire que Longin étoit *un chicanneur, & un faux subtil*. On peut dire que Monsieur Costard, dans sa dispute, étoit de mauvaise humeur; cependant, Monsieur Bayle même, dans son

Trait. du Sub.
c. 3.

Cost. Apol.
p. 88. 89.

M. Bayle sur
Timée dans son
Diss.

LONGIN.

Dictionnaire, est au fond de son avis, quoiqu'il ne dise point d'injures à notre Auteur. Au contraire, il juge ailleurs que Longin étoit d'un discernement exquis, & d'une pénétration judicieuse; qu'il n'étoit point un faux Critique; qu'il avoit l'esprit grand & beau: mais en cette occasion, *il ne le reconnoît plus, & ne fait ce qu'il avoit fait de son goût.*

S'il faut ici se déclarer, je crois qu'à prendre le Panégyrique dont il s'agit, pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour le Discours où Isocrate a eu dessein, comme Longin le dit lui-même, de montrer que les Athéniens ont rendu à la Grece plus de service que les Lacedémoniens, la comparaison de Timée est aussi condamnable, que si on disoit en loüant le Roi, *qu'il a moins mis de tems à la conquête de la Hollande, que Monsieur de Vangelas à faire son Quinte-Curce.* Il n'y a point de rapport, & *faut de rapport*, selon le Pere Bouhours, cette comparaison est vicieuse.

Bouhours
Maniere de
bien penser &c.
p. 81.

Mais si nous supposions que le Panégyrique fût un Discours composé pour exhorter Philippe ou Alexandre à la guerre contre les Perses, alors

on diroit, je crois, de très-bon sens, LONGIN.
qu'Alexandre a mis moins de tems à la conquête de l'Asie, qu'Isocrate n'en avoit employé à l'y exhorter ; & la disproportion d'un grand Prince à un Rhéteur, n'empêcheroit pas que la comparaison ne fût bonne.

Or ne se pourroit-il pas faire que Timée auroit pris le Panégyrique pour le Discours à Philippe ? car Isocrate a fait tous les deux ; & ce qu'il y a de certain, c'est que Monsieur Dacier & Monsieur Le Febvre, dans leurs Notes sur Longin, s'y sont trompez par un défaut de memoire, & ont pris l'un pour l'autre (11). Avoüons néanmoins qu'il ne paroît pas que Timée s'y soit trompé : mais y ayant deux manieres, selon Denys d'Halicarnasse, de prendre le Panégyrique ; premierement comme un éloge des Athéniens ; en second lieu, comme une exhortation à la guerre contre les Perses ; c'est de cette seconde maniere que Timée l'a pris, ainsi qu'il paroît par ses propres paroles, rapportées

*Dion. Halic.
 tom. 1. p. 57.
 lin. 29.*

(11) Ibi enim Philip- | ditionem. *Faber, in*
 pum adhortatur Iso- | *Long. M. Dacier, Re-*
 crates ad suscipien- | *marq. sur Long. pag.*
 dam in Persas expe- | *215. édit. d'Hollande.*

LONGIN. dans le Grec de Longin ; & cela re-
 ——— étifie sa comparaison.

Ce qui la met encore à couvert de la censure de Longin , c'est que Timée n'a prétendu comparer le Conquerant & l'Orateur , que par la facilité d'achever l'un & l'autre leur entreprise , sans prétendre que l'Orateur seroit comparable au Conquerant *par sa valeur* , s'il mettoit moins de tems à composer son Discours , que le Heros à achever une conquête. Longin lui impute cette pensée , comme il paroît par le Grec (12). C'est sur quoi Monsieur Bayle , de qui je tiens cette remarque , ne reconnoît plus le Critique , & ne fait ce qu'il avoit fait de son goût.

M. Bayle ,
 Di&e. Hist. sur
 Timée.

Voyez-la plus
 au long dans
 M. Toll. pag.
 405.

Gab. de Per.
 Ep. ad Steph.
 à Castrob.

Je finis par une question qui donne lieu à rapporter des pensées considérables de Monsieur Le Febvre , tant sur Longin , que sur Hermogène. Gabriel de la Pierre demande pourquoi ces deux Auteurs sont si differens dans la maniere de traiter le Grand ou le Sublime.

Fab. Pref.
 n Long.

Monsieur Le Febvre soutient que le Grand & le Sublime ne sont pas la

(12) Le Grec por- | fortitudinem.
 τε κατ' ἀνδρίαν, quoad |

même chose ; que le premier n'est qu'un degré pour arriver au second ; que le premier est comme le corps du discours , que le second en est comme l'ame ; qu'Hermogène a traité l'un , & Longin l'autre , celui-là parlant du *style sublime* , & celui-ci du *Sublime seulement*.

Ainsi Monsieur Le Febvre ne s'étonne point de ce que la methode de ces deux Auteurs est si differente , mais de ce que l'on s'est avisé si tard de parler du Sublime , qui est la plus belle partie de l'Eloquence , & la plus utile. De sorte qu'il faut regarder , selon lui , cette qualité du discours comme ces astres qui n'ont été découverts que dans les derniers tems ; puisque Cécilius est le premier qui en ait parlé. Cet Auteur même ne fit que marquer qu'il y avoit un Sublime qui faisoit le prix des ouvrages , sans nous apprendre l'art d'y arriver. Mais ce qu'il avoit omis , Longin , qui avoit l'esprit grand & élevé , l'a entrepris avec éclat , & en est venu à bout d'une manière fort glorieuse. C'est donc lui , dit Monsieur Le Febvre , qui a su séparer cette lumiere des tenebres qui l'environnoient , au lieu que Cécilius

LONGIN. n'étoit pas encore bien sûr s'il la voyoit.

Chateaubeau de son côté, croit que Longin & Hermogène sont parfaitement d'accord, quelque difference qu'il paroisse dans leurs ouvrages.

*Senh. à Ca
srah. Ep. ad
Gao. de Petr.*

Hermogène, dit Chateaubeau, fait dépendre le *Grand* de ce qu'il peut y avoir de *grave* dans le discours, ou de *dur*, ou de *vehement* ou de *brillant*, ou de *fort*, ou de *vigoureux*, ou de *périodique*. Le *grave* vient de la noblesse du sujet, quand on en parle dignement; ce qu'il y a de *dur*, vient des justes reproches adressez aux personnes constituées en dignité; le *vehement* consiste dans des reproches qu'on fait à des personnes de moindre consideration; le *brillant* résulte des discours avantageux qu'on tient de soi à propos; le *fort* vient d'une heureuse chaleur qui anime & mêle ensemble ces trois derniers caracteres; le *périodique* consiste dans le tour des paroles. On ajoute le *beau*, qui demande de l'étendue & de la symmetrie, & le *vif*, qui corrige la lenteur du *périodique*.

Longin reconnoît cinq sources du *Grand*; l'Elevation de la pensée, le

Pathétique, l'Extraordinaire dans les figures, la noblesse de la Diction, & l'Arrangement des paroles. LONGIN.

Or on peut soutenir, continuë Chateaubeau, que *le grave* a rapport à la noblesse des pensées; que *le dur*, le véhément, le brillant & le vif se rapportent au pathétique; que *le beau* comprend la diction & les figures; que *le périodique* revient à la circonduction & à l'arrangement des paroles. On peut donc croire qu'Hermogène & Longin sont d'accord.

En effet, deux raisons me persuadent que *le Grand*, dont Hermogène parle, est *le Sublime* dont parle Longin. La première est, que selon l'un & l'autre, l'arrangement des paroles, les figures, la diction, le pathétique & la pensée sont les sources du Grand & du Sublime. La seconde est, que l'un & l'autre donnent les mêmes exemples, tirez sur-tout de Démosthène, pour y faire remarquer les mêmes beautés. L'un & l'autre citent à cet effet, le serment de cet Orateur, ses images, ses métaphores, ses mouvements & ses figures.

Monsieur Tollius est de cet avis, & remarque même que sur cette ma-

Herm. l. 1.
de Form. c. 9.
Éc. p. 309.
394. 544.
545.

LONGIN.

tière, Hermogène est plus exact & plus juste. Ce Rhéteur, au premier livre des Idées, pose pour principe que tout discours dépend de *l'invention*, (13) de *la disposition*, ou de *la méthode*, & de *l'élocution*; mais que l'élocution a quatre parties: les *figures*, les *membres*, *l'arrangement* des mots, & *l'harmonie*, qui résulte de ces deux dernières parties. Monsieur Tollius trouve qu'il ne manque rien à cette division; parce que l'invention comprend les pensées & le pathétique. Au lieu que dans la division que Longin donne des sources du Grand, il n'est parlé ni de *la disposition*, ni des *membres*, ni des *chûtes* & de *l'harmonie*, toutes choses que cet Auteur regarde néanmoins dans la suite de son ouvrage, comme capables de produire le Grand. Ce qui fait dire à M. Tollius que la division que fait Longin des sources du Sublime, n'est pas assez exacte.

M. Toll. p.
46 sur le ch.
8. de Long.

M. Dacier,
Remarques sur
Long.

Mais si ce Traducteur donne la préférence à Hermogène sur ce point, Monsieur Dacier la donne à Longin

(13) Hermogène en cet endroit ne dit point *l'invention*, | comme M. Tollius : mais la pensée. L. de Form. c. 2. p. 244.

sur un autre. C'est lorsqu'il croit que Longin blâme une hyperbole attribuée à l'Orateur Grec, & louée par Hermogène. Longin, dit Monsieur Dacier, cite ce passage sans doute, pour en condamner l'hyperbole, qui est en effet très-vicieuse ; car *un esprit foulé sous les talons*, est une chose bien étrange. Cependant, continue Monsieur Dacier, Hermogène n'a pas laissé de la louer. Mais ce n'est pas seulement par ce passage que l'on peut voir que le jugement de Longin est plus sûr que celui d'Hermogène & de tous les autres Rhéteurs.

LONGIN.

Long. G. 37.

Quand même Longin, en cette occasion, auroit pensé autrement qu'Hermogène, comme le croit Monsieur Dacier, c'est toujours une gloire pour Hermogène, c'est-à-dire, pour un homme de dix-huit ans, d'être mis en parallèle avec un aussi grand homme que Longin. Mais c'est une question, si ce grand Homme a voulu blâmer l'hyperbole qu'Hermogène a louée. La raison d'en douter, est que cette hyperbole se trouve immédiatement après une lacune où étoit le jugement de Longin. Il paroît bien qu'il

LONGIN. a voulu blâmer celles qui sont trop fortes ou trop dures : mais ne doit-on pas supposer qu'il a crû qu'on doit juger de leur force ou de leur dureté , par la passion où se trouve celui qui parle ? Or il est sûr qu'Hermogène n'a loué celle-ci que dans un grand mouvement. Cicéron ne remarque-t-il pas que Démosthène , dans la chaleur, a des expressions que son ennemi traitoit de *monstres dans la diction* ? Mais Cicéron ne donne pas pour cela dans la pensée de cet ennemi ; parce qu'il est facile (14) , quand on est de sens rassis , de trouver à redire à des expressions qui ne sont bonnes que dans la chaleur.

Au travers de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre , le lecteur judicieux verra d'un côté , l'estime singulière qu'il faut faire & de la critique , & des préceptes de Longin , & que ce grand Homme est un des plus excellens Maîtres de l'Eloquence. Il verra d'un autre côté, qu'il y a de quoi vérifier que les plus savans se trompent quelquefois , puisqu'il n'est pas possible que Longin lui-même, ou les Savans qui

(14) Facile est verbum ardens reprehendere. Cic. *ibid.*

le critiquent , ne se soient trompez dans des jugemens qui sont contraires entre eux. La conclusion naturelle est , qu'il faut s'élever au-dessus de la vaine gloire , & reconnoître avec franchise le foible de nos ouvrages , ou le faux de nos jugemens , lorsqu'on nous le fait voir.

D E M E T R I U S ,

Que les uns croient être le Phalérien , presque contemporain de Démosthène ; & que les autres disent être d'Alexandrie , & contemporain de Galien.

IL y a un Traité en grec touchant D E M E T R I U S .
l'Elocution, lequel pour n'être qu'un très-petit morceau de Rhétorique , est pourtant capable de faire honneur à son Auteur ; & on le donne à un homme dont le nom réciproquement fait honneur à l'ouvrage : c'est le fameux Démétrius le Phalérien , ainsi surnommé du Port d'Athènes nommé Phalère , d'où il étoit natif. J'ai parlé de lui dans la Préface de ce Re-
L. vj;

DE'MÉ-
TRIUS.

cueil. Il fut disciple de Théophraste, & devint si considérable par son Eloquence & par son habileté, qu'il se rendit Maître de tout dans la République. On lui dressa trois cens soixante statues, pendant que la fortune lui fut favorable. On les abatit toutes lorsqu'elle lui devint contraire. Il fut obligé de s'enfuir, & il disoit dans son exil, qu'on n'avoit point abatu sa vertu, & que sa gloire dureroit malgré l'envie de ses ennemis.

Tous les Critiques néanmoins ne conviennent pas que cet ouvrage soit de lui. Il y en a qui l'attribuent à un Démétrius d'Alexandrie, bien postérieur au premier; d'autres croient qu'il est de Denys d'Halicarnasse.

*Method. Elo-
quent. compar.
c. 5.*

*De ludic. dict.
p. 255. 256.*

*Compar. de
Démétr. & de
Cic.*

Melchior Junius, sans entrer dans cette question, nous conseille de lire Hermogène, & nous avertit de ne point négliger la lecture de Démétrius. C'est ainsi que le Pere Vavasseur assure que cet Auteur est un Ecrivain habile & fort subtil, que ce qu'il a écrit est utile, & digne non-seulement d'être lû souvent, mais encore d'être appris par cœur. Le Pere Rapin dit de même que Démétrius est un des Anciens qui juge le plus finement des

choses , mais qu'il ne touche que la délicatesse du discours. Monsieur Tol-
lius n'a garde de ne le pas estimer.

DEMETRIUS.

Il le trouve cependant moins exact qu'Hermogène & Longin. Il en donne une raison qui est aisée à comprendre : car lorsque Démétrius parle du Grand , il n'en assigne que trois sources , qui sont les pensées , le choix des mots , & leur arrangement , sans parler ni des figures , ni des passions ; la division ne peut donc passer pour exacte , selon Monsieur Tollius , à moins , dit-il qu'on ne rapporte les passions aux pensées , & les figures à la diction. Enfin le Bibliographe anonyme , sans entrer dans aucun détail , dit que c'est un petit ouvrage que celui dont nous parlons , mais que c'est un ouvrage excellent.

M. Toll. dans
ses Not. sur le
ch. 8. de Long.

Bibliog. hist.
Polir. Philol.
curios. p. 30.

Aucun des Critiques que je viens de nommer , n'entre , comme on le voit , dans la question qui regarde le véritable Auteur du livre dont il s'agit ; ils jugent seulement de son mérite & de celui de son ouvrage. Il y en a qui vont plus loin. Ils remarquent premièrement qu'il y a eu plusieurs Démétrius , même de Phalère , & qu'il y en a eu de divers pays , tous gens

Th. Gale.
dans le Démétr.
d'Anglet.

D'EMB.
TRIUS.

Pag. 166. n.
303.

éloquens , celebres par des écrits qui concernoient la Rhétorique. En second lieu , ils remarquent que l'Auteur du livre dont nous parlons , cite Démétrius le Phalérien , comme un autre citeroit Aristote ou Cicéron ; & de là ils concluent que ce n'est pas cet Orateur.

Ibid. ex Petr.
Victor. Edit.
Flor. Demet.
an. 1552.

Selon Victorius néanmoins , la méthode & la conduite de l'ouvrage , l'exactitude ou la finesse des détails, l'élégance du style , le discernement du bon ou du mauvais dans les ouvrages des Auteurs , la justesse des jugemens & des critiques , tout enfin lui persuade que c'est un des Péripateticiens les plus polis , & l'un des plus doctes disciples de Théophraste , qui a composé ce Traité ; en un mot , il croit que c'est le fameux Orateur natif de Phalere. Que si Victorius trouve des gens qui ne donnent point à l'Auteur le surnom de Phalérien , il en trouve d'autres qui le lui donnent : & si le Démétrius ainsi surnommé , est cité dans ce livre , c'est , dit Victorius , Démétrius lui-même qui s'est cité , pour se faire honneur d'un mot également sage & plein de liberté , dont il a voulu conserver le souvenir. Il

Ammon. in
Arist. πρὸς Ἱερ.
μην
Theophylact.
Bulg. Ep. ad
Romeum Theo.
phylact.
Pag. 166.
sect. 308.

étoit Ambassadeur pour les Grecs auprès de Craterus * de Macedoine , & ce Prince le recevant avec beaucoup de hauteur , *ce Prince* , dit-il , *est lui-même autrefois venu vers nous en ambassade*. Par où Démétrius vouloit marquer doucement l'orgueil de Craterus.

C'est ainsi que Victorius juge en même tems & de la nature de l'ouvrage , & de l'Auteur qui l'a composé.

Gaddius est de son avis , tant sur l'un que sur l'autre article : mais pour le second , Isaac Vossius n'en est pas , non plus que le Pere Caussin * , ni Henri Valois **. Ce dernier croit que l'ouvrage est de Denys d'Halicarnasse , & s'appuye sur deux raisons. La première est , qu'un ancien Scholiaste d'Aristophane attribué à ce Rhéteur un trait qu'il rapporte du livre dont est question ; la seconde est , qu'on parle dans ce livre , d'un Peintre nommé Nieas , & d'un Auteur nommé Artemon , qui tous deux ont vécu longtemps après Démétrius le Phalérien.

Cette seconde raison prouve bien que l'ouvrage n'est pas de Démétrius , mais non pas qu'il soit de Denys d'Halicarnasse. La première paroît plus concluante à cet égard , & néanmoins

DEMETRIUS.

* Le successeur d'Alexandre.

Apud Morhof. Polyhist.

l. 6. c. 1. n. 3.

Gad. tom. 1. de

script. non Ec-

cles. p. 155.

Voss. de Poë-

mar. cant. p.

91.

* Causs. de Elo-

cur.

** Henr. Va-

les. in not. ad

excerpt. Nic.

Damasc.

Pag. 53. n.

76.

Ibid p. 131.

n. 231.

DÉMETRIUS. elle n'est pas démonstrative, parce que le Scholiaste peut avoir pris un Auteur pour l'autre. C'est pour cela que Jean Gerard Vossius n'est ni pour ceux qui donnent cet ouvrage à Démétrius le Phalérien, ni pour ceux qui l'attribuent à Denys d'Halicarnasse. D'un côté, il ne peut se persuader, non plus que le Pere Caussin, que Démétrius le Phalérien se fût cité lui-même; & il est moins touché du témoignage d'un seul Auteur assez récent (19), qui lui donne nommément ce petit Traité, que du silence de tous les anciens Rhéteurs sur cet article, & particulièrement du silence de Cicéron: car ni l'Orateur Romain, ni aucun autre plus ancien, n'a donné cet ouvrage à Démétrius. Aucun d'eux ne dit rien sur cela. Cependant Cicéron avoit occasion d'en dire quelque chose, lorsqu'il parloit de cet Orateur; d'autant plus qu'il l'estimoit beaucoup.

D'un autre côté, sur le titre de toutes les éditions, Vossius ne laisse pas de croire que l'Auteur s'appelloit Démétrius, & que ce n'est pas Denys

Instit. Orat.
l. 6. c. 2. p.
434.

(1) Theophylact, Alexandre II il y a environ 600 ans.

d'Halicarnasse. Il croit donc que c'est **DÉMETRIUS.**
 un Démétrius d'Alexandrie , & non pas celui de Phalère. Néanmoins en jugeant le fond , il convient que l'ouvrage est digne de cet Orateur , & qu'il étoit lui-même digne de l'ouvrage.

Au reste , Vossius ne donne point son avis pour certain ; & à son exemple , un autre Critique ne veut aussi rien décider touchant le siècle du Rhéteur dont il s'agit. Il se contente de dire que , posé le sentiment de Vossius , il étoit contemporain de Galien. En tout cas , le même Critique assure que l'Auteur dont est question , n'est point Denys d'Halicarnasse. Il se fonde , avec très-grande raison , sur la différence soit de la méthode , soit du style , & sur le silence réciproque tant de cet Auteur sur Denys , que de Denys sur cet Auteur. Car Denys d'Halicarnasse a coutume , quand il traite les mêmes choses qu'il a traitées auparavant , de renvoyer son lecteur aux endroits où il en a déjà parlé.

*Thom Gal.
dans son édit.
d'Angles.*

En supposant que c'est Démétrius le Phalérien , nous en trouvons le caractère dans Quintilien (2) & dans Ci-

(2) *Quin etiam Phalereum illum Deme-*

DE ME-
PRIUS.

céron. Ils reconnoissent tous deux que cet Orateur avoit beaucoup de genie, qu'il étoit éloquent, qu'il n'excelloit néanmoins que dans le style mediocre, & que les manieres ne convenoient guères aux affaires serieuses; qu'à la verité, ce fut lui qui fit dégénérer l'Eloquence parmi les Athéniens; mais pourtant qu'il est digne de consideration, parce qu'il est du nombre des dix Orateurs Grecs, quoiqu'il ne soit que le dernier.

Réflex. sur
l'Eloq. n. 9.

Le Pere Rapin avoit en vûe ce jugement, lorsqu'il dit que cet Orateur Athénien affecta plus d'art que son genie n'en pouvoit porter, en affectant plus de douceur que de force; & que ce fut ce qui fit dégénérer l'Eloquence à Athènes. Ne peut-on pas dire au contraire, que cela n'arriva que parce qu'il suivit trop son genie? C'est l'idée certainement que j'en ai prise sur les paroles de Cicéron.

trium (quanquam is primus inclinasse elo- quentiam dicitur) multum ingenii ha- buisse & facundiæ fa- ctor, vel ob hoc memoria dignum, quod ultimus est ferè.	}	ex Atticis qui dici pos- sit Orator : quem ta- men in illo medio ge- nere dicendi præfert omnibus Cicero. <i>Quin-</i> <i>til. l. 10. c. 1. p. m.</i> 157.
---	---	--

Démétrius, dit l'Orateur Romain, «
(3) fut plus habile que tous les vieux «
Orateurs qui le virent se signaler «
dans sa première jeunesse. Cepen- «
dant il fut plus propre aux discours «
d'apparat, qu'aux discours d'usage, «
& eut plus le don de plaire, que «
celui de toucher. Il paroissoit au Bar- «
reau, non pas comme en un jour «
de bataille paroît un vieux foldat qui «
a fait plusieurs campagnes, mais «
comme un homme qui sort de faire «
ses exercices. Il vouloit montrer qu' «
il avoit de la douceur, & c'étoit en «
effet son caractère. A ces manieres, «

(3) Phalereus suc-
cessit eis, Senibus ado-
lescens, eruditissimus
ille quidem horum
omnium, sed non tam
armis institutus quam
palestræ. Itaque delec-
tabat magis Athenien-
ses quàm inflamma-
bat. Processerat enim
in solem, & pulve-
rem, non ut è mili-
tari tabernaculo, sed
ut è Theophrasti do-
ctissimi hominis um-
braculis. Hic primus
inflexit orationem,
& eam mollem, te-

neramque reddidit,
& suavis, sicut fuit
videri maluit, quàm
gravis: sed suavitate
ea, quâ perfunderet
animos, non quâ per-
fringeret; & tantum
ut memoriam concin-
nitatis suæ; non (quæ-
admodum de Pericle
scripsit Eupolis) cum
delectatione aculeos
etiam relinqueret in
animis eorum, à qui-
bus esset auditus. *Lib.
de clar. Orat. n. 37.
&c.*

DE'ME'-
TRIUS.

» on reconnoissoit Théophraste , dont
 » il avoit pris les leçons. Au lieu de
 » l'Eloquence mâle , vigoureuse , qui
 » avoit regné jusqu'alors , il en pré-
 » senta une plus molle , plus foible ,
 » plus effeminée. Livré à cette dou-
 » ceur qui lui étoit naturelle , il n'a-
 » voit point de force. Il chatouilloit
 » les oreilles , mais il n'alloit point jus-
 » qu'au cœur. Ce n'étoit point cette
 » éloquence de Periclès (4) , qui étant
 » pleine de charmes , étoit en même
 » tems armée d'éclairs & de foudres ,
 » en sorte qu'elle étoit capable non-
 » seulement de flatter l'ame , mais de
 » la vaincre , & d'y laisser avec les
 » sentimens d'un plaisir solide , des
 » impressions fortes , qu'il n'étoit point
 » facile d'effacer. Il n'en falloit pas
 » tant à Démétrius ; pourvû qu'on fût
 » sensible à ses ornemens & à ses mi-
 » gnardises , il n'en demandoit pas da-
 » vantage. C'est le portrait qu'en fait
 Cicéron : on peut y ajouter ce que
 j'en dis encore dans la Préface de ce

(4) Cujus in labris veteres Comici leporem habitasse dixerunt , tantamque in eo vim fuisse , ut in co-
 rum mentibus qui audissent , quasi aculeos quosdam relinqueretur.
 Cic. 3. de Orat.

Recueil , où j'ai entre autres remarqué que cet Orateur , toujours richement & superbement vêtu , vouloit aussi des discours qui brillassent.

DE'ME-
TRIUS.

Mais loin de reconnoître là l'Auteur du Traité touchant l'Elocution , ce portrait est ce que je trouve de plus fort , à mon sens , pour nous persuader que ce n'est pas Démétrius le Phalérien. Car , sans nous arrêter à considérer qu'il n'y a nulle apparence que Cicéron n'eût rien dit sur cet ouvrage dans une si belle occasion d'en parler , s'il étoit de l'Orateur d'Athènes , il y a deux questions à faire sur ce portrait qu'en a fait l'Orateur Romain : l'une , si c'est-là le caractère du livre en question ? l'autre ; si c'est du moins à ce tour & à ce caractère que nous conduisent les préceptes qu'on nous y donne ? Et la décision de ces deux articles doit servir à juger si ce Traité est , ou n'est pas de l'Orateur que Cicéron nous a peint. Or à bien examiner toutes choses , ce n'est-là ni le caractère de l'ouvrage , ni celui auquel nous conduisent ses préceptes.

Ce n'est point le caractère de l'ouvrage. En effet , de la manière que Cicéron nous peint l'ancien Démétrius ,

DE'MÉTRIUS. son style étoit celui d'Isocrate , périodique , fleuri , brillant , tout renfermé dans certains nombres & dans certaines cadences , à peu près comme un Poëme. Ce qui produit ce style , c'est l'égalité des membres qui composent les périodes , ou le tour qu'on leur donne , ou leurs oppositions , ou leurs chûtes semblables , ou toutes ces choses ensemble ; & c'est ce qu'on ne voit nulle part que l'Auteur dont est question ait jamais recherché. Il est poli & travaillé , selon le jugement qu'en a porté Vossius , & que d'autres Critiques en ont porté aussi-bien que lui ; mais il n'a rien de tout ce que je viens de dire d'Isocrate , ou de ce que Cicéron donne au style de Démetrius. Il semble même avoir évité l'occasion d'avoir rien qui en approchât , puisqu'il entre en matière sans exorde & sans préparation , & se prive par-là d'une partie du discours plus susceptible que les autres de cette sorte d'ornemens.

Ce n'est pas non plus à cette espèce de beautez que nous conduisent ses préceptes ; puisque d'un côté , il nous déclare qu'il n'est point du tout pour les discours qui sont toujours périodiques.

Voss. Instit. Orator. l. 6. c. 2.

Pag. 13. n. 27. &c.

diques ; & que d'ailleurs il nous avertit que l'usage des autres ornemens dont nous parlons , est dangereux ; qu'ils conviennent plus à un Sophiste qu'à un Orateur ; qu'ils sont contraires à la force & à la gravité du style ; enfin qu'ils ne s'accommodent ni avec les passions , ni avec les mœurs qu'il faut marquer dans un discours. Aussi blâme-t-il deux endroits qu'il rapporte , l'un de Théopompe , & l'autre de Démosthène , dans lesquels ils s'expriment tous deux par antithèses sur des matieres fort graves , & il condamne également ces deux Orateurs en ce point , comme des personnes qui se jouient , lorsqu'elles doivent marquer leur indignation. De sorte qu'il est plus severe qu'Hermogène , qui n'avoit condamné l'antithèse de Démosthène , que parceque l'Orateur y avance un mensonge.

On dira que Démétrius n'a point tant orné le style de cet ouvrage , parce que ce n'étoit point une harangue. Nos Traitez de Rhétorique sont-ils si ornez ? Il est aisé de répondre qu'il n'y a point de comparaison entre des Traitez qui ne sont pas faits pour être donnez au Public , & un

DE'MÉ-
TRIUS.

Pag. 145. n.
258. & pag.
146. n. 262.

Hermog. lib.
de Meth. c. 15.

DE MÉ-
TRIUS.

Traité destiné à voir le jour. J'avoüe qu'un tel Traité n'aura jamais le caractère d'une Harangue, mais il aura du moins quelque air de l'Auteur dans ses Harangues. Ne reconnoît-on pas le Cicéron des Harangues dans le Cicéron des livres de Rhétorique? Certainement on reconnoît dans la Rhétorique d'Anaximène, tout ce qu'on dit de ses Oraisons & de ses autres ouvrages : au lieu que Démétrius le Rhétoricien n'a rien de Démétrius l'Orateur, quoiqu'il ait autant poli son ouvrage, qu'on sent & qu'on reconnoît qu'il a fait. Que si on oppose qu'il n'étoit plus jeune quand il le composa, & qu'il avoit changé de manières ; il est aisé de voir que Cicéron ne fait pas seulement le portrait de sa jeunesse, mais qu'il nous donne le caractère que Démétrius conserva toujours, & qui dura même après sa mort dans les Orateurs qui le suivirent.

Ce que j'ai dit du véritable Auteur de cet ouvrage, fait en même tems connoître ce qu'on pense de l'ouvrage

Instir. Ora-
tor. l. 6. c. 2.

même. J'ajoute que Vossius fait profession de le suivre plutôt qu'un autre, dans ce qu'il avoit à dire du style ; que Victorius & d'autres Savans

M. Morhof.
l. 6. c. 1. 2. 3.

ont

ont jugé qu'il meritoit qu'ils l'enrichissent de leurs notes ; enfin , qu'il y en a tels qui l'ont paraphrasé , & qui ont voulu en appliquer les préceptes à l'usage de la Chaire.

Monsieur Morhof n'a pas manqué de remarquer tout cela en parlant & de Démétrius & de son livre. Une chose fort surprenante , c'est ce qu'il ajoute (5) , qu'outre cet Ouvrage , il a vu du même Auteur quelques Opus- cules traduits en latin , dans lesquels il est parlé des Périodes & de leurs parties , des divers caractères du discours & du style Epistolaire , qu'il juge dignes d'être lus pour la bonté des préceptes. Ces Opuscules prétendus ne sont que le livre même de l'Elocution , qui est tout ce qu'on a de Démétrius , & qui contient tout ce que dit Monsieur Morhof , & rien de

(5) Cæterùm ex-
tant præterea Opus-
cula Demetrii , qui-
bus præcepta conti-
nentur de membris &
incisis : de periodo ,
ejusque partibus : de
componendis Episto-
lis , & de Characteri-
bus dicendi : quæ la-
tinè apud Rob. Win-
ter in 4. ex interpre-
tatione M. Antonii
Antimachi , Basileæ
edita sunt : & , ob
egregiè monstratam
periodorum rationem
legi omnino debent.
Morhof. l. 6. c. 1. p.
240. n. 3.

plus. De sorte qu'en parlant de la Version qu'il avoit vûë, comme d'un ouvrage différent, il nous donne une preuve certaine qu'il n'avoit jamais lû Démétrius en sa langue originale.

La Version dont parle Monsieur Morhof, est sans doute différente de celle qui accompagne le Texte grec dans l'édition d'Angleterre. Il en appelle l'Auteur *Marc Antoine Antimaque*, & ne dit point si c'est un bon ouvrage. A l'égard de l'autre, on la trouve fort mauvaise. On a crû aussi qu'elle étoit toute récente, & faite exprés pour l'édition nouvelle; mais elle est plus ancienne d'environ cent ans. C'est un Professeur d'Eloquence à Venise, nommé Raphaël Cyllenius Angelus qui en est l'Auteur, & qui la fit imprimer de son tems.

En 1572. la
nouvelle éd.
est de 1676.

Il la réduisit en tables, pour la rendre plus aisée. Il en fit de même à la Rhétorique d'Aristote, qu'il avoit traduite, & la fit imprimer avec l'ouvrage de Démétrius. Il estimoit fort ces deux Auteurs & Cicéron, après lesquels, par un jugement que je ne dois pas omettre, il croyoit qu'il y avoit de la folie à donner d'autres préceptes. C'est de ses tables qu'on a ti-

Cyllen. dans
sa Préf. sur la
Rhét. d'Arist.
& sur l'ouvrage
de Démétr.
reduits en ta-
bles.

ré mot à mot la version de Démétrius D E' M E' -
T R I U S.
pour la nouvelle édition. Ce n'est pas

une preuve que l'Auteur de l'édition eût le goût fort bon. il est encore à remarquer que cet Auteur ne faisant profession que d'avoir corrigé le texte, & de l'avoir éclairci par ses notes, ne dit point de qui est la version. Il y a même laissé en grec les exemples rapportez par Démétrius, sans en prendre l'explication, que le Traducteur en a donnée à part. Le Traducteur avoit bien senti que sans cela, son travail seroit inutile à ceux qui ne sauroient pas le grec ; & c'est à quoi n'a pas songé celui qui a emprunté la version.

Feu Monsieur Despreaux, à ce qu'il m'a dit, avoit eu dessein de traduire Démétrius en françois ; c'est une preuve de l'estime qu'il en faisoit : s'il eût exécuté son dessein, nous aurions sans doute une Traduction aussi belle de Démétrius, que celle que nous avons de Longin. Mais ce qui l'en dégoûta, c'est qu'il falloit commencer comme l'original, par l'explication de la période.

C'est en effet ce qui occupe l'Auteur assez de tems, & bien des gens trou-

DE'MÉ-
TRIUS.

Demet pag.
27. n. 36.

vent que la matiere n'en vaut pas la peine. Il passe de là aux differens styles , & il en distingue quatre , au lieu qu'ordinairement on n'en reconnoît que trois. Ces quatre sont le Grand , le Simple , le Poli & le Grave , ou le Fort. Les deux premiers ne peuvent s'allier , selon Démétrius ; au lieu que les deux derniers s'allient quelquefois également , tant avec l'un qu'avec l'autre. A l'égard des principes qui les produisent , Hermogène en distingue six ou sept ; Démétrius n'en met que trois , qui sont la difference des matieres ou des pensées , celle des termes ou des expressions , enfin celle des nombres ou des cadences. Au fond , Démétrius & Hermogène sont d'accord : le premier n'admet que trois principes ; le second en admet davantage , parce qu'il soudivise les trois de Démétrius , ce qui en fait un plus grand nombre.

Voss. Instit.
Orator. 1. 2. l.
6. 6. 7.

Vossius blâme la division des styles que Démétrius a donnée , & il soutient que , le style orné & le grave pouvant se joindre au magnifique & au simple , ces quatre styles ne peuvent être quatre especes , parce que ce ne sont point quatre choses opposées. Démétrius s'est fait

lui-même cette difficulté, & Vossius prétend qu'il y répond mal. C'est ainsi qu'il trouve aussi à redire à la division d'Hermogène qui admet bien plus de quatre styles. Vossius soutient que l'un & l'autre ont pris les qualitez des caracteres pour les caracteres mêmes. Il convient néanmoins qu'on peut justifier ces deux Auteurs, mais qu'il faut le faire autrement que Démétrius n'a fait, & qu'on doit se contenter de dire, que tous ces differens styles sont, non pas des especes distinctes, mais des choses diverses, qui peuvent s'allier. A le prendre en ce sens, il déclare qu'il n'y trouve rien à redire, parce qu'il ne faut pas demander l'exatitute philosophique dans une Rhétorique. Loin même de blâmer ces Auteurs, il soutient que sans la connoissance de ce qu'ils enseignent, on ne peut être ni Orateur, ni Poëte, & qu'on ne peut non plus porter un juste jugement sur les bonnes ou mauvaises qualitez des Orateurs.

DEMETRIUS.

On peut donc dire, selon les principes de Démétrius, que le Sublime ou le Grand dépend des cadences qui ont une harmonie noble, de la longueur des phrases, du tour qu'on leur

DE' ME-
TRIUS.

donne , de la rudesse des mots , du concours des voyelles , de l'accroissement des paroles qui enchérissent les unes sur les autres , de la négligence dans les liaisons , de l'habileté à placer les particules , de quelque chose d'extraordinaire dans la construction , de certaines figures de mots , de l'élevation des pensées & des matieres , d'une diction exquise , nouvelle , métaphorique, & même énigmatique quelque-fois , ou du moins mystérieuse ; enfin des épiphonèmes ou exclamations , des reticences , & autres choses semblables.

Pag. 70. n.
M4.

L'Auteur oppose le style froid au style sublime ; mais la définition qu'il en donne , montre que par le style froid , il entend l'enflure des pensées & des expressions , ou des mouvemens dans les petits sujets ; parce qu'en effet rien n'est plus froid en ces occasions , que l'amplification , le bruit , & l'emphase : car lors même qu'on est obligé d'amplifier une petite chose , on le fait avec bienséance , comme on montre qu'une étincelle n'est point à mépriser , parce qu'elle peut causer un grand incendie.

Le style orné , élégant , poli , a aussi

des matieres qui lui sont propres. Ce sont tous les objets agréables ; les ris, les jeux, les mariages, le beau tems, les plaisirs de la campagne, les festins, & generalement tout ce qui est capable de fournir des graces au discours. Distinguons néanmoins deux sortes de graces. Il y en a de grandes & de majestueuses, qui ne conviennent qu'au Sublime : d'autres ne sont qu'enjouées ; elles sont pour le style orné ; les matieres agréables les fournissent : mais il y a d'habiles gens qui les tirent des matieres les plus tristes, à peu près comme les Poëtes ont fait naître Venus du sein de la mer. Tel est ce vers de M. Despreaux :

*Le ris sur son visage est de mauvais
se humeur.*

Tel est, selon notre Auteur, un mot de Xenophon en pareil cas : *On tireroit plutôt du feu de lui, dit-il, qu'on n'en tireroit un souris.* C'est le contraire de ce qu'a fait Homere, qui a mieux exprimé la derniere des cruautéz par une plaisanterie, qu'il n'auroit fait par le discours le plus serieux. C'est quand il fait dire à Ulysse par le Cyclope, *qu'en consideration de ses civilitez, il le devorera le dernier.*

Demet. pag.
85. n. 134.

Ibid. p. 81.
n. 130.

La diction de ce style est coupée, les phrases en sont courtes & harmonieuses, par leur égalité, par leur rapport, ou par leur opposition : les mots y sont arrangez ; on les place où ils ont plus de grace ; on les répète par figure ; on en change la signification par métaphores ; on en fait qui ont quelque chose de nouveau ; on choisit parmi ceux qui sont d'usage, les plus beaux & les plus doux. Les plus beaux mots sont ceux dont le son plaît à l'oreille, ou dont l'objet charme les yeux, ou dont l'idée est agréable à l'esprit. Les mots ont de la douceur lorsqu'ils sont moins chargez de consonnes. Enfin on fait entrer dans ce style les images, les hyperboles, les proverbes qui ont quelque chose de gracieux ; les contes, les fables, les allusions ingénieuses, les reproches à mots couverts, les comparaisons du petit au grand, les railleries fines & délicates. Le vice qui lui est opposé, est l'affectation, lorsque toutes les choses qui peuvent faire l'agrément du discours, sont trop recherchées, ou employées d'une manière qui n'est pas naturelle.

Le Pere Bouhours, à peu de choses près, s'accommode de la doctrine

de Démétrius sur ce qui regarde le style agréable. Il ne croit pas , comme ce Rhéteur , pouvoir approuver un homme qui écrit à une femme :

Je vous ai sauvé la vie , & je viens de mourir pour vous ; au lieu de dire , *jemeurs* , ou *je vais mourir* ; parce qu'en-core que le premier ait plus d'em-phase & de force , néanmoins , pour le dire , il ne faut pas être mort ; & pour le dire véritablement , il ne faut pas être en vie : mais le Pere admet le sentiment de ce Rhéteur sur ce qu'on appelle *beau*. Démétrius donne ce nom aux choses qui font par leur agré-ment ce que font les autres par la noblesse & par la sublimité. Ce n'est pas que les pensées sublimes n'ayent de quoi plaire , & ne plaisent en effet : mais c'est que l'agrément n'en fait pas le caractère , & n'est pas ce qui y domine. Elles plaisent , parce qu'elles ont du grand ; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables , & qu'elles présentent quelque chose ou de doux , ou de tendre , ou de gracieux. Car , comme la noblesse des pensées , selon Hermogène , vient de la majesté des choses , dont elles sont les images ; de même leur agré-

DE'MÉ-
TRIUS.

*Maniere de
bien penser p.
68. &c.*

*Ibid. p. 135.
136. 137. 138.*

DE'MÉ-
TRIUS.

ment peut venir (6) des objets qui plaisent d'eux-mêmes, tels que sont les fleurs, la lumière, & tout ce qui flatte les sens, ou les comparaisons qu'on en tire, ou les fictions ingénieuses. Ainsi les Eclogues de Théocrite & de Virgile sont agréables, parce qu'on y trouve partout des fleurs, des bois, des ruisseaux, enfin tout ce que la vie champêtre a de plus aimable; sans parler de la forme & des ornemens que les grands Maîtres donnent à leur matière. Et voilà ces charmes, ces agrémens, cette douceur & cette délicatesse qu'Horace donne à Virgile(7).

Mais pour achever ce qui regarde la doctrine de Démétrius, il nous apprend que dans le style simple on s'attache à tout ce qu'il y a de plus clair & en même tems de plus naturel. On y prend les termes qui sont plus d'usage; & on les prend dans le propre, plutôt que dans le figuré. On y évite l'enflure, l'emphase, les grands mots, le grand bruit, les figures marquées, les constructions vicieuses & obscures.

(6) Res enim suapte natura hilaritate & jucunditate quadam ornata est. Demet. de

Elocut.

(7) Molle argueretur. Horat. Sat. 10. l. 5.

On y laisse pourtant à dessein quelques négligences , quelques concours de voyelles , pour mieux imiter la nature. On évite d'employer ce style dans les grands sujets , parce que sa diction y paroîtroit sèche , & même ce seroit tomber dans le bas , qui est l'écueil du style simple. Observons néanmoins en passant , que cette idée de Démétrius touchant le style simple , par rapport aux grands sujets , n'est pas généralement vraie , puisque même dans les grandes matières , lorsqu'il ne s'agit que d'instruire , & non d'émouvoir , & sur-tout lorsqu'on parle à peu de personnes , la simplicité du style est très-convenable. C'est une vérité qu'on a pu remarquer dans le chapitre précédent.

Au reste , c'est à cette occasion que l'Auteur parle du Dialogue & du style Epistolaire , qui ont quelque rapport ensemble , & ne laissent pourtant pas d'être différens. Une Lettre est à la vérité en quelque façon une partie du Dialogue ; mais le Dialogue exprime des personnes qui se parlent sur le champ , au lieu qu'on a le tems de songer à ce qu'on écrit dans une Lettre. C'est pour cela qu'elle demande

M. vj.

Demet. pag.
131. n. 25.

DE MÉ-
TRIUS.

plus de liaison & plus de suite. Mais un caractère qui leur convient également, c'est l'expression des mœurs, parce que l'un & l'autre sont des peintures de l'ame. Les lettres ont des matieres qui leur sont propres. Les questions physiques, selon Démétrius, ne leur conviennent pas; le style en doit être simple & concis; il peut pourtant être enjoué & élégant: le rang & la dignité des personnes lui donnent quelquefois plus d'élevation: une longue lettre ne differe d'un livre que par l'adresse & par l'adieu; il faut donc que les lettres soient courtes. L'homme du monde, au jugement de l'Auteur, qui s'entendît mieux en tout sens à faire une lettre, c'étoit Aristote. Ne seroit-ce pas pour cela qu'on a voulu dire qu'il étoit l'Auteur de la lettre de Philippe de Macedoine aux Athéniens?

Demet. par.
137: n. 241.

Ce qui fait le style fort, ce sont les périodes courtes & fréquentes; car celles qui sont longues paroissent fardées & peu naturelles. Ce sont aussi quelquefois les expressions vives & coupées, serrées, remplies de beaucoup de sens; c'est un air sententieux, ou qui tient du commandement ou de la menace; ce sont des sens interrompus & des

reticences ; c'est la rudesse ou la cacophonie des phrases , les allusions ou les allégories , les prosopopées ou le dramatique , les préteritions , le retranchement des liaisons , les répétitions de mots , les métaphores , les comparaisons , les images , les mots nouveaux que la passion fait inventer ; les interrogations embarrassantes , les instances , & autres choses semblables.

DE MÉ-
TRIS.

Démétrius oppose au style fort une manière de dire les choses qui n'a ni grace , ni agrément , soit dans la cadence & dans l'harmonie , soit dans les pensées & dans les expressions. Un écueil du style fort , c'est une manière de s'exprimer trop libre ou trop rustique , laquelle est aussi dangereuse quelquefois , qu'elle est contraire aux bien-séances & au respect. L'Auteur montre par des exemples , comment s'exprime un homme d'esprit , soit pour ne blesser ni l'un ni l'autre , soit pour ne point s'attirer d'affaires ; & c'est sur quoi il cite le fameux Démétrius de Phalère , & qu'il rapporte ce que dit cet Orateur pour marquer l'orgueil de Craterus.

Après l'idée que j'ai donnée de la doctrine de notre Auteur , je ne dois

DE'ME-
TRIUS.

Pag. 399.
400. & 416.

pas le priver de l'éloge que lui donne un celebre Academicien , je veux dire Monsieur Charpentier , dans son Traité de l'Excellence de la Langue Françoisé. Car voulant poser des notions generales pour montrer la douceur & la perfection de notre langue , celui , dit-il , de qui nous tirerons ces notions , est un Auteur consommé dans ces matieres , & qui a écrit un livre fameux , où il examine à fond ce qui regarde l'élocution... Il en fait dépendre la beauté ou de la signification des mots , ou de leur son ; de la signification , à cause des images qu'ils nous présentent ; de leur son , à cause des voyelles & des consonnes qui les composent. Et il ne faut point traiter de minuties , selon lui , les réflexions de ce grand Homme. Car ceux qui entendent l'Art de chanter , savent combien un repos presque imperceptible , un demi-soupir fait à propos , donne de grace au chant , & que ce sont ordinairement des coups de Maître.



C I C E R O N ,

ET PREMIEREMENT

LES TROIS LIVRES

DE L'ORATEUR.

IL ne s'agit point encore de Cice- Les trois
 ron considéré comme Orateur, Livres de
 mais comme un Maître qui nous a l'Orateur.
 laissé des préceptes d'Eloquence, quoi-
 qu'il soit Orateur en les donnant ,
 autant qu'il l'est en traitant toute au-
 tre matiere. On a de lui sur celle-ci,
 ses deux livres de *l'Invention*, les trois
 livres de *l'Orateur*, son *Dialogue sur*
les Orateurs illustres, son livre simple-
 ment intitulé *l'Orateur*; ses *Partitions*
oratoires, *l'Orateur parfait*, & ses *Top-*
piques. Jugeons d'abord de ce grand
 Maître par les trois livres de l'Ora-
 teur, puisque c'est proprement la Rhé-
 torique.

Il composa cet ouvrage à la priere
 de son frere (1), qui vouloit avoir de

(1) Vis enim , quo- | aut adolescentulis no-
 niam quædam pueris. | bis ex Commentario

Les trois
Livres de
l'Orateur.

lui quelque chose de plus parfait que les livres de l'Invention. Ces livres étoient le premier fruit de sa jeunesse, & c'est moins sa doctrine qu'ils contiennent, que celle qu'il avoit recueillie de ses Maîtres : au lieu que ceux dont nous parlons, sont le chef-d'œuvre d'un homme consommé & dans la connoissance de l'Art, & dans la profession d'Orateur.

Préf. de ses
Réfl. sur l'E-
loq. p. 3.

Ainsi ce qu'avance le Pere Rapin n'est pas juste, lorsqu'il dit que Cicéron étant jeune, avoit composé quelques Traitez de cet Art pour son usage, que son frere l'obligea de retoucher étant plus avancé en âge. Ce n'est pas retoucher un ouvrage, que d'en faire un tout nouveau, qui differe absolument du premier, & est infiniment plus estimable soit pour le fond, soit pour la forme.

Le merite du fond consiste, selon Cicéron même (1) en ce qu'il y suit par-tout la doctrine d'Aristote. Il y

his nostris inchoata, | bus politius à nobis
atque rudia excide- | perfectiusque profer-
unt, vix hac ætate | ri. L. 1. de Orat. n.
digna, & hoc usu... | 5.
aliquid iisdem de re- | (2) Scripti Aristot-

ajoute néanmoins d'autres regles fort importantes , & qui ne sont pas communes. Le merite de la forme est en ce qu'il a traité son sujet de la maniere la plus belle & la plus éloquente que l'on pût concevoir , lui ôtant l'air de l'Ecole , & lui donnant celui d'une conversation noble , qui se passe entre des personnes également considérables & polies. On nous représente ces personnes comme d'avis contraires , afin de rendre le discours plus vif ; & on nous les donne pour très-habiles(3), afin que nous ne soyions pas surpris de les voir expliquer avec tant d'ordre tous les mysteres de l'Eloquence.

Les trois
Livres de
l'Orateur.

Si la noblesse du tour tire l'ouvrage du rang des Traitez didactiques , que feroient des gens du métier , elle rend aussi plus difficiles à bien prendre , les regles qu'il en faut recueil-

teleo more tres libros
in Disputatione ac
Dialogo de Oratore.
... omnem antiquo-
rum, & Aristoteleam,
& Isocrateam ratio-
nem oratoriam com-
plectuntur. *Epistol. l.*
1. Epist. 9. ad Lentul.

n. 6.

(3) Fuit uterque
[Crassus & Anto-
nius] cum studio , at-
que ingenio & doctri-
na præstans omnibus ,
tum in suo genere
perfectus. *L. 3. de O-*
rat. n. 16.

Lestrois
Livres de
l'Orateur.

hir ; jusques-là , qu'il y a des gens qui après la lecture de ces livres , sont aussi incertains de ce que Cicéron a voulu établir , qu'ils le sont de la bonté d'une cause , après avoir entendu deux Avocats plaidans l'un contre l'autre.

Dissert. Ora-
tor. rom. l. n.
9. 10.

C'est le jugement que Paul Beni en a porté. Cet Auteur reconnoît qu'on peut tirer de grands avantages de la lecture de ces livres : cependant il fait plus de cas de la Rhétorique d'Aristote ; parce que l'Orateur Romain , dit-il , ne décide rien , & traite tout problématiquement , pour faire montre de son Eloquence. Il arrive de-là , poursuit-il , qu'il accable ses lecteurs par la multitude ou la variété des choses , & qu'il les laisse absolument dans le doute de ce qu'il veut leur ensei-

T. 1. p. 25. gner. Au reste Paul Beni ajoute que Cicéron nous dédommage de cet inconvenient par la beauté de son éloquence , qui lui fait étendre , orner , enrichir ce qu'il a pris d'Aristote. Mais si les livres de l'Orateur ne laissoient effectivement aucune vérité dans l'esprit , il y a lieu de douter qu'on dût faire si grand cas de tout ce qu'il y a d'éloquence , puisque Cicéron même

L. 1, de Orat.
n. 51.

nous dit dans ces livres , qu'il n'y a rien de plus méprisable qu'un beau discours qui ne signifie rien.

Les trois
Livres de
l'Orateur.

On peut dire que Vossius ne pense point autrement que le Critique dont je viens de parler. Car reconnoissant que Cicéron a fort perfectionné l'Art oratoire , il dit néanmoins que ce grand Homme étoit plus habile à pratiquer l'Art qu'à l'enseigner , ou pour mieux rendre son expression , qu'il étoit meilleur Orateur que bon Maître de Rhétorique.

Voss. de Nat.
& const. Rhet.
c. 13. p. 162.

C'est le sens d'une pensée de George de Trébizonde , laquelle est digne de remarque. Il dit qu'il ne faut pas tant juger des Harangues de Cicéron par ses préceptes , que de ses préceptes par ses Harangues ; parce qu'il a composé ses Harangues avec soin , & ses préceptes en se divertissant. La pensée est plus brillante que vraie , étant certain que Cicéron a fort travaillé ses livres de l'Orateur.

Dans sa Rhé-
tor. p. 14.

Le Pere Soare Jesuite est plus dans le vrai. Dans ces livres de Cicéron , di-il , il y a tant de travail , de douceur , d'élégance , de science & de profondeur , qu'on ne peut trouver même parmi les Grecs , ni plus de »

Préf. sur sa
Rhét.

Les trois
Livres de
l'Orateur.

» préceptes, ni des préceptes qui soient
» meilleurs. Mais ils sont écrits en Dia-
» logue ; Crassus & Antoine y font les
» principaux rôles , hommes distin-
» gués par leur mérite & par leur di-
» gnité , autant que par leur éloquen-
» ce. Ils parlent à des gens instruits ;
» ainsi ils passent légèrement sur des
» préceptes très-nécessaires aux jeunes
» élèves. Il y a des préceptes plus
» grands , à la vérité , qu'ils traitent
» avec autant de profondeur que d'a-
» grément ; mais Crassus voulant for-
» mer un Orateur parfait , Antoi-
» ne paroissant en vouloir former un
» autre qui n'ait rien d'extraordina-
» re , il y a dans leurs Dialogues ,
» comme dans tous les autres, de gran-
» des contrariétés de sentimens. Cela
» donne beaucoup de plaisir , & est
» extrêmement utile à ceux qui savent
» déjà quelque chose ; il n'en est pas
» de même des apprentifs , qui sen-
» tent la force de la dispute , mais
» qui n'en voyent ni le fin , ni le ré-
» sultat , ni le fruit , ni même l'entrée
» ou l'issue.

La justesse de ce jugement se vé-
rifie dès le premier Livre , qui n'est ,
à proprement parler , qu'une ample

& magnique définition de l'Orateur & de l'Eloquence. Cicéron commence par-là son ouvrage , parce qu'il est à propos de fixer l'idée qu'il faut avoir de l'Orateur , avant que d'en prescrire les devoirs. Ce n'est pas sans contradiction qu'on la fixe. Crassus pousse la chose jusqu'à dire que les Orateurs sont les vrais hommes d'Etat , & qu'il n'y a rien sur quoi ils ne puissent dire merveille. Scévola soutient que c'est plutôt aux Philosophes à gouverner les peuples , puisqu'ils enseignent la Politique ; que c'est à eux à parler de tout ; qu'eux seuls s'occupent de l'étude de toutes choses ; qu'ils sont seuls en possession de la Physique , & même de la Morale , dont la pratique donne cet air de probité si nécessaire au discours , & dont la connoissance donne seule la clef des cœurs.

Les trois
Livres de
l'Orateur.

L. 1. de O-
rat. n. 33. 34.

Ibid. à n. 35.
ad 45.

Cette contrariété d'avis fait naître une question: Qu'appelle-t-on un Orateur ? De quelque manière qu'on le définisse , Crassus prétend qu'il renferme dans son idée la connoissance de toutes choses ; Gouvernement , Police , Religion , Coutume , Droit , Histoire , humeur des hommes , tout y entre. Un Philosophe , dit-on , traite de tout,

Les trois
Livres de
l'Orateur.

il est vrai : mais s'il ne fait la Rhétorique , comment parle-t-il , même de ce qu'il fait ? & où ose-t-il se produire ? On nie que les Philosophes soient seuls en possession de la Morale ; (4) un Orateur en fait plus & en parle mieux que les Philosophes. On ne conteste point que les Philosophes ne soient seuls en possession de la Physique ; si pourtant ils veulent la traiter avec ornement , ils ont besoin d'être Orateurs , comme l'Orateur a besoin de tout savoir. Quand on dit *tout* , on entend les choses qui entrent dans le commerce de la vie (5) , & on n'y comprend point les sciences abstraites , quoiqu'il soit vrai qu'elles font honneur , & qu'il faut les savoir pour en parler , non pas dans des discours oratoires , mais en d'autres occasions.

(4) *Physica illa ipsa & Mathematica , quæ cæterarum artium propria posuisti , scientiæ sunt eorum qui illa profitentur ; illustrare autem oratione si quis istas ipsas artes velit , ad Oratoris ei confugiendum est facultatem. L. 1.*

de Orat. n. 61.

(5) *Hic locus de vita & moribus totus est Oratori perdiscendus ; cætera si non didicerit , tamen poterit , si quando volet , ornare dicendo , cum erunt ad cum delata &c. Ibid. n. 69.*

Ces connoissances de l'Orateur doivent être soutenues par un genie heureux, & par ces avantages du corps que la nature seule peut donner. Il y faut joindre le travail, l'ardeur, l'exercice, lequel consiste à écrire & à composer avec soin; à polir long-tems, & à perfectionner ce que l'on fait; à lire les bons livres, de quelque espece qu'ils soient, Poëtes, Orateurs, Historiens; à cultiver la déclamation, la voix, la memoire; à se faire un fond d'agrément & de politesse; à se faire une habitude de railler finement & à propos, parce que, selon Crassus, l'Orateur doit être un homme qui excelle dans sa profession, qui plaise & se fasse aimer, qui rende la fausse sagesse & la fausse vertu ridicules, qui sache se faire respecter lui-même de ses ennemis, qui soit en état de confondre le crime, & de faire triompher l'innocence; un homme enfin qui serve de guide à tout un peuple, qui l'excite à la gloire, & qui soit capable ou d'émouvoir, ou de calmer les esprits, selon le besoin, pour parvenir à la persuasion. Voilà ce qui demande que l'Orateur soit rempli de grandes & belles connois-

Les trois
Livres de
l'Orateur.

sances , qu'il ait sur-tout la science du Droit , & une Morale qui soit d'usage ; & c'est pour cela que Crassus (6) préfère le seul livre des douze tables à tous les livres des Philosophes. Que n'auroit-il pas dit des livres saints , & quelle estime n'en auroit-il pas faite , s'il en avoit eu connoissance ?

La difficulté étant de parvenir à ce haut point de perfection que l'on exige de l'Orateur , on prie Antoine , comme fort entendu , d'en expliquer les moyens ; & lui pour se divertir , faisant usage de la merveilleuse facilité qu'il avoit acquise de traiter le *pour* & le *contre* (7) , renverse tout le système de Crassus , & réduit presque à rien les connoissances & les talens de l'Orateur. En se divertissant , il ne laisse pas de dire des choses importantes. Tel est le précepte sur l'Art

(6) Fremant omnes licet , dicam quod sentio : Bibliothecas , mehercule , omnium Philosophorum unus mihi videtur duodecim tabularum libellus , si quis legum fontes , & capita viderit & auctoritatis

pondere , & utilitatis ubertate superare L. 1. *de Orat.* n. 195.

(7) Mirifica ad refellendum consuetudine , quâ tibi , Antoni , nemo unquam præstitit. L. 1. *de Orat.* n. 263.

d'exciter

d'exciter les passions , qu'avec raison il fait consister (8) *dans l'amplification ou l'exténuation des biens ou des maux de la vie.* Tel est cet autre , *Que l'Orateur ne doit point faire entrer les sciences proprement dites dans ses discours.* Mais il traite avec tant de vrai-semblance son opinion contre Crassus , que ceux qui les ont entendus tous deux , ne savent à quoi s'en tenir (9). Leur incertitude dure jusqu'à la seconde conversation , qui se tient le lendemain , & qui fait la matiere du second livre. Antoine alors découvrant son jeu , revient au sentiment qu'il s'étoit fait un plaisir de combattre ; & cela montre aux moins clairs-voyans que c'est le seul qu'il faut tenir.

Les trois
Livres de
l'Orateur.

Un Auteur anonyme a observé que Cicéron en donnant à son ouvrage la forme de Dialogue , a voulu imiter Platon , & l'on peut dire qu'il n'a pas moins bien réussi que ce Philosophe.

Bibliog. Polit.
hist. Philol. cu-
rios. p. 35. &c.

(8) Orator autem omnia hæc , quæ putantur in communi vitæ consuetudine , mala , & fugienda , multò majora , & acerbiora verbis facit . . . Neque vult ita sapiens

inter stultos videri , &c. *Ibid. n. 221.*

(9) Sanè dubitare visus est Sulpicius & Cotta , utrius oratio propius ad veritatem videretur accedere. *Ibid. n. 263.*

Les trois
Livres de
l'Orateur.

* *Method.*
Eloq. compar.
6. 4.

Junius * remarque aussi que l'Orateur Romain en traitant sa matiere d'une maniere problématique , a voulu faire ce qu'Aristote avoit pratiqué avec tant de gloire , non pas dans sa Rhétorique , mais dans ses Ecoles. Ils ont estimé l'un & l'autre cette pratique fort utile , non pas pour la mettre en usage dans les affaires sérieuses, dans lesquelles il ne faut jamais soutenir que ce qui est honnête ; mais pour être plus en état de réfuter ceux qui prennent le mauvais parti. Et il faut avouer que dans la dispute , la contradiction que souffre une verité , en la traitant problématiquement , ne sert pas peu à en montrer encore mieux la certitude , lorsqu'on se donne la peine de la démêler au travers de ce qui se dit pour & contre. Mais ce qui jette dans tout cela une merveilleuse grace , c'est le divertissement que se donne Antoine : ce divertissement convient à son caractère ; parce qu'étant dans une haute réputation de grand Orateur , il affectoit de ne point passer pour savant. Il étoit donc à propos que dans la dispute dont est question , il soutint qu'il ne falloit que du genie & de l'usage à l'Orateur. Mais le plaisir qu'il

se procure , n'est pas pour lui seul ; Les trois
ceux qui l'écoutent en ont leur part , Livres de
lorsqu'il vient à leur parler sans dé- l'Orateur.
guisement , & à leur apprendre que
*son affectation étoit moins un effet de sa
modestie , quoiqu'il fût très-moderne ,
que de sa politique , & de la pensée
qu'il avoit (10) qu'on l'admireroit davan-
tage & qu'on se défiendroit moins de lui ,
si on ne prenoit son éloquence que pour
une production de la nature.*

Ce qu'Antoine dit dans le second
livre , est donc sérieux. Il y borne les
matieres oratoires aux questions & aux
faits. Les questions regardent la Mo-
rale, le Droit , ou la Politique. Les
faits fournissent trois genres de cau-
se , le Judiciaire , le Démonstratif , &
le Délibératif. Le Plaidoyer est , se-
lon lui , le plus grand effort de l'es-
prit humain ; parce que la Multitude
qui écoute , l'Adversaire qui se défend ,
& le Juge qui doit prononcer , le ren-
dent plus difficile. Quand on s'en ti-
re bien , on est en état de se tirer de

(10) Antonius pro- | putaretur.. Cic. 2. de
babiliorum populo o- | Orat. n. 4. vid. n.
rationem fore cense- | 153. ubi ipse de se
bat suam , si omnino | Ant.
didicisse numquam |

Les trois
Livres de
l'Orateur.

Le tout. Sur quoi il faut remarquer que Cicéron fait traiter par chaque Interlocuteur ce que cet Interlocuteur fait le mieux, & ce que Cicéron pense lui-même ; l'Elocution par Crassus ; la Raillerie par César ; les Passions, l'Ordre & la Disposition par Antoine. C'est à ce dernier qu'il donne le soin de borner les matieres oratoires. Crassus sembloit n'y point reconnoître de bornes : mais son opinion paroissant telle, est toujours combattuë par Antoine & par Scevola ; celle d'Antoine est approuvée de tous, & de Crassus même, qui dans le fond ne pensoit point autrement. On ne peut donc douter que le sentiment d'Antoine sur cet article, ne soit celui de Cicéron.

Préf. de ses
Réfl. sur l'E-
loq p. 5.

C'est sur les matieres ainsi déterminées qu'il s'agit d'avoir les regles de l'Art. Le Pere Rapin dit *que cet Orateur explique ici tout cet attirail de préceptes, dont retentissent les Ecoles des Rhéteurs, mais en les désapprouvant.* Et

Préf. sur sa
Rhét.

le Pere Soare, comme nous avons vu, trouve au contraire qu'on y passe légèrement sur les préceptes les plus nécessaires à la jeunesse. Ce Pere ne convient donc avec le Pere Rapin, ni de ce que fait Cicéron, ni de ce que Ci-

eront pense de ces préceptes , ni de ce qu'il en faut penser. La verité est que l'Orateur Romain n'en touche que quelques uns , supposant qu'on est instruit de tous ; & il ne les désapprouve point , quand on les prend bien , & qu'on n'en abuse pas. Mais les Personnages qu'il fait parler , en veulent encore d'autres.

Les trois Livres de l'Orateur.

Ils veulent qu'un homme qui fait , & qui a quelque usage , avec une heureuse disposition , se choisisse parmi les grands Orateurs , un bon modele (11) , dont il prenne , non pas les défauts , mais l'esprit & les bonnes manieres. Ils veulent qu'il s'instruise à loisir & avec soin des affaires dont on le charge ; qu'il se donne la peine d'écrire ses discours & de les polir ; qu'il soit persuadé que le fort de l'Orateur consiste , non pas à trouver ce qu'il doit dire , mais à le tourner ; & que la vraie maniere de le trouver , c'est de méditer son sujet , de voir de quoi il s'agit , ce qui en fait

L. de Orat.
2. n. 161.

L. de Orat.
2. n. 101. 102.
etc.

(11) Hoc sit primum cellant in eo , quem
in præceptis meis , ut imitabitur , ea dili-
demonstremus , quem gentissimè persequa-
imiteretur , atque ita , tur. L. 2. de Orat. n.
ut , quæ maximè ex- 90.

Les trois
Livres de
l'Orateur.

la difficulté , & par où l'on peut la résoudre ; c'est enfin de se souvenir sur-tout qu'il y a beaucoup de faits & peu de questions ; qu'on juge de ceux-là par celles-ci , dont il faut par conséquent se bien instruire avant que de plaider.

Ibid. n. 182.

Aux preuves , selon Cicéron , aussi bien que selon Aristote , il faut joindre les *mœurs* & les *passions* , dont il se plaint que les autres Maîtres communément ne parlent point. Les mœurs sont l'idée que l'Orateur donne de lui-même & des autres : elle dépend de la conduite de la vie & du discours ; la conduite de la vie ne regarde point la Rhétorique ; le discours qui la regarde , marque divers caractères , selon les paroles , les pensées , & les manières que l'Orateur y met en usage. Tout cela , & ce qu'on dit sur les passions , revient à la doctrine d'Aristote , sinon que sur ces dernières , l'Orateur Romain fait quelques réflexions qui lui sont propres. Elles consistent à dire qu'il faut être touché pour toucher les autres ; ce qui est plus aisé dans les véritables causes , que dans les sujets inventez ; qu'il faut voir si la matière demande de grands

*Ibid. n. 189.
190. 19. &c.*

mouvemens * ; qu'il ne faut point entrer brusquement dans les passions, ni en sortir à la hâte ; qu'il faut se souvenir que les passions & les mœurs sont deux choses qui se mêlent, & participent l'une de l'autre, de telle sorte qu'il est quelquefois mal-aisé de les distinguer (12) ; qu'il faut que la douceur inspire quelque chose de son esprit à la force ; & que la force anime aussi la douceur, pour la rendre capable de toucher ; qu'il faut que l'aigreur soit tempérée par des manières honnêtes, & que la retenue soit fortifiée par quelque fermeté : toutes choses importantes ; mais qu'on apprend encore mieux par l'analyse des discours pathétiques, que par les préceptes.

Ce sont apparemment ces réflexions qui ont fait dire à Paul Beni, assez peu favorable d'ailleurs à Cicéron, comme nous avons vu, qu'il est plus content de cet Orateur, que d'Ari-

Les trois Livres de l'Orateur.

* *Ibid.* n. 205.

Tom. 2. n. 1330. p. 13.

(12) Sed est quædam in his duobus generibus, quorum alterum lenè, alterum vehemens esse volumus, difficilis ad distinguendum similitudo. Nam ex illa lenitate ad hanc vim . . . influat oportet aliquid, & ex hac vi nonnunquam animi aliquid infundendum est illi lenitati. *L. 2. de Orat. n. 212.*

Les trois
Livres de
l'Orateur.

» stote , tant sur les passions que sur
» les mœurs , prétendant que le Phi-
» losophe n'apprend point l'art d'ex-
» primer celles-ci , & qu'après tout
ce qu'il a dit de celles-là , son ou-
vrage est encore imparfait comme ce-
lui du Sculpteur dont parle Horace (13).
Mais ce Critique n'avoit point assez
examiné ni Ciceon , ni Aristote ; &
je suis de l'avis du Pere Rapin , qui
trouve à la verité que *Ciceron est ad-
mirable sur les mœurs , & qu'il traite
les passions d'un air dont elles n'ont ja-
mais été traitées par aucun Auteur ,
mais ne laisse pas de rendre justice à
Aristote , & de dire que l'Orateur Ro-
main dans sa doctrine sur ces deux ar-
ticles , suit toujours les principes de
ce Philosophe ; & même qu'à bien
suivre Ciceron dans le dessein de ses
trois Livres de l'Orateur , on y re-
marque les traces d'Aristote dans les
trois livres de sa Rhétorique.*

Préf. de ses
Réfl. sur l'E-
loq. p. 5. & 7.

Ibid. p. 7.

Ces dernieres paroles du Pere Ra-
pin sont formellement contre ceux qui
croient qu'il n'y a point d'ordre dans
ces excellens Dialogues. Mais ce Pe-
re s'explique sur cela encore plus clai-

(13) Infelix operis | re totum nesciet. Ho-
summâ , quia pone- | rat. Ep. ad Pis. v. 34.

rement. Je ne suis pas , dit-il , de « Les trois
l'avis d'Angele Politien , qui dans « Livres de
sa Préface sur Quintilien , trouve à « l'Orateur.
redire aux Traitez que Cicéron a «
écrits sur l'Eloquence , comme peu «
exacts & sans ordre : car il y a un «
ordre , qui n'est caché que pour les «
rendre plus beaux & plus agréables. «

En cet endroit le Pere Rapin a rai-
son , & dans le fait , & dans le prin-
cipe. L'irrégularité de Cicéron n'est
qu'apparente , & cet air aisé fait l'a-
grément du Dialogue. Mais quatre pa-
ges auparavant , ce même Pere par-
le comme Politien. Il dit que Cice- «
ron dans les Traitez qu'il nous a «
laissés , n'est pas tout à fait si mé- «
thodique qu'Aristote , qu'il est plus «
poli & plus élégant , caractere essen «
tiel dont il ne se défait jamais ; mais «
que tout solide qu'il est , *il n'est pas* «
toujours le plus régulier du monde , «
parce qu'il pense plus à plaire qu'à «
instruire. «

Ibid. p. 3.

La contradiction de ces deux en-
droits n'est-elle qu'apparente , non
plus que l'irrégularité de Cicéron ? Si
elle est réelle , elle est d'autant plus
surprenante , que ce Pere après avoir
dit que Cicéron n'est pas le plus ré-

Les trois
Livres de
l'Orateur.

gulier du monde , ajoute tout de sui-
 » te dans la même page : ce n'est pas
 » qu'en le méditant , on ne trouve en
 » tout ce qu'il dit *un ordre caché* qu'il
 » suit assez fidelement , mais il ne
 » fait pas sentir *cet ordre* à tout le
 » monde. Ce sont des regles qui ne
 » sont que pour les Savans , & qu'il
 » ne développe que pour ôter aux le-
 » çons qu'il donne la confusion ou la
 » sécheresse à laquelle on s'expose ,
 » quand on entreprend d'établir des
 » principes , & de mettre en art les
 » choses qui n'y ont pas encore été
 » réduites. Ce qu'il fait *avec tant d'or-*
 » *dre* , avec tant de graces , que l'on
 » peut dire qu'il n'y a point d'Auteur
 » d'où l'on puisse tirer tant de fruit ,
 » tant de politesse , tant d'éloquence ,
 » tant de solidité , tant de bon sens
 » que de Cicéron. Dit-on d'un hom-
 » me à qui on donne ces éloges , *qu'il*
n'est pas le plus régulier du monde ?

à n. 116. ad
290.

Comme cet Orateur garde un or-
 dre , il parle de celui qu'il faut gar-
 der dans le discours ; c'est - là qu'à
 propos de la Réfutation , il traite de
 la Raillerie , laquelle y a tant de for-
 ce. Il remarque que sur cet article on
 ne peut rien tirer de la Physique, qui ne

soit ou inintelligible , ou inutile ; & même qu'on ne peut guères donner des regles de la raillerie. On peut bien dire que le Plaisant est de deux sortes ; l'un qui regne dans tout le discours ; l'autre qui consiste en bons mots , & sur-tout dans la repartie ; qu'on ne raille point sur un grand malheur , ni sur des crimes atroces ; qu'il ne faut point en raillant faire le bouffon ; qu'il faut garder les bienféances : mais tout cela ne donne point l'invention de la raillerie , ni la vivacité d'esprit qu'il y faut.

Les trois
Livres de
l'Orateur.

Cicéron fait dire à César , que tout oblige l'Orateur à employer la raillerie , l'agrément , la force , le brillant , qu'elle donne à un discours ; il lui fait dire encore qu'un homme agréable est un homme de tous les tems , l'art de plaire pouvant toujours être mis en pratique. Il fait ajouter par Antoine , que désormais il ne craindra plus de railler , puisque les Fabrices , les Scipions , les Maximes & les Catons l'ont fait. Il semble que Cicéron songeoit en cela à justifier lui-même ses railleries sous le nom de César & d'Antoine.

L. 2. de Orat. n. 290.

Quoiqu'il en soit , une chose fait

Les trois voir qu'il n'écrivoit point pour des en-
 Livres de fans ; c'est qu'il suppose un Orateur ,
 l'Orateur. lequel parfaitement instruit de sa cau-
 se , en voit le fort & le foible. En cet
 état , il lui donne deux avis ; l'un est
 de s'attacher à ce qu'il y a d'avanta-
 geux dans son sujet , en évitant com-
 me un écueil ce qu'il y a de mauvais ;
 l'autre est de ne rien dire qui nuise à
 la cause. Tout le monde semble être
 assez habile pour suivre ces deux avis ,
 & peu de gens en sont capables. Pour
 faire usage du premier , il faut imi-
 ter ceux qui se battent en retraite ; ils
 font entendre par leur contenance ,
 non pas qu'ils fuyent l'ennemi , mais
 qu'ils prennent leurs avantages. Pour
 faire usage du second , il y a bien des
 tentations à vaincre. Il faut vaincre
 l'envie de parler , celle de tout dire ,
 celle de plaire à sa partie , qui ne veut
 point qu'on épargne l'adversaire , sans
 prendre garde si cet adversaire n'est
 point cher au Public , & si ce qu'on
 dit pour le chagriner , n'indisposera pas
 les Juges. Il faut que l'Avocat soit in-
 sensible aux injures qu'on lui dit à lui-
 même , autrement prenant le change ,
 il oublie sa cause , & court après des
 choses qui y sont étrangères.

De Orat. l.
2. n. 294. &
295.

La nature de ces avis a fait dire à Junius * qu'il faut lire les Dialogues de l'Orateur, parce qu'ils ne contiennent pas seulement des préceptes ordinaires qu'on donne à ceux qui commencent, mais des regles plus recherchées, & qui sont d'usage à ceux qui fréquentent actuellement le Barreau ; qu'on y explique tous les mysteres de l'Eloquence, & qu'on les y explique avec tout l'agrément & toute la bienfiance imaginable. Cicéron garde ce caractère non-seulement dans ce qu'il dit sur le genre judiciaire, mais encore sur le genre délibératif & sur le Panégyrique. Il nous avertit que le délibératif demande moins de pompe & moins de bruit devant un petit nombre de personnes graves, mais que devant un grand peuple, tout y a lieu, comme dans le Plaidoyer. Le Panégyrique se traite ou par occasion seulement dans un discours d'usage, ou de dessein formé dans des discours d'apparat. Ces derniers étoient plus communs parmi les Grecs que parmi les Romains. Ils le sont assez parmi nous. Il y faut du grand, du nouveau, du rare ; & pour y réussir, l'Orateur doit bien con-

Les trois Livres de l'Orateur.

* *Metb. élog. compar. c. 4.*

Les trois
Livres de
l'Orateur.

*Bibliog. po-
lit. hist. philol.
curios. p. 35.
et 36.*

*Rhet. latin.
in Cassiod. p.
339.*

*Préf. de ses
Réfl. sur l'E-
loq. p. 3.*

noître les vertus. Il doit bien entendre aussi l'art de polir & d'orner ce qu'il a à dire. C'est la matière du troisième Livre de Cicéron. Crassus y explique toute la force & toutes les finesses de l'Elocution. De sorte qu'il est vrai de dire avec un Auteur anonyme, que Cicéron donne ici toute la Rhétorique en trois Dialogues. Et comme c'est dans l'Elocution principalement que se fait connoître l'Orateur, on peut juger avec quel succès Cicéron traite encore cette partie ; puisque ce grand Homme, selon Cassiodore, est *la lumière de l'Eloquence latine*, & que selon Jules César, *il en est le pere*. Et c'est où se vérifie particulièrement cette pensée du Pere Rapin, que la destinée de l'Eloquence a été heureuse, en ce que celui qui l'a portée au plus haut degré de sa perfection, a bien voulu l'enseigner.

En effet, à bien prendre le sens de Crassus (14), le premier ornement du discours vient de la dignité du sujet, parce que l'éclat qui en sort, rejaillit en

(14) Ornatissimæ
sunt orationes ex quæ
..... à privatâ sin-
gularique controver-

siâ se ad universi ge-
neris vim explican-
dam conferunt.....
Quare non est pau-

quelque sorte sur les paroles. Il vient aussi, ce qui est presque la même chose, de la solidité & de la richesse des pensées. Et voila ce qui est le fruit, non pas des regles de l'Art, mais d'un heureux genie, & d'une grande connoissance de la Morale, laquelle nous met en état de garder exactement les bien-séances, de fournir de grands principes ou de grandes veritez, & de répandre dans le discours cette dignité, cette noblesse, cette douceur, cette force, cet air d'habileté, de vertu, de politesse, qui en fait la plus solide beauté.

Les trois
Livres de
l'Orateur.

Cela n'empêche pas que Crassus ne reconnoisse aussi une beauté dans la diction, lorsqu'un Orateur parle correctement sa langue, & lorsqu'il se trouve une certaine noblesse ou dans les mots pris séparément, ou dans l'assemblage qu'on en fait, ou dans *le compartiment*, s'il est permis de parler ainsi, que les phrases font entre

*Ibid. n. 147.
148. 149. &c.*

corum libellorum hoc munus. . . sed onerandum complendum. que pectus maximarum rerum & plurimarum suavitatem, copia . . . & , si est ho-

nestas, in rebus ipsis, existit ex rei natura splendor quidam in verbis. *L. 3. de Orat. n. 120. 121. 125. &c. Item n. 96. 97. &c.*

Les trois
Livres de
l'Orateur.

elles , par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres. Enfin lorsqu'il y a un certain air dans les pensées, lequel vient du tour qu'on leur donne , ou une certaine grace dans les mots , laquelle est un effet de leur répétition ou de leur ressemblance.

L. 3. de O.
rat. à n. 200.
ad 208.

L. 3. de O.
rat. n. 208.
209.

Art de pen
scr, p. 256. de
la 3. édition.

Après Aristote , qui n'a point parlé des figures , personne n'en a moins parlé que Crassus. Il en désigne les principales , sans en dire les noms , & sans en donner ni des définitions, ni des exemples. Ce qui l'oblige , à ce qu'il dit , d'en user ainsi , c'est qu'il parle devant des gens qui sont instruits, & que d'ailleurs le tems le presse. D'hâbles gens sont persuadez que ce qu'il en dit doit suffire. C'est la plus basse partie de la Rhétorique , selon Monsieur Nicole , outre que les noms & les définitions sur cet article , ne font qu'embarrasser la matiere.

L. 3. de O.
rat. n. 171.

Crassus s'étend davantage tant sur le choix que sur l'arrangement des mots. Ce qu'il dit sur l'un & sur l'autre est fort beau ; mais tout y revient à la doctrine des anciens Auteurs Grecs. J'observerai donc seulement que cet Orateur avoüe deux choses ; l'une, que le satirique Lucile l'avoit un peu

raillé dans ses vers sur le soin d'arrondir ses périodes, & de les rendre semblables à des ouvrages de menuiserie ; l'autre, que l'explication de ces préceptes paroît d'abord avoir quelque chose de puéril : il ajoute qu'on ne les donnoit point dans les Rhétoriques ordinaires, mais qu'Aristote les avoit données, & qu'il les croit même très-importans. Sur quoi tous ceux à qui il parle l'applaudissent, particulièrement Antoine, par ce principe, que *rien ne distingue plus, en fait d'Eloquence, l'ignorant Orateur de l'habile homme, qu'un juste arrangement des termes, pourvu néanmoins que le fond en soit bon.*

Les trois
Livres de
l'Orateur.

Ibid. 173.

Ibid. n. 188.

189.

Ibid. 175.

Entre cette espèce d'ornemens qui ne consiste que dans l'Elocution, & l'autre qui consiste dans les choses, Crassus met cette différence, que le solide de la dernière espèce doit se trouver par-tout ; au lieu que les mots lumineux, pour ainsi dire, le brillant des pensées, l'éclat de l'expression, doivent être distribués avec prudence, & placés avec ménagement, ou comme des lumières, ou comme des pierreries.

Ibid. n. 98.

La raison est qu'il faut un style qui

Les trois
Livres de
l'Orateur.

Ibid. n. 100.

plaise, & il ne manqueroit pas de
lasser, si des beautez aussi sensibles
étoient trop fréquentes. En toutes cho-
ses ce qui flatte le plus, rebute bien
vîte, si l'on n'en interrompt l'usage.
Ce qui est encore plus vrai en fait de
discours, qu'en fait de musique ou de
ragoûts, parce que ce ne sont pas seu-
lement les oreilles qui s'offensent de
la continuité, c'est l'esprit même qui
s'en offense, jusques-là que les ap-
plaudissemens que nous attire la beau-
té des pensées, ne doivent venir que
par intervalles, & que l'admiration
la plus solide doit être interrompue,
pour être mieux goûtée. C'est ce qui
fait que dans l'action pareillement tout
ne doit pas être d'une égale force.

*L. 1. de O.
rat. n. 94.*

On peut ici assûrer que Crassus n'au-
roit pas chassé de Rome, comme il
fit étant Censeur, les Rhéteurs de son
tems, s'ils n'avoient donné que des
regles de ce caractère. Mais il les
chassa, comme il le dit lui-même,
parce qu'ils n'inspiroient que l'impu-
dence à leurs élèves.

Il me reste deux choses à observer
dans la doctrine de ce grand Homme.
La première est que l'Orateur, selon
lui, ne doit pas mettre autant de tems

à s'instruire des sciences qui lui sont nécessaires, que ceux qui en font profession (15). Ceux-ci peuvent toujours y raffiner, parceque leur métier est d'étudier. L'Orateur est fait pour l'action, & il ne doit prendre des sciences que ce qu'il lui en faut pour l'usage, ce qui est toujours facile à quiconque fait étudier & se fait conduire par de bons Maîtres. La seconde est que sans avoir étudié les sciences, un Orateur qui a de l'esprit & un peu d'exercice, est en état mieux que les Philosophes, de renverser ou d'établir ce qu'elles enseignent; & que c'est par-là que Crassus lui-même est capable, à ce qu'il dit, de les battre tous en ruïne quand il voudra, par les seuls avantages que la nature lui a donnez, ou qu'il a reçûs de l'usage & de l'éducation; parce qu'il n'en est pas de la Morale, selon lui, comme de la Géométrie, un homme pouvant parler de la première, & non de la seconde, sans l'avoir apprise.

Les trois
Livres de
l'Orateur.

L. 3. de O-
rat. n. 78. 79.

(15) Omnes enim artes aliter ab iis tractantur, qui eas ad usum transferunt; aliter ab iis, qui ipsa-

rum artium tractatu delectati, nihil in virtute sunt aliud acturi.
L. 3. de Orat. n. 86.

Les trois
Livres de
l'Orateur.

S'il paroît que c'est-là porter un peu loin la force du genie, il faut remarquer qu'il le suppose *aidé de l'éducation & de l'usage*, qui en apprennent beaucoup en fait de Morale.

L. 3. de O.
par à 15. 62.
ad 72.

J'ajoute à ces réflexions, que de toutes les différentes Sectes de Philosophes dont il fait une assez longue énumération, il n'y a, selon lui, que celles de Carneades & d'Aristote qui conviennent à l'Eloquence, parce qu'ils n'ont que des notions accommodées au sens commun.

De Trad.
Discipl. p. 482.

Coucluons avec Louïs Vivés qu'il est inutile de dire les avantages qu'on peut tirer de ces Livres de Cicéron, parce qu'en un mot il est plus qu'un autre le pere de l'Eloquence. Mais ne disons pas avec le même Critique, un peu sujet à se contredire, que *nos Ancêtres*, c'est à dire les anciens Maîtres, *n'ont donné leurs préceptes qu'avec beaucoup de confusion* (16). Il comprend Hermogène & Quintilien avec Cicéron dans sa Censure. Elle ne convient à aucun des trois ; & à ce que j'ai dit du dernier, on peut ajouter cette considération, qu'il ne fait parler Crassus dans son troisième Dialo-

Ibid. quelques
pag. après.

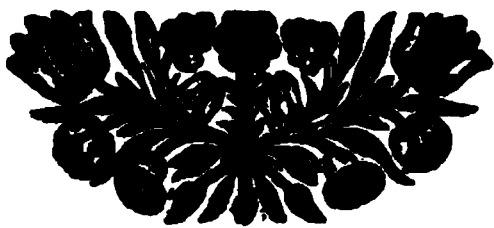
(16) Confusé & perturbaté.

gue, qu'après l'avoir représenté pensant (17) profondément à ce qu'il devoit dire, sans doute, afin qu'il puisse avec plus de vrai-semblance dire tant de belles choses avec tant d'exactitude. Nous verrons au chapitre de Vivés, dans le second volume de cet ouvrage, la vanité qui l'a fait parler de la sorte. Il vouloit passer pour le restaurateur de l'Art oratoire, comme si cet Art eût été perdu jusqu'à lui.

Les trois
Livres de
l'Orateur.

(17) Hoc à se Contra animadversum esse dicebat, omne illud tempus meridianum

Crassum in acerrima, atque attentissima cogitatione posuisse. &c.
L. 3. de Orat. n. 17.



Le Brutus
de Cicéron.

LE BRUTUS,

O U

LE DIALOGUE

TOUCHANT

LES ORATEURS ILLUSTRES.

*Fug. des Sav.
tom. 2. part.
1. pag. 191.*

LE Brutus de Cicéron est, selon Monsieur Baillet, un des meilleurs Critiques qui nous restent sur les anciens Orateurs ; & il ne traite pas seulement de la Critique des Orateurs, mais encore de l'Art de parler.

*Préf. de ses
Refl. sur l'E-
loq. p. 9.*

De la manière que le Pere Rapin a tourné le jugement qu'il a porté de cet ouvrage, il n'en donne pas d'abord une idée si avantgeuse. Ce Pere » dit qu'après avoir donné le plan des » trois Livres de l'Orateur, il ne s'ar- » rête pas à déchiffrer les autres ou- » vrages de Cicéron sur la Rhétori- » que, celui que ce grand Maître a » écrit à Brutus son ami & grand ama- » teur de cet Art, n'étant selon lui, » qu'une liste des Orateurs Grecs &

Latins , & une histoire des tems où « Le Brutus
ils ont fleuri. Tout cela semble op- « de Cicéron.

posé au jugement de Monsieur Baillet :
mais ce que ce Pere ajoute s'y accor-
de , Qu'on trouve dans cet ouvrage «
une distinction des caracteres de ces «
Orateurs , laquelle est d'une grande «
instruction. Il y a même quelque «
chose de plus juste dans cette dernie-
re idée du Pere Rapin , que dans celle
de Monsieur Baillet. Ce dernier pa-
roît distinguer dans cet ouvrage la cri-
tique de l'instruction ; & le Pere Ra-
pin marque nettement & avec rai-
son , que l'instruction consiste dans la
critique même.

On peut ajouter que Cicéron se pro-
pose ici la même fin que dans le li-
vre simplement intitulé *l'Orateur* ; c'est
de montrer que *l'Eloquence est une cho-
se très-difficile* : mais sa methode y est
différente. Dans *l'Orateur* il dévelop-
pe toutes les parties qui composent
l'Eloquence , pour en faire connoître
la grandeur : dans le Brutus il fait un
dénombrement de tous les Orateurs ,
pour montrer qu'à peine en trouve-
t-on quelqu'un qui soit digne d'un si
beau nom.

De ces deux ouvrages , celui-ci est

Le Brutus le plus ancien. Cicéron le composa, de Cicéron. selon Manuce, lorsque César étoit

* Manuc. in
Ep. ad Attic.
l. 2. Ep. 20.

Aul. Anton.
Parmyren.
dans ses Sch.
sur la Brut.
Préf.

Consul pour la quatrième fois avec Lépидus, qui ne l'étoit que pour la première : au lieu qu'il ne fit l'autre qu'après la bataille de Pharsale. Ainsi quand un Critique a dit que Cicéron dans ses écrits sur la Rhétorique a gardé l'ordre naturel, qu'il a d'abord donné l'idée de l'Orateur, & montré ensuite qu'on ne le trouve nulle part ; c'est une chose qui demande explication. Car si ce Critique ne se trompe point, il ne faut pas par l'idée de l'Orateur entendre l'Orateur simplement dit, puisque c'est un ouvrage postérieur au Brutus, mais les trois Dialogues de l'Orateur qui le précèdent.

Idem ibid.

Joan. Ririus
Artheudorien-
sis in castigat.
in Brutum.

Au reste on a raison de dire que cet ouvrage donne du jour aux autres, & qu'il contient toute la Rhétorique dans les exemples que l'on y cite. Mais ce n'est pas la seule utilité qu'on en retire. On y apprend à juger de ceux qui font profession d'Eloquence. On y apprend à estimer ou leurs beautés naturelles & sans fard, ou l'éclat & la magnificence de leurs expressions, ou l'élégance & la pureté de leur style, ou la politesse de leurs manières,

ou

ou leurs bons mots & leurs railleries. On y voit leurs graces & leur modération, leur force, leur véhémence & leur gravité, leur facilité & leur abondance, leur fécondité dans l'invention. On y admire leur jugement dans les preuves, ou la nouveauté dans le tour, ou la peine qu'ils se donnent dans le choix & dans l'arrangement des mots, ou leur prestance dans l'action, ou les soins qu'ils prennent de s'y perfectionner, ou les raisons de leurs digressions, ou la noblesse de leurs mouvemens. Et comme en fait d'Eloquence, on ne s'instruit pas moins par la connoissance du mauvais, que par celle du bon, on voit aussi dans le même ouvrage la sécheresse de quelques Orateurs & leur disette, leurs mauvais goûts, leurs singularitez, leurs folies, les infidelitez de leur memoire, leur pesanteur, leur paresse & leur negligence, leur mauvaise grace, leur enflure, leur peu de variété, la bassesse de leurs expressions ou de leurs pensées; sans compter une infinité d'autres talens ou d'autres défauts que ceux dont je viens de parler, aussi différemment exprimez par Cicéron, qu'ils sont dif-

Le Brutus ferens en eux-mêmes ; ce qui rend de Cicéron. la lecture de son ouvrage infiniment agréable.

Il y a dans ce Livre deux parties bien distinctes. Dans l'une il parle des Orateurs Grecs ; dans l'autre , qui est beaucoup plus longue , il parle des Romains. Il les loue tous , ou il les censure , selon qu'ils paroissent le mériter. Il assure dans son (1) Orateur , qu'il a donné la préférence à Démosthène sur tous les autres , tant Grecs que Latins. A cela près , il reconnoît avoir donné beaucoup d'avantage à ces derniers , soit afin de les encourager , soit pour marquer combien il les aime. Il leur donne en effet tant d'avantage , qu'à la manière dont il parle , on croit entrevoir qu'il donne la préférence à ceux de son pays , comme entre ceux-ci , il y a lieu de croire qu'il se donne la préférence à lui-même , quoiqu'il garde sur son sujet toute la modération imaginable.

(1) Ego idem, qui in illo sermone nostro , qui est expositus in Bruto , multum tribuerim latinis , vel ut hortarer alios , vel quod amarem meos , recordor me longè omnibus unum anteferre Demosthenem. Cic. in Orat. n. 23.

De sorte qu'il est difficile de rien trouver de plus délicat.

Le Brutus
de Cicéron.

L'une & l'autre de ces deux parties vont à son but, qui est de montrer la difficulté de l'Art oratoire. Ainsi chez les Grecs tous les Arts se trouvent plus anciens, plutôt cultivez, plutôt perfectionnez que l'Eloquence. Et comme absolument parlant, ils n'ont point eu d'Orateurs avant Périclés & Thucydide, ou du moins avant Solon & Pyfistrate, aussi n'ont ils rien vu de bien parfait avant Hypéride & Démosthène, après lesquels l'Eloquence a commencé à dégénérer. Tant il est difficile, non-seulement d'y arriver, mais même de s'y maintenir ! A l'égard des Romains, on ne voit point d'Orateur plus ancien chez eux que Caton le Censeur, comme on n'y en trouve point de plus habile, selon Cicéron, que Crassus & Antoine, & avec eux Hortensius, qui pour n'être pas encore arrivez à la perfection, ne laissent pas d'être les premiers qui ont égalé les Grecs.

De clar. O.
rat. n. 9.

Du tems de
Servius Tullius.

La maniere dont Cicéron commence par témoigner la douleur qu'il eut d'apprendre la mort d'Hortensius, feroit croire que ce fut là l'occasion de

Le Brutus son ouvrage, & néanmoins il ne le
de Cicéron.

*Préf. de ses
Réfl. sur l'E-
loq. p. 7.*

composé que beaucoup de tems après,
sous le quatrième Consulat de César,
comme j'ai dit. Ce n'est point un li-
vre qu'il ait écrit à Brutus son ami,
comme le dit le Pere Rapin. Il lui
adressa l'autre, simplement intitulé
l'Orateur. Pour celui-ci, il l'intitula
Brutus, ou des Orateurs illustres, de la
même manière qu'il a intitulé un au-
tre de ses livres, *Lélius, ou de l'A-
mitié*; & un autre, *Caton, ou de la
Vieillesse*. L'un de ces titres marque
la matière du livre, & l'autre mar-
que l'un des Personnages qui y par-
lent. En quoi il a imité Platon, qui
intitule ainsi ordinairement ses ou-
vrages.

*Selon Aul.
Ant. Parmy-
ren. supra.*

Ce que Cicéron dit dans ce livre tou-
chant les Orateurs dont les écrits se sont
perdus, n'entre point dans le dessein
que j'ai de ne parler que de ceux dont
nous avons les ouvrages; & ce qu'il
dit de ces derniers doit être réservé
pour les articles où il sera question
d'eux. Pour ce qui est des lumières
qu'il donne sur l'Art de persuader,
je n'en dois rien dire qu'autant qu'il
peut y avoir quelque chose de parti-
culier. De sorte que je n'aurois ici que

quatre choses à remarquer , si le Pere Rapin ne me donnoit lieu d'en remarquer encore une , que je mettrai avant les autres.

Ce Pere nous fait observer qu'il y a quelque-fois dans l'Eloquence des coups extraordinaires de l'Art , qui surprennent & qui font des effets imprévûs. Il croit en trouver un exemple dans le livre dont est question. Comme est celui , dit-il , que Cicéron loue si fort , d'un certain Canus Rufius , qui étant accusé avec assez de véhémence par Sisen-
Circumvenior , Judices , nisi subvenitis , &c. (c'est à dire , je suis pris dans un piège ; Messieurs , si vous ne me secourez.) Cet aveu , poursuit le Pere Rapin , de la crainte qu'il avoit d'être surpris , & la protection qu'il demanda à ses Juges , les toucha si fort , qu'ils lui devinrent favorables. C'est ainsi que ce Pere raconte le fait ; voici comme Cicéron le rapporte.

Réfl. sur l'Eloq. du Bar. n. 8.

De clar. Orat. n. 260.

Rufius étoit un accusateur de profession , & il accusoit un jour un homme nommé Chritilius , qui prit Sisen-

Le Brutus
de Cicéron.

na pour son Avocat. Sisenna se servoit volontiers de mots extraordinaires & inusitez : il en employa un dans cette occasion , pour signifier des *accusations frivoles* , & dit que c'étoient *sputatilica quadam crimina* ; l'Accusateur relève le mot barbare *sputatilica* , & s'écriant , *On me tend des pièges , Messieurs , si vous ne me secourez* : il partage ce mot extraordinaire en deux (12) , & dit qu'il fait bien ce que c'est que *sputa* , parce que c'étoit un mot d'usage ; mais pour *tilica* , qu'il ignore ce que c'est. Tout le monde s'éclata de rire , & Sisenna ne se corrigea point de sa mauvaise habitude.

Ainsi le Pere Rapin nous donne en cette occasion l'Accusateur pour l'Accusé ; il nous donne l'Avocat de l'Accusé pour l'Accusateur. La chose consiste dans un mot inusité qui fut relevé à propos , & il la fait consister dans une plainte *fort touchante*. Il fait d'une crainte ironique , une crainte sérieuse ; d'un éclat de rire , un mouvement de pitié ; & d'une pe-

(2) *Sputatilica* ! Si-tilica nescio. *Ibid. n.*
 fenna , quid est hoc ? 260.
Sputa quid sit scio :

tite plaisanterie , un coup extraordinaire d'Eloquence , un coup d'une grande pénétration où peu d'Orateurs réussissent.

Le Brutus
de Cicéron.

Que dire sur cela de ce Pere ? A peu près ce que Quintilien a dit (3) de Seneque. *Il seroit à souhaiter qu'avec son genie & ses talens , il eût eu plus d'exaltitude.* Je viens à mes quatre remarques.

La premiere regarde la franchise de Lélius , qui persuadé de la bonté d'une cause dont il s'étoit chargé , & ayant reconnu après l'avoir plaidée deux fois , qu'il n'avoit pas le talent de remuer les cœurs , comme le sujet le demandoit , de sorte que toutes les deux fois on avoit interloqué , avoüa de bonne foi son foible à ses Clients , & leur conseilla de donner cette cause à un Avocat plus fort que lui , qu'il leur indiqua. C'étoit Carbon , lequel après quelque difficulté qu'il fit d'abord de s'en charger , la prit , la plaida de la maniere qu'il falloit , & la gagna. Preuve assez belle & de la bonne-foi que Cicéron dit avoir été très-commune en ces tems-là , & de la nécessité des mouvemens dans cer-

Pe clar. O-
rat. n. 85. &
86.

(3) Velles eum di- | no judicio. *Quintil.*
xille suo ingenio, alie- | l. 10.

Le Brutus
de Cicéron.

tains sujets. Ajoutons que cette conduite de Lélius est l'exécution ou la pratique du précepte *Nosce teipsum*,
 „ Connoissez-vous vous-mêmes. Il faut
 „ toujours, dit Juvenal, l'avoir de-
 „ vant les yeux, soit que vous son-
 „ giez à vous marier, soit que vous
 „ aspiriez à remplir une place dans le
 „ Senat. Prétendez-vous plaider une
 „ grande cause, difficile, épineuse ?
 „ consultez-vous vous-même, exami-
 „ nez si vous avez assez d'éloquence
 „ & assez de force.

La seconde chose que je remarque, est la raison pourquoi tels Orateurs qui parlent parfaitement bien, n'écrivent pas de même, ou bien n'écrivent rien du tout, pas même pour leur usage, loin de vouloir le faire pour donner quelque chose au Public. A l'égard de ceux qui n'écrivent rien, Cicéron croit que c'est *paresse*, ou *présomption*, ou *indifférence*. C'est *indifférence*, s'ils ne se mettent pas en peine d'acquérir de la gloire ; c'est *présomption*, s'ils croient que leur réputation est assez grande, & qu'elle peut subsister sans cela ; c'est *paresse*, s'ils fuient le travail. Quoique ce puisse être, ils se privent du moyen le plus propre de

*De clar. O-
rat. n. 91. 92.
93.*

se perfectionner, qui est d'écrire & de Le Brun
 limer à loisir ce que l'on fait. Pour de Cicéron.
 ce qui est de ceux qui parlent mieux
 qu'ils n'écrivent, c'est le feu seul &
 la seule vivacité, sans art & sans re-
 gles, qui leur font dire merveille dans
 l'occasion ; mais comme ce feu s'é-
 teint, & que la vivacité se rallentit,
 quand ils viennent à prendre la plu-
 me de sang-froid, ils n'ont plus ni for-
 ce ni vigueur, comme les voiles quand
 le vent cesse. Ce qui n'arrive point à
 ceux qui n'écrivent pas seulement de
 génie, mais qui savent suivre les re-
 gles ; parce que les principes ne leur
 manquent pas au besoin, comme le
 feu de l'imagination.

Ma troisième observation tombe sur
 une question que Cicéron traite avec De clar. O-
 ra. à n. 183.
 ad n. 201.
 soin dans cet ouvrage. Il examine si
 un Orateur qui a l'approbation du
 peuple, peut n'avoir pas l'approbation
 des Savans, c'est-à-dire des Connois-
 seurs en fait d'Eloquence ; & il déci-
 de que non. Sa raison est qu'il ne peut
 avoir celle du peuple, qu'en remplis-
 sant les devoirs de sa profession, qui
 sont de plaire, d'instruire, de tou-
 cher. Ce qui étant une fois supposé,
 que pourroient dire les Connoisseurs ?

Le Brutus
de Cicéron.

M. D. spr.
Sat. à son Es-
prit.

C'est à quoi on peut rapporter le sort
de la fameuse Tragédie de Corneille :

*En vain contre le Cid un Ministre
se ligue ,*

*Tout Paris pour Chimene a des yeux
de Rodrigue ;*

*L'Académie en corps a beau le cen-
surer ,*

*Le Public révolté s'obstine à l'ad-
mirer.*

Ce n'est pas que les Connoisseurs n'ayent de grands avantages. Ils voyent le bon & le mauvais ; le peuple ne fait que le sentir. Ils peuvent dire la raison pourquoi une chose est bonne ou mauvaise ; le peuple ne le pourra pas. Il y a plus. Le peuple prendra pour un parfait Orateur un Orateur mediocre , tant qu'il n'entendra rien de meilleur , & entre plusieurs bons Orateurs , il ne pourra décider quel est le plus parfait ; les Connoisseurs le décideront , & rendront raison de leur décision. Ils distingueront aussi un Orateur mediocre , sans avoir besoin d'en entendre un plus habile. Enfin ils ont cet avantage , que quand même ils seroient sourds , ou autrement hors d'état d'entendre un homme , ils jugeront à l'air & à la maniere dont

on l'écoute , s'il est , ou s'il n'est pas Le Brutus
 Orateur. Mais avec tous ces avanta- de Cicéron.
 ges , l'Orateur qui plaît au peuple ,
 ne sauroit déplaire aux Connoisseurs.
 En sorte qu'il y a cette différence en-
 tre une dissertation semblable à celle
 que je rapporte , & un discours ora-
 toire , que dans celle-là il faut cher-
 cher le goût des Savans , & dans ce-
 lui-ci le goût du peuple. On peut assû-
 rer que c'est la raison pour laquelle ,
 selon Cicéron , (4) on ne voyoit point
 d'Orateurs ni parmi les Stoïciens , ni
 parmi les Epicuriens. Quelque polis-
 que fussent leurs discours , ils n'étoient
 point populaires. Ce qui fait voir que
 quand Cicéron recommande l'étude de
 la Philosophie , il faut savoir de la-
 quelle. Et il ne sert de rien de dire ,
N'est-ce pas la Morale & la Dialecti-
que qu'il recommande ? Il y a Morale
 & Morale , comme il y a Logique &
 Logique. L'une est d'usage , & à la
 portée du sens commun ; l'autre veut

(4) Ea Philosophia | rimus . . . sed est in-
 quæ suscepit patrocini- | Stoicis , quod ab hoc
 um voluptatis , etsi | quem instruimus , O-
 cui vera videatur , | ratore valde abhor-
 procui abest tamen ab | reat. *L. 3. de Orat. n.*
 eo viro , quem quæ- | 64. 65.

Le Brutus raffiner, & n'est que de spéculation.
de Cicéron. Il est aisé de décider laquelle des deux
est convenable à l'Orateur.

*De clar. O-
rat. ad finem.*

Enfin je remarque deux comparai-
sons toutes remplies d'excellentes cho-
ses pour un homme qui souhaite de-
venir Orateur. L'une est entre l'élo-
quence de Crassus & l'éloquence d'An-
toine ; l'autre entre la conduite de Ci-
céron & celle d'Hortensius dans l'e-
xercice de l'Art oratoire ; conduite très-
différente , qui fit tomber le dernier ,
& éleva le premier à ce haut point
de gloire où il parvint. Cette quatrié-
me observation semble sortir des bor-
nes que je me suis prescrites ; mais on
verra que j'ai eu de bonnes raisons
pour passer ici par-dessus.

L'éloquence d'Antoine étoit plus
propre pour le Barreau que pour la
Tribune aux harangues , & c'étoit un
effet de sa précision. Au reste , il n'é-
chappoit rien à cet Orateur de ce qui
pouvoit se dire sur un sujet ; il n'y avoit
point de General d'armée qui sût mieux
placer ses troupes , qu'Antoine savoit
placer chaque chose ou chaque terme
dans un discours. Tout y étoit en son
lieu , & où il pouvoit faire plus d'ef-
fet. Etoit-il question d'apprendre ce

qu'il avoit écrit , il n'y eut jamais une Le Brutus
memoire plus heureuse ; & il le dé. de Ciceron.
bitoit de telle sorte , qu'il n'y paroif-
soit point de préparation. Il étoit
pourtant toujours si bien préparé , que
très-souvent ses Juges ne le furent
pas assez à être sur leurs gardes. Son
style n'étoit ni bien correct , ni bien
élegant , & néanmoins il choisissoit ses
mots avec soin : mais il visoit moins
à donner de la grace à son discours ,
qu'à lui donner de l'énergie. Comme
il donnoit du tour à ses paroles , il
en donnoit aussi à ses pensées , &
s'étoient des figures d'une très-gran-
de beauté. Il avoit l'action excellen-
te. Son geste exprimoit , non pas cha-
que mot , mais la pensée. Sa conte-
nance & tous les mouvemens y ré-
pondoient. Il avoit une voix ferme ,
sur un certain ton dominant , un peu
rauque ; mais ce qui étoit un défaut
en soi-même , il l'avoit su tourner à
bien. Cela rendoit sa prononciation
plus pathétique , plus propre à toucher ,
plus persuasive. Enfin on vit en lui ce
qu'on avoit dit de Démosthène , que
l'action fait tout dans l'Orateur ; que
rien ne pénètre tant l'esprit , rien ne
tourne plus puissamment la volonté ,

Le Brutus rien ne fait mieux paroître l'Orateur, de Cicéron. tel qu'il veut paroître lui-même.

A l'égard de Crassus, les uns l'égalent à Antoine, les autres le lui préféreroient. Néanmoins dans cette différence de sentimens, tout le monde convenoit qu'ayant l'un ou l'autre pour Avocat, on n'avoit que faire de chercher mieux. Cicéron fait sentir qu'encore qu'il estimât beaucoup Antoine, il avoit pourtant de la prédilection pour Crassus. Ce qui est certain, c'est qu'il ne trouvoit rien de plus parfait parmi les Orateurs de sa connoissance. Crassus avoit de la force, il avoit de l'agrément & de la noblesse. Il étoit exact sans contrainte, correct sans scrupule, clair dans ses raisonnemens, fécond en preuves, riche en images. Il est vrai qu'Antoine s'entendoit mieux à établir les faits; mais Crassus étoit beaucoup plus abondant dans les questions, merveilleux dans ses idées, rangé dans ses pensées, grand dans l'amplification. Il se préparoit avec soin; on l'attendoit avec empressement; on l'écoutoit avec attention. Dès l'Exorde il répondoit à l'estime qu'on faisoit de lui. Il étoit assez tranquille dans son geste; son ton de voix

étoit ordinairement plein de douceur, Le Brutus
agréable & sérieux en même tems. de Cicéron.

Quelque-fois aussi il étoit fort véhément, plein d'une juste indignation. Enfin, comme il avoit le talent d'être orné, aussi-bien que d'être concis, il étoit aussi propre pour le peuple que pour les Juges; & néanmoins il auroit été plus parfait, s'il n'avoit eu l'ambition de paroître universel. Mais comme Scévola, au lieu de se borner à la profession de Jurisconsulte, avoit grande passion pour la plaidoirie, afin d'égalcr Crassus; cet Orateur de son côté, au lieu de se borner à l'Eloquence, voulut faire le Jurisconsulte, pour ne point céder à Scévola; ce qui les empêcha l'un & l'autre d'exceller chacun dans sa profession. Il faut (5) donc que chacun se mêle de ce qu'il fait. Disons en passant que Cotta (6) vouloit imiter Antoine; mais qu'il n'en avoit point la force; comme Sulpicius vouloit imiter Crassus, quoiqu'il n'en eût pas les

(5) Quam quisque norit artem in hac se exerceat.

(6) Crassum Sulpicius volebat imitari, Cotta malebat Antonium; sed ab hoc vis aberat Antonii; Crassum si ab illo lepos. De clar. Orat. n. 203.

Le Brutus agrémens. C'est une leçon , ainsi que de Cicéron l'exemple de Lélius , qui nous apprend à nous connoître.

Ibid. n. 306. Dans la seconde comparaison , laquelle est entre Cicéron & Hortensius ; le premier se représente lui-même dès sa première jeunesse comme brûlant du desir de devenir Orateur , & assidu à entendre ceux qui excelloient dans la profession. Il écrivoit , il lisoit , il méditoit tous les jours quelque chose d'utile à son dessein. Il s'attachoit à Scévola pour le Droit , à Philon d'Athènes pour la Philosophie , à Milon de Rhodes pour la connoissance & l'usage de l'Art oratoire , à Diodore de Sicile pour la Dialectique ; de telle sorte qu'en étudiant la Rhétorique , il cultivoit toutes les belles connoissances qui pouvoient y avoir rapport , & il composoit en grec ou en latin , selon les Maîtres à qui il avoit à faire , pour profiter de leurs lumieres.

S'étant ainsi préparé long-tems , il parut au Barreau , non pour s'instruire , mais tout instruit. Il y plaida pour Roscius d'Amerie , & la maniere dont il s'en acquitta , fit juger qu'il n'y avoit point de grandes causes qu'il ne fût

en état de plaider. Cependant comme il étoit de complexion foible, ses amis & les Medecins vouloient qu'il quittât la profession, & il parut résolu de mourir plutôt que de renoncer à la gloire de l'Eloquence. Néanmoins pour changer de style & de manieres, il partit pour l'Asie. Il s'arrêta six mois à Athènes, s'appliquant avec une nouvelle ardeur à la Philosophie sous le Philosophe Antiochus; mais s'exerçant en même tems à l'Eloquence avec un Maître nommé Démétrius Syrus. Ensuite il parcourut toute l'Asie, & y vit tout ce qu'il y avoit de grands Orateurs, Menippe entre autres, qui étoit dans le goût des Attiques. De-là il vint à Rhodes, & acheva de s'y perfectionner par les avis de Molon. Enfin au bout de deux ans il revint à Rome, tout autre de corps & d'esprit qu'il n'en étoit parti. Il y fut élu Questeur, & envoyé en Sicile, où il ne cessa de travailler; de maniere qu'à son retour, ce qu'il avoit de talens parut en sa force dans la cause des Siciliens contre Verrés.

Hortensius étoit alors en possession du Barreau, & il y domina jusqu'au tems qu'il fut fait Consul. Parvenu à

Le Brutus
de Cicéron.

ce haut point d'honneur , il ne voyoit personne parmi ceux qui avoient passé par cette charge , en état de se comparer à lui pour l'Eloquence ; & il ne s'imaginoit point qu'aucun de ceux qui étoient plus jeunes , fût capable de l'égaler. Ainsi voulant se reposer & jouir de ce qu'il avoit amassé , il se négligea si fort , qu'au bout de trois ans , les habiles s'apperçurent qu'il étoit tombé , & dans la suite le peuple même s'en aperçut. Ce qui montre que l'Eloquence ne s'acquiert & ne se soutient que par l'étude & le travail. Enfin quand Cicéron fut élu Consul , on avoit perdu l'idée d'Hortensius. Le bruit que fit ce nouvel Orateur le réveilla , & il revint sur les rangs , pour ne pas se laisser enlever le prix de l'Eloquence par un homme d'ailleurs aussi avancé que lui dans les Charges.

Cicéron de son côté ne s'étoit jamais relâché. Il n'oublioit , il ne négligeoit absolument rien de tout ce qui pouvoit être utile à son dessein. Sur-tout il composoit avec soin ; il plaidoit avec assiduité , s'attirant l'admiration par le caractère de ses discours , lequel n'avoit rien de commun. Tout ce qu'il faisoit sembloit nouveau,

parce que personne ne faisoit de même. Le Brutus
me. De tous ceux qui parloient alors de Cicéron.

en public , aucun ne paroissoit avoir étudié ni les belles Lettres , qui sont la vraie source de l'Eloquence ; ni la Philosophie , qui est la mere , pour ainsi dire , de tout bien ; ni le Droit civil & public , qui néanmoins est si nécessaire ; ni l'Histoire , qui nous enrichit des exemples de l'antiquité. Aucun n'avoit cette force de raisonnement qui fait la base de l'Eloquence ; aucun n'avoit ces adresses qui embarrassent un adversaire , & le démontrent ; aucun n'avoit le talent d'égayer & de divertir les Juges , ou de ramener les faits aux questions , ni de faire des digressions à propos , ni enfin d'exciter des mouvemens qui fussent convenables à la cause.

Cicéron n'en dit pas davantage ; il ne dit point qu'il eût ce que les autres n'avoient pas , parce qu'il ne veut pas parler de lui-même ; mais on l'entend , & l'on conçoit facilement qu'il avoit lû tous les Orateurs Grecs & Latins ; l'on voit même par ses écrits , qu'il avoit toutes les rares qualitez qui manquoient aux autres. Il ne faut donc pas s'étonner si sa réputation alloit tou-

Le Brutus jours en augmentant. Au lieu qu'out-
de Cicéron tre la négligence d'Hortensius, une
autre chose contribua encore à le faire moins estimer. C'est que le style qu'il avoit cultivé dans ses premières années, ne convenoit point à un âge plus avancé, & il le conserva toujours. Il ne s'en défit jamais ; c'étoit le style Asiatique. On en distingue de deux sortes ; l'un est fleuri dans les pensées, l'autre est plus vif dans l'expression ; & ils marquent tous deux plus d'esprit que de solidité. On l'admiroit dans la jeunesse d'Hortensius. Dans sa vieillesse on s'en mocquoit. Que dis-je ? on s'indignoit même qu'un homme de son âge, un Consulairer, donnât dans ces puerilités. Ajoutez que sa négligence étoit cause que sa diction n'étoit plus si travaillée. Tout cela le fit tomber, pour servir d'exemple à ceux qui veulent se soutenir, & pour leur apprendre ce qu'ils doivent faire.

Ce détail m'a paru important, soit parce que la conduite de ces grands Hommes peut servir à régler la nôtre ; soit parce qu'il étoit à propos que l'on connût un peu & les principaux Interlocuteurs des Dialogues dont j'ai

ci-devant parlé, & le Prince des Orateurs qui a composé ces beaux ouvrages, aussi-bien que celui-ci, & trois ou quatre autres dont je vais parler.

L'ORATEUR

DE CICERON.

L'ORATEUR de Cicéron est ainsi nommé par excellence, parce que c'est l'idée de l'Orateur parfait, lequel, selon Cicéron même (1), n'est peut-être qu'un Orateur en idée : car ce n'est pas d'après quelque Orateur particulier qu'il se forme l'idée qu'il en donne : mais c'est d'après cette idée qu'il voudroit former un Orateur. De la même manière que les ouvrages dans tous les Arts (2), sont d'après l'idée qu'en a l'ouvrier, qui conçoit toujours, s'il est habile, un degré de perfection où rien ne manque, où l'on

L'Orateur
de Cicéron.

(1) Non enim quæ-
ro Orator quis fuerit,
sed quid sit illud, quo
nihil possit esse præ-
stantius. *In Orat n. 7*

(2) Ut in formis &
figuris est aliquid per-
fectum & excellens,
cujus ad excogitandam
speciem imitando re-

L'Orateur
de Cicéron.

ne peut rien ajouter, que rien de ce qui tombe sous les sens n'exprime, ni ne sauroit parfaitement exprimer, & où pourtant un esprit sublime doit toujours tendre.

Ibid.

Dans une méthode si relevée, Cicéron marche sur les traces de Platon (3), qui remontoit toujours aux idées comme aux principes intelligibles, éternels & immuables de toutes choses. Sa raison est, que ce qu'il a d'Eloquence, il le doit aux Philosophes, & non pas aux Rhétoriciens. Il entend par les Rhétoriciens, les Maîtres qui ne donnent que des préceptes, comme si tout en dépendoit; il entend par les Philosophes, ceux qui sur des matieres d'usage, faisoient faire à leurs disciples des discours polis & étudiez : à quoi il ajoute deux choses (4); l'une, que Caton ne seroit jamais devenu Orateur parmi les Stoïciens, dont il avoit embrassé la Secte, si après avoir cultivé avec eux

feruntur ea quæ sub
oculos cadunt. *Ibid.*
n. 9.

(3) Has rerum formas appellat ideas ille non intelligendi

solum, sed etiam dicendum. Gravissimus Auctor & Magister Platon. *Ibid.* n. 10.

(4) Tuus avunculus [Cato] quemad-

la justesse du raisonnement, il n'avoit L'Orateur
 appris de la Rhétorique l'art de s'é- de Cicéron.
 tendre sur les matieres, & de les or-
 ner : l'autre est, (5) qu'encore qu'il
 faille à l'Orateur une Philosophie d'u-
 sage, où l'on joigne la beauté du dis-
 cours à la beauté de la matiere, il
 y a pourtant un degré de perfection
 que cette Philosophie même ne lui
 donne pas, & qu'on ne peut prendre
 que dans l'étude & l'exercice de l'Art
 oratoire. C'est ainsi que Cicéron s'ex-
 plique dans son livre des Orateurs il-
 lustres, qui est le Brutus que nous ve-
 nons de voir. Revenons à l'idée qu'il
 veut donner de l'Orateur.

C'est sur une pareille idée, qu'An-
 toine (6) avoit dit avant lui, *qu'il*
n'avoit point vu d'Orateurs ; c'est-à-

modum scis, habet à
 Stoicis id quod ab il-
 lis petendum fuit. Sed
 dicere didicit à dicen-
 di Magistris, eorum-
 que more se exercuit.
Cic. de clar. Orat. n.
119.

(5) Ea ipsa Peripa-
 teticorum Academi-
 corumque consuetu-
 do, cum suavitate di-

cendi & copia, talis
 est, ut nec perficere
 Oratorem possit ipsa
 per se se, nec sine eâ
 Orator esse perfectus.
Cic. de clar. Orat.
n. 120.

(6) Disertos se vi-
 disse multos, eloquen-
 tem adhuc neminem.
L. 1. de Orat. n. 94.
¶ in Orat. n. 18.

L'Orateur
de Cicéron.

dire, que sa délicatesse ou sa grande pénétration trouvoit dans tous les Orateurs quelque chose de défectueux (7), au lieu que son idée ne pouvoit rien souffrir que d'accompli. En effet, qu'on admire tant qu'on voudra ceux qui possèdent un plus grand nombre des parties qui entrent dans l'Eloquence, il n'y a d'Orateur parfait que celui qui les a toutes. Afin qu'on ne s'y trompe pas, Cicéron veut les expliquer ; & il le fait non-seulement avec beaucoup de soin, mais avec beaucoup de succès.

Veut-on savoir ce qu'il jugeoit lui-même de son ouvrage ? Il écrit dans une de ses lettres, qu'il a mis dans ce livre tout ce qu'il avoit d'esprit ou de jugement, tout ce qu'il savoit sur » l'Eloquence. (8) Je suis ravi, dit-il » à son ami, que vous l'approuviez » si fort. S'il est tel que vous dites, » je dois avoir quelque mérite. S'il ne » l'est pas, je consens qu'on ne fasse

(7) Infidebat videlicet in ejus mente species eloquentiæ, quam cernebat animo, reipsâ non videbat. *Ibid.*

(8) Oratorem meum tantopere à te probari, vehementer gaudeo. Mihi quidem sic persuadco, me, quidquid habuerim Judicari
pas

pas plus de cas de mon goût, qu'on « L'Orateur
n'en fera de mon ouvrage. Je sou- « de Cicéron.
haite que votre fils prenne plaisir à «
le lire ; tout jeune qu'il est , cette «
lecture ne lui sera pas inutile. «

Une autre de ses lettres (9) nous apprend l'extrême tendresse qu'il avoit pour cet Ecrit. Il témoigne à son ami qu'il souhaite passionnément que cet ouvrage soit de son goût ; mais quand même cela ne seroit pas , comme il le craint , parce que son ami & lui ne convenoient pas tout à fait de principes , il le prie de lui donner du moins son suffrage par faveur.

Si nous nous en tenons aux termes du Pere Rapin , ce Traité de Cicéron

*Préf. de ses
Réfl. sur l'E-
loq. p. 7. 8.*

cii de dicendo , in il-
lum librum contulif-
se , qui si talis , qua-
lem tibi videri scri-
bis , ego queque ali-
quid sum ; sin ali-
ter , non recuso , quin
quantum de illo libro ,
tantumdem de judi-
cii mei fama detra-
hatur. Leptam no-
strum cupio delecta-
ri jam talibus scriptis.
&c. *Cic. Epist. l. 6.*
Epist. ad Leptam.

(9) Scripsi de op-
timo genere dicendi :
in quo sæpè suspica-
tus sum , te à judi-
cio nostro , sic scili-
cet ut doctum homi-
nem à non indocto
paululum dissidere.
Huic tu libro maxi-
mè velim ex animo :
si minus , gratiæ cau-
sâ suffragère. *Epist. l.*
12. Ep. 17. ad Corni-
fic.

L'Orateur n'est qu'une *Dissertation sur la maniere de Cicéron. la plus excellente de parler, dans le grand nombre d'Orateurs qui se sont si-*

C'est le Pere Rapin qui parle ainsi.

De optimo genere dicendi

Ep. fam. l.

12. Sp. 17. &

Ep. ad Attic.

l. 15. Ep. 20.

** Epist. fam. l.*

16. Epist. 20.

ad Treb.

*gnalez en tous les siècles ; & quel est le genre d'Eloquence le plus parfait. Ce Pere a voulu exprimer les termes dont Cicéron se sert deux fois pour désigner son ouvrage ; quoiqu'il dise ailleurs * formellement qu'il l'a intitulé l'Orateur. Mais il n'y a dans cet Ecrit aucun dénombrement d'Orateurs, & ce n'est point parmi les particuliers qu'il cherche la parfaite Eloquence, c'est en general en elle-même & dans son idée.*

L'entreprise (10) étoit difficile, dans la variété dont l'Eloquence est susceptible, & parmi tant de differens goûts qui partagent les hommes. Mais Brutus l'en avoit prié ; Brutus son ami intime, qu'il avoit aimé dès son enfance, dont il estimoit également l'esprit & le cœur, & qui par l'un & par l'autre étoit infiniment estimable.

Cic. in Orat. ad Brut. initio.

Ibid. n. 33. On peut voir, dès l'entrée du livre, l'éloge magnifique qu'il en fait. Pour ce qui est du succès de l'entreprise, l'hom-

(10) Rem difficilem [Dii immortales] ... Nam natura varia & voluntates, &c. *In Orat. n. 52. 53. &c.*

me du monde , à mon avis , qui a le mieux travaillé sur cet ouvrage , & qui l'a le mieux entendu , puisqu'il l'entend comme s'il l'avoit fait , nous assure (11) qu'en ce genre il n'y a rien de plus achevé. C'est , dit-il , le chef-d'œuvre de son Auteur ; c'est la Vénus d'Apelle ; c'est le Jupiter de Phidias. Si on considère l'expression , tout y est traité d'une manière grande , pompeuse , magnifique , ou pour mieux dire , proportionnée à la noblesse & à la grandeur du sujet. Si on y considère le fond des choses , l'Auteur , par l'assemblage de toutes les perfections imaginables de l'Orateur (12), fait un portrait de l'Éloquence , capable d'abord de nous saisir d'étonnement , & ensuite de faire naître dans notre cœur un

(11) *Multa reliquit & præclara monumenta vir ingenio & arte divinus ; at hoc præcipuè dedit specimen magnæ facultatis, ut Venerem Coam Apelles, Jovem Olympium Phidias. Strebaus Rhemensis, Comment. in Cic. Orat.*

Epist. nuncup. ad Gabr. Venatorem p. 5.

(12) Dignissimas eloquentiæ partes in unam conflavit imaginem , ac speciem omnium pulcherrimam subjecit oculis . . . ut spectator observatâ rei magnitudine & dignitate pri-

L'Orateur
de Cicéron.

» amour incroyable de la posséder.
En effet , il nous expose (13) l'E-
loquence , premierement comme au
berceau dans l'Ecole d'Isocrate , &
dans le genre d'écrire qui caractéri-
se ce grand Maître , diffus , brillant,
& fleuri , plus propre pour les discours
d'apparat que pour les discours d'u-
sage , & pour la montre que pour le
combat : & il décide que c'est dans
ce goût qu'il faut d'abord former un
jeune Orateur , & que c'est la vraie
méthode d'élever pour ainsi dire l'E-
loquence.

Sortie de cette enfance , il nous la
fait voir (14) en sa force ; plus mâ-

mum animo superet ,
deinde amore accen-
deretur , & in illud
nervos omnes contem-
deret , quod summum
atque perfectum pri-
mâ specie judicasset.
Ibid.

(13) Laudationum ,
scriptionum , & hi-
storiarum , taliumque
suasionum , qualem
Isocrates fecit Pane-
gyricum , multique
alii qui sunt nomina-
ti Sophistæ , reliqua-

rumque rerum forma
quæ absunt à conten-
tione forensi... est
illa quasi nutrix illius
Oratoris quem qua-
rimus... & quod edu-
cata hujus nutrimen-
tis eloquentia, ipsa se
postea colorat & ro-
borat , non alienum
fuit de Oratoris qua-
si incunabulis dice-
re. *Cic. in Orat. n.*
37. & 42.

(14) Quod dixi-
mus proprium Sophi-

le & plus vigoureuse ; soutenue de tous les avantages tant de l'invention, que du choix & de l'arrangement. l'Invention lui découvre l'état de la cause, les faits qui la font naître, les circonstances qui la distinguent, les moyens qui l'établissent, les questions & les maximes par lesquelles il en faut juger. Mais il y faut du discernement & du choix, parce que l'esprit est extrêmement fertile, & qu'il produit(15), comme la terre, aussi-bien le mauvais que le bon ; outre que les causes ont leur fort & leur foible, dont il faut faire valoir l'un & cacher ou dissimuler l'autre, s'il est possible. Pour ce qui est de l'arrangement, l'Eloquence paroît savante à prévenir les esprits, à s'insinuer dans les cœurs, à faire connoître le fond d'une affaire, à fortifier les preuves, à affoiblir celles de l'Adversaire, à placer si bien ses moyens, que les

starum: pompæ quàm
pugnæ aptius : gym-
nasiis & palestræ di-
catum, spectum &
pulsum foro... nos
autem jam in aciem,
dimicationemque ve-
niamus. *Ibid. n. 42.*

(15) Ut segetes fecundæ, & uberes, non solum fruges, verùm etiam herbas effundunt inimicissimas frugibus. *Ibid. n. 48.*

L'Orateur
de Cicéron.

plus foibles soient soutenus par les plus forts ; enfin à tout réduire sous un point de vûe le plus capable d'enlever. Au reste , ce n'est pas là qu'est la grande difficulté de l'Orateur ; elle est *dans la maniere* (16) , laquelle comprend deux choses , *l'Action* , & *le Style*.

Ibid. n. 56.
57. &c.

L'Action est l'Eloquence du corps , si puissante , même quand elle est seule , & sans laquelle l'Eloquence la plus parfaite n'est plus rien. Elle comprend toutes les inflexions de la voix , qui doivent exprimer les passions ; elle comprend le geste , les convenances , les proportions ; elle comprend la représentation & la contenance de l'Orateur , les mouvemens de tout son corps , sur-tout l'air de son visage , & le mouvement de ses yeux , où l'on doit lire les mouvemens du cœur , sans parler de la Memoire , (17) qui ne convient aux Orateurs , que comme elle convient à tous les Arts.

(16) Quomodo autem dicatur , positum est in duobus, in agendo , & in eloquendo. Est enim actio quasi corporis quædam elo-

quentia. *Ibid. n. 55.*

(17) De memoria nihil est dicendum , quæ communis est multarum artium. *Ibid. n. 54.*

En tout cela néanmoins il y a encore plus de génie que d'art ; & ce n'est pas encore là qu'est proprement le caractère de l'Orateur ; c'est dans le discours (18) & dans le style qu'il consiste. Le style, (19) selon Cicéron, distingue l'Orateur des Philosophes, qui sans toucher le cœur, ne songent qu'à convaincre l'esprit ; le style distingue l'Orateur des Sophistes, qui ne s'étudient qu'à plaire ; le style le distingue des Historiens, qui ne veulent que donner la connoissance des faits ; enfin le style le distingue des Poètes, quelque éloquens qu'ils soient d'ailleurs ; parce qu'ils le font d'une manière qui ne convient pas aux affaires de la vie. Au lieu que le parfait Orateur est (20) celui qui dans ces affaires, & particulièrement au Barreau, est en état d'établir une vérité

(18) Excellere Oratorem oratione, cœtera in eo latere, indicat nomen ipsum. Non enim inventor, aut compositor, aut actor, complexus est omnia ; sed & Græcè ab eloquendo ῥήτορ, & Latinè eloquens

dictus est. *Ibid* n. 61.

(19) Sejunctus igitur Orator à Philosophorum eloquentiâ, à Sophistarum, à Historicorum, à Poëtarum. *Ibid*. num. 68.

(20) Qui in Foro causisque civilibus ita

L'Orateur
de Cicéron.

par la preuve , de plaire par des ornemens pleins de dignité , & d'emporter le consentement de la volonté par la force des mouvemens ; & c'est à remplir cette idée ou ces devoirs , que lui sert la variété du style , l'une des choses sur quoi Cicéron insiste le plus.

Ibid. n. 59.

Il en distingue trois : le Sublime pour les grands sujets , le Simple pour les petits , & le Mediocre pour ceux qui tiennent le milieu. On voit , dit-il , beaucoup de gens qui excellent dans l'un des trois en particulier , & il n'en faut pas davantage pour s'acquérir une grande réputation , sur-tout si on fait polir son discours par un juste arrangement des termes qui le composent. Mais il faut quelque chose de plus pour l'Orateur dont il s'agit. En un mot , il est nécessaire qu'il excelle dans tous les trois ensemble , puisque c'est-là ce que l'on conçoit de plus parfait , & que non-seulement la chose est possible , mais qu'on en trouve des exemples , sinon parmi les Latins , du moins parmi les Grecs , quand ce ne seroit que Démosthène.

Ibid. n. 23.
133. Or.

dicet , ut probet , ut | *Ibid. n. 69.*
delectet , ut flectat. |

De sorte qu'il est ridicule * de se di- L'Orateur
viser sur cela de sentiment, & de se deCicéron.
vanter, chacun selon son goût, l'un
d'aimer le Grand, l'autre le Simple, * Ibid. n. 36.
l'autre ce qui est poli avec art, l'au-
tre ce qui paroît négligé, l'autre la
force, l'autre la douceur; un habile
homme qui se forme, comme Démo-
sthène, sur l'Eloquence en elle-mê-
me, rassemble en soi toutes ces par-
ties, autant qu'il le peut, & en com-
pose un Orateur qui soit dans le goût
des Attiques.

Cicéron s'arrête quelque tems sur ce Ibid. n. 76.
goût, pour expliquer en quoi il consiste, &c.
& réfuter quelques personnes peu éclai-
rées qui le bornoient au style simple de
Lysias, ou au style grave & un peu
rude de Thucydide (21), ou à cette
douceur qui fait le caractère de Xe-
nophon. Il montre que le style des
deux derniers ne convient point à l'O-
rateur, & que si on se borne au pre-
mier, il faudra exclure du nombre
des Attiques non-seulement Periclès,
mais Démosthène, qui étoit pourtant
si fort dans ce goût, qu'Athènes mê-

(21) Thucydides } dus. Cic. in Orat. ad
præfractior, nec satis, } Brut. n.
ut ita dicam, rotun-

L'Orateur
de Cicéron.

me n'y étoit pas davantage (22). Il parle ainsi, tant parce que parmi les Grecs Européens, les Athéniens seuls cultivoient l'Eloquence (23), que parce que le style Attique, ainsi appelé à cause d'eux & de leur pais, étoit ce qu'il y avoit de plus exquis, de plus châtié, de plus poli, & de plus naturel. C'est un style sans enflure, sans bassesse, sans affectation, sans superfluité, sans mauvaise délicatesse, sans aucuns vains ornemens. C'est un degré de perfection qui ne se trouvoit ni parmi les *Asiatiques*, ni parmi les *Rhodiens*, mais parmi les Athéniens seuls, qui quelque-fois n'étoient pas même contents de Démosthène, le plus grand de leurs Orateurs, & remarquoient en lui un mot, ou un geste, qui n'étoit pas dans cette extrême exactitude. Tant ils avoient le goût plus fin que les autres hommes ! Car ce qui leur plaisoit, plaisoit aussi aux autres ; & ce qui plaisoit aux autres, ne leur plaisoit pas toujours.

(22) Quone Athenas quidem ipsas magis credo fuisse atticis. *Cic. in Orat. n. 23.*

(23) Hoc autem studium non erat commune Græciæ, sed proprium Athenarum. *Ibid. in Orat.*

L'Orateur parfait a donc, selon Ci- L'Orateur
 ceron, tous ces styles à commande- deCicéron.
 ment : le style simple (24) pour in-
 struire, le style orné pour plaire, &
 le sublime pour toucher. Ces trois par-
 ties en supposent une quatrième, qui
 est *une sagesse & une prudence infinie*,
 pour connoître les bienséances & les
 garder.

Comme il est nécessaire pour cela *Ibid. n. 76.*
 de distinguer les tems, les sujets, & *&c.*
 les personnes, il faut aussi connoître
 la nature & la propriété de chaque
 style. Le simple a pour son partage la
 clarté du discours, la propriété des
 termes, l'exactitude de la phrase, l'é-
 legance, la retenue, l'air négligé &
 la douceur. Le style orné a plus de
 charmes & plus d'agrémens ; l'étude,
 l'art & le travail y paroissent davan-
 tage ; les images & autres beautés
 semblables y sont plus fréquentes. Le
 style sublime se fait connoître par sa
 richesse, son abondance, sa force,
 ses mouvemens, par l'élevation des
 pensées, & par la magnificence des
 expressions.

(24) Subtile in pro- | in Aetendo. *Ibid. n.*
 bando, modicum in | 70.
 delectando, vehemens |

L'Orateur
de Cicéron,

Il y a cette différence entre ces trois styles, qu'avec l'un des deux premiers, on peut être fort goûté, & avec le troisième, s'il est seul, (25) on ne peut jamais être estimé. On passe pour sage avec le style simple; on passe pour agréable avec le style médiocre; mais avec le style sublime, si on l'emploie toujours, on passe pour n'avoir pas le sens commun, & ceux qui vous entendent, s'imaginent ou que vous avez perdu l'esprit, ou que les fumées du vin vous le troublent.

Il ne suffit pas même pour être un Orateur parfait, de savoir employer tantôt l'un, & tantôt l'autre, soit dans des discours différens, soit dans les diverses parties du même discours: il y a sur cela quelque chose encore de plus fin; & il faut que dans la même partie, un homme sache adoucir la force de l'un par les agrémens de l'autre, & corriger la douceur de ce-

(25) At vero hic		summissus ille sa-
noster gravis, acer,		piens; medius suavis;
ardens, si huic gene-		hic copiosissimus vix
ri studet uni, nec		sanus videri solet...
suam copiam cum il-		quasi furere inter sa-
lis duobus generibus		nos, vel inter sobrios
temperavit, maximè		bacchari vinolentius
est contemnendus...		videtur. <i>Ibid.</i> n. 99.

lui-ci par ce que celui-là a de plus L'Orateur
mâle ou de plus fort. Par rapport à de Cicéron.
toute cette doctrine, il est à propos L. 1. de Q-
d'entendre ce que Cicéron dit de lui- rat. n. 313.

même (26). Loin, dit-il, d'être con-
tent de moi sur cet article, je ne
le suis pas quelque-fois de Démo-
sthène. Tant mon esprit & mes oreil-
les sont difficiles à contenter ! Et
néanmoins il étoit plus aisé à Dé-
mosthène (27) d'atteindre à la per-
fection, parce qu'il arriva dans un
tems où elle étoit déjà connue à
Athènes, au lieu qu'elle étoit in-
connue à Rome lorsque j'y parus.

Après avoir insisté sur la variété du
style, ce grand Maître parcourt en
peu de mots d'autres parties, ou né-

(26) In quo tan- 104.

tum abest, ut nostra
miremur; ut usque
eò difficiles simus &
morosi, ut nobis non
satisfaciat ipse Demo-
sthenes: qui quan-
quam unus eminet in-
ter omnes in omni
genere dicendi, ta-
men non semper im-
plet aures meas, ita
sunt avidæ & capa-
ces. Cic. in Orat. n.

(27) Ille [Demo-
sthenes] magnus. Nā
& successit ipse ma-
gnis, & maximos O-
ratores habuit æqua-
les. Nos... in ea ur-
be, in quâ... audī-
tus eloquens nemo
erat... Jejunas igitur
hujus... oratio-
nis aures civitatis ac-
cepimus. Ibid. n. 105.
106.

L'Orateur nécessaires, ou utiles à l'Orateur. Il met de ce nombre la Logique, le Droit civil, & le Droit public; il y met l'Histoire, la Morale, la Physique même, pour s'en servir comme Périclés avoit fait; & nous verrons sur les Partitions oratoires en quoi consiste l'usage que l'Orateur peut, ou doit faire de cette science. Cicéron ajoute ensuite toutes les regles qu'on donne touchant les diverses parties dont un discours est composé. Il ajoute la maniere de traiter les faits, & celle de traiter les questions ou les maximes generales. Il y comprend l'Art d'exprimer les mœurs, celui d'é-mouvoir & de toucher, l'usage de l'amplification, les figures de mots ou de pensées, en un mot, tous les ornemens du discours. Ce n'est pas, comme il le dit lui-même, (28) qu'il ait dessein en cette occasion, d'expliquer tous ces préceptes comme les Maîtres les expliquent lorsqu'ils veulent instruire; son dessein est seulement de

Ibid. n. 117.
218. 119. &c.

(28) Illud tamen, | atque ita potius actu-
 quod jam ante dixi- | ros, ut existimatores
 mus, meminimus, | videamur loqui, non
 nihil nos præcipiendi | ut magistri. *Ibid. n.*
 causâ esse dicturos : | 112.

faire admirer les talens d'un homme L'Orateur
capable de les pratiquer, — c'est à-dire de Cicéron.
du parfait Orateur, lequel doit join-
dre encore à tout ce que nous venons
de toucher, l'arrangement des mots
& l'harmonie des paroles ; & c'est par
où Cicéron finit cet admirable Traité.

Junius a donc raison de nous con- *Method. Eloq*
seiller de lire ce livre après les Dia- *comp. G. 4.*
logues de l'Orateur, parce qu'on les
y retrouve tous en abrégé. Ce qu'il
est aisé de vérifier par la lecture de
ces deux ouvrages, ou par le peu que
j'ai rapporté de l'un & de l'autre.
L'estime que ce Critique faisoit de
l'Orateur, paroît encore par l'analy-
se qu'il en a faite, peu différente de *Ibid.*
l'idée que je viens aussi d'en donner.
Nous avons vû le jugement avanta-
geux que Strébée de Rheims en a por-
té. Saint Augustin en faisoit tant de *S. Aug. l. 4.*
cas, qu'il en a tiré toutes les regles *de Doct. Christ.*
qu'un Prédicateur, selon lui, doit
garder dans l'explication qu'il fait au
peuple, soit de la Morale, soit des
Myfteres de l'Evangile. Il ne veut pas *Ibid.*
à la vérité qu'un homme capable de
prêcher, s'amuse aux préceptes de Rhé-
torique ; entendant par ce terme, les
regles les plus faciles de l'Art qu'on

montre à la jeunesse , & que le génie ou l'usage suppléent aisément ; mais ces grands préceptes , sur la diversité des styles , sur ce qui les distingue , & sur l'usage qu'il en faut faire , saint Augustin veut que le Prédicateur les sache ; & il assure que celui qui les met en usage , fait infiniment plus de fruit (29).

J'ai remarqué ce que Cicéron lui-même pensoit de son Orateur ; j'ai remarqué la tendresse qu'il avoit pour cet ouvrage ; j'ai remarqué les éloges qu'il y donne à Brutus ; j'ai remarqué enfin que ce fut à la prière de cet ami qu'il le composa. Brutus étoit un homme d'esprit ; il étoit Orateur ; il aimoit les livres ; il en faisoit. Qui auroit pû s'imaginer que dans toutes ces circonstances , un homme avec tant de belles qualitez , n'auroit pas donné son suffrage au chef-d'œuvre dont est question ? Cependant , ce qui est la chose du monde la plus affligeante pour un Auteur comme Cicéron , Brutus insensible à l'amitié , aux loüanges , à tout ce que nous trouvons de beau & de solide dans cet ouvrage , Brutus , dis-je , ne l'approuva pas ; &

(29) Plus proderit. *Ibid.*

quoi qu'en toute autre chose il con- L'Orateur
de Cicéron.
 vînt assez avec l'Auteur , en matiere
 de bien dire , il ne fut point de son
 goût. Ce qu'il y a de particulier , il
 ne s'en cacha point ; il l'écrivit à Ci-
 ceron même , & ce qui paroît avoir
 fait plus de peine à cet Orateur , il
 l'écrivit encore à Atticus leur ami
 commun ; car l'Auteur se seroit peut-
 être consolé de ce que ses idées ne
 plaisoient pas à Brutus , si Brutus avoit
 dissimulé sa pensée , & fait semblant
 de les approuver. C'est ainsi du moins
 que Cicéron vouloit , comme je l'ai
 dit , que Cornificius en usât , s'il n'é-
 toit pas de son goût sur cet article.
 C'est lui-même qui nous apprend toutes
 ces particularitez touchant Brutus ,
 dans une lettre à leur ami commun.

Vous voulez , dit-il , que je vous « Epist. ad At-
tic. l. 14. Ep.
23.
 envoie une Harangue toute faite «
 pour Brutus [*touchant le meurtre de* «
César] afin qu'il n'ait plus qu'à la «
 prononcer [*dans le Capitole*]. Ap- «
 prenez , mon cher Atticus , appre- «
 nez de moi une grande verité que «
 l'experience m'a fait connoître. Il n'y «
 eut jamais ni Poëte , ni Orateur , «
 qui ne se crût en état de faire beau- «
 coup mieux qu'un autre. Ce sont les «

L'Orateur » moins habiles qui sont dans cette
de Cicéron. » opinion. Que croyez-vous que pen-

» se Brutus , qui a tant de genie &
» tant de belles connoissances ? Ne l'ai-
» je pas éprouvé dernièrement à l'oc-
» casion de cet Edit qu'il vouloit pu-
» blier , & que vous m'aviez prié de
» lui dresser ? Il en avoit dressé un de
» son côté ; j'étois plus content du
» mien , & lui du sien. Bien plus , for-
» cé en quelque façon par ses instan-
» ces réitérées , je lui ai envoyé mon
» Traité de la parfaite Eloquence ; &
» il ne s'est pas contenté de m'écrire
» à moi , il vous a écrit aussi à vous
» qu'il n'étoit pas de mon goût sur
» cet article. Souffrez , je vous prie ,
» mon cher Atticus , que chacun com-
» pose pour soi. Un mauvais Poëte a
» dit, (30) que chacun trouve sa fem-
» me la plus belle de toutes ; cela
» n'est pas si vrai que ce que j'ai dit
» des Orateurs.

Quel étoit donc le goût de Brutus ?
Il ne vouloit que de la précision &
de la justesse dans un discours ; il ne
vouloit que de la simplicité & de l'é-

(30) Suam cuique ; Attilius Poëta durissi-
sponsam, mihi meam. | mus. Cic. *ibid.*
Non scitè. Hoc enim |

legance ; les grands mouvemens , la magnificence , les brillans ne lui plaisoient pas. *Je ne vous en dis pas davantage* , lui dit Cicéron dans une lettre , *& j'ai dessein de devenir concis à votre exemple , & de prendre sur cela vos leçons*. C'est en effet dans ce caractère que Brutus composa lui-même sa Harangue touchant le meurtre de César ; il la prononça telle qu'il l'avoit composée , & l'envoya à Cicéron pour la voir & la corriger avant qu'elle devint publique , mais à condition qu'il n'y changeroit pas grand chose. Monsieur Bayle , dans son Dictionnaire , dit qu'elle plut beaucoup à Cicéron , encore qu'ils n'eussent pas le même goût pour l'Eloquence. Il y a quelque chose à redire dans ce rapport de Monsieur Bayle. Il est vrai que Cicéron ne changea rien dans la Harangue dont est question , parce qu'il la trouvoit parfaite dans le caractère qui plaisoit à Brutus ; mais il déclare que ce caractère en cette occasion ne lui plaisoit pas , à cause que le sujet auroit demandé plus d'abondance , plus de mouvement , & plus de force (31).

L'Orateur
de Cicéron.

Ep. ad Brut.
l. 11. Ep. 15.

Diction. de
M. Bayle art.
de Brutus.

(31) Ego , si illam causam habuissem ,

L'Orateur
de Cicéron.

De Clar. O
rat. n. 279.

Ibid. n. 292.

Je conviens que dans le livre touchant les Orateurs illustres, Cicéron fait dire à Brutus que le défaut des mouvemens est dans un Orateur un très-grand défaut. Mais je crois que Cicéron exprime moins en cela le véritable caractère de son ami, que celui qu'il auroit dû avoir, selon lui. Il le représente plus au vrai dans ce même livre, à la fin d'une Dissertation qu'il y fait encore, toujours sur les mêmes principes, touchant le goût des Attiques. Brutus n'y répond rien. Il témoigne seulement qu'elle lui a fait plaisir. Ce qui ne signifie point qu'il se rende au sentiment de Cicéron ; & nous voyons qu'il ne s'y rendit pas même après ce livre-ci, fait comme l'autre, & après l'autre, pour tâcher, je crois, de le convaincre. Aussi Brutus n'étoit-il pas homme à se rendre ; & César (32) disoit de lui, qu'il étoit important que ce jeune homme prît en tout le bon parti, parce qu'il ne se désistoit jamais de ce-

scripsissem ardentius. | magni refert quid hic
Epist. ad Att. l. 15. | velit, sed quidquid
Epist. 1. | vult, valdè vult. Cic.

(32) De Bruto' so- | *Epist. ad Att. l. 14.*
litus dicere Cæsar ; | *Epist. 1.*

lui qu'il avoit pris. La question est, s'il l'avoit pris sur cet article contre Cicéron ? Bien des choses me persuadent qu'il ne l'avoit pas pris ; l'idée que nous prenons de l'Orateur en le lisant , la satisfaction que la raison y trouve , les éloges qu'on a donnez à ce Traité , les principes de saint Augustin sur la Prédication , qui ne sont autres que ceux de Cicéron dans cet ouvrage. Ajoutons que si Brutus trouvoit l'Eloquence de son ami déstituée de nerfs , son ami lui rendoit le change , trouvant son style négligé & mal lié (33). Mais ce qui est encore plus fort , César si capable d'en juger , ayant vû l'éloge de Caton , que Brutus avoit composé , ne trouva pas cette piece trop bien écrite , & commença à croire qu'il étoit lui-même plus éloquent qu'il ne pensoit (34) ; au lieu qu'il a toujours regardé Cicéron comme le pere de l'Eloquence latine , &

(33) Cicéronem male audivisse à Bruto , ut ipsius verbis utar , tamquam fractum atque elumbem ; Cicero-
ni visum Brutum otiosum atque disjunctum. *Aper. in Dialog.*

de Causis corrupt. Eloquent. apud Tacit. p. m. 162.

(34) Bruti Catone lecto , se sibi visum disertum. *Cic. Epist. ad Att. l. 12. Epist. 46.*

L'Orateur a toujours désespéré de pouvoir le surpasser. Et ce qui achève de prouver que le goût de Brutus n'étoit pas sûr, c'est qu'ayant fait choix d'un style grave (35), c'est-à-dire ennemi particulièrement des ornemens de diction, il ne laissoit pas de ranger ses mots avec soin, mais avec si peu d'intelligence, que ses discours étoient pleins de vers (36), sans qu'il s'en aperçût.

Je ne sai si je dois joindre le jugement que fait de Brutus, dans Tacite, ou dans Quintilien, un des Personnages du Dialogue sur les Orateurs. Il dit (37), que la Philosophie avoit fait tort à l'Eloquence de Brutus; que ses ouvrages, de l'aveu même de ses admirateurs, ne répondoient pas à sa réputation; que ses Harangues étoient froides & pesantes, en-

(34) Gravitatem Bruti, *Quintil. l. 12. c. 10. p. m. 580.*

(36) Versus hi ferè excidunt, quos Brutus ipse componendi studio sæpissimè facit. *Quintil. l. 9. c. 4. p. m. 448.*

(35) Brutum phi-

losophiæ suæ relinquamus; nam in orationibus minorem esse famâ suâ, etiam admiratores ejus fatentur. &c. *Dialog. de Orat. apud Tacit. p. 163. apud Quint. p. 520. ad fin. secund. Declamat.*

fin qu'elles n'étoient bonnes que pour L'Orateur
ceux qui admiroient les Poësies , aussi de Cicéron.

mauvaises que celles de Cicéron, quoique plus heureuses en ce que peu de gens en avoient eu connoissance. Tel est le jugement de cet Interlocuteur, Mais, outre qu'il en dit autant de César, & qu'il ne juge pas bien favorablement de Cicéron, il ne me paroît ni assez net dans ses idées, ni assez sûr dans ses principes, ni enfin assez juste dans ses raisonnemens. C'est pourquoi je ne veux point trop déférer à ses pensées. Une curiosité seroit de voir si on ne pourroit pas encore convaincre Brutus d'erreur, par ce qui nous reste de ses écrits, sur-tout par la seizième de ses lettres; mais cela nous meneroit trop loin, & il faut achever ce qui regarde l'Orateur; je l'ai laissé à l'endroit où l'Auteur va parler de ce qui étoit un écueil pour Brutus, c'est-à-dire, de l'harmonie des paroles.

*Lib. singul.
Epist. ad Brut.
Epist. 16.*

Avant que d'entrer en matiere, afin qu'on ne lui fasse pas un reproche de la peine qu'il s'est donnée d'écrire tant de choses sur la Rhétorique, il fait voir qu'il n'est pas plus indigne d'un grand Homme d'expliquer dans un li-

*In Orat. à n.
140. ad 148.*

L'Orateur vire les regles de l'Art, que de les met-
de Cicéron. tre en pratique dans des Harangues;

Ibid. n. 147. qu'à la verité, ce que l'on dit touchant l'harmonie, ne paroît consister, quand on l'explique, qu'en des minuties & en des puerilitez; mais que c'est, quand on l'a mis en œuvre, ce qui produit dans le discours des effets très-merveilleux. On a beau dire que c'est à quoi les premiers Orateurs ne pensoient pas, & que ce qu'ils ont écrit ne laisse pas d'avoir sa force: car s'ils n'y ont pas pensé, dit Cicéron, c'est qu'ils n'en avoient pas connoissance; s'ils l'avoient connu, ils ne l'auroient pas négligé; & si ce qu'ils ont dit nous plaît, c'est, que sans
Ibid. n. 168. connoître l'harmonie, ils l'ont sou-
169. &c. vent rencontrée par hazard, ou bien leurs pensées & leurs expressions qui nous plaisent sans harmonie, plairoient encore plus si elles avoient cet avantage. Ce qui est certain, est qu'Aristote si déclaré contre le style d'Isocrate, loin de condamner cet Art de polir la diction, en a lui-même donné des regles. Je ne rapporterai point celles que Cicéron en donne. Elles reviennent à celles que j'ai touchées en parlant des Rhéteurs Grecs.

Je

Je me contente de dire que ce grand Maître ne laisse rien à désirer sur cet article. L'Orateur
de Cicéron.

C'est donc à lui , autant qu'à tout autre , que convient ce qu'a dit l'Abbé Cassagnes dans sa Préface sur les ouvrages de Balzac. *Les Anciens*, dit-il , *traitent fort exactement de cette partie de l'Elocution* [qui regarde l'harmonie ;] *ils descendent jusqu'au dernier détail ; ils comptent les pieds & les syllabes ; ils enseignent quelles mesures sont les plus propres pour le commencement , pour le milieu , & pour la conclusion de la période ; enfin ils font l'anatomie du style avec autant de soin , que les Médecins font celle du corps humain.* A dire vrai , on trouve tout cela dans Cicéron. La question seroit de savoir si on peut en faire usage lorsqu'on écrit en François , & il y a quelque distinction à faire : car de croire qu'on le puisse sans réserve , comme l'a crû l'Abbé Cassagnes , ce n'est pas peu se tromper. *Encore*, dit-il , *que toutes ces sources soient publiques , ceux qui écrivoient en notre Langue avant Balzac , n'en savoient pas mieux profiter. Ils n'avoient qu'un style déreglé , ou pour mieux dire , ils n'avoient point de style.* C'est

*Préf. sur les
ouvr. de Bal-
zac p. 6.*

Ibid.

comme si on disoit, qu'*encore que nous eussions les regles des vers latins ou des vers grecs, nos Poètes n'avoient pas eu l'esprit de s'en servir.* Ce seroit se moquer que de parler de la sorte, parce que la structure du vers, dans ces deux Langues, dépend d'un certain nombre de pieds composez de longues & de breves, ce que nous n'avons pas dans la nôtre. Il en est de même de tout ce que l'Auteur de la Préface observe que les Anciens ont dit des mesures de la Prose : ce sont de véritables pieds, semblables à ceux qui entrent dans les vers ; & par conséquent comment voudroit-on que nos Auteurs en eussent profité ?

Qu'y a-t-il donc à faire ? Pour parler juste, il faut observer que les mesures par longues & par breves n'ont pas lieu dans le françois ; mais qu'outre ces mesures, il y a dans le grec & dans le latin d'autres choses qui contribuent pareillement à l'harmonie. Il y a le tour de la phrase, qu'on peut appeller la circonduction, à prendre ce terme dans un sens fort general ; il y a des phrases qui par elles-mêmes ressemblent fort à des vers, quoique ce n'en soient pas, comme l'Abbé Cassagnes

le reconnoît plusieurs pages après. Il y a quelque-fois du *rappor*t entre certaines phrases ; soit à cause de leur *opposition* , soit à cause de leur *égalité* , soit à cause de leur *inégalité* même , & du *mélange* que l'on fait des plus longues avec les plus courtes. Ce sont les seules choses qui peuvent faire le nombre & l'harmonie dans le françois , & néanmoins c'est ce que l'Auteur de la Préface n'explique en aucun endroit ; & quelque éloge qu'il fasse de cet ornement du discours , quelques loüanges qu'il donne à Balzac pour avoir montré le premier à s'en servir , il ne dit jamais distinctement ce qu'il faut faire pour y parvenir ; il n'en donne que des idées vagues & confuses. On ne peut pas dire la même chose de Cicéron : car comme ces dernières sources de l'harmonie ont lieu dans toutes les Langues , il s'est attaché à les expliquer parfaitement , par rapport à la sienne.

C'est le jugement qu'en a porté l'habile Homme qui a commenté cet ouvrage , lequel est infiniment estimable, selon lui , quand ce ne seroit que par cette considération , que bien des gens parlent des styles sans s'y entendre ,

L'Orateur
de Cicéron.

ibid .p. 30.

*Strebaeus Rhetor.
mens. Comm.
in Orator. Cic.
Ep. nuncup.*

L'Orateur sans pouvoir en donner aucun à leurs
de Cicéron. ouvrages , & même sans être en état
d'en reconnoître aucun dans les discours des autres. C'est sur cette matière , dit-il , que l'Orateur Romain va plus loin que tous ceux qui l'ont précédé , aucun des Grecs , ni aucun des Latins ne l'ayant traitée plus au long , ni mieux développée ; à peine trouve-t-on même quelqu'un , soit avant , soit après lui , qui en ait parlé , au lieu qu'on voit beaucoup de Maîtres qui ont traité des autres parties de l'Orateur.

Ce qui relève encore le mérite de tout l'ouvrage , c'est que généralement parlant , il y a plus d'élevation que dans les trois livres de l'Orateur ; & cela devoit être ainsi. L'idée de la parfaite Eloquence étoit un objet qui demandoit plus de sublime. Outre que ce n'est point ici un Dialogue , ni un Livre de préceptes , mais c'est une expression presque continuelle d'admiration , à la vûe des grands talens de l'Orateur ; c'est une peinture de ces talens ; c'en est un éloge magnifique , quoiqu'il soit aisé de voir que tous les traits qui entrent dans cette peinture , sont autant de grandes leçons ,

aussi bien que de puissantes exhortations qui nous animent à faire tous nos efforts pour acquérir ces grandes qualitez.

L'Orateur
de Cicéron.

Mais si cet ouvrage est beau, (38) il est aussi très-difficile, & il n'est guères possible de le bien entendre, lors même qu'on a de l'esprit, à moins qu'on n'ait en même tems un bon guide, ou beaucoup d'usage. Il y a des traits d'histoires; il y a des mots obscurs; il y a des préceptes qui le sont aussi; les exemples qu'on y joint quelque-fois, ne sont pas clairs. L'Auteur n'y sort jamais de son dessein. Il faut le suivre. Enfin il y a des endroits à rétablir, & il mérite qu'on se donne, pour l'éclaircir, toutes les peines nécessaires. Le Commentateur dont j'ai parlé, ne s'y est point épargné. On peut profiter de son travail, qui

<p>(38) Quod esset hoc opus tum præclarum, tum perutile, & imprimis dignum cui daret operam juvenus, nec id multi etiam ingenio & diligentia præditi, sine duce aut usu longo possent animo</p>	<p>consequi, porreximus, viam nescientibus ostendi Commemoro historias omnes, expono omnia verba difficiliora, &c. <i>Strebans Rhem. Ep. nuntup. ad calcem.</i></p>
---	--

366 LES MAÎTRES
est immense & très-digne d'un habile
homme.

D U G E N R E
D' O R A T E U R
LE PLUS PARFAIT.

Du genre
d'Orateur
le plus par-
fait

*De optimo ge-
nere Oratorum.*

JE crois ne pouvoir mieux placer
qu'après *l'Orateur*, le peu que j'ai
à dire sur un autre ouvrage de Cice-
ron, qui est très-court, & qui a
pour titre, *du Genre d'Orateur le plus
parfait*; puisque l'Auteur n'y a d'au-
tre dessein, & n'y établit d'autre do-
ctrine que celle que nous venons de
voir dans *l'Orateur*, savoir, que les
trois styles sont nécessaires à la par-
faite Eloquence.

Ce qui donna occasion à cet ouvra-
ge, est l'estime qu'on faisoit du style
Attique; estime qu'on portoit jusqu'à
dire qu'il n'y avoit plus d'Orateur de
ce caractère. Cela étoit d'autant plus
injurieux au siècle de Cicéron, que
quelques personnes ignorantes, ou de
mauvais goût, ou même de petit es-

prit, bernoient ce caractère au style simple de Lyfias. En sorte que dans cette supposition, il eût été fort honteux de ne pouvoir y atteindre, puisque c'est le style qui paroît le plus facile & le plus commun. Mais comme assez souvent la simplicité du style ne seroit tout au plus que supportable dans une grande cause, & qu'un grand sujet sera toujours tout autre, étant traité d'un style sublime; c'est pour cela qu'au jugement de Cicéron, il est aussi aisé de montrer que le style Attique, s'il ne consiste que dans le simple, n'est pas le style le plus parfait, qu'il est aisé de faire voir que le Merveilleux est au dessus du Commun.

Il soutient donc que le style Attique est en effet le plus parfait, mais qu'il renferme les trois caractères, & que l'Orateur les emploie selon l'exigence des sujets; ce qui se voit par les Orateurs d'Athènes, qui sont la règle de ce style, & sur-tout par Démosthène, qui y avoit excellé. C'étoit pour en convaincre ceux qui pensoient autrement que lui, qu'il traduisit les celebres Plaidoyers d'Eschine contre Démosthène, & de Démosthène contre Eschine; & l'ouvrage

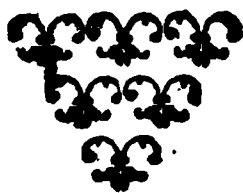
Du genre d'Orateur le plus parfait.

Du genre
d'Orateur
le plus par-
fait.

touchant le genre d'Orateur le plus
parfait, n'étoit qu'une Préface à cette
Traduction qui s'est perdue.

*Eloq. compar.
Method. c. 4.*

Dans ce que je viens de dire, on voit la raison du Jugement que Junius a porté de cet ouvrage de Cicéron. Il dit qu'il mérite d'être lû; que par l'exemple de Démosthène & d'Eschine, l'Auteur y montre ce que c'est que le goût Attique, c'est-à-dire le bon goût, & qui sont les Orateurs dont il faut faire cas; que ce ne sont pas ceux qui n'ont qu'un style tout à fait sec, maigre, & décharné, ni ceux au contraire qui donnent dans l'enflure; mais ceux qui ont de la netteté pour instruire, de l'esprit & de l'agrément pour plaire, & de la force pour émouvoir; à quoi ils font servir la variété du style, qu'ils savent accommoder à la grandeur ou à la petitesse du sujet.



LES TOPIQUES

DE CICERON.

Les Topiques de Cicéron sont encore un ouvrage assez court. Il ne contient que la méthode de trouver les argumens par le moyen de certains termes qui les caractérisent, & qu'on appelle *Lieux de Rhétorique* (1) ou *Lieux de Logique*. C'est un Art dont l'invention ou la perfection est dûe à Aristote. Ce Philosophe en parle fort dans sa Rhétorique. Il en a fait un livre d'ailleurs qui fait partie de sa Logique, & c'est ce livre que Cicéron a voulu rendre intelligible à un Jurisconsulte de ses amis, nommé Trébatius, qui n'avoit pû y rien comprendre de lui-même, ni tirer sur cela aucunes lumières d'un Rhéteur qu'il avoit consulté. De quoi Cicéron s'étonne fort, & encore plus de ce que les Philosophes mêmes n'étudioient pas mieux Aristote.

Au reste, il n'y a rien de particulier dans cet ouvrage de Cicéron, si-

(1) τόπος, lieu : Topiques.
d'où vient le nom de

Les Topiques de Cicéron.

*Ad Trebat.
Topic. 2. 5.*

non que pour faire plus de plaisir à son ami, il n'y donne que des exemples tirez du Droit. Mais une chose remarquable, pour montrer le genie, la mémoire & la facilité de Cicéron, c'est qu'il n'avoit point le livre du Philosophe Grec, lorsqu'il entreprit de l'expliquer. Il étoit en voyage ; il étoit sur mer, comme il nous l'apprend lui-même dans ce livre. Il rappella dans sa mémoire l'ouvrage d'Aristote ; il l'expliqua & envoya à son ami ce qu'il avoit fait. Il falloit le bien savoir, & l'avoir bien présent dans l'esprit. On est revenu de l'estime qu'on faisoit de cet Art. Peut-être qu'Aristote ne l'estimoit, que parce qu'il en étoit l'Auteur ; peut-être que Cicéron ne l'estimoit non plus, que parce qu'il l'avoit appris, & qu'il voyoit que tout le monde en parloit avec éloge. Ce qu'il y a de certain, c'est que Cicéron dit (1) que cet Art n'est utile qu'à ceux qui ont déjà quelque usage de l'Eloquence. Or il est

(1) Sed hi loci ei | nique affert : vel au-
demum oratori pro- | ditione & cogitatio-
desse possunt, qui est | ne, quæ studio & di-
versatus in rebus, vel | ligentia præcurrit æ-
usu, quem ætas de- | tatem. Nam si.....

constant que quand on a déjà quel-
que usage de l'Eloquence , on n'a plus
besoin des Topiques ; & il est aisé de
voir , par les exemples mêmes que rap-
porte Cicéron , que la connoissance
des matieres , l'usage , & l'attention
sur son sujet , sont le grand Art de
trouver les argumens.

Les To-
piques de
Cicéron.

Boëce néanmoins n'a pas cru per-
dre son tems en faisant un long Com-
mentaire sur cet ouvrage , quoiqu'il
fût qu'un Rhéteur nommé Marcus
Victorinus en avoit déjà fait un di-
visé en quatre livres. Il est vrai que
ce Victorinus n'avoit pas poussé ses
explications jusqu'au bout , au lieu que
Boëce a voulu tout expliquer.

Jusques-là , je n'ai parlé des Topi-
ques de Cicéron que selon les idées
communes que tout le monde en a.
Mais le Pere Menestrier en a d'au-
tres. Il est arrivé aux Topiques de Ci-
céron , selon ce Pere , le même sort
qu'à Aphthone. On les fait lire , dit-
il , aux jeunes Ecoliers , comme l'i

Biblioth. cur.

erit idem in consue-
tudine civitatis , in
exemplis , in moribus ,
civium suorum hos-
pes , non multum ei
loci proderunt illi ,
ex quibus argumen-
ta promuntur. *Cic. de*
Orat. l. 2. n. 131.

Les Topiques de
Cicéron.

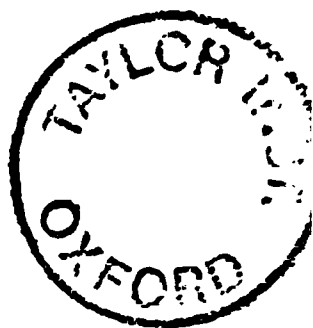
» dée des lieux de Rhétorique , au lieu
 » que ce sont les lieux Dialectiques ,
 » pour raisonner & prouver philoso-
 » phiquement, & non pas pour persua-
 » der selon les adresses de l'Eloquen-
 » ce , qui sont deux choses bien dif-
 » ferentes , ainsi qu'Aristote l'a fait
 » voir en sa Rhétorique , où il ne fait
 » nulle mention des Topiques , mais
 » touche en Maître les lieux propres
 » de chaque genre de discours pour
 » la persuasion. Il veut que ce qu'on
 » loüe soit grand , excellent ; singu-
 » lier ; que ce que l'on conseille de
 » faire soit honnête , utile , agréable
 » & avantageux ; que ce que l'on
 » veut justifier soit conforme aux loix ,
 » à la raison , au bon sens , à l'équi-
 » té , aux usages & aux coutumes re-
 » çûes & approuvées , comme pour
 » blâmer ou pour accuser , il faut
 » prendre les chefs opposez.

Je ne sai de bonne foi , ni à quoi
 pensoit ce Pere , ni quelles étoient ses
 vûes , lorsqu'il a écrit ces choses. Rien
 ne l'obligeoit à donner son jugement
 sur cet ouvrage de Cicéron , ni sur ce-
 lui d'Aphthone , & il va le donner
 tant sur l'un que sur l'autre , pour n'en
 pas dire presque un seul mot qui mar-

que quelque justesse. Je ne sai pas si Les Topiques de Cicéron.

quelqu'un s'avise de faire lire les Topiques à des Rhétoriciens : supposons que cela soit, y a-t-il une si grande différence entre des Logiciens & des Rhétoriciens, pour trouver, mauvais qu'on mette entre les mains de ces derniers ce qui seroit fait pour les autres ; & peut-on dire que *ce fût-là dégrader un ouvrage* ? Car c'est la pensée du Pere Menestrier, comme on le peut voir sur Aphthone ? *Ce sont, dit-il, des lieux Dialectiques, & non pas de Rhétorique.* Il faut donc que ce Pere ait ignoré que la Rhétorique & la Dialectique tirent toutes deux leurs argumens des mêmes lieux ! *Ce sont deux choses bien différentes, ajoute-t-il, ainsi qu'Aristote l'a fait voir en sa Rhétorique, où il ne fait nulle mention des Topiques.* Mais c'est Aristote lui-même qui nous dit dans sa Rhétorique, que les raisonnemens de ces deux Arts se prennent des mêmes lieux, & que quiconque sait tirer de ces sources les syllogismes Dialectiques, en fait aussi tirer les enthymêmes qui conviennent aux Orateurs. Cependant, continue ce Pere, ce Philosophe ne fait nulle mention des Topiques, & il touche en Maî-

Ci-devant p.
189. 194.



L. 1. c. 2.
p. 23. edit. de
Libert.
Ibid. c. 1.
p. 6.

Les Topiques de Cicéron. *tre les lieux propres...* Il est vrai qu'il traite en Maître les lieux propres dans son premier livre ; mais outre que ce que je viens de rapporter est tiré de ce livre , & montre visiblement qu'il y fait mention des Topiques , dans le second livre il traite des lieux qui sont communs aux trois genres , qui sont les lieux Dialectiques , & qui servent à prouver quelque chose ou à la réfuter. Et Cicéron lui-même , qui commence les Topiques par l'explication de ces lieux communs aux trois genres , & finit par l'explication des lieux propres , ne parle des uns & des autres que pour l'Orateur , & pour agiter les questions de fait ou de droit qui se rencontrent dans les matieres oratoires. Ce qui prouve invinciblement que le Pere Menestrier n'est point au fait sur ces matieres. Mais enfin , dit encore ce Pere , il y a bien de la difference entre prouver philosophiquement , & persuader selon les adresses de l'Eloquence ! sans doute : & cela vient de ce que l'Orateur répand ces adresses dans ses raisonnemens , au lieu que le Dialecticien ne se met pas en peine de les répandre dans les siens. Sa raison est , qu'il lui suffit de convaincre l'esprit , au

L. 1. c. 12.
23. &c.

lien que l'autre veut emporter le consentement de la volonté. Ainsi un Dialecticien se contentera de dire qu'il y a plus d'apparence que celui-là a tué Sextus Roscius, qui s'est trouvé sollicité au crime par un plus grand nombre de raisons pressantes. Tel est, dira-t-il, non pas le fils du mort, mais son parent Roscius Capiton. Les raisons qui l'ont sollicité sont l'indigence, l'avarice, la hardiesse, & l'inimitié. C'est-là prouver philosophiquement ce que Cicéron prouve ainsi en Orateur. Que direz-vous, si je vous montre encore que vous étiez dans l'indigence ? que vous vouliez vous enrichir ? que vous êtes un homme à tout entreprendre ? que vous étiez l'ennemi du mort ? Faudra-t-il encore hésiter sur ce qui vous a porté au crime ? Eh ! que pouvez-vous nier de tout ce que je viens de dire ? Votre indigence étoit telle que vous ne pouviez la cacher, &c. Voilà les mêmes argumens tirez des mêmes sources. Ils ne font qu'éclairer, lorsque le Dialecticien les emploie à sa manière ; au lieu qu'ils remuent le cœur, & qu'ils y laissent de fortes impressions, lorsque l'Orateur les emploie.

Les Topiques de Cicéron.

Les Topiques de Cicéron. S'il faut encore quelque garant de la vérité que j'ai exposée, on peut entendre sur cela Monsieur de la Mothe le Vayer. *Les Dialecticiens*, dit-il, & les Orateurs tirent les uns & les autres leurs argumens des mêmes lieux, nommez Topiques dans toutes les deux professions. Les Topiques d'Aristote ne sont pas plus propres à la Philosophie, que les Topiques de Cicéron sont de l'Art oratoire. Ces paroles disent nettement qu'Aristote a fait effectivement ses Topiques par rapport à la Philosophie, & que néanmoins c'est un ouvrage qui convient aussi aux Orateurs : comme les Topiques de Cicéron, qui sont pour l'usage des Orateurs, sont aussi d'usage aux Philosophes. Le même Auteur dit encore que les lieux de la Logique ou de la Dialectique sont au nombre de sept, compris dans un vers latin (3), qu'il rend par celui-ci :

*Qui ? quoi ? par quel moyen ? où ?
quand ? pourquoi ? comment ;*

& que tous les lieux de Rhétorique, avec ce qu'on peut y ajouter, sont renfermez dans ces sept de la Dialectique.

(3) Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur quomodo, quando.

On voit l'idée de la Dialectique : Les Topiques de Cicéron.
 elle s'occupe du vrai-semblable : mais elle se prend aussi pour la Logique proprement dite , qui tend au vrai. C'est dans ce sens que Platon l'a prise. Si on en demande la raison , Monsieur l'Abbé Fleury croit que c'est à cause que la Logique , dont on trouve les préceptes & l'usage dans ce Philosophe , est l'Art des conversations. C'est un avantage que Crassus , dans Cicéron , attribué à l'Eloquence. L'un n'empêche pas l'autre. S'il faut des charmes dans les conversations , il y faut aussi du raisonnement , sur-tout dans les conversations savantes , où des gens habiles veulent suivre une vérité. L'Auteur respectable dont je parle , ajoute ce qui lui paroît distinguer la Dialectique & la Rhétorique , tant au sens de Platon que d'Aristote. Il dit que la première est l'Art des discours familiers , au lieu que l'autre est l'Art des Harangues.

Avant que d'avoir lû Platon , dit ce docte & vertueux Abbé , je n'avois jamais bien compris pourquoi la Logique s'appelloit Dialectique ; mais j'y ai vû que c'étoit l'Art de chercher la vérité par la conversa-

*Discours sur
Plat. dans son
Traité du choix
des études pag.
305.*

*L. 1. de O-
rat. n. 32.*

Ibid.

Les To-
piques de
Cicéron.

*Il parle à M.
de Lam. de
Bav.*

» tion & par le discours familier ,
» différent de l'Art des Harangues &
» des discours publics , où l'on ne tra-
» vaille pas seulement à convaincre
» l'esprit , mais encore à émouvoir ou
» appaiser les passions. Vous le pou-
» vez voir , Monsieur , continue-t-il ,
» dans le commencement du Gorgias ,
» où Porus ayant répondu par de
» grandes phrases à une petite que-
» stion que Cheriphon lui avoit fai-
» te , Socrate dit que Porus lui paroît
» plus exercé dans la Rhétorique que
» dans la Dialectique , c'est-à-dire en
» françois , qu'il est plus accoutumé
» à haranguer , qu'à parler en conver-
» sation. On voit donc par cette op-
» position , la difference du Rhéteur
» ou Harangueur , & du Dialecticien ;
» & on entend aisément ce que ven-
» lent dire ces premières paroles de
» la Rhétorique d'Aristote , que la
» Rhétorique est l'Art qui répond à
» la Dialectique dans le même gen-
» re , & touchant les mêmes sujets.

Mais qu'il me soit permis de le di-
re , puisqu'il s'agit de mettre le Le-
cteur en état de se déterminer : Il s'en
faut bien que la réponse de Porus don-
ne une idée de la vraie Rhétorique ;

c'est une idée de la fausse, une idée de celle que Platon se figuroit pour la combattre & la tourner en ridicule. Les Tropiques de Cicéron.

D'un autre côté, Aristote ne paroît pas prendre la Dialectique dans le sens de Platon, pour *l'Art de chercher la vérité*. Une preuve, c'est qu'il l'oppose à la Philosophie, qui donne, dit-il, la connoissance des matieres sur lesquelles la Dialectique ne peut donner que des essais (4). Afin qu'on ne s'y trompe pas, il s'explique plus clairement. Il établit que cet Art ne cherche que le vrai-semblable par des preuves plausibles, & cela sur toutes sortes de sujets; au lieu que les sciences se bornent à un objet, & vont au vrai par des preuves infaillibles. Voilà ce que Platon ne dit point de la Dialectique dont il parle, parce qu'il entend par ce terme une science universelle proprement dite. Aussi se moque-t-il des Rhéteurs qui se contentent du vrai-semblable, comme l'enseigne Aristote. Mais voilà le rapport que ce dernier trouve entre les deux Arts dont est question; c'est que l'un s'oc-

(4) ἔστι δὲ ἡ δυνάμει καὶ. *Arist. 3. τῷ μετα*
 πρὸ πειραστικῇ, οὗτις πρὸ φθορῆς.
 ὅτι ἡ φιλοσοφία γινώσκει

Les Topiques de
Cicéron.

cupe de tout ce qui peut se prouver pour convaincre l'esprit, ou plutôt pour tâcher de le convaincre, & l'autre de tout ce qui peut se persuader, pour intéresser la volonté, sans se renfermer ni l'un ni l'autre dans les bornes d'un seul objet, ou dans des preuves infaillibles. Il paroît donc que Platon & Aristote ne conviennent pas dans leurs idées sur cet article; & qu'encore qu'on fasse usage de la Dialectique dans les conversations, comme on fait usage de la Rhétorique dans les Harangues, néanmoins ce n'est point là le rapport qu'Aristote a voulu mettre entre ces deux Arts au commencement de la Rhétorique.

Peut-être ce que je viens de dire auroit-il mieux trouvé sa place dans le chapitre qui regarde Platon, ou dans celui qui regarde Aristote: mais outre qu'ils étoient déjà assez longs, ce sont des idées qui ont rapport à la Dialectique, & par conséquent elles ont pû avoir place parmi celles qui regardent les Topiques.



LES PARTITIONS

ORATOIRES.

POUR les Partitions oratoires, je crois pouvoir dire que c'est une très-bonne Rhétorique, donnée par divisions & soudivisions des matieres, [ce qui est la raison du titre,] d'un style également clair, succinct & élégant, très-proportionné à la portée de ceux qui commencent; de telle sorte qu'on peut s'en servir utilement en y rapportant des exemples, au lieu que Cicéron n'a pas jugé à propos d'y en mettre.

Rien n'est moins juste que ce que le Pere Rapin dit tout ensemble des Topiques; des Partitions, des deux Livres de l'Invention, & des quatre Livres à Herennius. Ce ne sont, « dit-il, que des Traitez particuliers, « & propres à arranger des lieux com- « muns, qui ne laissent pas d'avoir « leur usage & leur beauté. Cette idée « ne convient point à deux Rhétoriques « completes, telles que sont les Livres

*Préf. de ses
Réfl. sur l'E-
loq. p. 10.*

Les Par
titions ora-
toires.

à Herennius , & les Partitions ; elle ne convient pas même aux deux Livres de l'Invention , qui sont un ouvrage imparfait ; ni même aux Topiques , qui ne parlent que de lieux de Rhétorique , puisque l'Auteur n'y donne point l'Art d'arranger , mais seulement de trouver les argumens.

*Sturmius Com-
ment. in Partit.
orator.*

Sturmius est d'avis qu'on lise dans les Classes les Partitions oratoires , à cause de leur brieveté , propre à empêcher que les jeunes gens ne se rebutent de la longueur des préceptes , & qui n'empêche pourtant pas que ce Livre ne contienne la doctrine de Cicéron , celle d'Aristote , & généralement tout ce qu'il y a à savoir sur l'Art oratoire. Il ajoute qu'il préfère cet ouvrage aux autres du même Auteur , qu'il est des plus parfaits , & du nombre de ceux qu'il a composés dans un âge meur & après la victoire de César ; ce que néanmoins ce Critique n'ose pas donner pour certain. Quant à la préférence qu'il donne à cet ouvrage sur les autres , il y a apparence que ce n'est que par rapport aux jeunes gens , à qui il est plus convenable.

*Anonym. Po-
lit. hist Philol.
curios. p. 35.
et 36.*

C'est ainsi que l'Anonyme que je

cite quelque-fois, trouve que les Partitions sont une Rhétorique abrégée, mais entière. C'est ainsi pareillement que Junius ne désapprouve pas qu'on fasse des Rhétoriques nouvelles, pourvu qu'on ne néglige point les Partitions qui sont, selon lui, *un petit livre tout d'or*, où Cicéron a ramassé pour l'instruction de l'Orateur, tout ce qui peut se dire, sans oublier la brièveté, si fort recommandée à ceux qui donnent des préceptes (1). Mais le Pere Soare les trouve trop courtes; il trouve que les richesses de l'Eloquence y sont trop resserrées & trop entassées; ce qu'on pourroit dire n'être vrai que parce que Cicéron, comme j'ai dit, ne rapporte point d'exemple. On ne peut nier néanmoins que cela ne soit vrai aussi par rapport aux préceptes, puisque cet Orateur lui-même y avertit son fils, que ce qu'il vient de lui dire n'est propre qu'à lui montrer les sources de l'Art oratoire. Cet avis étoit nécessaire, au jugement de Junius, afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il n'y avoit qu'à bien savoir ce que ce livre nous enseigne,

Les Partitions oratoires.

Method. éloq. compar. c. 4.

Soar. Rhet. Ep. ad Lect.

Method. éloq. compar. c. 4.

(1) Quidquid præcipies, esto brevis. | *Horat. Ep. ad Pis. v.* 335.

Les Par-
titions ora-
toires.

pour être habile à peu de frais dans un Art si difficile. Il faut, selon Junius, outre les Partitions, lire aussi Aristote, Hermogène, les Dialogues & le Livre de l'Orateur.

Le même avis me fait encore observer qu'on voit ici le fils de Cicéron déjà instruit des préceptes de l'Eloquence, qui interroge son pere. Il falloit que cet Orateur donnât cette idée de son fils, à ce que dit Sturmius, parce que c'est une chose difficile que d'interroger à propos & avec grace, & que ce n'est pas le fait d'un ignorant. Ce qui paroît, dit il, par les Dialogues de Platon, où l'on voit un certain Protagore qui interroge Socrate d'une manière à glacer, au lieu que Socrate l'interroge à son tour avec tant d'esprit, qu'il le met hors d'état de répondre.

Ce Livre ne contient guères que les préceptes ordinaires : s'il y a quelque chose de particulier, c'est que Cicéron y réduit toutes les passions à quatre, comme les Stoïciens ; & ce sont la *Joye*, la *Douleur*, la *Crainte* & le *Desir* : division beaucoup moins commode dans la matiere présente, que celle d'Aristote, comme je l'ai remarqué

qué en parlant de ce Philosophe.

Les Par-
titions ora-
toires.

Au reste, on trouve dans cette Rhéthorique toutes les lumières nécessaires sur le genre judiciaire en général, & en particulier, sur la manière d'y connoître & d'y établir l'état d'une cause; sur quoi Quintilien est très-long & très-obscur. On y trouve aussi ce qu'on peut désirer sur le genre Délibératif & sur le Démonstratif, dont Cicéron explique très-bien le vrai caractère, la nature, le style, les ornemens, sans néanmoins rien dire des figures. A peine y a-t-il un petit endroit qui peut y avoir rapport.

Partit. orat.
n. 99. &c.

Il est vrai que l'Amplification ne paroît pas bien définie dans cet ouvrage (2), & que Cicéron semble n'entendre par ce mot, selon la définition, que *l'Art de traiter en style plus magnifique une chose déjà expliquée en style plus simple*; mais il marque parfaitement bien le lieu où il faut se servir de l'Amplification, & la manière dont il faut s'en servir. Que si la définition qu'il en donne n'a pas l'é-

Ibid. n. 56.
57. 58. item.
128.

(2) Est igitur amplificatio gravior quædam affirmatio, quæ, motu animorum, con-

ciliet in dicendo fidentem Partit. orat. n. 53.

Les Par- tendue qu'elle devoit avoir , on peut
 titions ora- y suppléer , en prenant bien tout ce
 toires. que ce grand Maître dit sur cet ar-
 ticle.

J'ajoute à ce que je viens de dire
 sur les Partitions , qu'on y voit aussi
 clairement la raison pourquoi Cice-
 ron recommande si fort la Philosophie
 à ceux qui étudient l'Eloquence. C'est
 la Philosophie Académique dont il
 parle , laquelle , ainsi qu'il l'assûre ,
 ne diffère que de nom de la Philo-
 sophie Péripatéticienne ; & il dit en
 termes exprés que dans l'une & dans
 l'autre , on s'appliquoit à des exercices
 de Rhétorique , c'est-à-dire à des dis-
 cours oratoires , où l'on traitoit des
 matieres d'usage très-éloquentement.

Il s'en explique encore ailleurs d'u-
 ne maniere qui fait plaisir à enten-
 dre. Combien , dit-il , ces Philoso-
 phes (3) n'ont-ils pas écrit de livres
 touchant le gouvernement des Etats !
 combien n'en ont-ils pas composé
 touchant les Loix ! combien nous
 ont-ils laissé de Traitez de Rhéto-

(3) Quàm multa illi [Peripatetici Aca-
 demique] de Re- publica scripserunt ! quàm multa de Legi-
 bus ! quàm multa, non
 solùm præcepta in ar-
 tibus, sed etiam exem-

rique ! combien de Harangues & de Discours qui sont des chefs-d'œuvres d'Eloquence ! Ont-ils entrepris de parler de quelque matière épineuse ? on voit qu'avec la justesse & la précision des Stoïciens , ils y ont répandu cette clarté & cette élégance de style qui leur sont propres. Ont-ils voulu écrire sur des sujets susceptibles d'ornemens ? avec quel éclat , avec quelle richesse d'expressions n'en ont-ils pas écrit ! Quels excellens ouvrages n'ont-ils pas fait sur ce qui regarde la justice , la force , l'amitié , la conduite de la vie , le soin de la République , la tempérance , la grandeur d'ame ! Quel

Les Par-
titions ora-
toires.

pla in orationibus bene-dicendi reliquerunt ! Primum ipsa illa, quæ subreptè dis-ferenda erant , politi aptèque dixerunt , cum definientes , tum partientes , ut vestri etiam Stoïci. Sed vos squallidi : illorum , vides , quàm niteat oratio ! Deinde ea quæ requirebant orationem ornata & gravem , quàm magni-

ficè sunt dicta ab illis ! quàm splendide ! de justitia , de fortitudine , de amicitia , de ætate degenda , de Philosophia , de capeffenda Republ. de temperantia , de magnitudine animi , quod erat hominum , non spinas vellentium , ut Stoïci , nec ossa nudantium ; sed eorum qui grandia ornate vellent , enucleate mi-

Les Par-
titions ora-
toires.

» suc, pour ainsi dire, & quel embon-
» point ne trouve-t-on pas dans tous
» ces Traitez ! Quelle sublimité, &
» quelle précision en même tems, se-
» lon les endroits ! Ils ont fait des li-
» vres pour consoler les personnes af-
» fligées ; ils en ont fait d'autres pour
» nous animer à de grandes entrepri-
» ses ; ils nous ont donné les précep-
» tes de la Morale ; ils nous ont don-
» né les conseils de la sagesse, écrits
» d'un style admirable & magnifique,
» digne des grands Hommes pour qui
» ils avoient composé ces ouvrages.

C'étoit sur des sujets de cette natu-
re qu'Aristote (4) entre-autres faisoit
parler ses disciples, non pas avec la
sécheresse des Philosophes, mais avec
toute la magnificence des Orateurs.

Mais on ne sera pas fâché, je crois,
de voir ici par occasion jusqu'où al-
loit quelque-fois l'Eloquence de ces

nora dicere. Itaque
quæ sunt eorum con-
solationes ! quæ ex-
hortationes ? quæ mo-
nita & consilia scripta
ad summos viros ! L.
4. de fin. n. 5. 6.

(4) In hac Aristot-
eles adolescētes, non

ad Philosophorū mo-
rem tenuiter disse-
rendi, sed ad copiam
Rhetorum in utram-
que partem, ut or-
natiùs & uberius di-
ci possit, exercuit. L.

2. de Orat. n. 46.

Philosophes, & en même tems quelle Les Par-
 idée il faut avoir de ce qu'on dit titions ora-
 que *Periclès se servit très-utilement de* toires.
la Physique dans l'usage de l'Art ora-
toire.

On peut juger de l'Eloquence de ces Philosophes, par celle de Carneade ; non qu'ils fussent tous de la même force, mais parce qu'ils travailloient tous à être de grands Orateurs, & ils réussissoient chacun selon son genie. Elle étoit si puissante, celle de Carneade (5), qu'il ne soutint jamais rien sans le prouver, & que jamais il n'attaqua rien sans le détruire. Il emportoit tout comme une riviere rapide, ou il charmoit tellement, que ceux que ses raisons n'avoient pû vaincre, se laissoient amener à son sens par le plaisir de l'entendre. Ainsi par force ou par adresse, il venoit à bout des personnes mêmes qui avoient pris contre lui les précautions les plus exactes. Aucun de ses adversaires ne pouvoit tenir contre lui. Toutes les opinions étoient reçues ; tou-

*Numen. apud
 Euseb. p. 737.*

(5) Rem nullam defendit, quam non probarit ; nullam oppugnavit, quam non everterit. *Cic. L. 2. de Orat. n.*
M. Bayle dans son Dict. sur Carn.

Les Par-
titions ora-
toires.

tes celles des autres étoient rejetées. Antipatre voulut le combattre , mais il n'osa paroître devant lui. Il se taisoit en sa présence , & il l'attaquoit de loin par quelques livres qu'il composoit. La posterité les a vus ; mais ils n'étoient pas capables de se soutenir , je ne dis point contre Carneade , puisqu'il n'étoit plus , mais contre son ombre. Tout mort qu'il étoit , sa haute réputation le faisoit encore triompher de son antagoniste , loin de lui céder lorsqu'il vivoit & qu'il étoit environné de toute sa gloire. Quelle idée Lucile n'en donnoit-il pas ! Ce Poëte , au rapport de Lactance , introduisoit Neptune qui discouroit d'une matiere fort obscure , & qui disoit qu'elle ne pourroit pas être expliquée , quand même Carneade ressusciteroit.

Mais ce qui fournit les plus beaux témoignages de son éloquence , c'est son ambassade de Rome. Les Athéniens condamnés à une amende de cinq cens talens , pour avoir pillé la ville d'Orope , le députèrent vers le Senat Romain avec deux autres Ambassadeurs. Avant que d'avoir audience , ils firent des Harangues en présence d'un grand nombre de person-

nes, & l'on admira en chacun d'eux Les Par-
 un caractere particulier. La force & titions ora-
 la rapidité furent celui de Carneade. toires.

Plutarque nous apprend que la jeunesse de Rome fut si charmée de ses discours, qu'elle renonçoit aux plaisirs & à tout autre exercice, afin de suivre la passion de philosopher qu'il lui avoit inspirée, & dont elle étoit comme enthousiasmée. A l'égard du Senat, après qu'on y eut entendu ces Ambassadeurs, il y fut dit qu'ils étoient moins envoyez pour obtenir quelque chose par la voye de la persuasion, que pour forcer le Senat à faire tout ce qu'ils voudroient. C'étoit ainsi qu'on exprimoit la force de leur éloquence. Aussi Caton ne fut-il point content qu'on les écoutât si long-tems & si souvent. Donnons-leur réponse, disoit-il, & les renvoyons chez eux; ce sont des gens qui persuadent tout ce qu'ils veulent. En effet ils obtinrent que l'amende fût réduite à cent talens; & on raconte que Carneade ayant un jour harangué admirablement pour la justice, harangua le lendemain contre cette vertu avec le même succès. Voilà comme les Académiciens cultivoient l'Eloquence. Il est

Les Par-facile de concevoir que de pareils Phi-
 titions ora-losophes pouvoient former des Ora-
 toires. teurs.

*M. Bayle sur
 Périct. dans son
 Dict.*

Pour ce qui est de Périctés , & de
 l'usage qu'il fit de la Physique dans
 l'Eloquence , Monsieur Bayle qui par-
 le de ce fait & de ce point de do-
 ctrine , auroit pû le mieux éclaircir.
 Il fait , après Cicéron , l'éloge de l'é-
 » loquence de Périctés. Elle plaisoit ,
 » on l'admiroit , on la craignoit. N'ou-
 » blions pas , ajoute-t-il , qu'avec une
 » force de genie peu commune , il
 » s'est servi très-heureusement de ses
 » lumieres philosophiques , pour don-
 » ner un grand relief à son éloquen-
 » ce. Les hautes spéculations , & les
 » profondeurs physiques & métaphy-
 » siques dont il avoit nourri son es-
 » prit par les leçons d'Anaxagore ,
 » eussent été un obstacle à plusieurs au-
 » tres qui auroient voulu acquérir la
 » gloire de grands Orateurs , mais
 » pour lui il y trouva un excellent suc ,
 » qui donna à ses Harangues une for-
 » ce merveilleuse.

Cela dit clairement que *communé-
 ment la Physique & la Métaphysique
 sont un obstacle à l'Eloquence.* Tout ce
 qu'on dit de plus , est pompeux à la

verité, mais fort obscur. Il falloit Les Parti-
expliquer comment l'Eloquence *nour-* tions ora-
rie, comme dit Monsieur Bayle, & toires.
armée de la connoissance de la nature,
avoit plus de force. Dans le passage que
l'on rapporte de Platon, ce Philoso-
phe de qui on tient ce fait, dit que
Periclès transporta de la Physique dans Dans le Dia-
l'Eloquence ce qui pouvoit y être d'usa- logue de Phé-
ge ; cela est beaucoup plus clair, quoi- dre p. 1237.
qu'il y ait encore de l'obscurité.

Cicéron qui a parlé d'après Platon, Cic. in Orat.
dit que *Periclès instruit de la Physique*
par Anaxagore, passa facilement, on fit
passer son esprit de ces hautes spécula-
tions, aux affaires du Barreau & au
gouvernement de la République. Cela
ne dit pas encore ce que nous cher-
chons.

Mais Platon dit que *l'utilité qu'on* Dans son Phé-
tire de l'étude de la nature, c'est la dre.
grandeur d'ame & la constance, ou la
fermeté. Cela dit quelque chose de plus,
si on explique comment on en tire
cet avantage, & il n'est pas mal-aisé
de le faire : la connoissance de la na-
ture comprend celle de l'Auteur de la
Nature, & rien n'est plus propre à
relever l'esprit, que la connoissance de
Dieu, soit qu'on le connoisse par la

Les Par-
titions ora-
toires.

Religion , comme les Chrétiens , ou seulement par la contemplation de ses ouvrages , comme les Payens , pourvû qu'on en sache faire un bon usage. C'est ce qui donne de grands sentimens ; c'est ce qui inspire & l'estime pour la vertu , & le mépris pour ce qui lui est contraire ; le courage ; par conséquent , de faire de grandes choses , & la honte de s'abandonner à la mollesse ou à l'oïveté. Aussi remarque-t-on qu'Anaxagore parloit de *Dieu* , des *mœurs* , & des *Anges* , & qu'il apprit à Périclès à *craindre Dieu sans superstition*. Voilà les connoissances qui peuvent fournir des pensées propres ou à relever l'ame , ou à fortifier le discours. Pour les connoissances véritablement physiques ou métaphysiques , elles ne sauroient jamais entrer dans un discours oratoire. Cicéron , Hermogène , Aristote , & tous les Maîtres y sont formels. Périclès fit bien voir qu'il ne pensoit point autrement , lorsque voyant un Pilote épouvanté d'une éclipse , cet Orateur lui jeta un manteau sur les yeux , lui demandant s'il s'étonnoit de ne rien voir ? & le Pilote lui ayant répondu que non : voilà , lui dit-il , ce que

Voyez ci-
après les deux
liv. de l'Inv.

Amyot. in
edit. de Vascos.
p. 615. & 616.

c'est qu'une éclipse. C'est un trait Les Par-
 sensible de ce que Cicéron appelle , titions ora-
Exercitationem mentis à reconditis ab- toires.
strusisque rebus ad res populares tradu- *Cic. in Orat.*
cere. C'est-à-dire , appliquer son es-
 prit à des choses & à des expref-
 sions populaires , après l'avoir ap-
 pliqué à la contemplation des cho-
 ses les plus relevées.

LES DEUX LIVRES DE L'INVENTION.

IL y a encore un ouvrage sur la Les deux
 Rhétorique , qui est certainement Livres de
 de Cicéron , & qu'il avoit divisé , à ce l'Inven-
 qu'on croit , en quatre livres , (1) mais tion.
 dont les deux derniers sont perdus.
 Ce qui est de vrai , c'est que par la
 fin du second , on voit clairement qu'il
 en avoit fait plus de deux. Il a in-
 titulé cet ouvrage , *Livres de Rhéto-*
rique , ou de l'invention oratoire. Prisc. l. 9.
 cien & Quintilien en un endroit , le Quintil. l. 5.
 citent sous le second titre , & en un

(1) On le marque | titre du livre.
 ordinairement dans le |

Les deux
Livres de
l'Inven-
tion.

Ibid.

*Voss. de nat.
& const. Rhet.
c. 13. p. 164.*

*Cic. Partit.
orat. n. 3.*

autre endroit , ils le citent sous le premier. Vossius ne faisant attention qu'à cette manière de le citer sous le titre de *Livres de Rhétorique* , & d'ailleurs considérant que Cicéron n'y parle pas seulement de *l'Invention* , a crû que ce titre , de *l'Invention oratoire* , n'étoit point de l'Auteur. Sans doute que Vossius n'avoit pas remarqué dans les Partitions , que le titre de *l'Invention* convient même à une Rhétorique complète ; il est aisé cependant de le voir , puisqu'il y est dit que l'Orateur doit également *trouver* les choses , les mots & l'ordre de son discours. De sorte que *l'Invention* s'étend sur tout , quoique celle des mots s'appelle plutôt *l'Elocution* , comme celle de l'ordre s'appelle *l'Arrangement*.

On fait la différence qu'il y a entre la Rhétorique & l'Eloquence , aussi bien qu'entre le Rhéteur & l'Orateur ; l'un donne les préceptes , & l'autre les met en usage. On fait sur cela une difficulté : Cicéron a-t-il eu égard à cette différence , lorsqu'il a appelé l'ouvrage dont est question , *Livres de Rhétorique* , ou de *l'Invention de Rhétorique* ; au lieu qu'il appelle les autres ouvrages sur l'Elo-

quence, *Livres de l'Orateur*, ou *touchant les Orateurs*.

Les deux
Livres de
l'Inven-
tion.

Un ancien Commentateur a cru qu'il y avoit eu égard. Il se fonde sur ce que Cicéron enseigne ici, selon lui, l'Art de persuader, au lieu que dans les Livres ou Dialogues de l'Orateur, il explique, dit-il, les talens ou les parties que l'Orateur doit avoir.

M. Fab. vict.
Préf. de son
Comment. sur
le 1. livre de
l'Inv. à la fin.

C'est un Maître de conséquence qui parle ainsi. Néanmoins je ne puis être de son avis. Et si ce Critique n'avoit jamais rien dit de mieux sur la Rhétorique, je doute fort que pour son habileté dans cet Art, on l'eût honoré, comme on fit, d'une statue d'or dans la Place de Trajan, ni qu'on pût dire que saint Jérôme ait eu en lui un savant Maître, étant certain que les Dialogues de l'Orateur sont une vraie Rhétorique, dont ils pourroient avoir le nom; & que Cicéron auroit pû appeler *Livres de l'Invention oratoire*, ce qu'il appelle *Livres de l'Invention de Rhétorique*, comme il auroit pû intituler *Partitions de Rhétorique*, ce qu'il a intitulé *Partitions oratoires*; & l'on fait qu'en latin comme en françois, *l'Art oratoire* ou *l'Art de Rhétorique* sont une seule & même chose.

Marin Be-
cicem Sco-
drens. Casti-
gar. invictor.

Les deux
Livres de
l'Inven-
tion.

* L. 2. de In-
vent. n. 11.

Quant à la doctrine contenuë dans ces deux Livres, l'Auteur en fait lui-même le précis * & nous apprend que dans son premier Livre, il a eu soin d'expliquer la nature de l'Eloquence & de l'Art qui l'enseigne, les devoirs de l'un & de l'autre, leur vûë ou leur fin, leur objet ou leur matiere, leurs parties, les divers genres de causes, la maniere d'y trouver ou d'y déterminer les questions, les différentes parties du discours & leurs regles; enfin la méthode de traiter les argumens, soit par rapport à la preuve, soit par rapport à la réfutation. Je dis, *de les traiter*, car pour la méthode de les *trouver*, ne croyant pas l'avoir assez expliquée, il prétend le faire dans le second livre, où il s'étend particulièrement sur le genre Judiciaire, moins sur le Délibératif, très-peu sur le Démonstratif.

L. 1. n. 53.
et 54.

C'est en parlant des argumens, qu'il distingue la méthode de Socrate & celle d'Aristote, laquelle est aussi celle de Théophraste. La premiere consiste à interroger l'adversaire, & à le prendre par ses réponses, sans rien avancer soi-même, & sans faire connoître ce que l'on veut établir. La

seconde consiste à proposer ce que l'on veut, & à l'établir par des principes. Il préfère celle-ci à l'autre, comme plus convenable à l'Orateur, & comme suivie par les Maîtres les plus habiles. Mais la possession où sont les Orateurs d'adresser quelque fois la parole à l'adversaire, de l'interroger, de rapporter ses réponses, & d'en tirer des inductions, montre assez clairement qu'on peut mêler ces deux méthodes l'une avec l'autre.

Les deux Livres de l'Invention.

L. 1. n. 61.

Ibid. n. 77.

Au reste, il nous avertit de prendre garde que toutes les manières des Philosophes, non plus que toutes leurs pensées, ne conviennent pas à l'Eloquence, & il traite de folie le sentiment d'Hermagore, qui soutenoit que l'Orateur devoit parler de tout, & même de la Physique. On lui pardonneroit, dit-il, s'il avoit bien su cette science : car on croiroit qu'il auroit jugé de tous les Orateurs par lui-même, au lieu qu'il est plus aisé de montrer qu'il ignoroit l'Art oratoire, qu'il ne le seroit de faire voir qu'il étoit Physicien. Il conclut donc que sur cela, il faut s'en tenir à la doctrine d'Aristote. Il avoue néanmoins que la Rhétorique d'Her-

L. 2. n. 7. & 8.

Voyez ci-dessus Partit. orat. p.

Lib. de Invention. 2. n. 16.

Les deux
Livres de
l'Inven-
tion.

magore avoit son merite , qu'il y avoit du choix , de l'ordre , & même de l'invention , quoi-qu'en voulussent dire quelques Maîtres jaloux de sa gloire.

E. 4. de Doct.
Christ.

Si la pensée de Cicéron sur la Physique est remaquable , il y en a une autre sur la sagesse & sur l'Eloquence qui ne l'est pas moins. Saint Augustin en fait une estime particuliere , & ne cesse de l'inculquer , pour nous persuader de joindre & l'Eloquence à la sagesse , & la vertu à l'Eloquence. Cicéron dit que *la sagesse sans l'Eloquence , ne produit pas de grands fruits ; & que l'Eloquence séparée de la sagesse , non-seulement ne produit jamais aucun bien , mais produit souvent de grands maux.* Cependant plus on peut en abuser , & plus il est à propos de l'étudier , afin d'en faire un bon usage , comme on le peut aisément , en l'associant à la vertu.

Sans entrer dans un plus grand détail , il suffit de remarquer que sur l'article des questions que l'Orateur peut avoir à traiter , Cicéron & Hermogène se prêtent du jour l'un à l'autre. J'ajoute que l'Orateur Romain , en traitant des parties du discours , distingue deux sortes d'Exordes ; l'un

qui se présente comme à visage découvert , l'autre qui cherche doucement à s'infinuer , selon la nature des affaires. Il explique les conditions que l'un & l'autre doivent avoir , & les défauts qu'on y doit éviter , afin qu'un Exorde ne soit ni *trivial* , ni *commun* aux deux parties , ni *propre à retourner* contre nous , ni *trop long* , ni *étranger*. Enfin Cicéron ne distingue que deux choses dans la Peroration , qui sont la *Récapitulation* & les *Passions* : mais par tout ce qu'il nous dit de ces deux-là , il nous fait concevoir que l'*Amplification* y est aussi nécessaire , expliquant même à cet effet la manière de se servir des grands principes & des thèses générales , qu'on appelle communément Lieux communs. Voilà pour la doctrine.

Les deux
Livres de
l'Inven-
tion.

A l'égard du jugement qu'il faut porter de tout l'ouvrage , Cicéron fait profession d'avoir choisi , pour le composer , tout ce qu'il y avoit de meilleur sur cette matière dans les Auteurs de tous les siècles ; se donnant ainsi plus d'avantage pour le rendre parfait , que n'en avoit eu ce Peintre qui voulut faire une Junon parfaitement belle , puisqu'il ne prit que cinq

L. 2. *initio.*

Les deux
Livres de
l'Inven-
tion.

Ibid. n. 6.

personnes de son temps, d'une rare beauté, se contentant d'en exprimer dans son tableau ce que chacune avoit d'excellent. Aristote, avant Cicéron, avoit ainsi ramassé en un seul corps les préceptes de tous les Maîtres, de telle sorte, comme je l'ai déjà dit, qu'il fit tomber tous leurs ouvrages par la beauté & la justesse du sien.

Peut-être Cicéron se flattoit-il d'avoir le même succès qu'Aristote, lorsqu'il composa ses livres de l'Invention; mais il s'en désabusa dans la suite, comme il est aisé de voir par son premier Dialogue de l'Orateur.

L. 1. de O-
rat. n. 5.

Ce sont certainement ses livres de l'Invention qu'il regarde là comme peu de chose, ou comme un des premiers fruits de sa jeunesse; nous faisant entendre que c'est une production imparfaite, mal polie, peu digne de la gloire qu'il s'étoit acquise depuis par ses harangues. Telle est aussi l'idée que nous en donne Quintilien (2). Il est vrai qu'il y a de très-bonnes choses, des choses très-sensées & excellentes, au jugement & de l'Auteur anonyme & de Junius. Cependant il

Polit. Hist.
Philol. cur. 1.
35. & 36.
Method. Eloq.
comp. c. 4.

(2) Regesta & lescnte compositas.
Scholas vocat ab-ado- | Quintil. l. 3. c. 6.

faut avouer que si on y reconnoît Cicéron , c'est Cicéron encore foible , qui annonce en quelque façon ce qu'il doit être , mais qui ne l'est pas encore , n'ayant ni cette force , ni cette élévation , ni cette vivacité , ni ce tour , ni cette noblesse qu'on trouve dans ses autres livres , même dans ses Partitions oratoires ; à plus forte raison dans ses Dialogues ou dans le livre de l'Orateur. On n'y respire point cet air & ce feu qui anime le lecteur à l'étude de l'Eloquence , ce qui est un des caractères les plus importants & les plus utiles dans un ouvrage de Rhétorique. En un mot Cicéron , à mon avis , n'a rien fait de plus foible sur cette matière , que ses livres de l'Invention , qui portent très-justement ce titre , au sens qu'on prend aujourd'hui *l'Invention* , parce que ce qui nous reste aujourd'hui de cet ouvrage , ne traite presque que de cela. Le Pere Soare dit même que sur cet article , Cicéron donne ailleurs bien des lumières qu'on ne trouve point dans ces livres ci. Junius veut encore qu'on lise ces livres avec précaution , non-seulement parce que Cicéron étoit fort jeune lorsqu'il les composa , mais

Les deux
Livres de
l'Inven-
tion.

*Rhet. de Soare
Ep. ad Lect.*

*Method. Eloq.
comp. c. 4.*

Les deux Livres de l'Invention. — encore parce que cet Orateur dit lui-même que cet Ouvrage n'avoit vû le jour que par hazard, lui échappant comme des mains, après qu'il l'eut fait pour son usage. De sorte, dit Junius, qu'il ne faut pas s'étonner si ailleurs Cicéron s'écarte des principes qu'il avoit posez dans ces Livres.

LA RHÉTORIQUE

A

HERENNIIUS.

IL n'est pas aisé de savoir qui est l'Auteur des quatre livres de Rhétorique adressez à Herennius, & qu'on voit à la tête des ouvrages de Cicéron. Dans les éditions communes, le titre porte qu'on n'en fait rien, mais que d'habiles gens les attribuent à Cornificius. Vossius est de ce nombre. D'autres les revendiquent à l'Orateur Romain, comme George de Trébizonde, qui appelle ces livres *la vieille Rhétorique de Cicéron*. Il y en a qui ne se contentent pas de les attribuer à cet Orateur; mais ils font des Dissertations fort échauffées contre les défenseurs du sentiment opposé, lequel leur paroît puéril aussi bien que les raisons dont on l'appuie.

Il faut avouer qu'il y en a de foibles. Telle est celle qu'on tire de la contrariété entre la doctrine de l'ouvrage dont est question, & la doctri-

La Rhé-
torique à
Herennius.

De Nat. &
Constit. Rhet.

p. 165.

Trapezunt.

Rhet. p. 231.

& 233.

Nicol. Ange-
lius, Bucin,
& Marin, Be-
cishaut, Sco-
drens in Rhet.
ad Heren.

La Rhé- ne des ouvrages qui sont certainement
 torique à de Cicéron. Car il y a beaucoup de cho-
 Herennius. ses contraires , comme l'a remarqué le
Rhet. de Soar. P. Soare , sans entrer néanmoins dans
Ep. ad Lect. cette discussion. Mais cette raison ne
 conclut pas que la Rhétorique dont
 il s'agit , ne soit pas de l'Orateur Ro-
 main ; puisqu'il nous avertit lui-mê-
 me quelque part , que sur cette ma-
 tière , il a pû penser différemment (1).

Les raisons de ceux qui tiennent le
 sentiment contraire , sont-elles bien
 plus solides ? Il ne paroît pas toujours
 qu'elles le soient. Ils remarquent , par
 exemple , que l'Auteur de cet Ouvra-
 ge se dit *mari de Terentia* , & *pere de*
Tullius ; ce qui , selon eux , ne con-
 vient qu'à Cicéron. On leur répond
 que ce n'est point l'Auteur qui se dit
 tel , mais un homme qui parle dans
 son testament , rapporté par l'Auteur.
 C'est une observation qui saute aux
 yeux de ceux qui lisent. Aussi Vossius
 n'a-t-il pas manqué de la faire ; & ce
 savant Critique ne croit point que
 cette Rhétorique soit de Cicéron ,
 quoi qu'il n'ignore pas que d'ancien-
 nes éditions la lui donnent , aussi-bien

Instit. Orat.
t. 1. p. 182.

(1) Potest enim mi- | deri. Cic. in Orat. ad
 hi ipsi alias aliud vi- | calcem.

que Priscien , saint Jérôme , Leonard Aretin , & plusieurs autres.

La Rhé-
torique à
Herennius.

En effet il est surprenant que Quintilien , qui cite les livres de Rhétorique de Cicéron , n'ait jamais cité ceux dont il s'agit ; & il est certain qu'il a eu lieu d'en parler , du moins en traitant des figures. Car il veut rapporter sur cela toute la doctrine de ce grand Maître , & il n'en rapporte que le peu qu'il en a dit en deux endroits , comme n'en ayant rien dit de plus. Auroit-il omis les livres à Herennius , dont le quatrième est destiné presque tout entier à cette matière , si ces livres étoient de cet Orateur ?

Quintil. lib.
9. c. 1.

I. 3. de O-
rat. n. 94. &
in Orat. ad
Brut. n.

Ce n'est pas répondre à cette difficulté , que de dire que Quintilien cite quelques paroles de cette Rhétorique , & qu'il les attribue à Cicéron ; de quoi on prétend fournir trois exemples : car cela ne dit pas , *pourquoi voulant rapporter tout ce que Cicéron a dit des figures* , il omet le livre où cet Orateur a traité cette matière à fond , si c'est lui qui en est l'Auteur. De plus , les paroles citées par Quintilien , & qu'on dit être tirées de cette Rhétorique , ou n'en sont pas tirées ,

Nicol. Angel.
ubi supra

La Rhétorique à Herennius. ou ne sont pas attribuées à Cicéron. On en fournit trois exemples, comme j'ai dit ; celles du premier (1)

L. 3. de Natur. Deor. n. 95. ou 96. selon la note marginale de Quint.

lui sont attribuées véritablement, mais elles sont du premier livre de la Nature des Dieux : celles du second exemple (3) sont tirées de cette Rhétorique, mais Quintilien ne les attribue point à Cicéron ; & celles du troisième exemple (4), qui sont aussi tirées de cette Rhétorique, il les attribue assez clairement à Cornificius. A quoi si l'on ajoute la conformité entre la doctrine de cet ouvrage sur les figures, & celle que Quintilien attribue nommément à Cornificius, il y a lieu de croire que Cornificius, selon lui, en est l'Auteur.

Nicol. Aug. initio.

On s'étonne, si cela est, comment il n'a nommé ni Virgile, ni Horace, parmi les bons Auteurs dont il pouvoit rapporter des exemples sur ses préceptes, comme il a nommé Crassus & Ennius. Mais si c'est Cicéron

- | | |
|--|--|
| (2) Quæ primo dura visa sunt, usu molliuntur. <i>Quint. l. 1. c. 5. in fine.</i> | runt, &c. <i>Quint. l. 9. c. 3.</i> |
| (3) Qui sunt, qui fœdera sæpe rupe- | (4) Amari jucundum est, si cures ne quid insit amari. <i>Ibid.</i> |

qui

en soit l'Auteur, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner comment, faisant profession de fournir des exemples de son propre fond, il n'en rapporte aucun de ses Harangues ?

La Rhé-
torique à
Herennius.

J'avoüe que le style, quoique simple & familier, est pur & Cicéronien. C'est ce qui me porteroit le plus à croire que l'ouvrage est de Cicéron. Mais il y a des choses où j'ai peine à reconnoître cet Orateur. Outre que, Cornificius étant presque son contemporain, il a pû avoir le style du bon siècle.

Marin. Be-
cch. supra.

La bonté du style a fait dire au Bibliographe anonyme, que c'est un ouvrage, non pas de Cicéron, mais fait sur les ouvrages de cet Orateur ; dont il reconnoît, à ce qu'il dit, que l'Auteur a quelque-fois copié les termes. Junius se déclare aussi pour ceux qui nient que cette Rhétorique soit de l'Orateur Romain, & trouve que ce n'est pas sans raison qu'ils le nient. Quoiqu'il en soit, la chose ne vaut pas la peine, je ne dis pas qu'on s'y échauffe, mais même qu'on s'y arrête davantage, étant plus à propos de profiter de ce que ces Livres ont d'utile.

Bibliograph.
Polir. hist.
Philol. curios.
p. 35. 36.

Method. Eloq.
comp. c. 4.

Il est constant qu'on y trouve ce

La Rhé-
torique à
Herennius.

qu'il y a de bon communément dans les Rhétoriques ordinaires, & même certaines choses qu'on ne trouve point ailleurs, ou qu'on n'y trouve pas si bien. On peut mettre de ce nombre une question dont l'éclaircissement fait le commencement du quatrième livre, quoi-qu'elle regarde moins les Orateurs, que les Maîtres de Rhétorique. Il s'y agit de savoir s'il est plus convenable qu'un Maître sur ses préceptes donne des exemples de sa façon, ou qu'il en donne qui soient tirez des bons Auteurs. L'usage des Anciens & la modestie semblent demander qu'il en tire plutôt d'ailleurs, que de les fournir lui-même. D'autant plus que l'exemple est une espece de témoignage qui confirme le précepte, & qu'il n'y a point d'apparence que l'Auteur du précepte prétende le confirmer par son propre témoignage. Au lieu que la gloire & le nom des bons Auteurs, en confirmant véritablement le précepte, donnent encore du courage à ceux qui étudient l'Eloquence. Outre qu'il y a plus d'art à ramasser en un corps d'ouvrage, & sous certaines regles, les beaux morceaux répandus de tous côtez dans les ouvrages des Ecrivains illustres.

Si néanmoins on met à part l'usage des anciens Maîtres , l'Auteur croit que de faire comme eux , c'est une modestie mal-entenduë. Car si un Maître est si modeste , pourquoi donne-t-il des préceptes ? Il pouvoit demeurer en silence. Pourquoi encore se fait-il honneur d'un ouvrage dont la meilleure partie , qui sont les exemples , n'est pas de lui ? En vain veut-il faire passer l'exemple pour un témoignage qui confirme la règle , ce n'en est qu'un éclaircissement. On convient qu'il y a du travail à ramasser des exemples , qu'il y a de l'intelligence ; mais on soutient qu'il y a encore plus d'habileté à composer. Un homme capable de composer , est capable de faire un Recueil ; & qui est capable de faire un Recueil , n'est pas pour cela capable de composer.

Sur ces raisons alleguées de part & d'autres , avouons qu'il est à propos qu'un Maître de Rhétorique compose quelque fois , pour servir lui-même d'exemple. A cela près , on peut dire qu'il vaut mieux rapporter des exemples des bons Auteurs , que d'en faire soi-même ; parce qu'il y a bien de la différence entre des exemples ainsi pro-

La Rhé-
torique à
Herennius.

La Rhé-
torique à
Herennius

duits comme par machine , & ceux qui dans les bons Auteurs sont partis comme de source , à moins qu'un Maître n'ait eu des occasions pour en produire de semblables ; encore voudrois-je même en ce cas , en rapporter des uns & des autres , pour nourrir plus agréablement l'esprit des jeunes gens.

L. 4. ad He-
renn. lib. 3.^e.

C'est encore dans le quatrième livre, que l'Auteur dit ce qui se peut dire sur l'élegance & sur la clarté du style ; & lorsqu'il s'agit de parler des répétitions des mêmes mots , & de l'usage de ceux qui ont entre eux quelque ressemblance ; comme aussi de l'égalité ou de l'inégalité des membres du discours , & de leurs chûtes semblables , alors il nous donne cet avertissement , *Que ce sont toutes beautés , dont il faut rarement se parer , parce qu'elles paroissent recherchées. Elles passent pour des affectations , qui ne sont pas supportables dans des causes sérieuses , où il faut songer à quelque chose de plus grand. Elles peuvent faire quelque plaisir , mais elles ne persuadent pas. Elles affoiblissent l'estime qu'on auroit pour l'Orateur. Elles empêchent la confiance , parce qu'elles*

marquent la legereté. Le plaisir même qu'elles nous donnent ne va pas loin, parce que ce sont des beautez frivoles, & non pas de veritables beautez. Elles rendent un discours plus brillant & plus fleuri, mais non pas plus grand & plus majestueux. Avec une solide beauté, le discours est toujours capable de plaire; avec celles dont il s'agit il lasse bientôt l'auditeur; parce que, pour le dire en un mot, ce n'est-là qu'une Eloquence puerile, à moins qu'on n'y garde une grande moderation.

La Rhé-
torique à
Herennius.

Cette remarque est une des plus importantes de tout l'ouvrage. Il y faut joindre ce que l'Auteur nous dit encore dans le même livre, de la maniere vive de proposer nos preuves, ou de réfuter nos Adversaires par instances ou par repliques, pour réveiller l'attention des Auditeurs; comme aussi sur l'effet des interrogations, ou des sentences, quand on les place comme il faut; sur les peintures animées, sur les expressions fortes & hyperboliques, sur les expressions ingénieuses, qui font entendre plus qu'on ne dit, ou autre chose que ce qu'on dit; sur la maniere de marquer les

Ibid. n. 25.

Ibid. n. 33.

Ibid. n. 23.

Ibid. n. 24.

La Rhé- moeurs & le caractère, & par con-
torique à sequent sur le Dramatique* qui y est
Herennius. si utile, & sur certaines hypothèses

* *Ibid.* n. 75.
76. 77. 78.
79.

qu'on fait pour se fournir des preuves ou des images sensibles; sur les differens effets, tant des similitudes que des exemples, soit qu'on les employe pour ornement, ou pour preuve, ou pour un plus grand éclaircissement; enfin sur l'art de se tenir dans son fort, c'est-à-dire, en ce qu'il y a d'avantageux dans la cause, ou de le rendre plus sensible par la comparaison qu'on en fait avec ce qu'il y a de foible dans la cause de l'Adversaire, sans oublier un moyen entre autres très-efficace pour exciter la compassion, & fort usité dans les bons Auteurs, qui est de s'abandonner en quelque sorte à la merci de ceux qu'on veut toucher. C'est la chose du monde qui fait le mieux son effet.

Ibid. n. 44.

Il n'y a rien de particulier dans tout le premier livre, ni dans la moitié du second. Tout y roule sur les divers genres de causes; sur les devoirs que l'Orateur doit remplir, & qui sont marquez, ou par les diverses parties de la Rhétorique, ou par celles du discours; sur les regles qu'il

faut garder dans celles-ci , sur les défauts qu'il y faut éviter , & sur les diverses questions qui tombent dans le genre Judiciaire , matiere qui convient fort avec les premiers livres d'Hermogène. En tout cela , s'il y a quelque chose qui soit plus digne de remarque que le reste , ce sont ces trois principes : *Que les regles ne servent absolument de rien sans un grand exercice , Que l'Orateur doit se berner aux matieres qui entrent dans le commerce de la vie : Que son fort est dans la preuve & dans la Réfutation* (5).

La Rhétorique à Herennius.

L. 1. initio.

C'est pour cela sans doute que dans la suite du second livre , l'Auteur nous explique l'Art de traiter les argumens dans toute l'étendue dont ils sont capables , lorsque la proposition qu'on avance est soutenue , non-seulement de son principe & de l'application qu'on en fait , mais que chacune de ces parties est encore appuyée de sa preuve. Il remarque aussi qu'ils sont plus courts lorsque toutes ces choses , ou quelqu'une , ou enfin plusieurs , n'y sont pas nécessaires. Ce qu'il observe , dit il , afin que l'Orateur dans ses

L. 2. n. 34. & 35.

(5) Tota spes vini confirmat. & confut. cendi posita est in Ibid. n. 18.

La Rhé-
torique à
Herennius.

argumens , s'étende ou se resserre selon qu'il est à propos. Il auroit dû ajouter que ces argumens étendus sont rares dans les discours oratoires. L'Enthymême , comme Aristote le remarque , y convient beaucoup mieux , tant par la vivacité , que par la nature des sujets que traitent les Orateurs. Il n'a point omis les moyens d'orner ou de fortifier les argumens par des similitudes , des exemples , & des amplifications ; en quoi il convient assez avec Hermogène. Mais sur quoi il s'étend davantage , ce sont les défauts

L. 2. à num.
37. ad 45.

des raisonnemens , ou des preuves qu'on donne des propositions dont ils sont composez ; ou des ornemens qu'on y joint. Ce qui est une espece de Logique dégagée de toute sorte d'épines , & très-utile soit pour nous garantir nous-mêmes de ces défauts , soit pour les découvrir lorsque les autres y tombent. Cela est suivi d'une idée

Ibid. n. 45.

des plus justes de la Peroraison , & des parties qui la composent , qui sont la *Récapitulation* , les *Passions* , & l'*Amplification* , choses qui ont lieu aussi en d'autres endroits du discours , par exemple , après quelque preuve considerable , ou après la Narration. Toutes

ces réflexions, avec quelque chose que l'Auteur dit encore dans le troisième livre sur le genre délibératif & sur le Panégyrique, sont proprement ce qu'il appelle *l'Invention*, que je finis par cette observation qu'il fait, Qu'en- core que le Panégyrique arrive plus rarement, il ne faut pas laisser d'être prêt à s'en acquitter avec honneur.

La Rhé-
torique à
Herennius.

L. 3. n. 18.

Il est beaucoup plus court sur la Disposition, & néanmoins il nous apprend qu'il y en a de deux sortes; l'une que l'Art nous prescrit, parce qu'il faut la suivre, à parler généralement; l'autre que nous prescrivent les circonstances des affaires, lorsqu'elles nous obligent de laisser l'ordre prescrit par les règles, qui ne sont autres que le bon sens; & cela, pour nous accommoder au tems, à l'humeur, ou à la situation de ceux devant qui nous parlons, & qui sont ou prévenus, ou fatigués, ou pressés; de manière qu'un Exorde leur étant alors insupportable, il faut aller au fait, saut à faire habilement entrer dans le corps même du discours ce que nous aurions dit d'abord pour faire valoir notre cause.

Ibid. n. 19.
20. 21.

Enfin l'Auteur parle de la Mémoire & de l'Action, & il y consacre la

L. 3. n. 22.

La Rhé-
torique à
Herennius.

moitié du troisième livre. Que penser de tous les moyens qu'il fournit pour faciliter la première ? Je le dis sans hésiter ; il est plus mal-aisé d'apprendre un discours par les prétendues règles qu'il nous donne , que de l'apprendre sans aucun de ces secours ; & même je dis que c'est double peine que de s'en servir. On peut lire ces règles pour se convaincre de la vérité. Je suis persuadé qu'on en reviendra à ce principe de plusieurs Maîtres habiles , *qu'il n'y a que la Nature qui donne la Mémoire , & l'exercice qui la perfectionne.* Seulement l'Auteur de la Rhétorique à Herennius auroit pu retrancher tout ce qu'il dit sur cet article , selon la promesse qu'il avoit faite d'abord d'écarter tout ce qui ne serviroit de rien qu'à rendre l'Art oratoire plus difficile. A l'égard de la prononciation qui comprend la voix & le geste , peut-être y a-t-il quelque chose de plus utile dans ses préceptes. Ils contiennent du moins ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur ce sujet dans une Rhétorique , & il le traite avec intelligence. Cependant j'en reviens toujours sur cela à l'exercice , aux préceptes de vive voix , & à l'imitation.

On voit par tout ce que j'ai rapporté, que Junius a eu raison de dire que quel que soit l'Auteur de ces livres, les préceptes en sont bons & utiles. Il ajoute qu'ils sont expliqués en peu de mots, clairement, & en bons termes. Il en fait aussi une analyse fort courte, qu'il est inutile de rapporter après celle que je viens de faire; ce seroit dire la même chose en deux façons.

La Rhé-
torique à
Herennius.

Method. Eloq.
compar. 6. 4.

S E N E Q U E LE RHÉTEUR,

*Qui fut pere de Seneque le Philo-
sophe, & nâquit à Cordoue en
Espagne environ l'an 700. de la
ville de Rome, 53. ans avant
Jesus-Christ. On croit qu'il mou-
rut sous le regne de Tibere.*

IL y a déjà du tems qu'il ne reste plus aucun doute (1) sur la distinction qu'il faut mettre entre Seneque

SENEQUE
le Rhéteur.

(1) Doctorum sus- | hos Declamationum:
fragio receptum est, | sive Controversiarum

SENEQUE
le Rhéteur.

le Rhéteur, & Seneque le Philosophe. Celui-ci est le fils de l'autre. Ils étoient de Cordoue en Espagne, & de l'Ordre des Chevaliers. Le Pere, nommé *Marcus*, vint s'établir à Rome sous le regne d'Auguste. Il y amena, avec sa femme nommée *Helvie*, trois fils qu'il avoit. L'un, qui s'appelloit *Mela*, fut pere du Poëte Lucain; le Philosophe se nommoit *Lucius*; le nom du troisième étoit *Novatus*. On croit (2) qu'il s'appelloit aussi *Junius Gallio*. C'est au Pere que nous devons les Déclamations qui portent le nom de Seneque, comme on l'a démontré par des raisons qui se trouvent dans les ouvrages de Lipse, qu'il est inutile de transcrire ici. Il suffit de remarquer en passant, que la principale de ces raisons se tire de la différence du style; parce que celui du pere est plus enjoué, & que celui du fils est plus grave & plus sévère. Ils se ressembloient néanmoins par un endroit que je remarquerai dans la suite de cet article.

Lips. Elect.

I.

Schott. Pref.
in Senec. p. 3.
ad calc.

libros esse Senecæ	Senec. Rhetor. edit.
Rhetoris, Lucii An-	1602,
næi Senecæ Philoso-	(2) Qui & Junius
phi patris. Nic. Fab.	Gallio putatur. Schott.
L. C. Pref. ad M. Ann.	Ep. ad Lips.

Au reste, les Anciens ne nous disent rien de notre Rhéteur. On voit seulement dans Tacite (3) que le Philosophe se dit fils d'un Chevalier Romain, homme de Province. C'est dans la Harangue qu'il fait à Neron, pour lui remettre les richesses immenses, qu'il en avoit reçues, pressentant bien qu'elles seroient cause de sa perte, comme il arriva. On ne peut douter que Tacite ne parlât du Pere, dans l'Histoire de Caligula & de Claude, vers le tems où ses deux fils, Gallion & Seneque, commencerent à devenir celebres. Mais ce que cet Historien avoit écrit de ces deux Empereurs, s'est perdu, & en même tems tout ce qu'il y avoit pû dire de notre Auteur.

Ce que nous en savons, nous l'apprenons dans ses ouvrages, & dans le livre que le Philosophe son fils, exilé dans l'Isle de Corse par l'ordre de l'Empereur Claude, & par les mauvais offices de Messaline, écrivit à sa mere pour la consoler de son absence. C'est dans les mêmes ouvrages.

(3) Egone Equestri
& Provinciali loco
ortus proceribus civi-
tatis annumeror? Tac..

*Ann. l. 14. c. 53.
Vide Rhet. Sen. Praef.
l. Controv. 2.*

SENEQUE
le Rhéteur.

Nicol Faber.
J.C. ubi supra.

qu'on apprend que le Rhéteur fut ami de Porcius Latro, de Cassius Severus, de Claudius Turrinus, de Montanus, & de tous les beaux esprits qui parurent en si grand nombre de son tems. Pour ce qui est de son merite, l'un de ses Commentateurs trouve qu'on en a des preuves plus que suffisantes dans ses écrits.

Il y avoit recueilli ce que plus de cent Auteurs, tant Grecs que Latins, avoient dit ou pensé de plus remarquable, sur differens sujets, qu'ils avoient traitez comme à l'envi les uns des autres, pour s'exercer à l'Eloquence, selon la maniere de ces tems-là.

Idem Ibid.

Non-content, dit-on, d'avoir fait un choix de leurs plus belles pensées & de leurs plus belles expressions, il en faisoit la comparaïson, & en jugeoit en homme aussi habile qu'équitable. Par ce moyen, il nous donnoit le caractere de tous les beaux esprits du siecle d'Auguste, & nous les faisoit connoître au naturel par des traits qui ne trompent guères. C'est ce qui a fait dire que son ouvrage étoit fort propre à former les hommes à l'Eloquence, & à leur en donner le goût.

Il faut en effet convenir qu'à force de SENEQUE
 considerer ce que les autres pensent, le Rhéteur.
 & d'examiner le tour qu'ils donnent
 à leurs pensées, on peut apprendre
 aussi à penser. Il en est de même de
 la diction ; en se rendant attentif à
 la maniere dont s'expriment les gens
 habiles dans une Langue, on se fait
 une habitude de la parler aussi bien
 qu'eux.

Mais il y a sur cela quelques réflexions à faire. Premièrement tous les Idem Ibid.
 ouvrages de ces Auteurs se sont perdus ; & il y a bien de la difference
 entre des pensées détachées, & un ouvrage suivi, où l'on peut les voir en
 place. Quelque belles qu'on les suppose, ne peut-on pas dire, qu'après
 tout, ce sont de beaux yeux arrachez d'une belle tête ? En second lieu, le
 Recueil que Seneque avoit fait de ces pensées, a eu presque le même sort
 que les originaux où d'abord on les avoit mises en œuvre ; & de dix livres de Controverses ou de Plaidoyez,
 à peine en reste-t-il cinq, qui sont même si défectueux, qu'on les prendroit plutôt pour des fragmens qui
 ont été ramassez au hazard, que pour un Recueil où l'on ait voulu garder

SENEQUE
le Rhéteur.

quelque ordre , sans qu'il paroisse aucun moyen de rétablir ce qui manque. De ces deux considérations , la seconde dit une chose qu'on ne peut imputer à l'Auteur , & il n'y a que la première qui attaque son dessein : mais pourtant elles semblent diminuer un peu l'estime qu'on pourroit avoir pour les Déclamations de Seneque. Néanmoins si Virgile avoit l'adresse de trouver , à ce qu'il disoit , des perles dans le fumier d'Ennius , je crois de même qu'on peut rencontrer des choses précieuses dans les débris de notre Auteur. Les ordures (4) qu'on y trouve autorisent cette comparaison. Aussi Gronovius les compare-t-il aux étables (5) qu'Hercule fut obligé de nettoyer.

Nicol. Faber.
Z. C. ubi supra.

Avec les livres de Controverses , il y a aussi un livre de Délibérations qu'on met à la tête des autres , quoi qu'on sache que Seneque ne le donna qu'après. On a suivi en cela l'ordre que les Maîtres faisoient garder à leurs disciples. Ils commençoient

(4) Lubrica & fec- lum , adeò cuncta
cennina. Schott. ad plena spurcitia. Gro-
Lecl. In M. Sen. p. 2. nov. Ep. nuncup. Sen.
(5) Augiæ stabu- p. 12.

par les Délibérations , parce qu'ils les SENEQUE
 croyoient plus aisées ; & ils s'éloi- le Rhéteur.
 gnoient du sentiment d'Aristote , qui
 a crû le genre délibératif plus diffi-
 cile que le Judiciaire. On a pû remar-
 quer dans Cicéron , que cet Orateur Cic. de Orat.
 regarde le Judiciaire comme le chef- voyez ci dev.
 d'œuvre de l'esprit humain. p.

On peut dire une chose qui est
 vraie ; c'est que quand même les Dé-
 clamations dont je parle seroient tel-
 les que l'Auteur les avoit données ,
 elles ne sont pas du nombre des ou-
 vrages dont j'ai entrepris de parler.
 Ce sont plutôt des critiques que des
 préceptes. Si on y trouve des regles ,
 comme on y en trouve quelques-unes
 sur la maniere d'établir une question ,
 ou de la diviser en ses parties , ou de
 donner à une cause le tour ou la cou-
 leur qu'elle peut avoir ; ce sont moins
 des regles qu'on nous apprend , que
 des principes qu'on suppose que nous
 avons appris d'ailleurs L'Auteur n'en
 fait l'application sur les ouvrages dont
 il parle , que pour juger de ces ou-
 vrages , ou des parties qu'il en rap-
 porte. Il semble donc que ce n'étoit
 point ici , que je devois placer Sene-
 que. J'aurois dû attendre , dira-t-on ,

SÉNÉQUE
le Rhéteur.

que j'en fusse aux Orateurs , & ne parler de lui , que pour rapporter les jugemens qu'il a faits de quelques-uns. Mais pour cela , il eût fallu que nous eussions les discours dont il a jugé ; comme nous ne les avons pas , il m'a été libre de le placer parmi les Rhéteurs , puisqu'on lui donne ce nom , & qu'étant aussi connu qu'il l'est , il ne m'étoit pas possible de le passer absolument sous silence.

Il me donne occasion de marquer plus particulièrement que je ne le fais ailleurs , l'estime & l'usage qu'on faisoit autrefois de la *Déclamation*. C'est un mot connu dans Horace (6), encore plus dans Juvenal (7) ; il ne le fut point à Rome avant Cicéron & Calvus (8). On appelloit ainsi des compositions par lesquelles on s'exerçoit à l'Eloquence , & dont les sujets, vrais ou inventez étoient tantôt dans

(6) Trojani belli | 167.

Scriptorem , dum tu | (8) Apud nullam
declamas Romæ , | Autorem antiquum ,
Præneste relegi. Ho- | ante ipsum Cicero-
rac. l. 1. Ep. 1. Ep | nem & Calvum in-
2. ad Loll. | veniri potest. Senec.

(7) Ut pueris pla- | Controv. lib. 1. p. m.
ceas , & declamatio | 59.
fiat. Inv. Sat. 10. v. |

le genre Délibératif, tantôt dans le SÉNÉQUE
Judiciaire, rarement (9) dans le Dé. le Rhéteur.
monstratif. En sorte que les discours
que l'on faisoit sur ces sujets, étoient
une image de ce qui se passe dans les
Conseils ou au Barreau (10), excepté
qu'on y mettoit fort en usage une cer-
taine Eloquence d'apparat, qui n'a
guères lieu que dans le Panégyrique,
& tend moins à nous faire voir la ju-
stice d'une cause, qu'à faire (11) pa-
roître l'esprit de celui qui parle. C'est
pourquoi on ne se mettoit pas beau-
coup en peine de cultiver expresse-
ment ce troisième genre de discours :
on s'y préparoit assez, pour ne pas
dire trop, par la manière dont on
cultivoit les deux autres.

(9) Duo declama-
tionum genera, Sua-
soriarum & Contro-
versiarum. *Nic. Fab.*
ubi supra.

(10) Forensium
actionum meditatio,
& judiciorum consi-
liorumque imago.
Quintil.

(11) Qui declama-
tionem parat, scribit
non ut vincat, sed ut

placeat. Omnia le-
necinia conquirat, ar-
gumentationes quia
molestæ sunt, & mi-
nimum habent floris
relinquit. Sententiis
explicationibusque
audientes delinire
contentus est. Cupit
enim se approbare,
non causam. *Sen.*
Præf. l. 4. Controv.
p. m. 169.

SENEQUE
le Rhéteur.

La Déclamation fut la voye que prit Cicéron , encore jeune , pour devenir Orateur. Ce fut celle qu'il prit encore dans un âge plus avancé (12), tant pour se fortifier dans l'usage de l'Eloquence , que pour s'y entretenir. Il continua cet exercice lors même que le changement de l'Estat lui eut fait abandonner le Barreau. Il récitoit alors à Cassius & à Dolabella , ou à d'autres (13) les Harangues qu'il n'avoit ainsi composées que pour s'exercer.

Cic. Ep. ad
Volumn. Su-
rapot.

Il y avoit des hommes considérables, des hommes constituez en dignité , qui n'estimoient pas ces exercices indignes d'eux. Ils s'y appliquoient sous les yeux de Cicéron (14), & profitoient de ses préceptes. C'est pourquoi cet Orateur les appelloit ses *grands & illustres disciples* , au rapport de nôtre Rhéteur & de Suetone (15).

(12) Cicero ad Præturam usque græcè declamavit , latine verò senior quocunque. *Suet. de clar. Rhet.*

(13) Cum M. Pi-
sone aut cum Q. Pom-
peio , aut cum aliquo.
Cic. de clar. Orat.

(14) Veniunt qui

me audiunt , quasi doctum hominem , quia sum paullò , quàm illi doctior.
Cic. l. Ep. 9. Ep. 10.

(15) Consulibus Hirtio & Pansa, quos discipulos grandes & Prætextatos &c. *Suet. de clar. Rhet.*

Ce dernier met de ce nombre Hirtius & Pansa, l'année même qu'ils furent

SENEQUE
le Rhéteur.

Consuls. Cicéron nomme (16) Dolabella & Hirtius. *Hirtius*, dit-il, & *Dolabella* apprennent de moi l'Art de bien dire, & moi j'apprends d'eux l'Art de faire bonne chère, parlant ainsi, parce qu'ils venoient (17) chez lui, ou réciter leurs discours, ou les corriger, & qu'ensuite il alloit souper chez eux, leur table étant meilleure que la sienne. Mais, comme le remarque Casaubon, il est difficile que Hirtius & Pansa eussent ce loisir l'année qu'ils furent Consuls; année funeste à la République, puisqu'elle se vit plongée dans le trouble & la confusion; année fatale aux deux Consuls & à Cicéron, puisque ce fut celle de leur mort. Ces considérations obligent Casaubon à avancer de trois ans ces jeux d'esprit, & ces nobles occupations qui faisoient les délices de tous ces Hommes illustres, parce qu'elles demandent du repos. Pour ac-

Isaac. Casaub. in Suet. Tranq. lib. d. clar. Rhet.

(16) Hirtium ego, & Dolabellam dicendi discipulos habeo, cenandi magistros. *Cic. ad Pap. Pat. l. Ep. 9. Ep. 16.*

(17) Puto enim te audisse illos apud me declamitare, me apud eos cenitare. *Idem ibid.*

SENEQUE le Rhéteur. corder Suetone avec sa pensée , il fait quelque correction dans cet Auteur , qu'on peut voir au long dans son Commentaire.

Ce qu'il y a de certain , c'est qu'on assure (18) que le grand Pompée s'appliqua très-sérieusement à la Déclamation peu avant les guerres civiles, pour répondre à Curion , qui parloit trop à l'avantage de César ; que Marc Antoine en fit de même pour répondre à Cicéron ; qu'Octave ne cessa de le faire , au siège même de Modène, pour sa propre satisfaction. Je laisse Cicéron le fils , qui s'exerça aussi en Grec & en Latin , à l'imitation de son père , mais qui ne réussit pas de même.

Après Cicéron , on doit mettre Senèque au nombre de ceux qui ont cultivé la Déclamation. Ce Rhéteur remarque (19) qu'il auroit pû entendre les Déclamations que Cicéron faisoit

(18) Cnæum Pompeium quidam Historici tradiderunt sub ipsum civile bellum, quò facilius Cato Curioni promptissimo juveni, causam Cæsaris defendenti contradiceret, repetisse	declamandi consuetudinem . . . Item Augustum ne mutinensi quidem bello omisisse. <i>Suet. de clar. Rhet.</i> (19) Potui illud ingenium, quod solum populus Romanus par
---	---

avec ses illustres Disciples, si les guerres civiles ne l'eussent retenu dans son pays. Il seroit à souhaiter qu'il eût entendu cet Orateur, afin d'en prendre les manieres & le goût, si, en l'entendant de bonne heure, il étoit plus d'humeur à les prendre, qu'il ne l'a été dans la suite en le lisant. Car quoiqu'il lui ait rendu justice, quoiqu'il l'ait admiré, néanmoins il ne l'a pas imité. Seroit-ce qu'il n'eût pû se défaire des manieres qu'il avoit prises d'abord dans sa patrie? Il est difficile d'effacer les premieres impressions (20). L'amour que Seneque eut pour l'Eloquence, fait connoître que ce bel Art fleurissoit en Espagne. On peut d'autant moins en douter, que cette passion étoit commune à toute sa famille. Mais, comme nous allons voir, c'étoit un genre d'Eloquence particulier.

SENEQUE
le Rhéteur.

Au reste, la Déclamation est plus ancienne que Cicéron. On en attribue l'invention à Démétrius chez les Grecs, & chez les Romains à Plo-

Vide Schott.
ubi supra.

imperio suo habuit
cognoscere. Senec.
Præf. l. 1. Controv. p.
m. 59.

(20) Quo semel est
imbuta recens serva-
bit odorem. Testa-
din. Hor.

SENEQUE **tius**, Gaulois de nation, qui fut un
 le Rhéteur. des Maîtres de Cicéron. On s'y est
 pris différemment avant & après l'O-
 rateur Romain, & même de son tems.
 Philostrate dit que ce fut Eschine qui la
 mit en usage à Rhode; d'autres disent
 que Gorgias en fut l'auteur. Il me pa-
 roît facile à concevoir que la Décla-
 mation doit être aussi ancienne que l'é-
 tude de l'Eloquence ou de la Rhéto-
 rique. Comment pourroit-on étudier
 autrement cet Art, qu'en l'exerçant
 en particulier avant que de se pro-
 duire en public? S'il y a eu de la dif-
 férence dans cet exercice selon les
 tems, elle venoit ou de la variété du
 style que l'on vouloit cultiver, ou des
 sujets que l'on traitoit. On prenoit ces
 sujets par partie, comme nous avons
 vu en parlant d'Aphthone, ce qui fai-
 soit de petits exercices, qu'on appel-
 loit *Progymnasmes*, & qui étoient pour
 les commençans; ou l'on prenoit des
 sujets entiers, ce qui faisoit comme
 de grandes causes, pour les personnes
 plus avancées. Après quoi, c'étoient
 ou des *sujets véritables*, ce qui valoit
 toujours mieux; ou *imitex d'après le*
vrai, ce qui ne pouvoit encore être
 mauvais; ou bien ils étoient *inventez*

à plaisir, outre, & en quelque façon extravagans; ce qui portant les esprits à des pensées & à des expressions de même nature, ne manqua pas de tout gâter.

SENEQUE.
le Rhéteur.

Cicéron nous fait remarquer que dès le tems de Crassus, il se glissoit déjà des défauts dans ces exercices; celui, entre autres, de ne s'attacher qu'à l'affluence des paroles. J'approuve fort, dit Crassus (21), la coutume que vous avez de feindre une cause approchante de celles du Palais, & de la traiter comme si elle étoit véritable: mais d'y crier à pleine tête, comme font plusieurs; de s'y agiter sans jugement; de s'y abandonner à l'impetuosité de la langue, & de s'imaginer qu'on y a bien réüsi, si, quand on y a parlé beaucoup; c'est une grande illusion. Ils ont ouï dire qu'en parlant on apprend à par-

(21) Equidem probo ista, Crassus inquit, quæ vos facere soletis ut causâ aliquâ positâ consimili causarum earum, quæ in Forum deferuntur, dicatis quàm maximè ad veritatem accom-

modatè, sed plerique in hoc vocem modo, &c. In quo fallit eos, quod audierunt, dicendo homines, ut dicant efficere solere. Verè enim etiam illud dicitur, perversè dicere, homines, per-

SENEQUE
le Rhéteur.

ler ; mais n'ont-ils pas ouï dire aussi qu'on apprend à mal parler en parlant mal ?

Ainsi Plotius , par exemple , à ce qu'on dit , exerçoit ses Eleves à la maniere des Asiatiques , qui aimoient le style diffus. C'est cette methode , ajoute - t - on ; que Denys d'Halicarnasse étoit bien - aise de voir tomber de son tems , d'autant plus qu'il voyoit renaître une méthode plus sensée , dont Gorgias étoit l'auteur , selon Philostrate , & qui étoit de songer encore plus aux choses qu'aux paroles. Telle est la pensée d'André Schott. Il est vrai que Denys d'Halicarnasse parle d'une bonne & d'une mauvaise maniere de s'exercer à l'Eloquence ; mais il ne me paroît pas clair que la bonne , selon lui , soit celle de Gorgias , & la mauvaise celle de Plotius.

Quoiqu'il en soit , c'étoit , selon cette idée generale de la Déclamation , que tous les amateurs de l'Eloquence , soit Grecs , soit Latins , s'assembloient chez d'habiles gens , tels que sont ceux que nomme Seneque , ou

versè dicendo facillimè consequi. Cic. de Orat. 1. n. 149. 150.

Vide Schott.
Pref. in Senec.
p. 4.

φιλόσοφος ἢ
τορικὸν. Dion.
Halic. T. 2. p.
80. lin. 35. &
p. 81. l. 5.

tel qu'il étoit lui-même (22) ; & que là ils prononçoient des discours sur les sujets dont on étoit convenu. No-

SENEQUE
le Rhéteur.

tre Auteur avoit la plus belle memoire du monde. Il parle de celle de Cyrus , de Cynée , de Themistocle , d'Hortensius ; ce n'étoit rien en comparaison de la sienne. Non-seulement il apprenoit sans aucune peine , il se souvenoit toujours de ce qu'il avoit appris. Il répétoit deux mille mots , lorsqu'il les avoit entendus , dans le même ordre qu'on les lui avoit récitez. C'est par ce merveilleux talent , que tout ce qu'on avoit dit de plus curieux dans toutes les Déclamations qu'il avoit entenduës , s'étoit si bien imprimé dans son esprit , que longtemps après , dans un âge fort avancé , il se trouva en état de rappeler tant de choses détachées , & les rédigea par écrit pour l'usage de ses fils , & pour les transmettre à la posterité.

Idem Pref. in Senec. p. 1. vide ipsum Senec. Pref. l. 1. Controv. pag. 18. & 60.

Rien n'étoit plus à souhaiter , au jugement de Schott (23), que d'avoir cet ouvrage en son entier ; parce qu'il

(22) Ad Senecam cum fieret concursus.
Schott. ad Lips.

(23) Nullum anti-

quæ eloquentiæ opus
magis referebat integrum, inviolatumque
restare , atque hos

SENEQUE
le Rhéteur.

donneroit une juste idée du goût de ces tems-là. Ce Critique ajoute qu'après Cicéron & Quintilien, il ne trouve rien de plus élégant, ni de plus poli; & qu'il y paroît bien de l'esprit, parce que les Grecs, dont on rapporte les pensées, les vûes & les expressions, en avoient beaucoup. C'est ainsi qu'il s'en explique en adressant à Lipsé, le commentaire qu'il avoit fait sur cet ouvrage, commentaire digne des soins de l'Auteur & de son habileté. Juste Lipsé lui-même dans une lettre assez courte qu'il écrit à ce commentateur, regarde les declamations dont nous parlons comme un ouvrage qui peut servir (24) à ceux qui aspirent à la gloire de l'Eloquence, parce qu'il renferme comme en un corps les membres de tant d'Orateurs. Enfin, selon

Lud. Vivés
l. 3. & 4. de
Trad. disc.

Vivés, il y a une grande variété, une grande abondance d'expressions tant propres que métaphoriques; il y a de l'invention, du tour, du brillant dans les pensées. Je ne puis point

declamationum Se-		est, & quod in uno
necæ libros. Schott.		velut corpore præfert
ad Lips.		tot membra veterum
(24 Utile illud ad		Oratorum, Lips. Ep.
eloquentiam scriptum		ad Schott.

ne pas être du sentiment de ces fameux Critiques. Je doute pourtant qu'on puisse honorer du nom d'Orateur tous ceux dont parle Seneque, à moins qu'on ne veuille dire que c'étoient des Orateurs naissans. Encore quelqu'un pourroit-il prétendre que plusieurs d'entre eux n'étoient proprement que des avortons. André Schott trouve ces ouvrages *diserts*, (25) parce qu'après Cicéron & Quintilien, il ne fait rien de plus élégant. Cependant oserions-nous pour cela juger du goût du bon siècle, par ces morceaux que Seneque a ramassés ? Il y en a de merveilleux : combien y en a-t-il qui font voir qu'il y avoit alors des esprits faux & outrez, comme il y en a dans les meilleurs tems ? Si néanmoins c'est là tout ce qu'on a voulu dire, il faudroit en convenir.

On peut dire en général, que sur le soin que tant de gens prenoient alors de s'exercer à l'Eloquence, de quelque âge, de quelque condition qu'ils fussent, & même en quelque

(25) Libri illi diserti... Nihil esse in lingua latina, cum à Ciccone Fabioque

discesseris, scriptum purius aut elegantius.
Schott, Praef. in Sen.
p. 5.

SENEQUE
le Rhetéur.

emploi qu'ils se trouvaient , nous devons nous examiner , afin de reconnoître si nous faisons quelque chose d'approchant pour exceller dans ce bel art. Et à l'égard de ceux qui s'écartent du vrai & du beau , qui donnent dans le mauvais goût , & l'introduisent par une espece de contagion , il faut remarquer que ce ne sont pas des enfans ; cela passe leur credit & leur ambition. Ce sont des personnes d'une plus grande consideration ; ce sont des gens qui lassiez des voyes communes , & voulant se distinguer , se jettent dans l'extraordinaire, qui approche fort du mauvais.

Voilà par où la déclamation dégénérera ; on voulut y pointiller ; on y chercha des minuties ; on s'y alambiqua l'esprit ; d'ailleurs les hommes s'arrêtoient trop à cette sorte d'amusement, (26) & s'en faisoient une occupation éternelle , au lieu qu'ils ne peuvent être utiles , qu'autant qu'ils servent de préparation aux affaires serieuses. L'un des fils de Seneque ,

Mela.

(26) Dum vel exilia nimis consecretur , vel in Scholis , | velut ad Sirenaeos scopulos consenscunt. Schott. *ibid.* p. 5.

par exemple , paroît n'avoir fait que cela toute sa vie. Qui pourroit louer cette conduite , quoique son Pere la loue (27) : Ajoutons ce qui acheva de décrier ces exercices. Ce fut le trafic que les Maîtres faisoient de leurs connoissances , & la maniere sordide dont ils vivoient ; ce qui les fit regarder comme *de faux sages* , idée qui s'étoit de même attachée au nom de sophiste dès le temps d'Aristote. Il ne faut pas s'étonner si un pareil mépris interrompit à Rome pendant quelque temps , l'usage de la déclamation , jusqu'à ce qu'on le rappella sous l'Empire de Neron , qui ne dédaigna pas de s'y exercer. L'Empereur Julien la cultiva encore avec plus d'ardeur, enforte qu'il se mit en état d'écrire lui-même des Harangues & des lettres importantes , comme avoit fait Philippe de Macedoine.

SENEQUE
le Rhéteur.

Voyez *Quintil.* l. 12. c. 11.

Il y auroit de l'injustice à charger notre Seneque de ce qu'il y a de mauvais , ou d'excessif , dans des pensées

(27) Mela Fili carissime , video animum tuum . . . hoc unum concupiscentem nihil concupisce-

re , ut eloquentia tantum studeas. Perge quò inclinat animus. *Sen. Praef. l. 2. Controv. p. 97.*

SENEQUE ou des expressions qu'il condamne
le Rhéteur tout le premier. C'est sur cela sans
doute qu'André Schott (28) loue son
esprit, la pénétration, son discernement,
partie rare, dit-il, & que Seneque pos-
sède en perfection. Ainsi Schott n'est
pas du sentiment d'un habile hom-
me qu'il ne nomme point, & qui
n'estimoit pas si fort notre Rhéteur.

*Præf. lib. 1.
Controv. p. m.
10.*

Je trouve une chose à examiner sur
cette différence de sentiment. L'Elo-
quence de Lucain, celle de Seneque
le Philosophe, trop herissée de poin-
tes, de sentences, de subtilitez
étudiées, n'est-elle pas dans le goût
de l'Auteur dont nous parlons? Si elle
y est, peut-on estimer cet Auteur,
sans apporter du moins quelque pré-
caution? Ecoutons sur cela d'autres
Critiques. Ce nouveau genre d'Elo-
quence, dit Monsieur Baillet, semble
avoir pris naissance dans la famille
de Lucain. Son oncle le Philosophe en
avoit déjà donné un exemple en pro-
se, & on pourroit soupçonner son
grand Pere Seneque le Rhétoricien

*7^{me} des Sa.
v. m. T. 6. p.
353.*

(28) *Judicium ve-
rò, quod semper fuit
eritque paucorum ho-
minum & acumen in* | *aliorum scriptis cen-
sendis, summum ac
proprium illius.
Schott. ubi supra p. 5.*

d'en avoir voulu donner la forme & les regles. SENEQUE
le Rhéteur.

Vossius ne s'en tient pas au soupçon ; il décide. Cette affectation, dit-il, *(des pointes & des brillans continuels)* étoit particuliere à la famille des Annéens, qui étoit celle de Lucain, celle des Seneques, celle de Florus l'Historien. Bien plus : cette affectation étoit commune à l'Espagne entiere, comme il a paru par l'exemple de Martial, & de quelques autres Ecrivains de cette Province de l'Empire.

Ne nous en tenons pas à ces témoignages, & jugeons-en par l'ouvrage même de notre Rhétoricien. Que signifie en général ce soin de recueillir en un corps des pensées détachées de divers Auteurs sur divers sujets, sinon que l'Auteur du recueil aimoit les brillans & les pointes ? Quel effet ces pointes ainsi recueillies pouvoient-elles produire dans l'esprit de ses lecteurs, & particulièrement, de ses enfans, à qui il les adresse, sinon la passion d'en produire de semblables ? Quel dessein peut-on attribuer à l'Auteur qui les a ramassées, sinon celui de les donner.

SENEQUE
le Rhét. r.

à imiter ? Il y a sans doute lieu de croire qu'il a voulu que ses enfans lui ressemblassent. Son style est plus en-
joûé , celui de son fils le Philosophe
est plus *severe*. Cela n'empêche pas
qu'ils ne soient tous deux *sententieux*.
Mais, dit on , il blâme lui-même ce
style ! Comme si Petrone cessoit d'être affecté , parce qu'il blâme l'affectation ! ou comme s'il avoit lui-même ces tours aîsez & ces manières naturelles qu'il recommande tant aux autres ! Il donne, dit le Pere Rabin, les plus belles regles du monde contre l'affectation , & il ne les observe pas. Il est trop peint & trop étudié ; ou s'il est simple , c'est d'une simplicité affectée. Cette image de Petrone est une image de Seneque. Et quand je devrois me hasarder un peu trop , j'avancerai ce que je pense. Je crois que quand même toutes les expressions , & toutes les pensées qu'il a recueillies , ou qu'il approuve , seroient aussi bonnes que Cicéron nous représente celles de Crassus , (29) ce recueil , cet amas qu'il en a fait ,

Præf. lib. 1.
Contr. p. m.
60.

Rap. aver-
tiss. des Rét.
sur la Poët.

(29.) Sententiæ | væ , tam sine pigmen-
Crassi tam integræ , | tis fucoque puerili.
tam veræ , tam no- | Cic. l. 2. de Orat.

ne pouvoit manquer d'être contagieux , & de faire sur l'esprit de plusieurs de ses Lecteurs , à peu près la même impression , qu'on peut croire qu'il a faite sur l'esprit de ses enfans. Je dis à *peu près* , parce qu'il faut recomnoître avec un Poëte , (30) que les leçons & les exemples d'un Pere ont d'ordinaire plus de pouvoir sur ses fils , que sur des personnes étrangères. Concluons , que si dans l'étude de l'Eloquence , on lit ces Auteurs pour profiter de leurs pensées & de leurs reflexions , il faut attendre un âge meur , afin de prendre ce qu'il y a de bon sans se laisser infecter par ce qu'il peut y avoir de mauvais. C'est le jugement , comme on fait , que Quintilien (31) a porté de Seneque le Philosophe , parce que ses defauts ont des attraits.

Erasme , Gronovius & Monsieur Morhof en disent la même chose. Ne résulte-t-il pas de tout ce que j'ai rapporté , qu'il en faut dire autant de Seneque le Rhétoricien :

SENEQUE.
le Rhéteur.

L. 18. Ep.
12. p. 1668.
Gronov. Praef.
in Senec.
Morhof. Po-
lihist. l. 4. c.
12. p. 174. n.
8.

(30) ... Velocius | mos auctoribus. *Juv.*
& citius nos corrup- | *Sat.* 14. v. 31.
pant vitiorum exem- | (31) Dulcibus vi-
pla domestica , ma- | tiis abundat. *Quint.*
gis cum subeant, ai- | l. 10. c. 1.

D I A L O G U E

S U R

LES ORATEURS,

Tenu la sixieme année du regne de Vespasien l'ande Jesus-Christ 74. recueillli ensuite & mis aujourd par un Auteur, qui dit y avoir été present, étant encore fort jeune.

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

*Tac. in fol.
de Paris chez
Chenailier. p.
155.*

*Quintil. in
8. de Francf.
p. 508. après
les déclam.*

J'Ai parlé du Dialogue de Cicéron sur les Orateurs illustres. Le *Dialogue sur les orateurs* est une autre pièce, qui se trouve sous ce titre dans quelques éditions de Tacite; & dans quelques unes de Quintilien avec le titre de *Dialogue sur les Orateurs, ou sur les causes de la corruption de l'Eloquence*, Ouvrage qui paroît estimable, quoi qu'imparfait, & dont il est à propos de donner ici une idée. A cet effet distinguons-y trois parties.

La premiere nous présente un Avocat & un Poëte qui sont aux prises.

Celui là veut faire embrasser sa profession à celui-ci, parcequ'il le croit ^{Dialogue} sur les Orateurs. très-capable de s'en bien acquitter ; ce dernier s'en défend , parce qu'il trouve dans la sienne , sinon , de plus grands avantages , du moins plus de charmes , & à peu près autane de gloire. Cette dispute produit deux éloges , l'un de l'Eloquence, où l'on reconnoît bien des choses qu'on a luës dans Cicéron ; & l'autre de la Poësie , où l'on retrouve aussi bien des idées qu'on peut avoir conservé de la lecture d'Horace, quoique les manieres de ces Auteurs soient tout à fait différentes.

La seconde partie du Dialogue est, pour ainsi dire , *un plaidoyé* du même Avocat , il se nomme Aper , en faveur des Orateurs de son temps contre les Anciens. Il vivoit du temps de Vespasien. Ce sont les Orateurs de ce temps là , qu'il appelle *les modernes* , & il appelle *anciens* , Cicéron & ceux de son siècle : si ce n'est que pour rendre sa cause meilleure , il prétend quelque-fois les ranger tous dans une même classe , à cause qu'il ^{Apud Tac. p. m. 161. & 162.} n'y a que six vingts ans des uns aux autres ; & les traitant tous *de moder-*

nes, les opposer aux Orateurs les plus grossiers de la République naissante.

La troisième partie de l'ouvrage est une recherche des causes de la chute, ou de la corruption de l'Eloquence. Car quoique dise le défenseur des Modernes, ceux qui tiennent le parti contraire, ne croient pas devoir lui répondre : de sorte que je ne vois pas sur quel fondement on a dit qu'il a été très-vivement réfuté. Ses Adversaires bornant l'idée des anciens à Cicéron & à ceux de son siècle, supposent comme une chose certaine, que ces grands hommes n'ont pas besoin qu'on les défende, qu'ils se soutiennent deux mêmes par leur propre réputation ; & que, depuis cette Epoque, l'Eloquence a dégénéré. Ainsi ils ne s'attachent qu'à examiner les raisons de cette décadence. C'est de quoi se chargent Messala, Secundus & Maternus, qui sont avec Aper les personnages du Dialogue.

Tout ce que disoit Secundus, s'est perdu, avec une partie de ce que disoit Maternus, ce qui fait un grand vuide dans cet ouvrage, sans parler de quelques autres endroits défectueux. Messala attribue la chute de l'Eloquence

à la dissipation des jeunes gens qui n'étudient plus ; (1) à la négligence des Parens , qui les élèvent mal ; à l'igno-

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

rance des maîtres qui les conduisent par de fausses routes. Maternus ajoute à ces raisons ou le goût ou l'impatience des juges qui ne donnent pas la liberté de parler ; la nature des affaires qui ne sont pas susceptibles de tant de beautez ; & la forme du gouvernement sous les Empereurs , parce qu'il prétend que l'Eloquence a l'esprit Républicain , & qu'elle se fortifie dans le trouble & le tumulte , comme la flamme s'entretient par l'agitation.

Ibid. p. 169.

Messala avoit envie de réfuter quelques propositions de Maternus, mais le temps ne le permit pas. On pourroit encore aujourd'hui y trouver quelque difficulté. En effet les Orateurs n'avoient-ils aucun ménagement à garder dans les Républiques ? leur gloire consistoit-elle à parler long temps ? l'Eloquence n'a-t-elle d'autres beautez que celles qui conviennent aux grands sujets ? On suppose dans ce Dialogue comme une chose certaine que l'affaire

Ibid ad cat-
cem dialogi.

(1) Torpent inge- } tutis. Sen. Rhet. pref.
nia desidiola juven- } l. 1. contr. v.

Dialogue de Milon avoit été une de ces grandes causes propres à signaler l'Eloquence d'un Orateur ; & selon Cicéron même , celle de Roscius d'Amerie fut aussi une cause d'apparat : N'en trouve-t-on plus de semblable aujourd'hui ? N'en trouvoit-on plus dans un temps où les Personnages du Dialogue conviennent (2) qu'un Avocat avoit encore à défendre les nations & les Provinces.

*L. de clar.
Orat. n. & in
Orat. n.*

Si nous en croyons l'Auteur qui nous a donné les Oeuvres posthumes de M. de Maueroix, Messala lui-même attribue *sur-tout* la chute de l'Eloquence à d'indignes Rhéteurs, & ces Rhéteurs en général sont coupables de tout le mal qu'en ont dit *Lucien*, *Petrone*, *Philostate*. Avec ces trois Auteurs on pourroit mettre *Quintilien* qui parle des Rhéteurs comme *Petrone*. On ajoute sans aucune distinction, que ces gens-là par un étrange abus de leur art fascinoient de telle sorte les esprits, que *Vespasien*, au rapport de *Suétone*, leur assigna des pensions sur le *Thrésar public*,

Préf. p. 11.

Ibid.

(2) Cum tot colonia-
rum, tot municipio-
rum clientelæ in fo-
rum vocent. . . Ma-

ternus adsciscere na-
tiones, complecti
provincias possit.
Apud Tac. p. 156.

dans le temps même qu'il chassa (3) de Rome les Philosophes. N'en doutons

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

pas ; les mauvais maîtres ne sauroient conduire à la véritable Eloquence :

Et il y en avoit beaucoup de mau-

vais dans le siècle dont nous parlons. Mais Quintilien étoit de ce temps là ;

Ibid. p. 9.

il étoit âgé de trente-deux ans & déjà

celebre Professeur en Rhétorique. Il est donc à propos de l'excepter. Il faut ex-

cepter Lucien , lequel , selon toutes les apparences, en décrivant les Rhéteurs,

n'a pas voulu se décrier lui-même. Et si, selon Suétone, Vespasien fut le premier

*In Vesp Edis
Suet. Casaub.
p. 107.*

qui assigna aux Professeurs de Rhétori-

que des pensions sur le trésor public, Quintilien fut le premier à qui on fit

cet honneur ; & cela ne laisse pas la liberté de dire indistinctement, qu'on

accorda cet avantage à des Rhéteurs indignes. On me dira que ce grand

homme tenoit sa pension de Galba. C'est le sentiment du savant Mon-

*M. Dodwel
Annal. Quin-
tilian. p. 94.
n. 10.*

sieur Dodwel , mais il ne répond pas à Suétone, qui dit que Vespasien fut

(3) L'Auteur de
cette Préf. confond
Vespasien avec Domi-
tien. il peut soutenir
ce qu'il dit par Dion

& par Theodore Mar-
cile. p. m. 44. & 45.
mais non pas par
Suétone , comme il
fait.

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

Ibid. p. 158.

*Quingenta
sestertia; envi-
ron. 60000. l.*

*Ann. Quin-
tilian. p. 135.
n. 26. Suet.
in Domit. p.
m. 105.*

*Apud Tacit.
p. 152.*

le premier qui assigna ces pensions. En tout cas aux termes de Suétone, ceux que l'Empereur gratifia de ces pensions étoient (4) *des gens de Lettres, qu'il se faisoit un plaisir de protéger, parcequ'il favorisoit les beaux arts.* Aussi voit-on par le Dialogue dont il s'agit, qu'il accorda une somme considerable à un Poète nommé Bassus, qui étoit estimé. L'historien ne dit point du tout que ce Prince dans le temps même qu'il faisoit ces liberalitez aux Rhéteurs, chassa de Rome les Philosophes: Il le dit de Domitien. Pour ce qui est de Vespasien, il le représente au contraire comme un Prince très-clement qui souffrit (5) avec beaucoup de patience les libertez que se donnoient ses amis, les satyres couvertes des Avocats, & les emportemens des Philosophes, lesquels selon Monsieur Dodwel ne furent chassés de Rome que vingt ans après. Les Personnages mêmes du Dialogue qui blâment les matieres que

(4) Ingenia & artes vel maximè fovit: primus è fisco latinis græcisque Rhetoribus annua centena constituit. *Ibid.*

(5) Amicorum libertatem causidicorum figuras & Philosophorum contumaciam lenissimè tulit. *Ibid.* p. 106.

les Rhéteurs faisoient traiter dans leurs Ecoles , ne les blâment pas précisément , parce qu'elles sont *feintes & inventées* , (6) mais parce qu'au lieu d'être du moins imitées d'après le vrai, elles sont tout à fait outrées.

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

Il faut donc mettre quelque distinction entre ceux qui enseignent l'Eloquence. C'est à quoi Messala lui-même ne paroît pas prendre garde. Car en nous proposant pour modèle l'application & la conduite de Cicéron, de la manière que cet Orateur la rapporte , il parle de ses autres maîtres & de ses autres études , sans dire un seul mot ni de ses maîtres de Rhétorique , que Cicéron met pourtant au nombre de quatre ou cinq ; ni des discours qu'il composoit assidûment sous leurs yeux. Au contraire , abusant de ce que dit cet Orateur, *qu'il s'est formé à l'Eloquence, non dans les Ecoles des Rhéteurs, mais dans celles des Philosophes* , Messala propose une méthode peu solide d'élever un Orateur , qui est de l'instruire à la maison dans toutes sortes de sciences , & de le faire

Ib. p. 167.

In Brut. ad
calc.

Ib. ubi supra
p. 168.

Ibid.

(6) Fictis nec ad | bus controversiis. Ib.
veritatem accedenti- | p. 167.

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

passer ensuite au Barreau sous la conduite d'un Avocat célèbre sans autre maître d'Eloquence. Cette idée peut avoir réussi ; mais elle ne peut servir de règle. Elle est formellement contraire au sentiment de Quintilien , qui veut qu'il y ait des maîtres de Rhétorique , & préfère les études publiques aux études particulières. Il est visible que de se passer de toutes sortes de maîtres parce qu'il y en a de mauvais, c'est éviter un écueil pour se jeter dans un autre.

Quoiqu'il en soit, on peut fournir des Orateurs qui aient dégénéré de la solide éloquence , sans qu'on puisse attribuer ce changement à aucune des causes que j'ai ci devant rapportées ; Et ces Orateurs ne sont pas des gens du métier , je veux dire des Rhéteurs ; mais des gens d'une profession différente , gens qui se picquent d'être , & sont en effet d'un rang supérieur. Aussi faut-il avoir un rang & un nom , comme on le verra, pour produire ce changement. Peut-on dire , par exemple , que Démétrius le Phalérien eût été *mal élevé* , ou qu'il n'eût pas eu & de bons maîtres & de bons modèles , ou qu'il n'eût pas travaillé ; ou qu'il

n'eust pas la liberté de parler tant qu'il vouloit , ou qu'il ne rencontrât pas de belles affaires à traiter , ou qu'il vécût dans une état monarchique ? Cependant il fit dégénérer l'Eloquence. (7) Comment donna-t-il lui-même dans ce défaut ? & comment y fit-il donner les autres ? Cela peut être l'effet d'un esprit tourné de certaine façon , lequel se trouve dans une Académie , au Palais , ou dans tout autre genre d'éloquence ; il a des manieres contagieuses , & elles infectent toute une nation.

C'est ce qu'a voulu dire l'Auteur de la Préface qui est à la teste des œuvres posthumes de Monsieur de Maucroix. Voilà , dit-il , la source « du goût dépravé , qui regnoit alors ; « de vains Déclamateurs , qui par la « nouveauté de leur style gagnèrent « d'abord quelques personnes d'élite , « mais peu éclairées , d'où se forma « aisément le préjugé de la multitude. « Ce qui arrive en mal , arrive pa- « reillement en bien. C'est ce qui a « fait dire au même Auteur : Dans « quelque aveuglement que nous sup- «

Préf. p. 12.

Ibid. p. 14.

(7) Primus inflexit | *til vide De net supra.*
orationem. Cic. Quin-

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

» posions un siècle , une nation en-
» tière ; s'il vient à s'élever un génie
» supérieur, qui ait la force de résis-
» ter au torrent du mauvais goût, &
» qui fasse reparoître au milieu de ces
» ténèbres les pures lumières de la
» raison ; ne doutons point qu'il ne
» soit écouté, qu'il ne ramène les esprits
» peu à peu, & que malgré l'erreur com-
» mune, il ne fasse enfin revenir au sens
» commun.

Préf de
Balz. p. 2.

L'Abbé Cassagnes dans la Préface
qu'il a faite aux œuvres de Balzac,
» dit quelque chose d'aussi fin. Rien
» n'est plus contagieux ; dit-il , que
» les mauvais modèles , quand ils ont
» l'approbation publique. On voit à
» l'heure même une infinité de copies,
» qui sont d'autant plus condamnables
» qu'elles sont fidèles. Il ne faut quel-
» quefois qu'un seul génie , s'il a des
» qualitez brillantes , & qu'il soit de-
» venu extrêmement fameux ; il ne
» faut, dis-je , qu'un génie seul, pour
» corrompre le goût d'un siècle , &
» l'esprit d'une nation ; & l'on éprou-
» ve alors que comme les Peintres
» rencontrent plus aisément la ressem-
» blance d'un visage défectueux , que
» celle d'une beauté régulière , aussi

« fausse éloquence est plus facile »
« imiter que la véritable. »

Quelque agréables que soient les
pensées de ces deux Auteurs sur cet-
te matière, on aura je crois, enco-
re plus de plaisir à voir celles de
Monsieur Bayle. Il s'en explique à
l'occasion d'un Auteur qui n'étoit pas
grand admirateur de Cicéron, mais
qui admiroit Tite-Live, & le trou-
voit si inimitable que désespérant de
se pouvoir conformer à ce modèle,
il prit le parti d'imiter Tacite. Il étoit
si passionné de Sénèque que rien plus;
il préféroit Lucain à Virgile, & les
tendresses de Catulle à la Majesté
d'Horace. Il est certain, dit là-dessus
Monsieur Bayle, qu'il y a de la
disparate dans ces sortes de juge-
mens : car selon l'ordre il faudroit
qu'un homme qui a plus d'admira-
tion pour Tite-Live que pour Ta-
cite, mît Cicéron fort au dessus de Sé-
nèque, & Virgile fort au dessus de
Lucain. L'Eloquence de Cicéron, &
de Tite-Live & de Virgile, leur ca-
ractère & leur esprit sont à peu près
de même genre, excepté la différen-
ce, soit de la prose & des vers, soit
des sujets qu'ils ont traitez. Ce sont

Diet. T. 3.

p. 2510.

Priolo.

» des Auteurs qui ne se picquent point
» de briller ; ils répandent sans affect-
» ration une lumière qui embellit tout
» l'ouvrage conformément à la condi-
» tion de chaque partie , mais qui n'est
» point destinée à éblouir , comme
» celle de quelques autres Ecrivains,
» qui au lieu de laisser aller chaque
» raison par son chemin , recourent à
» une espèce de Dioptrique , pour
» réunir une infinité de rayons , afin
» de jeter un grand éclat. C'est leur
» principale étude. C'est ainsi que Sé-
» néque , les deux Plines & Tacite en
» ont usé. Lucain tout de même se
» tourmente & se fatigue pour s'ex-
» primer extraordinairement , & pour
» se donner des airs de grandeur. C'é-
» toient de fort grands esprits , il faut
» l'avouer , & peut-être auroient-ils
» suivi une route plus naturelle , s'ils
» avoient fleuri en même temps que
» Cicéron , & que Tite-Live , & que
» Virgile , mais ils commencèrent à
» étudier sous les premières déprava-
» tions du goût. Il arriva aux Romains
» ce qui arrive à ceux qui se sont trop
» accoutumés aux excellens vins :
» leur palais s'émousse ; ils ne peuvent
» plus le picquer qu'en buvant de l'eau
de

de vie, ou des liqueurs aromatisées les « Dialogue
plus fortes que l'Art de l'homme « sur les Ora-
puisse inventer. L'Eloquence maje- « teurs.
stueuse, naturelle, uniforme com-
mença d'être insipide dès que l'on «
y eut été accoutumé; on demanda «
des traits d'esprit, & des saillies «
d'imagination; on voulut marcher «
non pas à la lumière du jour, elle «
n'étoit pas assez vive ni assez per- «
çante, mais à la lueur des éclairs. «
Les François commencent à se sen- «
tir de la même maladie. Sénèque & «
Tacite s'accommodèrent à ce goût «
là; ils craignirent de n'être point «
estimez, s'ils vouloient écrire com- «
me les Auteurs du siècle d'Or. Quoi «
qu'il en soit, leur langage fut directe- «
ment opposé à celui de Tite Live. «
D'où vient donc que l'on a pû être «
si charmé de ce grand Historien, & «
de Sénèque en même temps? Com- «
ment a-t-on pû admirer Lucain plus «
que Virgile, & Sénèque plus que «
Cicéron? Il n'y a point d'uniformi- «
té dans cette conduite. Mais per- «
sonne ne sauroit répondre des varie- «
tez de son goût, & c'est presque «
une matière dont il ne faut pas dis- «
puter. Contentons-nous donc du fait. «

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

Faisons deux reflexions sur ces idées. La premiere est , que ces sentimens d'admiration pour les brillans & les éclairs des Auteurs du caractère de Sénèque , de Tacite , & de Lucain , sont justement le goût de cet Aper qui défend les Modernes & se déchaîne contre les Anciens dans ce Dialogue.

Apud Tac.
p. 163.
Préf. de Mauc.
p. 9.

Quelque fois , dit-il , les Anciens le font rire , souvent aussi ils l'endorment ; leurs harangues à son avis , ne sont pas belles , parce quelles ne sont pas fardées , ni semblables à ces édifices dorez, & incrustez de marbre ; de là vient que comme l'action des Orateurs suit presque toujours leur maniere de composer , il n'aime point l'action naturelle , majestueuse & passionnée de ce fameux Roscius ; s'il trouve quelque beauté dans Cicéron , ce n'est que dans les oraisons que ce grand homme a faites étant avancé en âge , quand l'expérience , dit Aper , lui eut appris à bien parler ; En un mot , critique si peu judicieux , qu'il paroît mettre Lucain au niveau de Virgile & d'Horace.

Traduët. de
Mauc. p. 13.
Apud Tac. &
Préf. ibid. ubi
sup.

Une seconde reflexion est , que la différence des Anciens & des Modernes ne diminue rien , selon Aper , du

Apud Tac.
p. 169.

merite de ces derniers. Sa raison est Dialogue
sur les Ora-
teurs.
que l'Eloquence n'est pas toujours la
même, & qu'elle change avec les

personnes & avec les temps. Tous
ceux, dit-il, à qui vous donnez le
nom d'Anciens ne se ressembloient
pas ; & néanmoins on les estime.
De même Cassius, qui le premier
abandonna la route tracée par les
Anciens, & ceux qui l'ont suivi,
ne l'ont fait ni faute d'esprit, ni fau-
te de science ; ils se sont accommo-
dez au goût de leur siècle, & ils
n'en sont pas moins estimables ; par-
ce que tout ce qui n'est pas sem-
blable n'est pas mauvais pour cela.
Tel est le principe de cet Orateur.
Mais on a fort bien remarqué qu'on
ne doit point l'admettre sans restri-
ction ; Rien n'est plus propre à éclair-
cir cette vérité que les paroles de M.
Bayle que j'ai rapportées, & l'on peut
en donner une raison. Il y a dans l'E-
loquence la plus saine, une grande
diversité de styles, qui lui servent
sans la corrompre : il y en a qui sont
indignes d'elle. Qu'on fasse tel chan-
gement qu'on voudra sans s'écarter
des premiers, *certainement ce qui ne sera
pas semblable, ne sera pas pour cela mau-*

*Préf. de
Mauc. p. 13.*

suprà.

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

vais, comme les Odes & les Epitres d'Horace, comme Horace encore tout entier & Cicéron. Mais si venant à sortir du caractère de Virgile vous prenez celui de Lucain, alors cette différence ne manque pas de vous faire dégénérer.

Au reste on peut douter qu'Aper parle sérieusement en tout ce qu'il dit pour les Modernes ou contre les Anciens, puisque quelqu'un des autres personnages dit que tout ce qu'Aper en fait, n'est que pour disputer; c'est Melsala, c'est Maternus qui le dit; & il semble lui-même, en un endroit, approuver la recherche qu'on fait des causes de la corruption, ou de la chute de l'Eloquence. Mais, quand même on supposeroit qu'il parle sérieusement, on pourroit douter si sa dispute sur les Anciens & les Modernes a un si grand rapport avec celle qu'ont eue de nos jours sur le même sujet Monsieur Despreaux & Monsieur Perrault. Ce que je puis assurer est, qu'elle n'en a aucun avec celle qu'Horace soutient dans son Epitre à Auguste, & dont j'explique le sens dans un autre endroit; à moins qu'on ne dise que ce rapport est en ce que *les Modernes* pour qui parle Hora-

Apud Tacit.
p. 150. 164.
168. *Et Fra-*
da. p. 22.
23. 37. 52.

ce, sont les *Anciens* dont on parle dans ce Dialogue.

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

Il me reste à dire un mot touchant l'Auteur de cet ouvrage. La difficulté est de savoir qui il est. C'est une question agitée par Juste Lipse dans la Préface du Commentaire qu'il y a fait. C'est de là qu'est tiré ce que nous en dit l'Auteur qui nous a donné les œuvres posthumes de M. de Mau-
croix. Je n'ai qu'à rapporter ses paroles. Quelques uns, dit-il, le donnent à Tacite, d'autres à Quintilien. Peut-
être n'est-il ni de l'un ni de l'autre. Car enfin sur deux ou trois manuscrits qui portent qu'il est de Tacite, comment se persuader que la même plume nous ait laissé un discours où les graces & les fleurs sont prodiguées, & des Annales où l'on voit au contraire un style aigu & concis jusqu'à être obscur ? Le style, dit-on, peut changer avec l'âge ; & de licentieux qu'il étoit dans la jeunesse d'un Ecrivain, devenir grave & modeste dans sa vieillesse ? Mais changera-t-il tellement que le même génie n'étincelle pas toujours dans ses premières & dans ses dernières compositions ? Pour Quintilien, ses par-

Préf. p. 7.

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

„ tisans se fondent sur ce que cet Ou-
„ vrage approche fort de la Rhétori-
„ que , soit pour la diction , soit pour
„ les préceptes ; & sur ce qu'il dit a-
„ voir composé un Livre *des causes de*
„ *la corruption de l'Eloquence* , lequel
„ n'existe plus , si ce n'est pas ce Dia-
„ logue. Mais ces raisons , quelque for-
„ tes qu'elles paroissent , ne décident
„ pas la question , parce qu'il reste en-
„ core à concilier l'âge de Quintilien
„ avec l'Epoque de la conference dont
„ il s'agit. Or elle s'est tenue la sixième
„ année du regne de Vespasien ; l'Au-
„ teur dit lui-même qu'il étoit *fort jeu-*
„ *ne* , quand il y assista , & ce fut en
„ qualité de simple auditeur. Ce qui
„ paroît ne pas convenir à Quintilien,
„ âgé pour lors de trente-deux-ans , &
„ déjà célèbre Professeur en Rhétori-
„ que.

Quelque merite que puisse avoir cet
Ouvrage & pour le fond & pour la
forme , il me paroît fort inférieur aux
Ouvrages de Quintilien. C'est du clin-
quant auprès de l'or. Monsieur Bayle
parlant du Livre que cet Auteur avoit
fait sur les causes de la corruption de
l'Eloquence , dit aussi qu'il *le croit per-*
du , & qu'il ne doute nullement qu'il ne

Diçt. de
Bayl. Art. de
Quint.

fût de la même force à proportion que ce qui nous reste de cet Ecrivain. Dialogue sur les Orateurs.
 concluons donc avec Juste Lipse qu'on ne connoît point l'Auteur du Dialogue sur les Orateurs.

Préf. du comment. sur ce Dial.

On a pû remarquer, dans le cours de ce chapitre, ce qui m'a fait nommer assez souvent *les œuvres posthumes de Monsieur de Maucroix*. C'est la Préface qui est à la tête & qui est un Ouvrage fort bien écrit. Cette Préface n'a dit ce qui a rapport à la matiere que je traite, que parce que parmi ces œuvres posthumes il y a une *Traduction du Dialogue sur les Orateurs*. A cette Traduction on en a joint encore d'autres. Ce sont *les Philippiques de Demosthenes*; ce sont des *endroits choisis des Verrines de Cicéron, les Catilinaires, l'oraison pour Marcellus*; C'est enfin un fort beau morceau de Quintilien, contenant une *instruction sur la maniere de composer*. Recueil très beau & très-curieux, qui a eu d'abord pour titre, *Oeuvres posthumes de Monsieur de Maucroix* & qu'on a ensuite publié sous le titre de *Traductions diverses pour former le goût de l'Eloquence sur les modèles de l'Antiquité*. Ce second titre & la premiere de toutes ces Tradu-

Il se vend chez Monsieur Estienne, rue saint Jacques.

Dialogues ne permettent pas que je passe sur les Orateurs.

sous silence, ni ce volume, ni les jugemens qu'on en a faits. Toutes les personnes équitables qui liront ces Traductions, conviendront, je crois, qu'elles peuvent avoir l'effet que nous promet le second titre. On n'en sauroit douter, ce me semble, après le jugement qu'en a porté Monsieur Despreaux dans une Lettre qu'il écrit à l'Auteur, & qu'on a imprimée avec quelques autres à la fin du Recueil. Pour venir à vos Ouvrages,

Traduct. „ dit Monsieur Despreaux, j'ai déjà
div. Or. p. „ commencé à conférer le Dialogue
 350. 351. „ des Orateurs avec le Latin. Ce que
 366. „ j'en ai vû, me paroît extrêmement
 „ bien; la langue y est parfaitement
 „ écrite. Il n'y a rien de gêné, &
 „ tout y paroît libre & original. Il y
 „ a pourtant des endroits où je ne
 „ conviens pas du sens que vous avez
 „ suivi... Excusez, Monsieur, la liber-
 „ té que je prens de vous dire si sin-
 „ cerement mon avis. Mais ce seroit
 „ dommage qu'un aussi bel Ouvrage
 „ que le vôtre, eût de ces taches où
 „ les Savans s'arrêtent, & qui pour-
 „ roient donner occasion de le rava-
 „ ler... Je reviens aux pièces que

vous m'avez envoyées, il n'y en a " Dialogue
pas une qui ne soit très digne d'être " sur les Ora-
imprimée. Que répond l'Auteur sur " teurs.
cela? Je conviens, dit-il, de bonne " *Ih. p. 359.*
foi de votre remarque. Au cas que " 360.
ma Traduction s'imprime, non seu- "
lement je profiterai de votre corre- "
ction, mais j'avertirai le Public "
qu'elle vient de vous, si vous l'a- "
gréez; & par là je me ferai honneur; "
car on verra du moins que je suis un "
peu de vos amis. Il y a encore dans "
ce Dialogue beaucoup d'autres en- "
droits que je n'ai pas rendus scrupu- "
leusement en notre langue, par ce "
qu'il auroit fallu des Notes pour "
les faire entendre à la plus part des "
Lecteurs, qui ne sont point instruits "
des coutumes de l'Antiquité, & "
qui sont cependant bien aises qu'on "
leur épargne la peine de se rabbat- "
tre sur les Notes. Vous savez d'ail- "
leurs que le Texte de cet Ouvrage "
est fort corrompu, la lettre y est "
souvent defectueuse; Comment "
donc le traduire si littéralement? "

Ajoutons que les Lettres qui finis-
sent ce Recueil, sont belles, curieu-
ses, dignes de leurs Auteurs. Dans la
dernière Monsieur de Maucroix don-

Ib. p. 379.

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

ne des Réflexions qu'il dit avoir faites sur l'Art de remuer les passions. Il les donne d'une maniere originale & très agreable ; mais elles ne sont ni de lui ni de Quintilien , d'où il les a prises. Elles sont d'Horace & de Ciceron. *Il faut être touché, pour toucher les autres.* C'est la pensée que l'Auteur met dans un beau jour. Elle est vraie, belle , solide. Mais avec tout l'éclat qu'il lui donne , elle ne suffit pas pour instruire un homme , & le mettre en état de remplir cette partie des devoirs de l'Orateur , laquelle est en même temps la plus difficile , & celle qui le fait triompher. (8)

Traduct. di-
vers. p. 375.
376.

Finissons par une autre lettre également curieuse , & tout ensemble convenable à cet article , parce qu'elle nous donne l'Epoque d'un mauvais goût qui s'étoit introduit dans „ l'Eloquence François. Il ne suffit „ pas , dit l'Auteur , d'avoir un langa- „ ge pur , & un grand amas de con- „ noissances ; mais il faut encore que „ cette érudition soit accompagnée de „ bon sens , & qu'un Orateur , quel- que savant qu'il soit , n'affecte pas de

(8) Docere , neces- | vitatis ; movere , vic-
sitatis ; delectare sua- | toria. Cic.

le paroître. Rien n'est plus conforme à la doctrine d'Aristote & de Cicéron (9) que cette pensée de Monsieur de Maucroix. C'est un défaut, continue-t-il, que Monsieur du Vair en son Traité de l'Eloquence François reproche à Monsieur Brissot, qui fut Avocat Général, avant que d'être Président. Il l'accuse d'en être l'Auteur, & de l'avoir introduit au Barreau. Il dit que ses harangues étoient tellement remplies de citations, qu'à peine en pouvoit-on prendre le fil; & que d'ailleurs il affectoit de ne rien oublier de tout ce qui se peut dire sur un sujet. De sorte qu'une trop grande abondance déroboit à ses discours la clarté & le bel ordre. Sa réputation, ajoute cet illustre Garde des Sceaux, l'a fait imiter par d'autres, qui, bien qu'ils ne fussent pas aussi doctes que lui, n'ont pas laissé d'alleguer un grand nombre de passages pour

R. 504.

(9) Neque vult orator ita sapiens inter stultos videri, uti qui audiant, aut illum ineptum, aut Græculum putent, aut etiam si valdè probent ingenium oratoris, sapientiam admirentur, se esse stultos molestè ferant. Cic. *de Orat. n. 221.*

Dialogue
sur les Ora-
teurs.

„ paroître ce qu'ils n'étoient pas. Ils
„ n'ont pû acquérir le nom de savans
& ont perdu le moyen d'être élo-
quens.

Selon cette remarque de Monsieur du Vair on peut joindre , en quelque façon ; Monsieur Briffon à Démetrius & à Cassius.. Ce que Démetrius fit autrefois parmi les Grecs , ce que Cassius fit ensuite chez les Romains , Monsieur Briffon l'avoit fait parmi nous ; il avoit introduit dans l'Eloquence un goût particulier. Les François ont été assez heureux pour revenir de ce goût là , ce qu'il semble que les Romains n'ont pas fait. Dieu veuille qu'ils se soutiennent ! Malherbe selon Monsieur Despreaux établit le bon goût dans la Poësie. A qui doit-on donner l'honneur de l'avoir retabli dans

la Prose ? Morery dit que *Pibrac* fut
le premier qui introduisit la véritable
Eloquence au Barreau. Ce n'est pour-
tant pas ce que nous cherchons , puis-
que Pibrac est plus ancien que Mon-
sieur Briffon , & qu'au rapport de
Monsieur du Vair , son style étoit aussi
enflé de citations , quoi que ce dé-
faut ne fût pas contagieux en lui com-
me il le fut dans Monsieur Briffon.

Dist. de
Moréri artie.
de Guy du
Faur.

Qui que ce soit à qui la France ait l'obligation d'avoir ramené la véritable Eloquence en Prose, il mérite, je crois, comme Malherbe, qu'on jette des fleurs sur son tombeau (10). Dialogue sur les Orateurs.

Pour ce qui est, en général, du progrès que la langue Française a fait vers sa perfection, nous pouvons nous en tenir à ce qu'en dit Monsieur Charpentier dans son Traité de l'Excellence de notre Langue. Ce fameux Academicien observe que le bé-

*Traité de
l'Exc. de la
Lang. Franc.
p. 369.*

gayement & l'enfance de la langue Française est au delà du siècle de saint Loüis ; qu'elle a commencé à parler raisonnablement depuis saint Loüis jusqu'à Loüis onzième ; qu'elle s'est fortifiée & annoblie depuis ce temps-là jusques sous le regne des derniers Valois ; & qu'enfin elle a acquis sa plus haute perfection sous Loüis le Juste, & sous Loüis le Grand.

Je crois ne pouvoir mieux finir ce volume, que par un trait de la préface sur les Ouvrages de Balzac, lequel contient deux choses ; l'une est un antidote contre l'erreur de ceux,

(10) Manibus date | & fungar inani mu-
lilia plenis, purpu- | nere. Virg. *Æneid.* 6.
reos spargam flores, |

Dialogue qui n'ayant point le génie oratoire, sur les Ora- s'imagineroient peut-être pouvoir de- teurs. venir éloquent, pour avoir pris dans

ce Livre l'esprit des plus grands Maîtres de l'Eloquence; l'autre est le jugement que l'Auteur de la Préface porte des plus considérables de ces Maîtres, & que je n'ai point rapporté en parlant d'eux, parce que c'eût été le gâter, de le mettre en pieces pour en rapporter sur chacun ce qui lui étoit propre, & il a été plus à propos de se réserver à le mettre ici tout entier en finissant. Il y a donc des es-
 „ prits si mal-faits, selon l'Auteur de
 „ la Préface, & si peu nez pour l'Elo-
 „ quence, qu'ils ne sauroient être re-
 „ dressez ni par cette incomparable
 „ Rhétorique, qui est l'un des chef-
 „ d'œuvres d'Aristote, ni par cet ex-
 „ cellent Dialogue où Cicéron nous
 „ donne les règles d'un art, dont il
 „ nous a laissé de si merveilleux exem-
 „ ples; ni par ces Institutions si élégam-
 „ ment écrites où Quintilien fait naî-
 „ tre tant de fleurs, parmi les épines
 „ mêmes de la Grammaire, & où il
 „ se montre aussi grand Orateur, que
 „ grand Rhétoricien. Les Ouvrages
 „ des autres Maîtres de l'art achevent

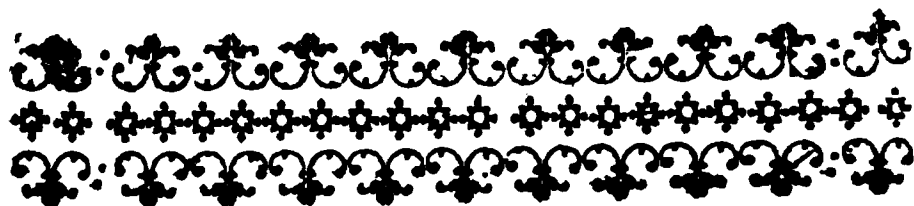
*Préf. sur
Balz p. 22.*

*C'est par ces
Institutions que
je commence-
rai le second
volume.*

d'embarrasser ces génies malheu- " Dialogue
 reux , bien loin de les instruire. Le " sur les Ora-
 Traité de *Longin* en les élevant les " teurs.
 égare , & , comme on dit , les fait "
 perdre dans les nuës ; & sur tout , "
 les idées d'Hermogène produisent le "
 même desordre en eux , pour la Rhé- "
 torique , que les Idées de Platon "
 produisent en beaucoup d'autres "
 pour la Philosophie. "

Observons néanmoins que pour se
 croire du nombre de ces esprits dis-
 graciez de la nature , il faut aupara-
 vant s'être long-temps éprouvé dans
 tous les exercices de Rhétorique ; puis-
 que s'il falloit se désespérer pour quel-
 ques petites difficultez qu'on y ren-
 contre , ou même pour les plus gran-
 des , *Démosthène* auroit étouffé ou
 enseveli ses talens , avant que de
 s'essayer , & se seroit par là privé de
 la gloire immortelle qu'il s'est acquise.

Fin du premier Volume.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

contenus dans ce premier Volume.

Le chiffre romain indique la Préface.

Action ; utilité de l'action , & s'il y en a un art , 69. L'emporte sur l'Elocution , lorsqu'il s'agit de prononcer un discours , *ibid.* Son pouvoir , 342. Est l'Eloquence du corps , sans laquelle l'Eloquence n'est rien , *ibid.* Suit la maniere de composer , 458

Agréablement ; maniere de dire les choses agréablement & avec esprit , 72. En quoi consiste l'art de le faire , *ibid.*

Alexandre le Grand. La Rhétorique qui lui est adressée , n'est

pas d'Aristote , 85. Alexandre l'avoir demandée avec instance , 87. Accuse lui-même des criminels , & répond à leurs invectives , 102

Alexandre le Rhéteur , son ouvrage , & ses grands talens , 171. 172

Amplification ; quelle est sa place , 91. Est distinguée de la preuve , 218. Soutient le Sublime , 241. Comment définie par Cicéron , 385

Anaximène de Lampsaque excelle en tout , & n'emporte le

DES MATIERES.

le prix en rien , 97.
 Sauve sa patrie par
 un tour d'Eloquen-
 ce , 99. Rend un
 mauvais service à
 Théopompe , *ibid.*
 Est le premier , à
 ce qu'on dit ; qui
 se soit offert de par-
 ler sur le champ ,
 100

Antimaque (Marc An-
 toine) auteur d'une
 traduction de Dé-
 métrius , 166

Antoine l'Orateur don-
 ne une idée assez
 basse de la Rhéto-
 rique , pour se di-
 vertir , 10. 190. Af-
 fecte de ne point
 passer pour savant ,
 291. Son sentiment
 sur les matieres ora-
 toires , *ibid.* Egale
 les Grecs , 315. Son
 éloquence plus pro-
 pre au Barreau qu'à
 la Tribune , & pour-
 quoi , 324. Com-
 parée à celle de
 Crassus , 324. Il di-
 soit n'avoir jamais
 vû d'Orateur , 335

Apelle , la Venus , 339

Aphthone ; son goût ,
 ses vûes , son me-

Tome I.

rite , 180. 183. &c.

Donne ce qu'il y a
 de plus difficile pour
 une préparation à
 l'Eloquence , 185.

Conformité de ses
 principes avec un
 endroit de Quinti-
 lien , 187. Si ce
 dernier a profité
 d'Aphthone , *ibid.*

Ce que le P. Mene-
 strier a pensé d'Aph-
 thone , 189. &c.

Apstinés , estime qu'il
 fait de la Diction &
 de l'Harmonie , 168.

Ses préceptes sur la
 Memoire & sur l'A-
 ction , *ibid.*

Argumens ; quelle for-
 te d'argumens con-
 vient le plus aux O-
 rateurs , 49. Art de
 les trouver, ou lieux
 de Rhétorique , 50.
 Ce que differens Au-
 teurs pensent de cet
 Art , *ibid.* Pourquoi
 Aristote l'a donné ,
 51. Inutilité de cet
 Art , 370. Meilleur
 moyen de les trou-
 ver , 51. Ce qu'il
 faut considerer dans
 le choix qu'on en
 fait , *ibid.* Methode

T A B L E

de Socrate dans les
argumens , 398
Aristide , son art ; son
exactitude , la vani-
té , 165. Son Traité
est l'analyse du sty-
le de Xenophon ,
166
Aristote , avoit ramassé
en un corps les Rhé-
toriques de ceux
qui l'avoient de-
vancé , ix. x. 44.
Succès de cet ou-
vrage , *ibid.* Sa Rhé-
torique , 43. Plus
propre à former l'es-
prit qu'une Logi-
que xlv. Ce qui le
porta à la compo-
ser , 43. 44. Juge-
ment qu'en fait Ci-
ceron , 53. 56. 58.
79. Différence d'a-
vec celle de Cice-
ron , 80. A quel su-
jet *Aristote* traite
des mœurs , 60. 61.
&c. Sa Rhétorique
préférable à ce que
Platon dit de cet
Art , 70. Ne parle
point des figures ,
46. Fait regarder la
preuve comme la
base du discours ,
47. Joint à la preuve

deux autres moiers
de persuader , les
mœurs & les pas-
sions , 53. Explique
tout ce qu'il y a de
curieux sur les pas-
sions , 55. Aime
mieux la négligen-
ce dans le style ,
que l'excès d'orne-
mens , 77

Arrangement des par-
ties du discours , l.
78.

Arrangement des
mots , 304. Estima-
ble , quoiqu'il pa-
roisse pueril , 305.
Usage qu'il en faut
faire , *ibid.* Ne paroît
consister qu'en des
minuties , & néan-
moins produit des
effets merveilleux ,
360. Les anciens
Orateurs n'y pen-
soient pas , faute de
le connoître , *ibid.*
Ils le rencontroient
par hazard , *ibid.*
Aristote en donne
des regles , *ibid.*
Art ; l'Art est aussi ne-
cessaire que la Na-
ture , xiiij. Il ne peut
donner l'Eloquence
quand la Nature l'a

DES MATIERES.

refylée , *ibid.* On ne devient naturel que par le moyen de l'Art , *xxij.* L'Art ne donne que les regles de la Nature , *xxij.* On lui doit plus qu'à la Nature , *ibid.* Ce que les ignorans prennent pour Art, *xxvij.* Tous les Arts sont plus anciens que l'Eloquence , *315*
Asiatique ; deux sortes de styles asiatiques , *332.* ni l'un ni l'autre ne convient à un grand âge , *ibid.*
Athenes, pourquoi l'Eloquence s'y perdit , *xx.* Est la regle du goût attique , *346.* Quelquefois ne goûte pas Démosthène , *ibid*
Attique ; caractère attique en quoi il consiste , *xvj. 345. 346.* Pourquoi ainsi nommé , *346.* Démosthène y excelle , *ibid.* Le style Attique est opposé à l'Asiatique & au Rhodien , *ibid*

Augustin (Saint) Ce qu'il dit de Platon , *21.* L'estime qu'il faisoit de l'Orateur de Cicéron , *351.* Veut que le Prédicateur en sache pratiquer les regles , *352.* Ce qu'il entend par les préceptes qu'il ne conseille pas au Prédicateur d'étudier , *350*

B

Baillet (Monsieur) son dessein & sa methode dans son ouvrage des jugemens des Savans , *v. vj.* Il est à souhaiter qu'on ne laisse point cet ouvrage imparfait , *vj.* Moyen de l'achever plus aisément , *ibid.* La seconde partie de cet ouvrage , laquelle regarde les Poëtes , est imparfaite , *vij.* On peut ajouter à son plan , *vij.* Ce qu'il dit de l'Eloquence du Barreau *xxxiij.* ce qu'il dit de Monsieur Pa-

T A B L E

- tru & de Monsieur
 Le Maître xxxv.
 Cet Auteur peu fa-
 vorable à Hermo-
 gène, 147. &c.
Balzac, cet Auteur
 n'est pas toujours
 assez exact lorsqu'il
 parle de l'Eloquen-
 ce, xxxv. On lui
 doit beaucoup, *ibid.*
 A fait voir que no-
 tre Langue est sus-
 ceptible d'harmoni-
 que, 113. 361. Etoit
 né pour le grand,
 241. Est accusé de
 n'avoir pas senti le
 sublime d'un bel en-
 droit de Démosthé-
 ne, 139. Justifié de
 ce reproche, 241
Bayle (Monsieur) A
 une belle pensée sur
 la corruption de
 l'Eloquence, 455
Beauté; la vraie beau-
 té parmi les hom-
 mes est celle des
 ames qui s'atta-
 chent à Dieu, 3
Beauté du discours est
 le caractère le plus
 sensible de l'Elo-
 quence, 2. En quoi
 elle consiste, 3. Qua-
 litez nécessaires
 pour y parvenir, *ib.*
 Maniere de la bien
 faire connoître, 12.
 Ce qu'Hermogène
 dit de la beauté, 158.
 Deux espèces de
 beauté, la vraie &
 la fausse, 159. 160.
 412. Ce que Craf-
 sus dit de la beau-
 té du discours, 301.
 &c. La beauté est
 différente de la ro-
 bleffe, & comment,
 272. 274 Elle veut
 être interrompue,
 306. 412.
Beivin (Monsieur)
 son travail sur Lon-
 gin, 225
Bosquillon (Monsieur
 l'Abbé) homme
 d'esprit, 188
Bouhours (le Pere)
 ce qu'il dit du sty-
 le agréable, 273
Boullanger (Mon-
 sieur) Avocat au
 Conseil, homme de
 belles Lettres, 189
Brillant; le Brillant
 en sa place n'est
 pas moins naturel,
 que la simplicité
 l'est en la sienne,
 xxxix
Brutus; pourquoi Ci-

DES MATIERES.

céron a donné le nom de *Brutus* à son Dialogue sur les Orateurs , 316. Brutus avoit demandé l'Orateur à Cicéron , il ne l'approuva pas 352. Il déclara son sentiment à Cicéron & à Atticus , 353. Quel fut le goût de Brutus , 354. &c. Brutus fait une harangue touchant le meurtre de César , 353. Cicéron la trouve parfaite dans le goût de Brutus , & non au sien , 355. Idée que Cicéron donne de Brutus , & comment il faut la prendre , 356. Le Brutus & l'Orateur faits pour faire changer d'avis à Brutus , *ibid.* Il ne changea point , *ibid.* Jugement de César sur l'entêtement de Brutus , *ibid.* Sur son éloquence , 357. Brutus rangeoit ses mots avec soin , 358. Il lui échappoit souvent des vers , *ibid.* Ce qu'on dit de sa

Prose & de ses Vers , 359.

C

C *Annus Ruffus* ; méprise du Pere Rapiu sur un fait qui regarde cet Orateur , 317
Cassagnes , auteur de la Préface sur les œuvres de Balzac , 113. Estime qu'il fait de l'harmonie , *ibid.* & 114. Ce qu'il dit de l'attention des Anciens sur l'harmonie , 361. Ne pense pas juste sur cet article , 361. 362. 363. Sa pensée sur la corruption de l'Eloquence , 454.
Carneade , ses regles sur l'Eloquence 50. Sa force & son habileté dans l'art de parler , 389. Ambassadeur des Athéniens à Rome , & son succès , 391
Caton , le Censeur , fait un Traité de Rhétorique , xlvij. Est le plus ancien Orateur Romain , 315.

X iij

T A B L E

- Cause** ; la bonne cause est toujours plus facile à défendre , 51. Les causes ont leur fort & leur foible , 341.
- Centenier** ; beauté des paroles du Centenier dans l'Evangelé , 214 &c.
- César** ; ce qu'il disoit de l'entêtement de Brutus , 356. de son éloquence , 357. de celle de Cicéron , *ibid.* & 358
- Charpentier** ; (M.) ce qu'il dit des nombres du discours , 113. 115. Suit les principes de Denys d'Halicarnasse, *ibid.*
- Chateaubeau** ; ce qu'il dit de Longin , 216.
- Croit que Longin & Hermogène sont d'accord sur le grand & le Sublime , 246.
- Choix** ; le choix des circonstances fait un Sublime , 239. 241. Le choix des mots fort utile à tous les Ecrivains , 212. Demande beaucoup de prudence, *ibid.*
- Chreïs** , ce que c'est , 180. 182. 191. 196
- Cicéron** ; Ses ouvrages sur la Rhétorique , 379. La Rhétorique à Herennius n'est pas de lui , 406. Peine qu'il prenoit & qu'il conseille , 328. Marque les défauts de l'Eloquence, & les évite, xxxix. 331. Son sentiment touchant Platon, 11. 20. Ne prend pas le sens de ce Philosophe sur la Rhétorique , 21. Ce qu'il pense d'Aristote , 52. 80. touchant les passions , 57. 61 Si Cicéron est plagiaire , 57. 58. Copie Aristote , & en fait gloire , *ibid.* Différence de sa Rhétorique & de celle d'Aristote , 80. Conduite qu'il garde pour devenir éloquent , 328. cette conduite comparée à celle d'Hortensius, 329. Il explique fort bien l'harmonie , 364.
- Cid** , Tragedie de Corneille ; pourquoi ne peut être désapprou-

DES MATIERES.

véc des Savans, le
peuple l'ayant ap-
prouvée, 321. &c.
Circonstances ; produi-
sent le Sublime, 218.

241.

Comparaison d'Antoi-
ne & de Crassus,
324. de Cicéron &
d'Hortensius, 328

Compassion ; moyen ef-
ficace de l'exciter,
414.

Confronation, com-
prend la Réfutation,
78. L'une & l'autre
font ce que l'Art a
de plus fort, 182

Connaisseurs en fait
d'Eloquence ne sau-
roient condamner un
Orateur que le peu-
ple approuve, 321.

Ont de grands avan-
tages sur le peuple,
ibid. & suivantes

Conquerant ; si un Con-
querant peut être
comparé à un Rhé-
teur, 242

Conversations ; si Aph-
thone, a donné l'Art
des conversations,
190. 195. 196. Si cet
art est la Dialecti-
que, 377. &c

Crassus, égale les Ora-

teurs Grecs, 385.
Pourquoi il n'atteint
pas à la perfection,
327. Idée de son élo-
quence, 326. Com-
paré à Antoine, 324

Cyllenius (Raphaël)
a fait une version de
la Rhétorique d'A-
ristote & du Traité
de Démétrius, & l'a
mise en tables, 266.

On a mis la version
de Démétrius dans
l'Edition d'Angle-
terre, 267

Cyrus le Rhéteur ; son
Ouvrage revient à
ceux d'Hermogène
& de Sapatore, 179

D.

Dacier (M.) en
quel sens il croit
que Platon condam-
ne la Rhétorique, 19.
Regarde le Panégy-
rique d'Hélène com-
me un exemple de
l'Eloquence con-
damnée par ce Phi-
losophe, 19. Son ju-
gement sur le Dia-
logue de Phédre &
sur celui de Gorgias,
35. Fait espérer qu'il

- examinera la censure
que Dicéarque a fai-
te du Dialogue de
Phédre, *ibid.* Nous
propose une belle re-
gle, qu'il emprun-
te de saint Jérôme,
pour juger de ces
ouvrages, 36. Com-
ment il rejette l'au-
torité d'Athénée,
qui a blâmé le Ban-
quet de Platon, 37.
Il se fait un bouclier
de l'autorité d'Ori-
gène, *ibid.* Examen
de cette autorité, 38.
Il a à faire à Ter-
tullien, à saint Je-
rôme, à Monsieur
l'Abbé Fleury, 37.
38. &c. Ses notes
sur Longin, font
honneur à ce Rhé-
teur, 215. Sa mé-
prise sur le Panégy-
rique d'Isocrate,
243. Fait plus d'é-
tat de Longin que
d'Hermogène, 249.
Examen d'une de ses
raisons, *ibid.*
Décadence des esprits,
quelle en est la cau-
se, 224. 446. 447.
452. &c
Déclamateur, idée de
ce nom, xlvj
Déclamation, 425.
Son caractère, 427.
Étoit la voye que
les grands Hom-
mes prenoient pour
devenir Orateurs,
428. Son origine
431. &c. Il s'y glis-
se des défauts, 433
Définition, son usage
dans le discours, 48
Démétrius le Phalé-
rien Orateur de mé-
rite, xvij. 252. 258.
&c. corrompit néan-
moins l'Eloquence,
xvij. Son caractère,
xvij. &c. S'il est
l'auteur du livre de
l'Elocution, 252.
Est du nombre des
dix Orateurs Grecs,
258. Son style étoit
dans le genre me-
diocre, & n'avoit
point de force, ou
en avoit peu, xvij.
&c. 258.
Démétrius d'Alexan-
drie, contemporain
de Galien, 251. Au-
teur du Traité de
l'Elocution, 257.
Son caractère, 251.
253. Son style & ses
préceptes, 262. 263.

DES MATIERES.

- Cet Auteur est plus sévère qu'Hermogène, *ibid.* Fournit des principes pour juger de la perfection de notre Langue, 278
- Démosthène*, son application à polir ses ouvrages, xxv. Ne parloit point sans s'y préparer, xxvj. Cicéron le préfère à tous, 314. est l'Orateur parfait, 344. Il lui manque pourtant quelquefois quelque chose, 346. 349. A des expressions que son ennemi appelloit des monstres, & qui sont pourtant irrépréhensibles, 250
- Denys d'Halicarnasse*, 103. Enseignoit la Rhétorique du tems d'Auguste, *ibid.* Concilie cet art avec le soin d'écrire l'histoire, *ibid.* Est appelé le Critique par excellence, 107. Idée de sa vertu, *ibid.* Idée de ses ouvrages, 108. 109. Il censure Platon & justifie sa Critique, 110. Sa modestie, 111. Ce qu'il dit de l'Harmonie, 115. &c. Ses ouvrages sont imparfaits, 124. Sans lui Thucydide difficile à entendre, 125. Ce qu'il dit lui-même de ses propres ouvrages, 127. S'il est l'auteur du Traité de l'Elocution, 257
- Despreaux* (Monsieur). Sa Traduction de Longin a rendu cet Auteur aussi facile qu'agréable, 224. Ses Réflexions sur cet Auteur, *ibid.* Ce qu'il dit de Longin, 231. Croit avec Longin, contre M. Huet, qu'il y a du Sublime dans un endroit de la Genèse, 233. Son éloge, 236. & suivantes. N'est pas toujours du sentiment de Longin, 238. Avoit envie de traduire Démétrius, 267
- Dialectique*; ce que c'est, selon Platon,

T A B L E

4. 379. Selon Aristote , 379. Selon Monsieur l'Abbé Fleuri , 377. En quel sens elle répond à la Rhétorique , 379. 380. Si l'Orateur est obligé d'en garder les règles , 41
- Dialogue* ; la liberté que les Anciens s'y donnoient , 26. Caractere du Dialogue , & sa différence d'avec les Lettres. , 275. 276.
- Dialogues* de l'Orateur ; ce qui obligea Cicéron à les composer , 180. Mérite de cet ouvrage pour le fond & pour la forme , 281. Caractères des Personnages qui y parlent , *ibid.* Ces Dialogues sont difficiles à bien prendre , 281. Semblent laisser l'esprit des lecteurs incertain , 282. Et néanmoins on y démêle la vérité , 283. &c. S'il y a un ordre dans cet ouvrage de Cicéron , 296. & *suiv.* Cet ouvrage n'est point fait pour des enfans , 300. Contient des règles recherchées , 301
- Dialogue* de Cicéron sur les Orateurs illustres , 310. voyez Orateur
- Dialogue* sur les Orateurs , ou sur les causes de la corruption de l'Eloquence , attribué par les uns à Tacite , par les autres à Quintilien , 444. 461. &c. Contient une dispute en faveur des Modernes contre les Anciens , 445. Cette dispute n'a point de rapport avec celle qu'Horace soutient dans son Epître à Auguste , 460. Ni même avec celle qu'a soutenue M. Perrault , *ibid.*
- Dicaerque* blâme Platon , 23. Monsieur Dacier promet d'examiner sa censure , 35
- Diction* ; elle donne au

DES MATIERES.

- discours un caractère qui peint les mœurs , 69. L'emporte sur l'action dans les discours faits pour être lus , *ibid.* Ce qui fait la beauté de la diction , 70. & *suiv.* Harmonie de la diction , 75. *voyez* Harmonie
- avec le Panégyrique du même Auteur , 243
- Division* , son utilité dans le discours , 4. 8
- Droit* ; connoissance du Droit civil & public nécessaire à l'Orateur , 331
- E
- Dire* ; la gloire de bien dire , ni même celle de bien faire n'est la fin de l'Orateur , c'est Dieu seul , 5
- Discernement* des esprits , son utilité , & la manière d'y parvenir , 4. Il faut étudier le monde , 5
- Discours* ; la beauté , en quoi elle consiste , selon Platon , 5. & Selon Hermogène , 158. Selon Cicéron , 302. &c.
- Différence du discours oratoire d'avec une dispute de Philosophie , 323. 374. Le discours n'a proprement que deux parties , 78
- Discours* d'Isocrate à Philippe confondu
- Ecrire* ; le soin d'écrire est un des grands moyens de devenir éloquent , xxvj. Ce qui peut empêcher les Orateurs d'écrire leurs Plaidoyez , ou de les donner au Public , 320. Pourquoi quelques-uns parlent mieux qu'ils n'écrivent , 321
- Elocution* ; avantage de l'Elocution , 69 Préceptes qu'en donne Aristote , *ibid.* &c. beauté de la doctrine de ce Philosophe sur cet article , 72. &c. Ce que Crassus dit de l'Elocution au troisième livre de l'Orateur , 302.

Elocution ; pourquoi le livre de l'Elocution est attribué à Denys d'Halicarnasse 255
Eloquence; ce que c'est, iiij. Droit de la Nature & de l'Art sur l'Eloquence, xij. &c. Elle peut varier & se corrompre, xv. xvj. Se perd chez les Grecs, & pourquoi, xvij. &c. S'introduit chez les Romains, xx. En danger de tomber parmi nous, xxi. xxij. l'Eloquence purement naturelle n'arrive à rien d'achevé, xxviiij. L'Eloquence demande un grand travail, xxvj. Elle demande la science, 4. Quelle science, 285. &c. La vraie & la fausse Eloquence, xv. xxi. Quelle est l'Eloquence que Platon blâme, 18. La vraie Eloquence décrite par les Sophistes, 20. La vraie est différente de celle qui dit vrai, & la fausse différente

de celle qui dit faux, 21. 22. L'Eloquence n'est point une vaine flatterie, 27. Ue de force. & de liberté, 28. Il y auroit beaucoup à retrancher, si les hommes étoient plus sages, 79. Tous extraordinaires d'Eloquence, 122. La fausse s'introduit, 127. 453. En France même, 457. Caractere de la fausse, 128. 135. La vraie se rétablit, 128. 129. Son caractere, 133. Elle est difficile à acquérir & à conserver, 132. 133. 315. 330. Eloquence au berceau, 340. Plus mâle & plus vigoureuse, 341
Eloquence Française; ce qui commence à la corrompre, 457. Mauvais goût qui s'y étoit introduit, & dont elle s'est relevée, 466.
Empedocles, premier Maître de Rhétorique, xlvij.
Empire; l'empire de la

DES MATIÈRES.

- parole flatte agréablement, 89. l'Eloquence fonde les Empires, xiv
- Enthymêmes*; leur usage dans l'Eloquence, 49. Leur éloge par l'Auteur de l'Art de penser, *ibid.* Ils sont communs aux Orateurs, *ibid*
- Enthymématiques*; pensées enthymématiques, 49. Leur usage & leur nature, 50
- Epicuriens* & *Stoïciens*; leur Philosophie peu propre aux Orateurs, 313
- Epistolaire*; style épistolaire, & style du Dialogue, leur rapport & leur différence, 275. 276
- Erreur*; celui qui la persuade peut être un vrai Orateur, mais non un honnête homme, si ce n'est qu'il se trompe, 22
- Esprit*; l'art de dire les choses avec esprit, 72. &c. L'esprit est fertile pour le bon & pour le mauvais, 341
- Esprit foulé sous les talons*; pensée & expression de Démosthène, ce qu'il en faut juger, 249
- Estimer*; n'estimer que ce qui est estimable, & ne craindre que ce qu'une ame noble doit appréhender, est une source féconde de pensées sublimes & de sentimens héroïques, 217
- Ethopée* dans Aphthonne, ce que c'est, 181. Le Pere Menestrier la confond avec les portraits, 193. 199
- Exemples*; leur usage dans l'Eloquence, 49. Si un Maître doit fournir des exemples de son propre fond, ou les emprunter d'ailleurs, 410. &c.
- Exercice*; nécessaire à l'Orateur, 12
- Exorde*; manieres de le faire selon Hermogène, 150. 187. 201
- Experience* du monde;

T A B L E

nécessaire à l'Orateur , 5. 13

F

Fable , dans Aphthonie, ce que c'est , & ce qu'en dit le Pere Menestrier , 180. 190. 196

Fard ; la composition des fards est une image de la Sophistique , 15

Femme ; s'il est vrai que chacun trouve sa femme la plus belle de toutes , 354

Figures ; raillées par Platon , 9. 10. Aristote n'en parle point , 46. Ce qu'en pense Hermogène , 159. Alexandre le Rhéteur en a fait un Traité , 172. En quoi différentes des Tropes , *ibid.* Si tout discours est figuré ; *ibid.* Usage des vraies figures , 173. Détail des figures de pensées , 174. De celles de diction , 175. Les figures soutenues par le Sublime ,

le soutiennent aussi , 221. 241. Toutes les figures , dans toutes les Langues , ont quelque chose de commun , & en même tems quelque chose d'extraordinaire , 235. Personne n'en parle moins que Cicéron , après Aristote , & il a eu raison , 304

Fin ; quelle fin l'Orateur doit se proposer , selon Platon , 5

Fleury (M. l'Abbé) son sentiment touchant Platon , 38. Louanges qu'il donne à ce Philosophe , 38. 39. Reproches qu'il lui fait , 39. 40. Estime ses préceptes de Rhétorique , 38. Les préfère à ceux d'Aristote , *ibid.* En cela contraire au Pere Rapin , 70. Explication qu'il donne d'un passage d'Aristote , 378

Foible ; le foible d'une cause doit se cacher , ou dissimuler , 341

DES MATIERES.

Fort ; le style fort , selon Hermogène , 246. Selon Démétrius , 275. Ce qui lui est opposé , 277. Ecueil du style fort , *ibid.*

Fort ; il faut faire valoir le fort d'une cause , 341

Franchise ; belle franchise d'un Orateur , 319

G

G *Enese* ; qu'il y a du Sublime dans les paroles de la Genese qui regardent la création de la lumiere , 233

Génie ; nécessaire à l'Orateur , xij. 3. 4. 12. 470.

Gorgias ; disciple d'Empedocle , xlvij. Traite Platon de calomniateur , 23. 26. Etoit riche & considéré , 23. A quel prix il enseignoit l'Eloquence , 24. Admiré par les Athéniens , *ibid.* On lui élève une statue à Delphes , *ibid.* Si elle étoit d'or ,

ou dorée , & par qui elle fut érigée , 30. Cet Orateur avoit de la force & de l'élevation , 24. &c. S'il étoit l'auteur du discours intitulé le Panegyrique , 25. Sa vanité va jusqu'à l'insolence , 29

Gorgias tout d'or ; mot de Platon , réplique de Gorgias , 30

Gorgias ; Dialogue de Platon , 2. Dessin de ce Dialogue , *ibid.* Il ne faut pas juger de l'Eloquence par quelques endroits de Gorgias , 28. Platon y fait parler ses Personnages comme il lui plaît , & pour en tirer avantage , 28

Gouvernement ; si le gouvernement Républicain est plus favorable à l'Eloquence que le Monarchique , & s'il y a moins de flatteurs , 224

Grand ; s'il differe du Sublime , 243. *Suivantes.*

T A B L E

Grandeur d'ame , en
quoi elle consiste ,
217.

Guillard (Monsieur)
Avocat au Conseil ,
son merite , 189

Gymnastique , utile au
corps , 15

H

H *Armonie* ; goût
d'Aristote sur
l'harmonie , 75.
Goût de Cicéron ,
76. Usage de l'har-
monie , 76. Ses ex-
cès , 77. Il vaut
mieux ne point
avoir d'harmonie ,
que de donner dans
l'excès, *ibid.* Qui est
l'Auteur de l'har-
monie du François ,
113. Celle du Fran-
çois ne dépend pas
toujours des mêmes
principes que celle
du Latin , 361. 362.
Cicéron explique
très-bien l'harmoni-
e , 364

Helene ; son Panégy-
rique regardé par
M. Dacier comme
un exemple de l'E-
loquence que Pla-

ton condamne , 19
Herennius ; Rhétori-
que à Herennius ,
405. Qui en est
l'Auteur , *ibid.* &c.
Idée qu'il en faut
avoir , 410

Hermogène, 140. Pro-
fesse la Rhétorique
à 15. ans. Compose
sa Rhétorique à 18.
Devient stupide à
24. *ibid.* Sert à ex-
pliquer Aristote ,
141. 142. Ne trai-
te pas seulement des
caractères, 143. Fait
connoître Démon-
sthène , 144. N'a
point écrit pour des
enfans , 145. Sans
lui , point de bon
Interprète, 146. M.
Bailler n'en a pas
jugé favorablement,
146. Sa methode de
trouver les preuves
plus facile que celle
d'Aristote , 152. Sa
grande connoissan-
ce de l'Art , 154.
&c. sur-tout des sty-
les , 155. 156. Son
dessein dans ses li-
vres des Idées ,
161. 162. Méthode
d'Hermogène ex-

DES MATIERES.

cellent livre , & ce qui en reste , 161.

162. Ne trouve point de phrases louches dans les anciens Auteurs Grecs,

206. Est plus exact que Longin dans la division des sources du Sublime , 248.

Son jugement sur une hyperbole de Démosthène concilié avec celui de Longin , 249

Héroïque ; source féconde de sentimens héroïques , 217

Histoire ; son usage dans l'Eloquence , 331

Homere ; son adresse & son intelligence dans l'harmonie , 117. Artifice & beauté de ses harangues , 123. Sa Poësie digne d'admiration , parce qu'elle ressemble à une belle Prose , 119

Mortensius. Sa conduite dans l'étude de l'Eloquence , 329.

Comparée avec celle de Cicéron , 328.

& suiv.

Huet (Monsieur) ancien Evêque d'Avranche ; son éloge , 232. Ne trouve point de Sublime dans un passage de la Genèse , où Longin , Monsieur Despreaux , & M. Tullius en trouvent , *ibid.*

Hyperbole , son usage , 72. 77. Maniere de juger d'une hyperbole , 250.

I

J *Erôme* (Saint) belle regle qu'il donne à ceux qui lisent les Auteurs Payens , 36. Jugement qu'il fait de Longin , 227.

Ignorans ; leur facilité dans leurs discours , xxvij. xxxij. Ce qu'ils blâment dans l'Eloquence , xxxviiij. &c.

Images ; elles donnent de la vie aux choses , & contribuent au Sublime , 218

Imitation des Anciens ; son usage dans l'Eloquence , 144.

T A B L E

Impudence & aveu-
glement de quel-
ques personnes qui
jugent de l'Elo-
quence, xxxij

Interrogation; elle n'est
pas toujours une fi-
gure, 173. 221. El-
le n'est pas le fait
d'un ignorant, 384

Invention ; livres de
l'*Invention*, 395.
&c. Idée qu'en don-
ne Cicéron, 398.
401. 402

Invention ; methode
de trouver les ar-
gumens, 50. Si Ari-
stote a borné la Rhé-
torique à l'*Inven-
tion*, 69. Préceptes
d'Hermogène sur
l'*Invention*, 151. &c.

Isocrate ; cet Auteur
est un modele pour
les discours d'appa-
rat, 6. S'il a pris
à Gorgias son Pa-
négyrique, 25. Son
genre d'écrire, 340.
A la vraie maniere
d'élever un Ora-
teur, *ibid.* Il faut
plus de force au
Barreau, que n'en
a cet Auteur, 341

Jugement des Savans

&c. Ouvrage com-
mencé par Monsieur
Baillet, v. Fin &
utilité de cet ou-
vra-
ge, ix

Jupiter ; le Jupiter de
Phidias image de
l'Orateur de Cice-
ron, 339

L

Langbeine ; ses no-
tes sur Longin,
225 Accuse Balzac
de n'avoir pas senti
le sublime d'un en-
droit de Démosthé-
ne, 239. Balzac ju-
stifié, 241

La Pierre (Gabriel de)
ses notes sur Lon-
gin, & sa Tradu-
ction, 225. Eloge
qu'il donne à cet
Auteur, 226

Laval (Monsieur de)
Professeur de Rhé-
torique, homme de
merite, 189

Le Febvre (Monsieur)
Ses notes sur Lon-
gin, 225. Ce qu'il
dit de cet Auteur,
228. Son sentiment
sur Herodote con-
tre Longin, 138.

DES MATIERES.

- Sa méprise sur le Panégyrique d'Isocrate , 243. Croit que le Grand dont parle Hermogène , & le Sublime dont parle Longin , ne sont pas la même chose , 244
- Lélius* ; sa franchise , 319
- Le Maître* (Monsieur) préféré à Monsieur Patru , xxxv
- Lettre* ; le caractère d'une lettre ; son rapport avec le Dialogue , & sa différence , 275. 276. Aristote habile à écrire des lettres , *ibid.*
- Lettres* ; la connoissance des belles Lettres est la source de l'Eloquence , 331
- Le Vayer* (La Mothe) ce qu'il dit de la Dialectique & de la Rhétorique , 377. &c.
- Lieu commun* ; ce que c'est , 197. Ne veut point d'Exorde , 195. A quelquefois deux faces comme la thèse , 198. Idée qu'en a le Pere Menestrier , 192. 197. Idée qu'en donne Cicéron , 198
- Lieux de Rhétorique* ; c'est la matiere des Topiques , 369. Sont inutiles à ceux qui n'ont point d'usage , & à ceux qui en ont , 370. 371.
- Logique* ; pourquoi , selon M. l'Abbé Fleuri , appelée Dialectique , 377
- Longin* , 212. Il oublie son bon goût , 242. 244. Pourquoi il paroît si différent d'Hermogène sur la matiere du Sublime , 244. S'il l'est en effet ? 245. &c.
- Lucien* , 136. Ses bonnes qualitez , 138. Ses défauts , 139. Son Rhéteur ridicule est un ouvrage instructif , *ibid.* Propose deux voyes pour l'Eloquence , 132. Fait semblant de se moquer de ceux qui prennent la bonne , & d'approuver ceux qui

T A B L E

prennent la mau-
vaife , 134. 135
Lucile blâme dans ses
vers le soin que
Crassus prenoit d'a-
rondir ses periodes ,
305
Lysias , fameux Ora-
teur , critiqué par
Platon , 7. 8. Est
Auteur des pensées
& des preuves du
Panégyrique d'Iso-
crate , 25

M

M *Ajoragius* ; son
jugement sur la
Rhétorique d'Ari-
stote , 81. Ses Com-
mentaires , 82. Il
y copie *Victorius* ,
ibid.
Maîtres ; nécessité d'en
avoir , xxviij. & de
les choisir , xxix. 452
Malebranche (le Pe-
re) idée qu'il don-
ne d'Aristote , & de
sa doctrine des
mœurs , 60. 62
Maniere ; la grande
difficulté de l'Ora-
teur est dans la ma-
niere , 342. Elle com-
prend deux choses ,

l'action & le style ,
ibid.
Matières oratoires ;
leur étendue , 291.
292
Mauvrais ; ses œu-
vres posthumes , &
leur merite , 463.
Ses Réflexions sur
les passions , 466
Mediocre ; le Medio-
cre parfait cede au
Sublime qui a quel-
que défaut , 223
Mœurs ; celles de l'an-
diteur doivent être
connues à l'Ora-
teur , 5. Celles de
l'Orateur sont un
moyen de persua-
der , 53. Elles con-
tribuent à la dou-
ceur , 53. Platon &
Aristote les ont par-
faitement connues ,
53. 54. La doctri-
ne des mœurs mé-
prisée , 62. 63. Cer-
te doctrine n'est pas
entendue , 63. 64.
Aristote l'explique
clairement , 65. &c.
Cicéron l'a très-bien
comprise , 67. Dif-
ference des mœurs ,
des portraits , & des
preuves tirées des

DES MATIERES.

- mœurs , 60. 61. Ce que Cicéron en dit au 2. livre de l'Orateur , 294
- Memoire* ; s'il y a un Art de la memoire , 69
- Menandre* le Rhéteur , 177. n'a donné que des préceptes pour les éloges , & il descend dans des détails inutiles, *ibid*
- Menestrier* (le Pere) quelle idée il avoit d'Aphthone , 189. Combien il se trompe dans cette idée , 194. &c. Traite durement le Pere Pomme , *ibid*. Ce qu'il dit des Topiques de Cicéron , & combien il se trompe , 372. 373
- Métaphores* ; leur usage , 72. Source du plaisir qu'elles donnent , selon la doctrine de Monsieur Nicole , 73. Selon celle d'Aristote , 74. Selon le Pere Bouhours 75. Elles portent à l'esprit une nouvelle connoissance , 74
- Methode* , ou lieux de Rhétorique, ce qu'en pense Aristote , 50. Ce qu'en dit Cicéron, *ibid*. Ce qu'en dit le Pere Lamy de l'Oratoire , *ibid*. Ce qu'il en faut croire , 370
- Modele* ; les vrais modeles d'Eloquence sont les Orateurs Attiques, xvj. Deux entre autres , selon Platon , 6
- Moyens* ; la maniere de placer les moyens d'une cause , 342
- Monnoye* (M. de la) connu de tous les Savans , 188
- Morain* (Monsieur) ancien Professeur de Rhétorique , homme qui a beaucoup de lumiere & de probité , 189
- Morhof* (M.) Sa méprise sur l'ouvrage de Démétrius , 265
- Mots* ; le choix des mots combien important à toute sorte d'Auteurs , 212 Grande force des mots ordinaires , *ibid*. Leur arrange-

ment, combien important, 223. Repetition des mots fait un sublime, 240. Ce que dit Crassus du choix & de l'arrangement des mots, 304. L'estime qu'il en faut faire, 305

N

N *Arration* ; maniere de la commencer, selon Hermogène, 151. Ce que c'est dans Aphthoné, selon le Pere Menestrier, 191. Si c'est le talent de dire des nouvelles, *ibid.*

Nature ; ses droits sur l'Eloquence, xiiij. Les premiers Orateurs furent ses élèves, *ibid.* &c. C'est toujours elle qui doit parler dans les discours, xiv. C'est elle qui distingue la véritable Eloquence, xv. Elle a besoin de l'Art pour se regler & se fixer, même pour se montrer, xvj. xxiv.

Elle veut être étudiée, xxvij. Idée du mot de *nature*, selon Cicéron & le Pere Rapin, 59. *Négligé* ; il vaut mieux être négligé que trop orné, 77

Nicole (Monsieur) son jugement sur la doctrine d'Aristote touchant les preuves, 49. Sur la doctrine d'Aristote, touchant les Passions, 56. *Nugnés*, en latin Nunnesius, est admirateur d'Hermogène, & le préfère à tous les Maîtres, 145. 146

O

O *Rateur*. Pouvoir des Orateurs dans les Républiques, & même dans les Monarchies, xliv. Quelle est la cause de leur petit nombre, xxix. Ce qui les distingue des Philosophes, xl. Sont des Maîtres de politique, xliij. Quelle vûe ils doivent se proposer, 5. *L'Orateur* parfait, 160.

DES MATIÈRES.

L'Art de le devenir, 132, &c. 160.
 Différence entre un Orateur & celui qui ne l'est pas, 173
 Science de l'Orateur, 285. 350.
 L'Orateur fait plus de Morale que les Philosophes, 286.
 Qualitez qu'il doit encore avoir, 287.
 Moyens de parvenir à cette perfection, 288, &c. Il n'y a point d'Orateur ni de Poète qui ne croye mieux faire qu'un autre, 353.
 354. L'Orateur doit mettre moins de tems à s'instruire des Sciences, que ceux qui en veulent faire profession, 307.
 Pourquoi tel Orateur qui parle bien, n'écrit point, ou n'écrit pas si bien, 320. 321. Si un Orateur qui a l'approbation du peuple, peut n'avoir pas celle des Savans, 321. &c.

Les trois Livres de l'Orateur sont propre-

ment la Rhétorique de Cicéron, 270.
 Ne sont point ses livres de l'Invention qu'il ait retouchés, 280
 cherchez *Dialogue*.

Dialogue touchant les Orateurs illustres, 310. Ce qu'en dit Monsieur Baillet, *ibid.* Quel est le but de cet ouvrage, 311. Est plus ancien que le livre intitulé l'Orateur, 312.
 Idée de cet ouvrage, 312. 313. &c. Il y a deux parties, 314. Pourquoi intitulé Brutus, 316

L'Orateur, ouvrage de Cicéron adressé à Brutus, 333. Dessein de cet ouvrage, *ibid.* Quelle idée Cicéron avoit de cet ouvrage, 336. Sa tendresse pour le même, 337. Cet ouvrage a plus d'élevation, & pourquoi, 364. Est très-difficile, 365. Strabon l'a bien expliqué, *ibid.*

Du genre d'Orateur le

T A B L E

plus parfait, ouvrage de Cicéron, 366.
Occasion, dessein, & nature de cet ouvrage, 366. & *suiv.*
 N'est qu'une Préface d'un ouvrage qui s'est perdu, 368
Ordre ; il y a dans tout discours un ordre naturel qui ne peut changer, ce qui n'empêche pas qu'il n'y en ait un autre qui change selon les circonstances, 417
Orné ; style orné, élégant, poli ; en quoi il consiste, 271. 272.
 On le tire des objets agréables, & quelquefois des plus tristes, *ibid.* Ce qu'en dit le Pere Bouhours, 273. Ce style veut être interrompu, & pourquoi, 306
Ornemens propres aux Orateurs, 71. Plus difficiles, *ibid.* différent des ornemens Poétiques, *ibid.* Changent selon les circonstances, 77. En quoi ils consi-

stent, selon Homogène, 153. Deux especes d'ornemens, selon Crassus, 302. 303. Différence qu'il y faut mettre, 305
Ouvrage ; les ouvrages, dans tous les Arts, sont d'après l'idée qu'en a l'ouvrier, 333
Ouvrier ; tout ouvrier conçoit quelque chose de plus parfait que ce qu'il fait, 333

P

P *Anégryrique* ; caractère du Panégryrique en general, 301. 302
Panégryrique d'Isocrate ; les pensées & les preuves sont de Lyfias & de Gorgias, 25. Ce que c'est que cet ouvrage, suivant Longin, 242. Selon Denys d'Halicarnasse, 243. Selon Timée, *ibid.* Erreur sur cela de Messieurs le Febvre & Dacier, *ibid.*

Parole ;

DES MATIERES.

Parole ; son utilité ,
son excellence , sa
liaison avec la sa-
gesse , son danger ,
j. iiij. iv

Partitions oratoires ;
ouvrage de Cice-
ron , 381

Passions ; sont un des
trois moyens de
persuader , 53. Per-
sonne n'en a mieux
penetré l'Art qu'A-
ristote , 54. La di-
vision qu'en fait ce
Philosophe dans sa
Rhétorique , est la
plus propre à l'O-
rateur , 54. 55. Trois
choses à connoître
pour bien manier
les passions , 55.
Doctrines d'Aristo-
te suivie par Cice-
ron , 57. Merveil-
leux des passions ,
67. En quoi An-
toine en fait confi-
ser l'Art , 289. Sa
doctrine est celle
d'Aristote , 294.
Importans precep-
tes sur les passions ,
294. 295. Division
des passions selon
les Stoïciens , 384.

Parus (Monsieur)

Tome I.

n'égale point Mon-
sieur Le Maître ,
xxxv

Persuader ; moyens de
le faire , 52. 53

Persuasion ; c'est la
fin naturelle de l'E-
loquence , qu'il faut
toujours avoir en
vue , xvj.

Pétrone ; cet Auteur
est affecté , quoi-
qu'il blâme l'affec-
tation , 442

Peuple : il est Juge de
l'Eloquence , 321.

&c.

Phédre ; Dialogue de
Platon , 1. Dessein
de ce Dialogue , 2.
Son caractère , 32.
Ses beautés , 2. Ses
défauts , 32. Sent
le jeune homme ,
ibid.

Phidias ; son Jupiter ,
339

Philosophes ; différent
des Orateurs , & en
quoi , xl. Comment
il faut entendre ce
que dit Ciceron ,
que c'est à eux qu'il
devoit son Eloquen-
ce , 334. Eloquen-
ce surprenante de
quelques Philoso-

Y.

- phes , 389. &c. A quelle sorte d'ouvrage ils l'appliquoient , 387
- Philosophie* ; quelle est la Philosophie qui entre dans l'Eloquence , xlij. Quelle Secte convient plus à l'Orateur , 328. 386. Quelle est celle qui ne lui convient pas , 323. Usage de la Philosophie , 331. La plus propre à l'Orateur ne suffit pas , 335. La Philosophie avoit nui à l'Eloquence de Brutus , 358
- Physique* ; quel usage en faisoit Périclés dans ses harangues , 391. &c. En quel sens elle peut donner de la grandeur d'ame , 393. Pensée d'Hermagore sur la Physique , 399
- Platon* ; excellent Maître d'Eloquence , 1. 11. Son dessein dans Phédre , 2. Dans Gorgias , *ibid.* En quoi consiste , selon lui , la beauté du discours , 4. Elevation de ce Philosophe dans ses préceptes , 2. 6. Il n'est point ennemi de la Rhétorique , 9. Raille les Rhéteurs & leurs regles , 9. 10. Est un grand Orateur , 11. Sa maniere de faire connoître le beau , 11. Dispute le prix à Homere & à Xenophon , 13. 14. N'est pas de bonne foi , 14. Reconnoît une vraie Eloquence , 19. Il affecte les manieres de Gorgias & d'Isocrate , 25. Polissoit ses discours à l'âge de 80. ans , décrie les Rhéteurs contre la verité & la justice , 14. & beaucoup d'autres honnêtes gens , 14. Il avoit de grandes passions , 26. Défaut de ses Dialogues , *ibid.* Use de sophismes contre les Sophistes , 27. Attribué une fausse victoire à Socrate sur les Rhéteurs ; autres

DES MATIERES.

reproches qu'on lui fait , 28. Varie dans ses sentimens , 32. Trop libre dans Phédre , *ibid.* Il y choque les bienséances , *ibid.* &c. Donne de lui une idée abominable , 33. Sa doctrine affreuse , 34

Plume ; il n'y a point de meilleur Maître de Rhétorique que la plume , xxvj.

320

Poète ; il n'y a Poète ni Orateur qui ne croye mieux faire qu'un autre , 353. 354. Les Poètes sont les premiers qui ayent cultivé la diction , 71. Leur ornemens sont froids dans la Prose , *ibid.*

Portraits ; leur usage dans l'Eloquence , 61. Si Aristote les a eu en vûe dans ce qu'il a dit des mœurs , 64. &c.

Précipites ; Si le chemin est long par les préceptes , xxx. Leur utilité , & même leur nécessité , xxiiij.

Premierement pour ceux qui composent , xxv. En second lieu pour ceux qui jugent , xxxj. Les préceptes seuls ne font point un Orateur , 13. Ceux des anciens Rhéteurs n'étoient qu'une préparation à des préceptes plus importants , 12

Preuves ; l'idée qu'il en faut avoir , 47.

48. Leurs especes ,

ibid. D'où il faut les tirer , 50. 51.

Leurs caracteres ,

51. Choix qu'on en doit faire , *ibidem.*

Peuvent se tirer des mœurs , 60 & néanmoins différent de

ce qu'on appelle mœurs dans le dis-

cours , 61. A quoi les réduit Hermo-

gène , 151. Maniere de les conclure dans

les discours oratoires , 152. De les pro-

poser , 413

Princes ; l'Eloquence leur donne un grand relief , 86. Alexandre en étoit persua-

T A B L E

dé, 87. Sont dispensés de bien des choses, à cause de leur élévation, 87. Ont de grands avantages pour persuader, *ibid.* Il y a des choses dans l'Eloquence dont rien ne peut les dispenser, 88. Ils ont souvent tiré d'elle d'aussi grands secours que de leurs troupes, *ibid.* &c.

Progymnasmes; ce que c'est, 180. 192. 200. Combien on en distingue, 181. S'ils sont les matieres des conversations, 189. &c.

Prouver philosophiquement, ou en Orateur, en quoi diffère, 374

Q

Question, ce qu'en dit Hermogène, 147. Il faut la bien démêler & la bien établir dans les matieres oratoires comme dans les sciences, *ibid.*

Quintilien; approche fort de Cicéron, xlvij. Sa plainte sur la doctrine de Platon, 18. Mauvais jugement qu'il fait de la doctrine des mœurs, 61. &c. N'est pas toujours opposé à Aristote, 78. &c. Le loue fort, 79. N'a jamais blâmé en general sa Rhétorique, *ibid.* A profité de Denys d'Halicarnasse, sans lui en faire honneur, 120. 121.

R

Raillerie; Hermogène en parle bien, 163. Ce qu'on en peut dire, les regles qu'on peut en donner, son usage, 298. 299

Raison; la raison parvenue à un certain point d'excellence, est ce qu'on nomme sagesse, iij

Rapin (le Pere) Son jugement sur Platon, 2. 70. Sur Ari-

DES MATIERES.

Aristote , 59. 70. Sur ce que ce Philosophe dit des passions, 54. Sur Denys d'Halicarnasse , 105. Sur Longin , sur Démétrius , 252. 253. 258. Ce qu'il dit du second livre de l'Orateur , 290. 296. &c. Du Dialogue touchant les Orateurs illustres , 316. Méprise de ce Pere sur un endroit de ce Dialogue , 317. *Résumption* ; comprise sous la preuve , 78. *Rhétoricien* ; idée ancienne de ce nom , xlvj. Rhétoriciens raillez par Platon , & pourquoi , 9. Leur vanité , leur ignorance , leur injustice , leurs préceptes , 9. 10. 16. 27. Platon attribué une fausse victoire à Socrate sur les Rhétoriciens , 28. Comment , & en quel cas un Conquérant peut être comparé à un Rhétoricien , 241. &c. Rhétoriciens chassés de Rome par Crassus , 306.

Rhétorique ; plus propre à former l'esprit que la Logique , xliv. Son origine , xlvj. En quoi elle consiste , selon Platon , 3. 4. 5. Platon & Antoine ne la décrivent que pour se divertir , 10. 299. Propre à être raillée , 11. Comparée à l'art des Cuisiniers , 12. 16. Peut défendre le Pour & le Contre , 51. Ne doit défendre que la bonne cause , 56. Donne l'art de dire les choses avec esprit , 70. &c. Comment elle est opposée à la Dialectique , 378. *Suiv.*

Rhétorique à Alexandre ; elle n'est point d'Aristote , 85. 96. Caractere & défaut de cet ouvrage , 84. 85. Ce qu'il y a de meilleur , *ibid.* Belle réflexion qu'on y trouve , 91. 92. La methode n'en est pas exacte , & on y descend dans des minuties , 93.

- Elle finit par une ré-
capitulation singu-
lière, 94. 95.
Romains ; ils devien-
nent éloquens , &
cessent de l'être, xx
- S.
- S** *Acii* (Monsieur de)
Avocat au Con-
seil , son mérite ,
188
Sagesse ; ce que c'est ,
iiij. Sa nécessité, *ibid.*
Préférable à l'Elo-
quence, iv. Sans el-
le l'Eloquence est
nuisible, *ibid.* Sans
l'Eloquence , la sa-
gesse n'est pas d'un
grand usage , *ibid.*
L'amour de la sa-
gesse a fait cultiver
l'Eloquence, *ibid.*
Savans ; ils se trom-
pent quelquefois ,
251. Ce qu'ils doi-
vent faire, *ibid.* Ne
peuvent refuser leur
approbation à un O-
rateur qui a celle du
peuple. Orateur sa-
vant , à quoi doit
prendre garde , 48.
466. &c.
Science ; les sciences ,
proprement dites ;
n'entrent pas dans
les discours orai-
res, xij. 289. L'Or-
teur s'en instruit en
peu de tems , 307.
Sans les avoir appri-
ses en peut parler, *ib.*
Senèque le Rhéteur ,
419. Idée de ses dé-
clamations , 422.
&c. Sa prodigieuse
memoire , 435. In-
troduit un nouveau
genre d'Eloquence ,
440. Avec quelle
précaution il faut le
lire ; 443
Sentence ; ce que c'est ,
selon Aphthoné, 181.
191. Qualitez qu'y
demandent Theon ,
Petroné , & tous les
gens de bon goût ,
206. 207
*Serment de Démosthé-
ne* , 219. Belles ré-
flexions de Longin
sur ce serment, 220.
Il est très-propre à
éclaircir la matiere
du Sublime , 222.
Simple , style simple ;
son caractère, 274.
A des matieres qui
lui sont propres , &
cependant convient.

DES MATIERES.

- au Sublime, 274.
275
- Socrate* ; fleau de Gorgias, xlvij. Remporte sur lui une victoire en idée, 28. Accuse Platon de mensonge, 26. Sa methode dans les argumens, 398
- Sopater* ; sa methode pour former l'Orateur, 169.
- Sophistes* ; ancienne idée de ce nom, xlvj.
- Stoïciens* ; peu propres à former des Orateurs, 323.
- Strébée* de Rheims ; jugement qu'il fait de l'Orateur de Cicéron, 339. entend cet ouvrage comme Cicéron même, *ibid.*
- Style* ; division du style par Hermogène, 155. 156. Par Démétrius, 268. Ces deux Auteurs conviennent, *ibid.* Sont tous deux critiquez par Vossius, 289. L'art de varier le style, fait l'Orateur, 155. C'est où l'Orateur trouve plus de difficulté, 343. Diffé-
- rence du style oratoire d'avec l'historique, le sophistique, &c. *ibid.* Usage de la variété du style, 344. Un Orateur les doit avoir tous comme Démétrius, 348. Propriété de chaque style, selon Cicéron, 347. Il faut mêler les styles, 348.
- Sublime* ; Sublime aussi naturel que la simplicité, xxxix. Traité du Sublime est un des plus beaux morceaux de l'antiquité, 212. Idée générale du Sublime, Son idée distincte, 213. Vices opposez, *ibid.* Moyen de l'acquiescer, 214. Sources du Sublime, 215. Il y en a deux qui tiennent plus de la Nature, 226. Et trois qui tiennent plus de l'Art, 227. Définition du Sublime, 216. Le Sublime ressemble aux astres découverts dans les derniers tems, 242. En quoi il consiste,

T A B L E

selon Démétrius ,
269. 270. Est op-
posé au style froid ,
ibid.
Subtil (Monsieur) son
éloge , 188.

T

Tertullien relève
la doctrine affren-
se de Platon , 34
Théon a fait des Pro-
gymnasmes , 203. A
fort bien réussi dans
la thèse de l'Exi-
stence de Dieu , 205.
Est ami de la clarté ,
205. Ce qu'il de-
mande dans les sen-
tences du discours ,
206. 207.
Timée ; éloge qu'il don-
ne à Alexandre , 241.
Blâmé par Longin ,
ibid. Loué par Co-
nard , *ibid.* Et par
Monsieur Bayle ,
ibid. Cet éloge exa-
miné , 242. Dessin
de *Timée* dans cet
éloge , 244.
Tite-Live paroît avoir
peu de sentence , &
pourquoi , 207.
Tollius (Monsieur) Sa
Traduction de Lon-

gin & ses Notes sur
cet Auteur , 225. Ce
qu'il dit de Longin ,
230. Est de l'avis de
Longin contre M.
Huet , sur le Subli-
me d'un endroit de
la Genèse , 232. Ne
peut comprendre
que la répétition des
mots contribue au
Sublime , 239. Croit
que Longin & Her-
mogène ont entendu
la même chose , l'un
par le Grand , &
l'autre par le Subli-
me , 247. Trouve
Hermogène plus
exact que Longin ,
248. Et Démétrius
moins exact que l'un
& l'autre , 253.
Topiques ; ouvrage de
Cicéron , 369. Ce
que c'est , & d'où
vient ce mot , *ibid.*
Merveilleuse facilité
de Cicéron à le com-
poser , 370. Idée
qu'il faut avoir des
Topiques & des
lieux de Rhétorique ,
370. Idée que le Pe-
re Menestrier a des
Topiques , & son
erreur , 371. 372. &c.

DES MATIERES.

V

Verité ; celle que servent les Orateurs , est de pratique , & celle que servent les Philosophes , est de spéculation , xlj
Victorius , sur la Rhétorique d'Aristote , 82. Ce qu'il dit de la doctrine des mœurs & des passions , 63. Blâme Quintilien , *ibid.* Se met de mauvaise humeur contre cet Auteur , 78. Ce qu'il pense du livre de l'Elocution & de son Auteur , 254.

265

Vivés ; ce qu'il dit des Critiques ignorans , xxxij. Ce qu'il dit

d'Aristote , 45. Des anciens Maîtres , 308. Sa vanité , 309
Ulpian Rhéteur ; suit la methode d'Hermogène , 209. Differe de cet Auteur , *ibid.*

Vossius ; réfute Quintilien sur les mœurs , 64. Et le loue d'ailleurs , *ibid.* Profite de Denys d'Halicarnasse , & lui en fait honneur , 120
Wolffius ; son édition d'Isocrate enrichie des réflexions de Denys d'Halicarnasse , 123

X

Xenophon , émule de Platon , 14. Bon mot de Xenophon , 272

Fin de la Table des Matieres.

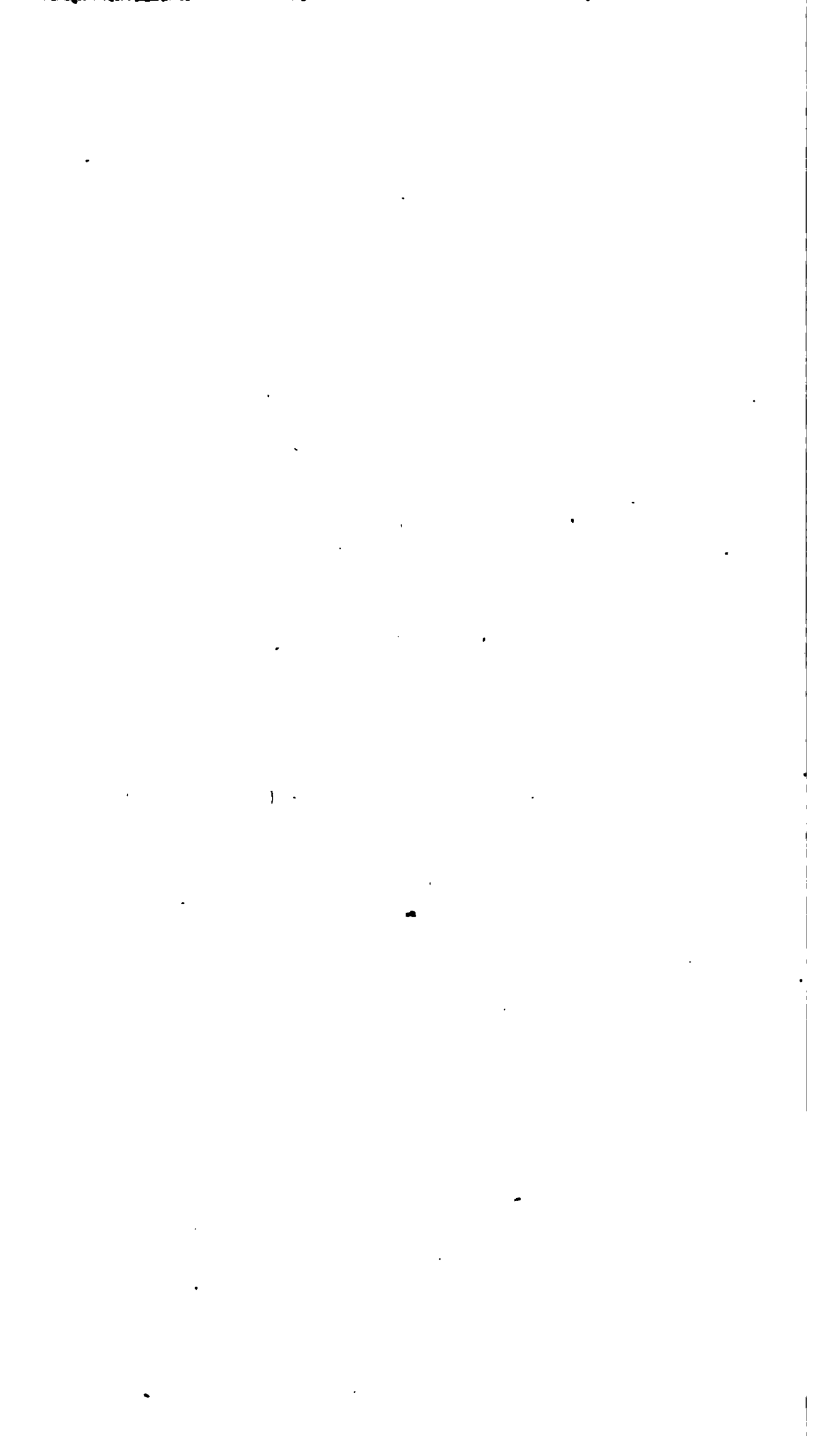
A P P R O B A T I O N.

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Jugemens des Savans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique, avec un précis de la doctrine de ces Auteurs, Tome I. contenant les Auteurs Grecs, & les Latins jusqu'à Quintilien.* Il m'a paru que l'impression de cet ouvrage ne pouvoit qu'être agréable & utile au Public. Fait à Paris le vingt-huitième d'Avril mil sept cent treize.

S A U R I N.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien aimé BALTAZARD GIBERT, ancien Recteur de l'Université de Paris, l'un des Professeurs de Rhétorique au College de Mazarin, Nous ayant fait exposer qu'il a composé un livre qu'il desireroit faire imprimer sous le titre de *Jugemens des Savans sur les Orateurs, & sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique; avec un précis de la doctrine de ces Auteurs*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Exposant de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère, conjointement



Librairie M. Slatkine & Fils

2-5-1986

[ZAH.]

66

11

12

13

14

15

